CSP

1re édition.

LA RELIGION

CONSIDÉRÉE

COMME L'UNIQUE BASE

DU BONHEUR

ET

DE LA VÉRITABLE PHILOSOPHIE.

» Il y a dans les maximes de l'Evangile une nobleſſe & une élévation » où les cœurs vils & rampans ne ſauroient atteindre. La Religion, » qui fait les grandes ames, ne paroît faite que pour elles ; & il faut » être grand, ou le devenir, pour être Chrétien.....

» Maſſillon, ſecond Dimanche du petit Carême, » *Sur le reſpect que les Grands doivent à la* » *Religion.*

LA RELIGION

CONSIDÉRÉE

COMME L'UNIQUE BASE

DU BONHEUR

ET

DE LA VÉRITABLE PHILOSOPHIE.

OUVRAGE fait pour ſervir à l'éducation des Enfans de S. A. S. Monſeigneur le Duc d'ORLÉANS, & dans lequel on expoſe & l'on réfute les principes des prétendus Philoſophes Modernes.

PAR Madame la Marquiſe DE SILLERY, ci-devant Madame la Comteſſe DE GENLIS.

A PARIS,

A L'IMPRIMERIE POLYTYPE, rue Favart.

M. DCC. LXXXVII.

Avec approbation & Privilége du Roi.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

423062

CSP

BL
51
.F4
1787

PRÉFACE.

CET OUVRAGE a été fait pour les Enfans de S. A. S. Monſeigneur le Duc d'ORLÉANS, & particulièrement pour Monſeigneur le Duc de CHARTRES, auquel il a été lu manuſcrit ſur la fin de l'année 1786, quelques mois après ſa première communion. Je ne connois point d'ouvrage, ſur ce ſujet important, qui ſoit à la portée des jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe. Il manquoit à l'éducation; c'eſt ce qui m'a décidé à faire imprimer cet eſſai, qui peut être utile puiſqu'il n'en exiſte point d'autres.

Il ne m'étoit pas poſſible de raſſembler dans un ſeul volume toutes les preuves qui établiſſent la vérité de la Religion, & d'offrir le ſalutaire & révoltant détail de toutes les opinions extravagantes & de tous les principes pernicieux que la philoſophie moderne a renouvelées & répan-

dues depuis trente à quarante ans. Je me ſuis contentée de préſenter un certain nombre de preuves, & de citer quelques faits & pluſieurs exemples, qui donneront une idée de la morale & des ſyſtêmes philoſophiques de ce ſiècle. Je ne pouvois écrire cet eſſai ſans connoître les ouvrages qui attaquent la Religion. J'ai lu toutes ces productions audacieuſes; entrepriſe pénible pour un eſprit exempt de préjugés & pour un cœur ſenſible ! Comment ne pas s'affliger en voyant des hommes, diſtingués par leurs talens, renoncer à toutes leurs lumières naturelles, & ſe laiſſer corrompre par un orgueil inſenſé ! J'ai trouvé dans ces funeſtes écrits tant de menſonges, de citations fauſſes & d'inconſéquences, que je n'ai pu concevoir comment il étoit poſſible qu'ils n'euſſent pas été réfutés d'une manière victorieuſe. Je n'ignorois pas que la Religion avoit eu de zélés defenſeurs, & que, malgré le manège & les cabales de la ſecte philoſophique, pluſieurs ouvrages, de ce genre, jouiſſoient

d'une très-grande réputation (*a*). Juſqu'alors, mes occupations ne m'avoient pas permis de lire ces eſtimables Auteurs : mais, voulant travailler ſur le même ſujet, je me décidai à ſuſpendre toutes les études qui n'y ſeroient pas relatives; &, en effet, pendant plus de deux ans, je n'ai lu que les ouvrages qui ont été faits en faveur de la Religion. J'avoue que cette lecture m'a cauſé autant de ſurpriſe qu'elle a été pour moi inſtructive & intéreſſante. Pluſieurs de ces Ouvrages ſont véritablement ſupérieurs; il n'en eſt aucun où l'on puiſſe trouver un *principe dangereux*, un *paradoxe*, une *inconſéquence*. Les Auteurs ont travaillé ſur une baſe ſolide. En s'attachant à la vérité, on pourroit, ſans talent, devenir utile; tandis que les plus monſtrueuſes productions ſont les ſeuls fruits qu'on doive attendre d'un eſprit vaſte & profond qui ſe livre à l'erreur. La chaleur active d'un

(*a*) Entr'autres, les *Lettres de quelques Juifs* à M. de Voltaire.

ſoleil brûlant, rend plus dangereux & plus violent encore le poiſon mortel des plantes vénéneuſes : & c'eſt ainſi que le feu du génie, exaltant les vices ainſi que les vertus, ne donne à l'homme dépravé qu'une énergie fatale & meurtrière.

Une réflexion ſe préſente ici naturellement; pourquoi les défenſeurs de la Religion, s'ils avoient un mérite diſtingué, n'ont-ils pas eu plus de réputation? Pourquoi a-t-on ſi peu lu leurs Ouvrages? C'eſt que des hommes qui défendent avec courage une telle cauſe ſont pénétrés des vérités qu'ils ſoutiennent, & que leur conduite s'accorde avec leur croyance. Ils n'ont point fait de cabale, d'intrigues; ils n'ont point cherché de prôneurs, ils ont écrit ce que leur dictoit leur conſcience. Les gens du monde n'ont point lu leurs ouvrages, parce qu'ils étoient fortement attachés à des opinions qui favoriſent toutes les paſſions. Ils ſe contentoient de lire les répliques de leurs adverſaires. Répliques remplies d'injures atroces &

de calomnies abſurdes. Les Philoſophes avoient un merveilleux talent pour étouffer la réputation de ceux qui n'étoient point de leur parti. Ils ont ſu perſuader au public, tant que leur Chef a vécu, que l'Auteur de *Didon* étoit également dépourvu d'eſprit & de talent. Ils ont perſuadé bien d'autres choſes de ce genre. Cependant les *Lettres de quelques Juifs*, malgré tous leurs efforts, firent une grande ſenſation : mais j'oſe dire que cet excellent Ouvrage n'a pas encore eu tout le ſuccès que méritent tant d'érudition, de raiſon, de clarté réunies à tant d'agrément & à une critique ſi fine, ſi ſpirituelle & ſi modérée.

J'ai trouvé dans les Ouvrages de ces reſpectables défenſeurs de la Religion, une foule d'idées & de raiſonnemens que j'ai placés dans cet eſſai : &, ſuivant une coutume fondée ſur des principes peu ſuivis aujourd'hui, je n'ai pas voulu m'approprier ce qui ne m'appartenoit point, en récrivant ces paſſages à ma manière,

en les déguiſant par de légers changemens. Je les ai fidèlement copiés ; ils ſont marqués avec des guillemets, & le titre de l'ouvrage eſt cité au bas de la page. Au reſte, je dois déclarer qu'en attaquant aujourd'hui la philoſophie moderne, je crois n'attaquer aucun auteur vivant (du moins aucun de ceux qui ſont dans ma patrie) ; je ne confonds point les véritables philoſophes avec les hommes pervers qui ont écrit avec tant d'audace contre la Religion, le Gouvernement & les mœurs. Je ne confonds même pas, avec leurs écrits pernicieux, pluſieurs ouvrages auxquels une critique, peut-être trop ſévère, a reproché des principes dangereux, ſeulement par les conſéquences qu'on en pouvoit tirer. Je trouve cette ſévérité outrée ; parce qu'il eſt poſſible qu'elle ſoit injuſte, puiſqu'il eſt bien facile de ſe tromper en ſe permettant de pareilles interprétations : & que ſe tromper dans ce cas, c'eſt calomnier. Ainſi, reſpectant les vrais philoſophes, je n'attaquerai que ceux qui ont

uſurpé ce titre, & qui l'ont déshonoré par la licence effrénée de leurs écrits. Cette ſecte orgueilleuſe n'exiſte plus. J'ai vu diſparoître le chef & les plus fameux partiſans, & quoique jeune encore (du moins comme Auteur), je puis dire auſſi : « *J'ai* » *vu l'impie au faîte des honneurs, & auſſi* » *élevé que les cèdres du Liban : j'ai paſſé,* » *& il n'étoit plus* (*a*).... Que ne puis-je ajouter ! « *Je l'ai cherché, & il ne reſtoit* » *de lui aucun veſtige* (*b*) ».

Le plan de cet Ouvrage exigeoit naturellement trois ou quatre volumes. Mais c'eſt aſſez pour moi d'offrir une eſquiſſe, une ébauche imparfaite, qui pourra cependant, j'oſe m'en flatter, produire une impreſſion ſalutaire par la force des preuves & la clarté des raiſonnemens. Voulant renfermer tant d'idées dans *un ſeul volume*, j'ai dû ſacrifier beaucoup de développemens, d'explications, de raiſons, &c. J'ai tâché, cependant d'éviter la ſéchereſſe ;

(*a*) David, *pſ.* 36.
(*b*) Même *pſ.*

&, n'ayant pas la poſſibilité *de dire tout*, je me ſuis attachée du moins à ne rien dire de ſuperflu. Auſſi je prie ceux qui voudront bien lire ce foible eſſai, de ne le juger qu'après l'avoir lu entièrement. Si l'on paſſoit *une note* ou une ſeule *citation*, on perdroit abſolument le fil des idées & l'enchaînement des preuves. J'ai mis tous mes ſoins à donner aux notes renvoyées à la fin du volume, un degré d'intérêt que n'ont pas communément ces ſortes de morceaux détachés; ces notes, d'ailleurs, contiennent une partie de mes preuves, & je crois, qu'à l'exception de la première, qui n'offre rien de neuf, elles ne paroîtront pas inſipides; car elles contiennent des faits ſinguliers & des recherches curieuſes. Je n'ignore point à quoi l'on s'expoſe, lorſqu'on attaque ouvertement, & en ſe nommant, de mauvais principes & des opinions auſſi ſéduiſantes que pernicieuſes. Quand Paſcal oſa attaquer les écrits corrupteurs d'*Eſcobar*, de *Bauni*, &c. on répandit contre lui une multitude de

libelles atroces ; il nous apprend lui-même, dans ſes *Lettres Provinciales*, que les Auteurs de ces feuilles l'appelloient : *Un méchant*, *un bouffon*, *un menteur*, *un fourbe*, *un calomniateur*, &c. Cependant ſes plaiſanteries & ſes accuſations n'étoient fondées que ſur des faits poſitifs, ſur des citations fidèles, tirées des ouvrages qu'il critiquoit. Je n'ai ni ſon génie, ni ſon eſprit, ni ſes talens, mais du moins j'ai le même but & le même courage ; & j'ai ſuivi ſa méthode, je n'accuſe qu'en produiſant des preuves inconteſtables.

Dans tous le cours de cet Ouvrage, j'adreſſe directement la parole à Monſeigneur le Duc de CHARTRES. Cette forme étoit celle qui pouvoit le mieux fixer ſon attention. Je ne l'ai point changée, parce que pluſieurs perſonnes ont trouvé qu'elle donnoit plus d'intérêt aux leçons & plus de clarté aux raiſonnemens, qui ſont tous proportionnés à l'intelligence d'un enfant de treize ou quatorze ans, en ſuppoſant cependant que cet enfant ait beaucoup lu,

& qu'il ſoit parfaitement inſtruit de tout ce qui a rapport à la Religion.

Quoique cet Ouvrage ait été fait pour un Prince du ſang, les enfans de toutes les claſſes y trouveront des vérités utiles & des principes qui conviennent à tous les hommes.

CHAPITRE PREMIER.

PLAN DE L'OUVRAGE.

DEPUIS cinq ans, MONSEIGNEUR, vous vous occupez eſſentiellement de la lecture & de l'étude des Saintes Ecritures. Vous avez lu tous les livres ſacrés de l'ancien Teſtament ; des extraits détaillés vous en retracent chaque jour les traits les plus frappans : vous avez admiré les loix & les préceptes divins que Dieu lui-même preſcrivit à Moïſe : on vous a fait remarquer l'accord merveilleux qui ſe trouve entre les prophéties & les événemens qu'offre l'hiſtoire : vous avez lu pluſieurs fois l'Evangile ; ſa morale ſublime a profondément touché votre cœur : enfin, MONSEIGNEUR, pour vous donner une

piété véritable, l'unique baſe ſolide de toutes les vertus humaines, on a voulu vous inſtruire parfaitement de votre Religion. Il eſt impoſſible de la connoître ſans la reſpecter; il n'y a que le vice & l'ignorance qui puiſſent éloigner d'elle. J'ai raſſemblé & mis en ordre une partie des extraits & toutes les réflexions que nous a fourni ce cours de lecture. Je vais remettre, ſous vos yeux, & les principales preuves ſur leſquelles le Chriſtianiſme eſt fondé, & les inconſéquences, les erreurs & les dangers de la fauſſe philoſophie, qui oſe attaquer la Religion. J'entrerai dans le détail des qualités & des vertus qui conſtituent le véritable Chrétien, des devoirs que ce titre impoſe, & de ceux que vous preſcrit encore l'élévation de votre rang.

Enfans chéris, qui m'entourez! vous à qui j'ai conſacré toutes les heures de mes journées, mes veilles, mes écrits & ma vie; vous m'écouterez ſans diſtraction & ſans ennui : vos cœurs, ſenſibles & reconnoiſſans, recevront avec joie, avec avidité, les conſeils d'une amie tendre, qui veut vous découvrir les ſources du véritable bonheur : vous ſavez que je n'ai qu'un ſeul but, celui de vous éclairer, de vous rendre vertueux.

Je connois votre affection pour moi ; ainſi je puis vous dire, avec une entière confiance, ces paroles de David : *Venez, mes enfans, écoutez-moi, je vous enſeignerai la crainte du Seigneur* (*a*).

(*a*) Pſeaumes de David, Chap. 3.

CHAPITRE II.

De l'Exiſtence de Dieu & de l'immortalité de l'Ame.

IL n'y a perſonne qui puiſſe diſconvenir, dit le Docteur Clarke (*a*), « que ſi l'exiſtence d'un » Dieu, c'eſt-à-dire, d'un être ſage, intelligent, » juſte & bon, par qui le monde eſt gouverné, » étoit une choſe impoſſible à prouver, il ſeroit » au moins fort à ſouhaiter qu'elle fût vraie; » & qu'il n'y a point d'homme ſage qui ne le dût » véritablement deſirer pour la félicité du genre » humain. Dira-t-on que l'idée que nous avons » de Dieu, ne nous vient ni de la raiſon, ni de » la nature; que cette idée doit ſon origine aux » artifices & aux deſſeins des politiques? Mais, » en parlant ainſi, ne confeſſe-t-on pas que l'in-

(*a*) *Traité de l'Exiſtence & des attributs de Dieu*, par le Docteur Clarke, traduit de l'Anglois par M. Ricotier, vol. prem. chap. prem.

» térêt du genre humain demande manifeſtement
» que les hommes s'accordent à croire qu'il y a
» un Dieu? Qui pourra nier qu'il ne ſoit infini-
» ment plus ſouhaitable de vivre ſous la conduite
» d'un Dieu bon, puiſſant & ſage, que d'être
» dans un état d'incertitude continuelle, ſujets à
» tous momens à périr ſans eſpérance de retour?
» Puiſqu'on eſt obligé d'avouer que l'exiſtence
» de Dieu eſt la choſe du monde la plus deſirable;
» il faut avouer auſſi que, quand même on met-
» troit l'exiſtence & les attributs de Dieu au
» nombre de ces choſes dont il n'eſt pas poſſible
» de donner de démonſtration, pourvu ſeulement
» qu'on les ſuppoſe poſſibles, & telles qu'il n'y
» ait point de démonſtration du contraire (comme
» certainement il ne ſauroit y en avoir), il s'en-
» ſuivra évidemment de cette ſuppoſition, que
» toutes ſortes de raiſons doivent porter les
» hommes à vivre ſuivant les règles de la piété
» & de la vertu; & que la dépravation des mœurs,
» de quelque côté qu'on l'enviſage, & quelque
» hypothèſe qu'on ſuive, eſt la choſe du monde
» la plus abſurde & la plus inexcuſable. La conſé-
» quence ſera plus évidente & plus forte, ſi à
» la *poſſibilité* on ajoute la *probabilité*, & ſi on

» ſuppoſe ces doctrines plus approchantes de la » vérité que de la fauſſeté. »

Tâchons de ſaiſir & de raſſembler tous les réſultats importans de ces réflexions. Vous devez comprendre, MONSEIGNEUR, qu'en effet l'exiſtence d'un Dieu, d'un Être eſſentiellement bon, ſage & tout-puiſſant, *eſt la choſe du monde la plus deſirable*. Il n'y a que les méchans & les ſcélérats que cette idée puiſſe troubler. La Juſtice éternelle ne leur offre que des ſujets de crainte & d'effroi; & voilà les véritables cauſes de l'impiété & de l'athéiſme. Mais enfin ceux qui, livrés entièrement à leurs paſſions, s'obſtinent à méconnoître le Dieu qu'ils outragent, conviendront néanmoins que, s'ils croyoient à ſon exiſtence, ils penſeroient & ſe conduiroient d'une manière bien différente: ainſi il eſt évident que cette croyance ramène tôt ou tard à la vertu. L'ordre, la paix & le bonheur ſont les fruits de la vertu; il eſt donc néceſſaire à la félicité du genre humain que les hommes ſoient perſuadés de l'exiſtence de Dieu. Les athées ſont forcés de convenir qu'il eſt impoſſible de prouver que Dieu n'exiſte pas. Cette grande queſtion eſt donc pour eux-mêmes au rang des choſes incertaines & dou-

teuſes. Tous leurs raiſonnemens ſe bornent, quant au fond, à ceci : *Il nous paroît beaucoup plus probable qu'il n'y a point de Dieu : ainſi nous prenons le parti de croire qu'il n'y en a point.* Mais pour prendre un parti ſi dangereux, une probabilité, quelque forte qu'elle puiſſe paroître, eſt-elle ſuffiſante? & ne faudroit-il pas raiſonnablement une démonſtration claire & ſans réplique ? En effet, dès qu'on ne ſauroit prouver que Dieu n'exiſte pas, cela ſeul prouve qu'il peut exiſter. Voilà donc, pour le plus incrédule, un doute que nul autre raiſonnement ne peut lever; &, dans ce doute, comment oſe-t-on s'expoſer au riſque affreux d'offenſer, d'outrager l'Être Suprême ? On ne court aucun danger en ſe ſoumettant aux loix d'une religion dont l'impie même eſt forcé d'admirer les préceptes & la morale ; au contraire, en les ſuivant, on reçoit, dès cette vie, les récompenſes les plus précieuſes auxquelles les hommes puiſſent aſpirer, la paix de l'ame & l'eſtime publique ; & en rejetant ces loix divines, on s'expoſe à la colère d'un Dieu vengeur, qui peut impoſer des châtimens éternels. Ainſi il eſt donc vrai que l'impiété ſeroit, de tous les égaremens, le plus imprudent & le plus abſurde, même en ſuppoſant

que l'exiſtence de Dieu ne fût que problématique. Que paroîtra-t-elle donc, ſi l'on recherche & ſi l'on approfondit les vérités immuables ſur leſquelles la Religion eſt établie ?

Les preuves de l'exiſtence de Dieu ſont ſi frappantes, qu'on doute encore que ceux qui paroiſſent les méconnoître, ſoient véritablement athées au fond du cœur. Le haſard ne peut rien produire que d'informe & de bizarre ; tout ouvrage où l'on trouve des proportions exactes & de la régularité, ſuppoſe néceſſairement un ouvrier intelligent & habile ; où je vois des loix uniformes & invariables, je ſuis forcée de reconnoître un légiſlateur (*a*) ; & c'eſt ainſi qu'en étudiant la nature, en réfléchiſſant ſur ces loix immuables qui dirigent le cours des aſtres, & qui ſur la terre développent & perpétuent les germes de la fécondité & de la vie, en contemplant les merveilles qui nous environnent, la ſeule raiſon nous découvre & nous prouve l'exiſtence d'un Être Suprême, créateur de l'univers. Le cri de la con-

(*a*) Fut-il jamais des loix ſans un Légiſlateur ?
RACINE fils, *Poëme de la Religion.*

ſcience s'accorde ſur ce point avec les lumières naturelles de l'eſprit. Enfin, tout ſe réunit pour démontrer à l'homme cette importante vérité. Prétendre que les cieux, le monde & les créatures n'ont été formés que par un certain arrangement fortuit des parties de la matière miſe en mouvement, eſt une idée abſurde, qu'une ſublime éloquence & la plus ſubtile métaphyſique ne peuvent rendre ſupportable (1).

Il faut la réunion d'un étrange aveuglement & d'une ignorance bien groſſière, pour ne trouver dans l'ouvrage de la création ni deſſein, ni but, ni intelligence. Qu'on demande à l'anatomiſte s'il ne trouve ni *deſſein* ni *ſageſſe* dans la ſtructure du corps humain; qu'on faſſe la même queſtion, relativement aux aſtres, à l'aſtronome; qu'on interroge le botaniſte ſur les plantes, & le naturaliſte ſur les animaux & les inſectes: tous ces hommes, éclairés par une profonde méditation, s'accorderont à répondre que l'étude de la nature embraſſe une infinité de ſciences utiles & ſublimes, dont l'attrait le plus grand eſt de découvrir ſans ceſſe de nouveaux ſujets d'admirer l'auteur de l'univers. Auſſi le ſyſtême abominable du matérialiſme eſt ſi extravagant, qu'il n'y a jamais eu

de peuple qui l'ait adopté. Les nations les plus avilies par l'ignorance ou les ténèbres du paganiſme & de l'idolâtrie, n'ont jamais pouſſé la folie & la dépravation juſqu'à profeſſer l'athéiſme, & à ne voir dans la création que le fantaſtique ouvrage du haſard. Il eſt vrai que l'eſprit humain ne peut concevoir l'exiſtence d'un être éternel, qui n'a jamais eu de commencement; mais ſi Dieu n'exiſtoit pas, il faudroit néceſſairement que la matière n'ayant point été créée, fût éternelle. Il faut donc admettre ici (comme en tant d'autres choſes) ce qui eſt abſolument incompréhenſible à notre foible raiſon, c'eſt-à-dire, qu'il exiſte un Être ou une ſubſtance *qui n'a jamais eu de commencement.* Car, je le répète, s'il n'y avoit point de Dieu, la matière ſeroit inconteſtablement éternelle. Ainſi, quoique je ne puiſſe concevoir l'*éternité*, cet attribut eſſentiel du Créateur, je ſuis en même tems forcée de la reconnoître.

Ce ſont ces réflexions ſi ſimples qui ont aſſujetti les Impies mêmes à la néceſſité de reconnoître un Dieu. Ils s'affranchiſſent d'un joug auſtère que ne ſauroient ſupporter le vice & la licence; ils rejettent le culte & la loi; mais ils n'oſent

cependant nier l'exiſtence d'un Être Suprême

Si l'on admet un Dieu, on ne peut ſe le repréſenter que ſous les traits auguſtes qui conviennent au Souverain abſolu, au Créateur de tout ce qui exiſte. Source éternelle de la juſtice & de la vérité, Dieu ne peut nous tromper, & tous ſes décrets doivent être équitables. Ces notions ſi naturelles me ſuffiroient ſeules pour me convaincre de l'immortalité de l'ame. En liſant l'hiſtoire, en jetant les yeux ſur la terre, je vois ſouvent le crime impuni, le vice triomphant, l'innocence opprimée & la vertu malheureuſe. Je ſais que l'homme vicieux ne goûtera jamais le bonheur & le repos; mais il peut, à force de corruption, s'endurcir contre les remords, obtenir des ſuccès éclatans, & s'enivrer d'une fauſſe gloire. Je ſais que l'homme vertueux trouvera toujours des conſolations au fond de ſon ame; cependant, s'il eſt perſécuté, calomnié, s'il perd les objets de ſon affection, ſi la misère & les maladies ſe joignent à tant de maux, je le vois périr victime infortunée d'un ſort ſi funeſte. Puis-je croire alors que la juſtice éternelle ne lui tiendra compte ni de ſes ſacrifices vertueux, ni de ſa réſignation, ni de ſes ſouffrances? & qu'après cette vie déplorable, le Créateur replongera dans le

néant cet être malheureux ? Puis-je croire que le ſcélérat auquel tout a proſpéré, l'uſurpateur heureux, Cromwel, par exemple, l'aſſaſſin de ſon roi, n'ait eu après la mort qu'un deſtin ſemblable à celui du monarque infortuné qu'il conduiſit ſur l'échafaud ? Comment concilier avec cet affreux ſyſtême l'idée d'un Dieu, d'un être ſouverainement équitable ? « Dieu, [dit un des plus » zélés défenſeurs de la Religion (*a*)] Dieu peut » abandonner les ſiens pour un tems ; cette épreuve » paſſagère devient un précieux avantage : mais il » faut enfin qu'il les juſtifie, qu'il les venge, qu'il » les couronne. Cette protection eſt eſſentielle- » ment renfermée dans l'idée de la juſtice : ainſi, » nier l'immortalité de l'ame, c'eſt nier les per- » fections de l'Être Suprême, c'eſt anéantir ſa » loi.... ôter à Dieu l'attribut eſſentiel d'être la » ſource, la règle du bien, l'ennemi du mal, c'eſt » le détruire... Dieu eſt la vérité & la puiſſance ; » ſes promeſſes & ſes menaces ſont réelles. La

(*a*) M. l'Abbé Gauchat, Docteur en Théologie. Voyez *Lettres critiques ou Analyſe & réfutation de divers écrits modernes contre la religion*, vol. prem., lettre première. Cet eſtimable ouvrage eſt en 18 petits vol. in-12.

» conſcience qui les exprime, eſt vraie; ainſi » lumières, attraits, remords, tout ce qui nous » annonce la loi, annonce l'immortalité. »

Enfin, ſi j'étudie le cœur humain, je trouve encore de nouvelles preuves de l'immortalité de l'ame. En effet, il eſt des ſentimens profonds, qui ne ſont l'ouvrage ni de l'éducation, ni de l'opinion. C'eſt Dieu lui-même qui a gravé au fond de tous les cœurs ces ſentimens ineffaçables qui forment la loi naturelle; c'eſt lui qui nous inſpire le remords & la pitié, le goût de la juſtice, l'horreur du crime, & ce deſir ardent & inſatiable d'une félicité qu'il eſt impoſſible de trouver ſur la terre. Cependant, ſi l'ame n'eſt point immortelle, ſi tout périt avec nous; la vertu n'eſt qu'une pure chimère, une convention fragile à laquelle on ne peut ſe ſoumettre qu'extérieurement & par la ſeule crainte des loix. Dieu nous tromperoit donc en nous donnant un inſtinct & des ſentimens contraires à notre nature? Car, s'il ne nous deſtine après la vie ni punitions, ni récompenſes, le ſeul inſtinct qui nous convienne eſt celui des brutes. Ne vivre que pour jouir, doit être notre ſeule philoſophie; combattre nos penchans, quels qu'ils ſoient, n'eſt qu'une extra-

vagance; chercher & desirer une gloire qui puisse nous survivre, est le comble de la folie. La vertu, l'héroïsme, ne sont que des mots vuides de sens, créés pour n'exister qu'un instant. Précipités dans le néant après une vie si courte, la raison même, la voix de la nature doivent nous crier également : *Hâte-toi de goûter tous les plaisirs, tu vas pour toujours cesser d'être ; tu n'es pas né pour combattre, tu n'es fait que pour céder à tes desirs : il n'est qu'un mal réel, la douleur ; qu'un bien véritable, le plaisir* . . . « Supposons, [dit l'Auteur que » j'ai déjà cité (*a*)] supposons l'ame mortelle; » tous les liens de la société sont brisés, parce » que l'homme n'a plus de prochain; plus de liens » avec nos contemporains que ceux qui me seront » dictés par mon propre intérêt. Membre d'une » société fugitive, je n'ai avec elle que des rap- » ports fragiles, & dont seul je suis l'objet : s'ils » me gênent, je puis les briser ; nulle autorité n'est » en droit de m'y astreindre ; ce n'est que la volonté » de l'homme, sa politique qui a formé nos rap- » ports, & il ne peut m'y obliger. Envain prétexte- » ra-t-il le bien public, étalera-t-il des titres ; époux,

(*a*) L'Abbé Gauchat, vol. premier.

» père, magiſtrat, patrie, grands mots ſans réa-
» lité. L'univers aſſemblé ne pourroit former des
» devoirs. Ils ſuppoſent eſſentiellement l'ordre & la
» volonté de Dieu. Ainſi, on ne prouvera jamais
» dans le matérialiſme qu'on doive obéir au Prince,
» ſervir ſa patrie, aimer ſes parens, ſes amis. Ces
» devoirs n'auroient plus qu'une ſource humaine,
» & dès-lors ſeroient auſſi fragiles que nos caprices
» & nos goûts. Mais n'eſt-il pas des règles de
» bienſéance, des égards mutuels que la probité
» nous preſcrit? Eh! qu'eſt-ce que la probité, ſi
» vous renverſez le principe qui la conſacre?
» Anéantir la loi éternelle, & vouloir y ſubſtituer
» le ſuffrage des hommes, la politeſſe, l'intérêt;
» y penſe-t-on? Quand on a briſé les liens du
» Créateur, nul autre motif n'eſt capable de
» fixer l'eſprit, de ſoumettre le cœur. C'eſt agir
» conſéquemment que de braver, dans ſes caprices,
» les regards & les uſages du monde entier: tels
» étoient les Cyniques.... Si l'ame eſt mortelle,
» les punitions impoſées par les loix ſont injuſtes.
» Les crimes, quels qu'ils ſoient, ne ſont que des
» crimes prétendus, que des jeux de la matière,
» des penchans légitimes de la nature, des droits
» de chaque membre de la ſociété. Une ame ter-

» reſtre ne peut ſe devoir à la patrie ; ſa durée » rapide, ſuivie du néant, l'autoriſe à ne cher- » cher que ſon bonheur ; l'univers entier ne peut » ni exiger, ni mériter le ſacrifice de ſes intérêts. » Suppoſons cependant ces punitions juſtes ; elles » ſont ſtériles & ſans force ; la même politique » qui inſpire à la ſociété le projet de punir les » membres inquiets, inſpire à ceux-ci l'adreſſe » pour ſe dérober à la peine. Ainſi enſevelir dans » le ſilence & le ſecret l'injuſtice, la calomnie, » le meurtre, ce n'eſt pas hypocriſie & noirceur, » c'eſt prudence & ſageſſe. Il y a plus : de ce qu'on » n'évite le crime que par la crainte des loix, il » ſuit que, ſi on peut les violer impunément, la » force autoriſe tout ; le crime devient ſuccès, » titre de gloire : même droit dans chaque méchant : » rien ne ſera à l'abri de ceux qui réuniront la » puiſſance à la fureur. » Il eſt impoſſible de nier que ces horribles principes ne ſoient les réſultats & les conſéquences néceſſaires du matérialiſme. Pourquoi donc le cœur le moins pur ſe révolte-t-il à cet affreux langage ? Pourquoi cette admiration ſubite, involontaire, que la vertu fait éprouver même aux méchans ? Pourquoi l'homme plongé dans le vice, endurci contre les remords,

ne

ne pourra-t-il s'affranchir de ce premier mouvement? Pourquoi dans aucun tems, dans aucun lieu, en dépit des préjugés, des folles opinions, de l'ignorance & de la barbarie, la vertu ne s'eſt-elle jamais montrée ſans obtenir l'hommage ou du moins la vénération des hommes? On peut la négliger, l'abandonner; mais, lorſqu'on la rencontre, on eſt forcé de la reconnoître. Semblable à l'aſtre brillant qui diſſipe les ténèbres, les fantômes & les ombres fantaſtiques qui troublent, durant la nuit, l'imagination égarée, la vertu paroît-elle; auſſi-tôt les vains ſophiſmes qui la combattent ſont oubliés, anéantis; & l'admiration qu'elle inſpire, détruit les erreurs & toutes les illuſions funeſtes, produites par le vice & les paſſions.

Malgré toutes ces preuves de l'immortalité de l'ame, & beaucoup d'autres, dont le détail formeroit des volumes, il a exiſté des hommes (que je vous ferai connoître, MONSEIGNEUR, dans la ſuite de cet Ouvrage), des hommes qui, ſous le nom de *Philoſophes*, voulant diſſimuler, & cachant mal une ambition extravagante, un orgueil effréné, ont cru qu'à l'abri d'un titre impoſant, ils pourroient ſe livrer avec audace au

délire de leur imagination. Décidés à produire beaucoup de mal pour faire un peu de bruit, & plus hardis qu'ingénieux, ils ne créerent pas de nouveaux ſyſtêmes, ils ne firent que renouveller de pernicieuſes erreurs, combattues mille fois, anéanties, oubliées. Ayant trouvé de vieilles armes rouillées & briſées, ils les aiguisèrent avec art; elles parurent neuves & brillantes, & ils laiſsèrent croire aux ignorans qu'ils les avoient fabriquées: alors, ils entreprirent de détruire la Religion. Ils n'ont pu renverſer cet édifice inébranlable & ſacré; mais ils ont corrompu les mœurs & déshonoré la philoſophie. Ce ſont eux qui, tantôt ouvertement, tantôt par des réflexions en apparence indirectes, ont nié, de mille manières, l'immortalité de l'ame. Il falloit, dans leur ſyſtême, dégrader la nature humaine, & ranger l'homme dans la claſſe des brutes; auſſi ont-ils ſoutenu que l'homme ne devoit ſa ſupériorité ſur les autres animaux qu'à ſa ſeule conformation extérieure: que ſi le cheval avoit des mains, il auroit l'intelligence de l'homme... que ſi le ſinge étoit plus grand, s'il n'avoit pas des mouvemens bruſques & précipités, il feroit tout ce que peut faire l'homme (*a*), &c. Il

(*a*) Livre intitulé de l'*Eſprit*.

eſt inconcevable qu'avec de l'eſprit on ne ſache pas mieux raiſonner; il eſt plus étrange encore que de ſemblables raiſonnemens aient pu jamais perſuader & pervertir. Vous ſavez, MONSEIGNEUR, que l'*orang-outang* eſt de la grandeur de l'homme & conformé comme lui; que, loin d'avoir des *mouvemens bruſques & précipités*, c'eſt un animal paiſible, qui n'a aucune des habitudes des petits ſinges, & que cependant ſon intelligence eſt fort au-deſſous de celle du chien. Vous vous rappelez cette belle réflexion du plus grand Ecrivain de ce ſiècle : « Cet orang-outang n'eſt » en effet qu'un animal, mais un animal très-» ſingulier, que l'homme ne peut voir ſans ren-» trer en lui-même, ſans ſe reconnoître, ſans » ſe convaincre que ſon corps n'eſt pas la partie » la plus eſſentielle de ſa nature ».

En effet, pourquoi cet animal *qui a des mains* comme l'homme, n'a-t-il pas ſon adreſſe, ſon induſtrie? Pourquoi ſon intelligence ſe borne-t-elle à quelques actions d'imitation? Pourquoi du moins l'animal qui reſſemble le plus à l'homme, n'a-t-il pas une ſupériorité décidée ſur tous les autres animaux? C'eſt que l'homme lui-même ne doit pas ſa ſupériorité à ſa conformation. Il ne

la doit encore ni à ſon organiſation ni à ſes ſens. Beaucoup d'animaux ont les ſens plus parfaits que les nôtres (*a*). L'homme aveugle depuis ſa première enfance, peut avoir du génie ; privé même de la parole, il domineroit, il règneroit toujours ſur tous les animaux. Pourroit-on comparer l'inſtinct de l'animal le plus intelligent à la raiſon de l'homme ſourd & muet de naiſſance ? Sans le ſecours de la parole, l'homme ſera toujours un être raiſonnable : avec le don de la parole, un animal ne ſauroit ceſſer d'être une brute. Pluſieurs oiſeaux peuvent parler ; à quoi leur ſert cet avantage ? C'eſt la réunion de la parole, & de la penſée qui n'appartient qu'à l'homme, ou, pour mieux dire, c'eſt la ſeule

(*a*) « L'excellence des ſens n'a des effets bien ſenſibles » que dans l'animal ; il nous paroîtra d'autant plus in- » telligent que ſes ſens ſeront meilleurs. L'homme, au » contraire, n'en eſt pas plus raiſonnable, pas plus » ſpirituel, pour avoir beaucoup exercé ſon oreille & » ſes yeux. On ne voit pas que les perſonnes qui ont les » ſens obtus, la vue courte, l'oreille dure, l'odorat in- » ſenſible, aient moins d'eſprit que les autres. Preuve » évidente qu'il y a dans l'homme quelque choſe de » plus qu'un ſens intérieur animal. » M. DE BUFFON.

penſée, qui établit cette diſtance infinie qui ſe trouve entre l'homme & les animaux.

« Le Créateur n'a pas voulu faire, pour le corps » de l'homme, un modèle abſolument différent de » celui de l'animal; mais en même tems qu'il lui » a départi cette forme matérielle, ſemblable » à celle du ſinge, il a pénétré ce corps ani- » mal de ſon ſouffle divin. S'il eût fait la même » faveur, je ne dis pas au ſinge, mais à l'eſpèce, » à l'animal qui nous paroît le plus mal organiſé, » cette eſpèce ſeroit bientôt devenue rivale de » l'homme. Vivifiée par l'eſprit, elle eût primé » ſur les autres, elle eût penſé, elle eût parlé. » Quelque reſſemblance qu'il y ait donc entre » l'Hottentot & le ſinge, l'intervalle qui les ſé- » pare, eſt immenſe, puiſqu'à l'intérieur il eſt » rempli par la penſée, & au dehors par la pa- » role (*a*) ».

Ecoutons encore ſur ce ſujet un Philoſophe Anglois auſſi diſtingué par ſes vertus que par la

(*a*) M. DE BUFFON. J'ai déjà cité ce paſſage à ce même ſujet dans les *Veillées du Château*; c'eſt la ſeule fois que je me ſois permis de répéter deux fois la même citation.

ſupériorité de ſes talens (*a*). « Parmi tant d'ex-
» cellens argumens, dit-il, qui prouvent l'im-
» mortalité de l'ame, il en eſt un ſur-tout qui
« me paroît être d'un grand poids; c'eſt le per-
» pétuel progrès de l'ame vers la perfection, ſans
» qu'elle puiſſe jamais avoir la poſſibilité d'y
» atteindre » (*b*).

La perfection eſt un but à la fois imaginaire & réel. Il exiſte, mais il eſt placé hors de la portée de l'homme; l'ame ne pourra le ſaiſir, que lorſqu'elle ſera dégagée des liens qui l'attachent à la terre. Juſqu'à cet inſtant qui diſſipera tous les nuages, l'homme ne fera qu'entrevoir la perfection, & cependant il aura juſqu'à la fin des tems la poſſibilité de ſe rapprocher d'elle, ſans qu'il lui ſoit permis de l'atteindre jamais.

« Un homme raiſonnable peut-il penſer (ajoute
» Adiſſon) qu'une ame ſuſceptible de recevoir
» un perpétuel accroiſſement de connoiſſances &
» de lumières, n'ait été formée que pour retom-
» ber preſqu'auſſi-tôt dans le néant? Il faut donc
» croire qu'une intelligence ſi ſupérieure ait été

(*a*) ADISSON.

(*b*) *The Spectator*, vol. premier.

» donnée ſans aucun deſſein. Une brute arrive » en peu d'années à un point de perfection qu'elle » ne peut jamais paſſer ; quelle que ſoit la durée » de ſa vie, elle n'eſt capable d'aucun pro- » grès ». En effet, ſuivant la remarque d'un autre Philoſophe (*a*), « ſi les animaux étoient doués » de la plus petite puiſſance de réfléchir, ils » ſeroient capables de quelque eſpèce de pro- » grès. Les Caſtors d'aujourd'hui bâtiroient mieux » que ne bâtiſſoient les premiers Caſtors ; ainſi » des autres. Mais nous, pourquoi mettons-nous » tant de diverſité dans nos productions ? C'eſt » parce que notre ame eſt à nous (*b*), & que » nous n'avons rien de commun avec notre eſpèce » que la matière de notre corps. »

Les prétendus Philoſophes qui veulent nous rabaiſſer à l'état des brutes, déclament contre l'*orgueil* de l'homme, qui prétend être *le Souverain de la terre*, *&c.* Nier ainſi les bienfaits du Créa-

(*a*) M. DE BUFFON.

(*b*) C'eſt-à-dire, comme l'explique M. de Buffon, que nous ne ſommes pas réduits comme les animaux à n'avoir qu'un inſtinct général, & qu'au contraire chaque individu de notre eſpèce a un génie qui lui eſt propre, & une manière particulière de ſentir.

teur, c'eſt déguiſer l'ingratitude ſous les dehors d'une feinte humilité. Oui, ſans doute, la terre fut créée pour l'homme. La raiſon ſeule ſuffiroit pour nous en convaincre. L'inſtinct de quelques animaux les porte à raſſembler des proviſions, à les amaſſer & les conſerver pour le beſoin ; l'inſtinct de l'homme eſt de cultiver la terre, & de la forcer à produire ce qui lui plaît. Enfin l'homme ſait domter, aſſujettir les animaux. Ces faits ne ſuffiſent-ils pas pour prouver qu'il peut avec juſtice ſe regarder comme le ſouverain de la terre, de cette terre qu'il rend féconde & fertile, & ſur laquelle, entre tous les êtres, il a ſeul la poſſibilité de vivre dans quelque lieu de ſa ſurface qu'il veuille ſe fixer, tandis que les animaux ne peuvent ni vivre ni ſe multiplier dans les régions éloignées de celles qui les ont vu naître ? (*a*)

(*a*) « L'homme eſt le ſeul des êtres vivans, dont la » nature ſoit aſſez forte, aſſez étendue, aſſez flexible pour » pouvoir ſubſiſter, ſe multiplier par-tout, & ſe prêter » aux influences de tous les climats de la terre ; il eſt, en « tout, l'ouvrage du Ciel, &c. . . . . Dans l'eſpèce hu- » maine, l'influence du climat ne ſe marque que par des » variétés aſſez légères, parce que cette eſpèce eſt une, » & qu'elle eſt très-diſtinctement ſéparée de toutes les

La ſageſſe ſuprême n'a rien fait au haſard. Il eſt impoſſible que notre foible intelligence puiſſe pénétrer toutes ſes vues ; c'eſt aſſez qu'il nous ſoit permis de diſcerner ce qui peut nous être utile. Il ne m'importe nullement de ſavoir pourquoi Dieu a créé des animaux nuiſibles & des plantes vénéneuſes (quoiqu'on ait répondu à ces objections frivoles d'une manière très-ſolide & très-ſatisfaiſante) ; mais il m'importe beaucoup de connoître toute la dignité de l'homme & tous les droits qu'il a reçus de la bonté du Créateur, & je vois clairement que la terre fut créée pour lui. Pour ſentir ce qu'eſt l'homme à la création, qu'on ſe repréſente un moment ce que ſeroit la création ſans l'homme. A quoi ſerviroient

---

« autres eſpèces. L'homme blanc en Europe, noir en » Afrique, jaune en Aſie & rouge en Amérique, n'eſt » que le même homme, teint de la couleur du climat. » Comme il eſt fait pour régner ſur la terre, que le globe » entier eſt ſon domaine, il ſemble que ſa nature ſe ſoit » prêtée à toutes les ſituations ; ſous les feux du midi, » dans les glaces du nord, il vit, il multiplie ; il ſe trouve » par-tout ſi anciennement répandu, qu'il ne paroît » affecter aucun climat particulier, &c. » M. DE BUFFON.

alors les plus charmantes & les plus utiles productions de la terre, qui ſont entièrement inutiles aux animaux : les fleurs, leur doux parfum, les métaux, les minéraux, le feu, & tous les tréſors que la terre & les mers renferment dans leur ſein ? Sans le ſecours de l'induſtrie humaine, que deviendroit ce globe malheureux ? Les biens réels offerts par la nature, détruits ou ſuperflus ; le germe précieux des moiſſons, enſeveli pour jamais ſous la fange ; les torrens débordés, les ronces & les épines couvrant la ſurface de la terre ; les inſectes, les animaux féroces multipliés à l'infini, & dévorant toutes les eſpèces foibles & ſans défenſe ; la terre entière n'étant plus que le repaire affreux d'une multitude de monſtres furieux : tel ſeroit l'univers privé de l'homme. Si l'exiſtence de l'homme eſt tellement néceſſaire à l'ordre, à l'harmonie, à l'embelliſſement de l'univers, que ſans elle toute la nature ſeroit bouleverſée ; peut-on ne pas croire que la terre ait été formée pour lui ?

Je ne vous ai préſenté, MONSEIGNEUR, que les preuves morales de l'exiſtence de Dieu & de l'immortalité de l'Ame. Elles ſuffiſent pour confondre l'incrédulité la plus endurcie ; mais je

dois vous dire qu'il exiſte encore une infinité de preuves métaphyſiques qui concourent à démontrer ces importantes vérités d'une manière auſſi forte & auſſi ſolide. Pour entrer dans le détail de ces dernières preuves, il faudroit une application & une intelligence qu'on ne peut avoir à votre âge. Mais dans quelques années nous commencerons cet examen, quoiqu'il ne ſoit pas abſolument néceſſaire: car les preuves morales ſont ſi claires & ſi convaincantes, qu'elles ne laiſſent rien à deſirer. Elles doivent ſatisfaire également la raiſon, le cœur & l'eſprit (*a*).

(*a*) Il y a pluſieurs excellens ouvrages qui contiennent ces preuves métaphyſiques; entr'autres, le *Traité de l'exiſtence de Dieu*, par le Docteur Clarke (ouvrage où les raiſonnemens ſont pouſſés juſqu'à la démonſtration la plus convaincante). Les œuvres d'Abadie. La plus grande partie du prem. vol. des Lettres Critiques de M. l'Abbé Gauchat. *Traité de l'exiſtence de Dieu* de Fénélon, &c.

CHAPITRE III.

Des Punitions & des Récompenſes éternelles.

VOUS avez vu, MONSEIGNEUR, dans le Chapitre précédent, l'exiſtence de Dieu prouvée par l'ordre admirable & l'harmonie des Cieux & de l'univers; par l'opinion, ou, pour mieux dire, le ſentiment de tous les peuples, dans tous les ſiècles; par le cri de la conſcience; enfin par une multitude de preuves & de raiſonnemens qui confondront à jamais l'athéiſme; & les preuves qui établiſſent l'immortalité de l'ame, ne ſont pas moins frappantes. Si l'on croit ces deux grandes vérités, qu'il exiſte un Dieu, & que l'ame eſt immortelle, il n'eſt plus poſſible de regarder la vertu comme une chimère, comme une invention humaine, formée par la politique des hommes. C'eſt Dieu même qui nous inſpire le ſentiment qui nous porte vers elle. Mais nous avons la dangereuſe liberté d'écouter cette voix divine, ou de nous ſouſtraire aux loix qu'elle nous preſcrit. Si l'homme eût été formé de manière qu'un attrait, un penchant irréſiſtible,

l'euſſent toujours entraîné vers le bien, & qu'une invincible horreur l'eût conſtamment éloigné du vice, il n'auroit été digne ni d'éloges par ſes actions, ni par conſéquent de récompenſes. Il n'eût été qu'une machine qui, par ſa perfection même, n'auroit pu rendre à ſon Créateur un juſte tribut de reconnoiſſance, puiſqu'il n'y auroit jamais rien eu de volontaire & de libre dans ſes mouvemens. Pluſieurs animaux ſont doués d'un inſtinct ſublime. L'attachement, la fidélité du chien pour ſon maître, tiennent uniquement à l'organiſation de cet animal. Il eſt formé pour chérir celui qui le ſoigne, alors même que ſes careſſes ſont repouſſées, & que les traitemens durs & ſévères ſe trouvent mêlés aux bienfaits: mais enfin il n'eſt véritablement que le ſymbole touchant d'une amitié pure & conſtante. Il aime ſans diſcernement & ſans choix. Il eſt ſoumis, généreux & ſenſible comme le tigre eſt féroce & cruel, en ſuivant l'inſtinct qui le guide & le maîtriſe. Un tel être, quelqu'aimable qu'il puiſſe paroître, n'eſt jamais qu'un automate: il n'agit que par l'effet de l'impulſion qui lui eſt donnée & des reſſorts qui le font mouvoir. Il n'en eſt pas ainſi de l'homme; créé libre & raiſonnable

il peut comparer & choisir ; s'il s'égare, il est coupable & se dégrade en renonçant à la plus noble de ses facultés, celle d'asservir ses penchans à la raison. Car il ne sauroit devenir criminel sans s'avilir, puisqu'alors il cesse volontairement de faire un digne usage de sa liberté & de ses lumières, qu'il agit contre le témoignage de sa conscience, & qu'il préfère non ce qui lui paroît juste, mais ce qu'il juge lui-même condamnable.

Vous concevez donc, MONSEIGNEUR, que si l'homme se livre au vice, il doit être puni, & que, s'il est vertueux, il mérite des récompenses, auxquelles il n'auroit pu prétendre s'il n'eût pas reçu la liberté de choisir entre le bien & le mal (*a*). La vertu ne peut trouver sur la terre de récompenses dignes d'elle, & trop souvent elle y est méconnue, opprimée. Mais après cette vie si fragile & si courte, elle jouira d'une éternelle félicité. Une ame immortelle ne peut être récompensée ou punie que par un bonheur ou des châtimens éternels. C'est ici que les Philosophes mo-

(*a*) Et de se décider pour le bien, en supposant toujours qu'il soit aidé par la Grace ; ce qui sera expliqué par la suite.

dernes ont déployé toute leur éloquence pour répéter, à l'envi les uns des autres, tout ce que l'impiété a dit dans tous les tems contre l'éternité des peines. Si le matérialiſme eſt un ſyſtême commode pour ceux qui, eſclaves de leurs ſens, veulent s'abandonner à leurs paſſions; la perſuaſion que *Dieu eſt trop bon, trop bienfaiſant* pour punir le vice par des peines éternelles, n'eſt pas une idée moins raſſurante & moins favorable à la dépravation. Dira-t-on que Dieu impoſera aux méchans des châtimens paſſagers? Mais des peines paſſagères ne forment point un ſort. Le croirez-vous, MONSEIGNEUR, que la juſtice de Dieu n'établira pas néceſſairement une différence infinie entre le ſort de Ravaillac & celui de Henri IV? » Car enfin, dit un Auteur que je citerai ſouvent encore (*a*), « ſuppoſons les peines épuiſées, que » deviendra l'ame? Entrera-t-elle dans une im- » mortelle félicité? Mais loin de la mériter, » elle n'a porté à ſon juge que des crimes. Sera- » t-elle anéantie? mais ſa nature eſt immortelle. » En admettant la félicité éternelle & la fin des

(*a*) L'abbé GAUCHAT, *Lettres Critiques*, tom. premier, page 289 & ſuivantes.

» peines, il s'enſuit que tous les hommes ſont » néceſſairement ſauvés. Toute peine finie, com- » parée à la durée des ſiècles, n'eſt rien; qu'on » arrive à la béatitude quelques ſiècles plutôt ou » plus tard, ce n'eſt qu'un inſtant. Sans combat, » ſans vertus, ſans culte, ſans prières, l'homme » eſt aſſuré de ſon ſort. Son ame eſt immortelle, » & les peines ſont finies; il eſt donc néceſſaire- » ment deſtiné à un bonheur éternel. Le vice & » la vertu ne forment donc pas deux routes infi- » niment différentes, puiſque leurs termes ſe rap- » prochent & ſe réuniſſent. En fait de morale, » le ſyſtême le plus propre à éloigner l'homme » du vice, à le porter à la vertu, eſt cenſé le » plus vrai, le plus conforme à la ſainteté de » Dieu. La fin des peines ôteroit la barrière du » crime & le motif de la vertu. Malgré l'éternité » prouvée & reçue, le moindre bien ſenſuel, » la crainte d'un mal léger, l'emportent encore » ſouvent ſur cet objet redoutable; que ſeroit-ce » ſi on le ſupprimoit? »

Il eſt évident que, ſans la croyance de l'éternité des peines, la Religion ne pourroit avoir d'influence ſur les mœurs, & il eſt inconteſtable que cette croyance eſt le motif le plus puiſſant qui

qui puiſſe retenir le vice & faire perſévérer la vertu. Cependant c'eſt cette opinion ſi utile, & même ſi néceſſaire au bonheur du genre humain, que les prétendus philoſophes modernes ont attaquée avec le plus d'acharnement. Ils n'ont pas nié l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'ame : ils ont ſenti que l'athéiſme eſt trop révoltant & trop abſurde, pour qu'on puiſſe avec ſuccès le prêcher ouvertement : mais au contraire, afin de détruire plus sûrement la Religion, ils ont affecté de montrer une *profonde vénération* pour l'Être Suprême. Leurs ouvrages ſont remplis de *pieuſes invocations*, de *prières pathétiques* : & c'eſt ainſi que par un aſſemblage bizarre, joignant l'impiété à l'hypocriſie, ils ſembloient rendre hommage à la divinité, dont ils vouloient anéantir le culte, les droits & la puiſſance : ſe peignant eux-mêmes ſous des traits faits pour ſéduire la multitude, ils ſe repréſentoient comme des hommes *ſimples*, pleins de *candeur*, de *bonne foi*, & ſur-tout d'*indulgence*, comme des hommes *bienfaiſans*, *dévorés de la paſſion du bien public*, comme des hommes *vertueux*, *pénétrés de reſpect pour les mœurs*, & ſentant vivement combien il importe au bonheur de la ſociété qu'elles ſoient pures. Cependant ces

ſages ſi parfaits, malgré leur *ſimplicité* & leur *candeur*, ont calomnié ſans ſcrupule la religion qu'ils attaquoient; leurs livres ſont remplis d'imputations extravagantes, de paſſages altérés, de citations fauſſes (*a*): & quand on a relevé leurs menſonges & leurs erreurs, on s'eſt attiré leur reſſentiment & leur haine. Malgré leur *bienfaiſance*, leur *indulgence* & leur *paſſion pour la vertu*, ils répandoient des opinions dont ils ne pouvoient ſe diſſimuler les pernicieuſes conſéquences, relativement à l'ordre de la ſociété & au bonheur du genre humain; en prêchant la vertu, ils en détruiſoient le but & les plus puiſſans motifs; en vantant la tolérance, ils déchiroient & perſécutoient ceux qui combattoient leurs opinions; en convenant de l'immortalité de l'ame & de l'exiſtence de Dieu, ils établiſſoient des principes dont tous les réſultats conduiſent au matérialiſme; enfin, en louant les *bonnes mœurs*, ils les corrompoient par les écrits les plus libres & les plus licencieux: voilà les hommes qui, pendant une longue ſuite d'années, ont eu tant d'aſcendant ſur les eſprits, & une ſi funeſte influence ſur les mœurs! Ils

(*a*) Ce que je prouverai dans la ſuite de cet Ouvrage.

avoient, disoient-ils, une idée si sublime du Créateur, qu'ils ne pouvoient concevoir qu'un *être si bienfaisant* ne fût pas toujours prêt à pardonner: ainsi donc, dans ce système, si Dieu, après avoir formé l'homme, l'eût instruit de ses desseins, il lui eût dit : « *Je t'ai créé libre & raisonnable; j'ai* » *imprimé au fond de ton cœur l'amour du bien,* » *l'horreur du mal; tu seras d'autant plus lâche &* » *d'autant plus coupable, si tu préferes le vice à la* » *vertu, que tu agiras contre les lumières de ta raison* » *& contre les mouvemens de ta conscience: sois juste* » *& bon, je te l'ordonne. Cependant tu pourras im-* » *punément violer les loix de la nature & celles de* » *la société; tu pourras me méconnoître, m'outrager,* » *devenir parjure, assassin, te baigner dans le* » *sang de tes frères; la trahison, le meurtre, le par-* » *ricide, enfin tous les forfaits les plus horribles te* » *seront pardonnés, & tu jouiras, dans l'Eternité,* » *du sort réservé au plus vertueux de tous les hommes:* » *compte toujours sur ma bonté; & même, au sein* » *du crime, garde-toi de craindre ma justice* ».

Croit-on, si l'Eternel eût ainsi parlé, que jamais les hommes eussent fait des sacrifices à la vertu? Voilà cependant à quoi se réduit cette *sublime idée* que les philosophes se sont formée de

l'Être Suprême. Qu'eſt-ce que la bonté ſans la juſtice ? une foibleſſe qui rend le ſouverain mépriſable, & les ſujets plus à plaindre que ſous les tyrans éclairés : & c'eſt là ce que les philoſophes appellent *le plus noble attribut de Dieu* ! Mais quoi, diſent-ils, comment concevoir que Dieu punira par des peines éternelles les foibleſſes paſſagères d'une vie ſi courte ? « La » bonté de Dieu, dit Tertullien (*a*), n'eſt pas » ſeulement miſéricorde, elle eſt encore ſainteté. » Une ſainteté toujours ſubſiſtante eſt toujours » ennemie du péché ; & par une ſuite néceſſaire, » elle doit toujours haïr & punir le péché, ſi » le péché dure toujours. Donc puiſqu'il n'y a » rien dans l'Enfer qui aboliſſe & qui détruiſe » le péché, il n'y aura jamais rien qui en arrête » le châtiment » (2).

Le repentir durant la vie, peut être expiatoire, parce qu'il eſt alors le fruit de la foi, & qu'il produit des réſolutions vertueuſes, ou de généreux ſacrifices : auſſi, tant que l'homme reſpire, il peut tout eſpérer de la miſéricorde infinie du Créateur : mais après la mort, le re-

(*a*) Cité par Bourdaloue, *Sermon ſur l'Enfer*, tom. ſecond du Carême.

pentir n'eſt plus qu'une vaine fureur, qu'un regret ſuperflu. Toutes les illuſions ont diſparu, tous les preſtiges ſéducteurs ſont anéantis pour toujours. O moment terrible & redoutable, où l'ame affranchie de ſes liens terreſtres s'élancera tout-à-coup dans le ſein de l'éternité! C'eſt alors qu'elle ne pourra plus ni repouſſer, ni dédaigner la vérité qui ſe montrera ſans nuages! C'eſt alors qu'elle ſera forcée de reconnoître toute la difformité du vice, tout l'éclat de la vertu! Mais, ſi elle eſt réprouvée, à quoi lui ſervira de concevoir les myſtères qu'elle n'a pu comprendre durant la vie? La foi ne ſanctifiera plus la croyance; il n'y aura plus de mérite à croire qu'il exiſte un Dieu Créateur & juge des mortels: on le verra, on en recevra ſon arrêt. L'ame épouvantée aura perdu ſans retour les erreurs ſéduiſantes qui nous déguiſent les petiteſſes de l'orgueil, & la vanité de la ſageſſe humaine. Dépouillée de ſes préventions, de ſes préjugés, de ſes paſſions, il ne ſera plus en ſon pouvoir de ſe diſſimuler que le vice eſt haïſſable; mais elle le mépriſera ſans ſe purifier elle-même. Cette horreur involontaire ne ſera produite que par l'aſpect effrayant d'un objet hideux. Le tems des ſacrifices, des expia-

tions ſera paſſé ; plus de liberté de s'égarer, d'étouffer le cri de ſa conſcience. Tout eſt dévoilé, prouvé. Une vive lumière offre de toutes parts l'accablante évidence ; plus de moyens de réparer. . . . La ſeule raiſon ſuffit donc pour nous démontrer qu'il eſt impoſſible qu'après la mort l'ame criminelle puiſſe éprouver un ſeul regret méritoire ; elle reſtera donc ſouillée & dans ſon état de réprobation ; & telle eſt, dit Bourdaloue, ce myſtère terrible. « Les pécheurs dans l'Enfer » gémiront éternellement ; ils y feront éternelle- » ment pénitence ; mais une pénitence forcée, » une pénitence de démons & de déſeſpérés. Or » une telle pénitence n'effacera jamais le péché ; » par conſéquent le péché ſubſiſtera toujours ; » & tant que le péché ſubſiſtera, ils ſeront tou- » jours également redevables à la juſtice de Dieu, » & expoſés à ſes vengeances ».

Puiſque l'ame criminelle après la mort ne peut ſe purifier de ſes fautes, elle reſte à jamais ſouillée ; & par une conſéquence néceſſaire, elle eſt dans cet état à jamais réprouvée. Ce deſtin affreux eſt l'effet inévitable de la nature même des choſes, de l'oppoſition invincible & conſtante qui ſe trouve entre Dieu & le vice, entre la ſuprême juſtice

& l'iniquité, que rien ne peut expier. Tout ce que la miſéricorde divine a pu faire pour le ſalut des hommes, ſans renverſer cet ordre immuable, elle l'a fait. L'homme ne ſauroit obtenir le pardon de ſes fautes, que durant ſa vie; & dans tous les momens de ſa vie, même à l'inſtant qui en précède le terme, un repentir ſincère peut le lui procurer. Dieu plus indulgent pour lui que les loix & le monde, ſera toujours prêt à lui pardonner des égaremens & des crimes que la juſtice humaine & la ſociété ne pardonnent jamais. Cependant il s'agit d'obtenir une félicité immortelle, une félicité au-deſſus de toutes les idées que l'homme en peut concevoir: & la bonté de Dieu daigne accorder ce prix immenſe, infini, au repentir le plus tardif, ainſi qu'à la vertu perſévérante! Mais la vertu même oſeroit-elle y prétendre, ſans la miſéricorde du Créateur? Qu'eſt-ce en effet qu'une vie qui nous paroît irréprochable aux yeux de celui qui lit au fond des cœurs, qui connoît les penchans cachés, les motifs de toutes les réſolutions, les penſées & les actions les plus ſecrètes? Le meilleur des hommes eſt-il exempt de foibleſſes, & n'a-t-il jamais eu de fautes à ſe reprocher? Le prix que Dieu

réſerve à ſes élus, ne ſurpaſſe-t-il pas infiniment tout ce que la plus parfaite de ſes créatures ſeroit en droit d'attendre de ſa juſtice ? Et cette récompenſe immortelle peut être encore obtenue par le pécheur ! . . . . Telle eſt la miſéricorde de l'Être Suprême que les prétendus Philoſophes méconnoiſſent ſous ces traits ; il leur faut un Dieu que l'on puiſſe outrager impunément juſqu'au dernier moment de la vie, un Dieu qui, loin d'exiger des ſacrifices & des expiations, ne demande même pas un culte & des hommages ; un Dieu qui auroit ſans deſſein créé l'homme libre ; puiſque l'uſage criminel de la liberté doit reſter impuni ; un Dieu enfin privé de l'attribut le plus auguſte de la divinité, la juſtice ; & la véritable idée de la juſtice renferme néceſſairement celles de la fermeté & de l'inflexibilité. Il eſt un terme où la clémence humaine doit s'arrêter : ſi elle le paſſe, elle ceſſe d'être une vertu, & devient une foibleſſe vicieuſe ; cependant les hommes peuvent ſe contenter de faire grace, ſans être contraints de donner au crime le prix fait pour la vertu. Ils ne ſont pas réduits à ce choix de punir ou de récompenſer le coupable ; choix ſur lequel la juſtice ne pourroit permettre de balancer, ſans

détruire les plus ſimples notions du bien & du mal. Mais après la mort, il n'y a pour l'ame immortelle que deux états (*a*), tous les deux éternels, l'un de félicité, l'autre de réprobation : il faut que le juge ſouverain récompenſe ou puniſſe. S'il ne punit pas le ſcélérat ſouillé de mille forfaits, & mort au ſein du crime, il faut néceſſairement qu'il l'élève au plus haut degré de gloire & de bonheur. Si tel étoit le choix de la Divinité, la juſtice, la vertu ne ſeroient que de pures chimères ; & cette ſeule ſuppoſition anéantiroit tous les principes les plus ſacrés & les plus reconnus de la morale. Malgré tant d'abſurdités, il n'eſt pas ſurprenant que ce ſyſtême pernicieux ait trouvé un ſi grand nombre d'approbateurs. On perſuade aiſément des gens qui ont beaucoup d'intérêt à ſe laiſſer convaincre, & qui d'ailleurs

---

(*a*) On ne parle point du Purgatoire, qui ne peut être appelé un état dans l'éternité, puiſqu'il doit ceſſer. Il n'eſt pas inutile de remarquer ici que le Purgatoire n'eſt qu'une pénitence impoſée par la juſtice de Dieu, & non une expiation, puiſque les peines qu'on y ſouffre ne ſont pas volontaires : la ſeule expiation qui puiſſe purifier l'ame & la ſauver, eſt, comme je l'ai dit, le repentir avant la mort.

ſont peu capables de réfléchir ſur une matière ſi ſérieuſe : ce ſyſtême favoriſe toutes les paſſions. En effet, pourquoi les combattroit-on, ſi l'on croit que l'Être Suprême en pardonnera toujours les plus coupables excès ? Par quelle bizarrerie nous reprocherions-nous des fautes que notre juge ſouverain verroit ſans indignation ? Notre conſcience doit-elle être plus ſévère que lui ? Non, ſans doute. Nous ne pouvons parvenir à ſecouer le joug d'une crainte ſalutaire, ſans perdre en même tems nos principes, & nous ne conſerverons alors de nos vertus que celles qui viennent de nos penchans. Salomon a dit : *La crainte du Seigneur eſt le principe de la ſageſſe.* Cette penſée eſt belle, parce qu'elle renferme de grandes vérités. Dieu eſt notre père, notre ſouverain, notre juge : voilà les caractères auguſtes & ſacrés que la Religion lui donne, & les ſeuls qui puiſſent inſpirer tous les ſentimens dus au Créateur, l'amour, la reconnoiſſance, le reſpect & la crainte. Il m'eſt impoſſible de réfléchir un moment ſur ma foibleſſe, & de conſidérer la grandeur infinie & la puiſſance du maître abſolu des Cieux & de l'univers, ſans éprouver une admiration mêlée de crainte. C'eſt cette crainte

reſpectueuſe qui forme avec l'amour ce ſentiment qu'on a nommé *piété* : ſans la crainte, plus de piété, plus de culte, plus de prières : ſans la crainte, on peut parler de Dieu avec éloquence ; mais il n'eſt point préſent à la penſée ; & l'idée qu'il nous voit & nous juge dans tous les momens de notre vie, cette idée plus utile que tous les préceptes de la morale, ne ſauroit avoir la moindre influence ſur nos actions ſecrètes. Comment une ſemblable penſée pourroit-elle me retenir, ou ſeulement m'occuper, ſi je ſuis ſans inquiétude ſur les jugemens de Dieu ? Ne vous laiſſez donc jamais éblouir, MONSEIGNEUR, par ces phraſes que vous entendrez répéter ſi ſouvent : *Dieu ne ſauroit être implacable, il ne punira point par des châtimens éternels des créatures qu'il a formées : nos foibleſſes ne peuvent exciter que ſa pitié : ainſi que ſa puiſſance, ſon indulgence eſt ſans bornes.* Quand on vous débitera, d'un ton dogmatique & tranchant, tous ces lieux communs philoſophiques, rappelez-vous, MONSEIGNEUR, les réſultats importans de ce Chapitre. Songez qu'ôter aux hommes la crainte des punitions éternelles, c'eſt les affranchir du ſeul frein qui puiſſe retenir le vice ; ſongez enfin, qu'il eſt abſolument égal

pour l'intérêt des mœurs, d'être matérialiſte; ou de croire le Dieu qui exiſte toujours indulgent pour les forfaits, & incapable de les punir. *S'il exiſte un Dieu, il faut que le crime ſoit puni, que la vertu ſoit récompenſée : donc il faut que l'ame ſoit immortelle ; car ſouvent dans cette vie le vice eſt triomphant, & la vertu opprimée.* Les philoſophes ne ſauroient nier que la vertu ne ſoit ſouvent malheureuſe & méconnue, & ils conviennent que Dieu lui réſerve des récompenſes éternelles ; mais ils ſoutiennent que le vice eſt toujours puni ſur la terre, & que par conſéquent la juſtice de Dieu eſt ſatisfaite. *Les remords*, diſent-ils, *voilà le ſeul enfer des méchans.* Je vous recommande ſur-tout, MONSEIGNEUR, de vous préſerver de ce dangereux enthouſiaſme, qu'inſpire aux eſprits ſuperficiels une penſée qui paroît hardie, neuve ou brillante. Si vous voulez conſerver un goût ſain & un eſprit juſte, réfléchiſſez avant de vous livrer à l'admiration ; ſans quoi vous admirerez ſouvent des monſtres & des folies. Conſultez toujours la raiſon : elle vous dira qu'il eſt faux que *les remords* puiſſent être *le ſeul enfer des méchans.* Il eſt bien vrai que la conſcience nous reproche nos fautes, & qu'en général l'homme vicieux eſt malheureux ; mais, comme nous l'avons déjà dit, à force de

repouſſer les remords, & de réſiſter à leur voix menaçante, on peut parvenir à s'en délivrer, & goûter avec joie les fruits du crime. Que l'on conſulte les magiſtrats, les juges qui, dans le cours de leur utile & pénible carrière, ont interrogé tant de coupables ; qu'on les écoute : ils diront tous que les grands ſcélérats ſont inacceſſibles aux remords, & cela doit être. L'homme qui éprouve la ſeule tentation de commettre un crime eſt déjà un monſtre, un être perverti, qui n'admet plus ni Religion, ni loi naturelle, & qui conſidère, comme des préjugés, tous les principes de la morale. Cependant une horreur involontaire le retient encore malgré lui ; ſon eſprit dépravé lui fournit des raiſonnemens qui le raſſurent ; mais, quelque corrompu qu'il puiſſe être, il n'a point l'habitude du crime ; & dans cet état, il ne ſauroit ſe ſouſtraire aux remords qui le pourſuivent : envain il les regarde comme une eſpèce de folie, comme une foibleſſe, envain il les repouſſe, il les mépriſe ; il en eſt obſédé, déchiré, il ne peut étouffer cette voix formidable qui, dans tous les inſtans, crie au fond de ſon cœur : *Tes mains ſont encore innocentes !... que veux-tu faire ?... auras-tu le courage de conſommer le crime ?.....*

Cette idée le glace, l'épouvante ; elle ſuſpend ſon ſommeil ou ſe retrace dans ſes ſonges. C'eſt alors qu'en effet tous les *ſupplices de l'enfer* ſont raſſemblés dans ſon ame criminelle & combattue : c'eſt alors qu'il pourroit s'écrier : O vertu ! as-tu jamais impoſé des ſacrifices dont l'horreur ſoit comparable aux tourmens affreux qu'on éprouve en ſe livrant au crime !... Enfin, il triomphe de ſes remords, de ſes terreurs, de la pitié, de la nature : c'en eſt fait, il ſe décide. *Tel jour, à telle heure, la victime tombera ſous ſes coups !*.... Il a paſſé de la tentation à une réſolution fixe & déterminée. De ce moment, abandonné du ciel, il n'a preſque plus rien d'humain, c'eſt un tigre altéré de ſang, qui cède à ſon inſtinct féroce.... L'heure fatale arrive ! quel ſang ſera verſé ?..... Celui d'une épouſe, peut-être ! & d'une épouſe fidèle & vertueuſe !..... --- O ciel ! quel forfait ! a-t-il jamais été commis ?..... -- Oui, dans ce ſiècle même : & tels furent les horribles fruits d'une *incrédulité* qu'on nomme *philoſophie*, & d'une paſſion que les philoſophes appellent une *foibleſſe aimable*, l'irréligion & l'amour, exemple exécrable des excès où peut conduire une paſſion impétueuſe réunie à l'athéiſme !... Dans les ténè-

bres d'une profonde nuit, le monſtre armé d'un poignard précipite ſes pas vers l'infortunée qui va trouver la mort dans le réveil, & un bourreau dans ce qu'elle aime & dans le père de ſes enfans !... L'aſſaſſin arrive, il s'avance, il s'approche du lit de ſa victime : dans ce moment horrible, il friſſonne, il chancelle ; mais c'eſt la dernière fois que le crime le fera trembler ! Auſſi-tôt qu'il aura porté le premier coup, il redoublera ſans frémir (*a*) ; une rage effrénée, ſuccédant à la terreur, anéantira pour jamais, dans ſon ame atroce, la pitié & les remords. Après avoir commis un ſemblable forfait, ce ſcélérat n'a plus rien de commun avec les êtres ſenſibles ; ce n'eſt plus un homme, il a changé de nature. Étranger déſormais à l'humanité, inacceſſible au repentir, s'il acquiert la certitude que ſon crime ne peut être découvert, il ſera tranquille : &, mépriſant le vrai bonheur, qui n'eſt donné qu'à la vertu, il jouira des biens de la for-

(*a*) Il n'y a pas d'exemple, en effet, qu'un aſſaſſin, après avoir porté le premier coup, ait abandonné ſon deſſein, ou donné un ſigne d'horreur, de ſaiſiſſement & de pitié.

tune, il goûtera le plaiſir, il ſe croira heureux, & du moins il vivra impuni. Tel fut le ſort de ce fameux criminel, l'*Abbé de Gange*, qui commit les plus horribles forfaits avec autant de réflexion & de ſang-froid que d'acharnement. Il étoit Prêtre, & il tenta vainement de corrompre ſa belle-ſœur. N'ayant pu réuſſir, il l'empoiſonna, il l'aſſaſſina, & à pluſieurs repriſes, durant deux jours. Enſuite il paſſa dans les pays étrangers, & changeant de nom & devenant apoſtat, il vécut pendant une longue ſuite d'années inconnu, paiſible & protégé d'une Princeſſe, qui, trompée par un nom ſuppoſé, & ſéduite par des talens brillans, remit en ſes mains atroces un fils unique & chéri. On le vit en cette maiſon ſe livrer à la ſociété, en faire le charme par ſon eſprit & ſa gaîté, jouiſſant d'une ſanté parfaite, & montrant dans tous les inſtans la même égalité d'humeur. Il eſt impoſſible de feindre cette diſpoſition d'eſprit pendant des années entières. Non-ſeulement il n'éprouvoit point de remords, mais il étoit parvenu à un tel excès de perverſité, qu'il ne conſidéroit ſes crimes, que comme les effets naturels des grandes paſſions. Une circonſtance de ſa vie bien remarquable, ne laiſſe à cet

égard

égard aucun doute sur ses sentimens. Il avoit su gagner le cœur d'une jeune personne d'un rang distingué. Il desiroit l'épouser, mais on lui opposa l'inégalité de naissance. Alors il crut vaincre tous les obstacles en déclarant son vrai nom, & avec toute l'audace & la confiance d'une scélératesse inouie, il osa proférer ces terribles paroles : *Je suis le malheureux Abbé de Gange* (*a*). L'horreur qu'il inspira le confondit ; il n'avoit pu la supposer : il lui fut impossible de la concevoir. Il me semble qu'il y a peu de traits aussi frappans que celui-ci, & qui d'ailleurs démontre mieux combien toutes les lumières de l'esprit sont inutiles à une ame dépravée, & combien dans ce cas tous les calculs sont absurdes. Voilà donc un scélérat n'ayant l'idée ni des remords, ni du crime. Croit-on que l'exécrable Brinvilliers fut plus susceptible de remords, lorsque, sous le voile de la charité, elle alloit journellement dans les Hôpitaux essayer sur les malades la force de ses poisons ? Le remords n'entre point dans ces ames infernales, ou, pour mieux dire, il en est banni pour toujours (*b*). *Le remords n'est donc pas le seul Enfer*

(*a*) *Causes Célèbres.*

(*b*) Je n'en conclus assurément pas que les scélérats

des méchans : & s'il étoit vrai qu'en général (ce qui n'eſt certainement pas) les ſcélérats en fuſſent ſuſceptibles, que les meurtriers, les voleurs de grands chemins euſſent après chaque aſſaſſinat des remords déchirans, il ſuffiroit d'admettre un ſeul exemple du contraire, pour ſentir que cette phraſe, *Le remords eſt le ſeul Enfer des méchans*, eſt une ſentence philoſophique auſſi fauſſe que dangereuſe. Les grands crimes dénaturent entièrement l'homme, & lui raviſſent la poſſibilité d'éprouver des remords. Les grands égaremens, s'ils n'ont pu corrompre le cœur, ou s'ils ont été accompagnés de circonſtances déshonorantes, le livrent à des remords éternels : ſi au contraire ces mêmes égaremens ne lui attirent pas le mépris public, la philoſophie moderne lui fournira tous les raiſonnemens qui pourront le mettre au-deſſus du repentir. Les philoſophes ont beaucoup prêché la *bienfaiſance*; mais ils ont tous peint l'amour

---

puiſſent être heureux : ils ſont privés, pour jamais, du bonheur, & même de cette tranquillité qui n'appartient qu'à l'innocence; mais je ſoutiens que, dépouillés de tous les ſentimens de l'humanité, ils ne peuvent avoir de remords; & que par conſéquent, lorſqu'ils échappent aux loix, ils vivent impunis.

& ſes égaremens comme des *foibleſſes aimables* & même *intéreſſantes :* quand on autoriſe les hommes à ſe livrer à la plus ſéduiſante & la plus dangereuſe de toutes les paſſions, on parvient également à leur plaire & à les corrompre. « On peut » écrire modeſtement & penſer mal : mais comment » ſous des images déréglées annoncer la vertu ? » S'il eſt des bienſéances dans la converſation, » ne ſont-elles pas beaucoup plus rigides dans » les écrits ? Ce n'eſt plus un ſon, une image » rapide, c'eſt une peinture licencieuſe & durable. » Quoi ! les philoſophes païens auroient cru dégra- » der leurs leçons, s'ils les avoient revêtues » d'images voluptueuſes ; & dans un ſiècle de lu- » mières, en prétendant inſtruire, on ne gardera » aucune réſerve ! Quel écueil pour la jeuneſſe ! » Quand un jeune homme ſe livre à la volupté, » tous les devoirs ſeront bientôt négligés, violés. » Que de talens enfouis ! que de biens diſſipés ! » & ſouvent, que d'injuſtices & de meurtres ſont » les funeſtes ſuites d'une jeuneſſe déréglée ! Donc » les auteurs qui y contribuent par leurs écrits » licencieux, ſont les fléaux de la ſociété (*a*) ».

(*a*) L'Abbé Gauchat, vol. 12, Lettre ſur les *Lettres Perſanes.*

Et voilà une accuſation dont les prétendus philoſophes modernes ne pourront jamais ſe juſtifier aux yeux de tous les gens raiſonnables & ſans partialité. La licence de leurs ouvrages doit leur ôter juſqu'au maſque de la philoſophie ; du moins ſi l'on entend par ce mot, *l'amour de la ſageſſe*, c'eſt-à-dire, de l'ordre, de la décence & des bonnes mœurs. Quels ſont en effet tous les ouvrages philoſophiques de ce ſiècle (ſur la morale) ? Des productions monſtrueuſes qui ne peuvent qu'enflammer, égarer l'ardente imagination de la jeuneſſe. Quelle mère éclairée, quel père de famille oſeroit en permettre la lecture à ſes enfans ? Voici les titres des plus célèbres : les *Dialogues des Morts*, *de Fontenelle*, ouvrage rempli de principes pernicieux, & dont preſque tous les réſultats tendent directement à la ruine des mœurs. Les *Lettres Perſanes*, où l'on trouve des peintures ſi vives & ſi libres, & des détails ſi licencieux. Le Livre intitulé de *l'Eſprit*, eſt à cet égard encore plus repréhenſible, ainſi que *les Mœurs ; Zadig* ; tous les petits contes philoſophiques de ce genre ; *la Nouvelle Héloïſe* ; *Hiſtoire philoſophique & politique de l'établiſſement des*

Européens dans les deux Indes, &c. (*a*). Voilà les Ouvrages moraux qui ont valu à leurs Auteurs la réputation de Philoſophes & de Sages. Ajoutons que ces mêmes *Sages* ont compoſé encore une multitude d'autres Ouvrages d'une telle licence, qu'il ne m'eſt pas poſſible de vous en citer les titres. Ceux qui accordent à de telles gens le nom de Philoſophes, doivent, par une conſéquence néceſſaire, compter pour rien les mœurs. Auſſi voit-on en général les partiſans & les admiratrices de la philoſophie moderne, adopter toutes les fauſſes maximes qui ſemblent juſtifier les égaremens de l'amour. Lorſque de ſemblables opinions ſont répandues, tous les déſordres qui naiſſent d'une paſſion ſi dangereuſe n'inſpirent plus de remords à ceux qui s'y abandonnent, à moins que des imprudences extraordinaires ne produiſent des ſcènes éclatantes ou tragiques. Cependant l'infidélité, le parjure, la perfidie, l'adultère, ſont des crimes

(*a*) Cet Ouvrage monſtrueux, où l'on outrage également le Ciel, les Rois & les mœurs, contient un détail ſur *les Bayadères*, dont l'inconcevable licence a révolté les perſonnes les moins délicates en ce genre.

réels : & puiſqu'on les commet ſi ſouvent ſans remords, il faut croire ou qu'ils ne méritent aucune punition, ou qu'ils ſeront punis dans une autre vie. Non ſans doute, l'amour n'inſpire point de remords aux ames foibles qu'il maîtriſe. On ſe perſuade facilement que cette paſſion (qui ne doit ſa violence qu'à une imagination ardente & déréglée), eſt un *penchant irréſiſtible ;* que le combattre, c'eſt vouloir *triompher de la Nature même* ; qu'elle eſt toujours *juſtifiée par ſon excès*, & qu'elle devient alors une *foibleſſe intéreſſante & reſpectable*. Telles ſont les *lumières* que la philoſophie moderne a répandues dans la ſociété !... Il faloit bien les répandre ces pernicieuſes opinions, pour établir le ſyſtême dont elles forment la baſe. Je vous expoſerai tout-à-l'heure, MONSEIGNEUR, ce ſyſtême monſtrueux. Le produire, le dévoiler, c'eſt l'anéantir.

CHAPITRE IV.

De la Converſion des grands Scélérats.

SOURCE éternelle de la vérité, la Religion ſublime en ſes préceptes, ne l'eſt pas moins dans ſes dogmes ſacrés. La fable nous dit que Prométhée déroba le feu du ciel ; emblême ingénieux qui nous repréſente un mortel animé d'une intelligence ſupérieure & divine. La Religion nous la donne cette lumière ſurnaturelle. Guidés par ſon flambeau céleſte, nous pouvons expliquer ces contradictions, ces bizarreries apparentes qui ſe trouvent dans l'homme ; phénomènes incompréhenſibles à la raiſon humaine, & dont la métaphyſique & la philoſophie ne dévoileront jamais les cauſes.

Nous avons reconnu, dans le Chapitre précédent, que l'homme qui a commis un crime atroce devient, par cette action même, incapable d'éprouver des remords. Cependant on a vu quelques ſcélérats qui, touchés d'un vif repentir, en ont donné des preuves indubitables. On trouve, dans les *Cauſes célèbres*, un exemple de

ce genre, auſſi ſingulier que frappant. Un homme avoit commis un meurtre réfléchi, médité depuis long-temps, & accompagné de circonſtances horribles. Il n'exiſtoit aucune trace de ſon crime. Par une dépoſition juridique, ce ſcélérat rejeta ce même crime ſur un autre ; il ſoutint qu'il en avoit été le témoin oculaire. Pluſieurs témoins ſubornés donnèrent à cette calomnie la plus grande importance. L'accuſateur & l'accuſé furent mis en priſon, & enfin il fut décidé qu'on appliqueroit le premier à la queſtion. Il la ſupporta avec un courage inébranlable, & perſiſta conſtamment dans ſa première dépoſition. Alors on lui rendit la liberté ; & l'on alloit condamner l'innocent à la mort, quand tout-à-coup l'aſſaſſin demande à être introduit en préſence des Juges, & là il déclare publiquement qu'il eſt le ſeul auteur du crime. Il ſe jette aux pieds de celui qu'il avoit accuſé, il les baigne de larmes, il ſe flatte, dit-il, que ſe livrant volontairement à la mort & aux ſupplices que méritent ſes forfaits, le Dieu de miſéricorde daignera les lui pardonner. Le lendemain, avant d'aller au ſupplice, il dicte ſon teſtament de mort, il montre la même piété, le même repentir, & il expire

dans ces ſentimens (*a*). Il eſt à remarquer que cet homme étoit d'une conſtitution forte & vigoureuſe, & que non-ſeulement les tortures n'avoient pas mis ſa vie en danger ; mais qu'il n'en étoit pas même eſtropié, & qu'à peine dégagé des liens de la queſtion, il fit ſa rétractation. Quelle cauſe a donc pu produire un changement ſi prompt, une révolution ſi ſoudaine & ſi ſurprenante ? Ce monſtre ſouillé du ſang de ſon ami (car tel étoit ſon premier crime), avoit médité & exécuté cet aſſaſſinat avec autant de réflexion que de ſang froid : il avoit calomnié l'innocence avec une audace inouie dans pluſieurs confrontations ; & après avoir ſubi la queſtion, triomphé de la douleur, convaincu ſes Juges, aſſuré ſa vie & obtenu ſa liberté, il n'a plus qu'un deſir, celui d'expier ſes forfaits autant qu'il eſt en lui ! Son ame, tout-à-coup, s'ouvre aux ſentimens qui lui ſont les plus étrangers, à la pitié, à la juſtice, au repentir ! Un inſtant auparavant, il ſouffroit avec une intrépidité féroce, des tourmens affreux pour conſer-

(*a*) Cauſes Célèbres. *Hiſtoire de Frillet*, ou *le Juge Prévaricateur*.

ver ſa vie & perdre un homme innocent ; & maintenant il ſe dévoue volontairement à la mort, à l'opprobre, au plus horrible de tous les ſupplices, pour juſtifier & ſauver l'innocence ! Non, ce n'eſt point dans le cœur humain qu'on doit chercher la cauſe de cette inconcevable révolution : il faut reconnoître ici une puiſſance qui ſeule a le droit d'abroger des loix qu'elle a formées, il faut reconnoître les effets miraculeux de la grace ! « Quand Dieu agit ſelon les loix » & le cours ordinaire de ſa Providence, il » garde, ou du moins il paroît garder des me- » ſures, & dans l'ordre ſurnaturel auſſi-bien que » dans l'ordre naturel, il s'accommode à notre » foibleſſe ; car il ne fait pas des Saints dans un » inſtant, il les ſanctifie peu à peu, & par des » progrès quelquefois inſenſibles, il les conduit » de degré en degré juſqu'au terme d'une ſain- » teté conſommée. Mais, quand il agit ſouverai- » nement, & en Dieu, il ne s'aſſujettit point » de la ſorte, il ne prépare point le ſujet qui » doit ſervir de fond à ſon action (*a*), &c. ».

Il ſeroit auſſi téméraire qu'inutile de vouloir

(*a*) Bourdaloue, Sermon *ſur la Grace*.

pénétrer les motifs qui peuvent déterminer l'Être Suprême à répandre le don précieux de ſa grace dans le cœur dénaturé d'un aſſaſſin. Peut-être que le ſcélérat dont je viens de parler, avant de ſe livrer au crime, fit quelque action véritablement méritoire aux yeux de Dieu, ou peut-être que Dieu ne changea le cœur de ce meurtrier que pour ſauver l'homme juſte prêt à périr. Quoi qu'il en ſoit, il nous ſuffit de ſavoir que les exemples de ce genre, quoique rares, ont exiſté dans tous les ſiècles; qu'on a vu, dans tous les tems, de ces révolutions ſubites & qui paroiſſent ſi contraires à la Nature (comme elles le ſont en effet), qu'on ne ſupporteroit pas, dans un ouvrage d'imagination, des caractères & des incidens de cette eſpèce. C'eſt que l'on peut aimer ce qui eſt extraordinaire, & que l'on eſt révolté de ce qui paroît impoſſible. Je le répète, la connoiſſance la plus approfondie du cœur humain, loin de nous mettre en état d'expliquer de ſemblables phénomènes, ne ſert qu'à nous les rendre plus incompréhenſibles. Ce que la réflexion, la philoſophie ne ſauroient pénétrer, la Religion nous l'enſeigne & nous le dévoile; de manière qu'en ſuppoſant, ce qui ne peut être,

qu'il exiſtât un incrédule qui, dépouillé de paſſions & d'impartialité, eût fait une étude ſérieuſe de la Religion, cet incrédule ſeroit du moins forcé de convenir que toutes les idées des philoſophes ſur la nature humaine, nous laiſſent dans une profonde ignorance ſur les objets les plus intéreſſans, & que l'Evangile ſeul explique d'une manière ſublime & ſatisfaiſante, les difficultés que la philoſophie ancienne & moderne n'a jamais pu réſoudre dans cette multitude de ſyſtêmes qu'elle a créés. Je vous préſenterai, MONSEIGNEUR, de nouvelles preuves de cette importante vérité dans les Chapitres ſuivans.

CHAPITRE V.

De la Grace & de l'aveuglement ſpirituel.

Une choſe ſur-tout rend à mes yeux l'incrédulité également condamnable & ridicule, c'eſt le peu d'étonnement que lui cauſent tous les phénomènes qu'on ne peut ni expliquer ni révoquer en doute, & en même temps le dédain extrême qu'elle affecte pour les perſonnes qui ſont convaincues de la vérité de la Religion. Je ne puis croire, dit l'incrédule, que ce que je conçois clairement. Pourquoi Dieu exigeroit-il le ſacrifice de la raiſon qu'il m'a donnée ? Si la Religion n'eſt point une invention humaine, ne doit-elle pas avoir des caractères frappans qui puiſſent en faire connoître la vérité ? & enfin, ſi ces preuves exiſtoient, & qu'il me fût impoſſible d'en comprendre la force, Dieu pourroit-il me punir parce que je manquerois de pénétration & d'intelligence ? Il eſt bien facile de répondre à ces queſtions. L'ignorant, l'incrédule & le ſavant ſont également forcés de croire à la réalité d'une multitude de choſes que l'eſprit humain ne concevra jamais.

Dieu n'exige donc point le ſacrifice de notre raiſon, quand il nous ordonne de reconnoître qu'elle ne peut ni le juger ni le comprendre, puiſque ſur les objets les moins importans nous ſentons tous les jours combien notre intelligence eſt bornée. La Religion a tous les caractères de vérité qui peuvent convaincre un homme ſincère & raiſonnable. Ses preuves exiſtent, elles ſont ſolides & frappantes : ſans étendue d'eſprit & ſans pénétration, on en conçoit aiſément toute la force. Il ne faut, pour être Chrétien, que de la droiture & l'amour de la vérité. Dieu voit ſans indignation l'ignorance & la ſottiſe, il ne punit que l'obſtination, l'orgueil & la mauvaiſe foi, ſur-tout lorſque ces vices ſont réunis aux lumières naturelles & aux talens. Quiconque aura fait quelque étude des livres ſaints, ne pourra conſerver des doutes ſur la certitude de la révélation : cette connoiſſance doit nous ſuffire, c'eſt la ſeule qui nous ſoit utile. Aſſurés de la vérité de la Religion, que nous importe de n'en pouvoir comprendre les myſtères ? Je ſuis beaucoup moins ſurpriſe de ne pas concevoir la Trinité, que je le ſuis de voir tant de Philoſophes chercher en vain les cauſes des propriétés de l'aimant.

L'incrédule voudroit que les vérités évangéliques fuſſent *géométriquement* démontrées. Si tel étoit leur degré d'évidence, la liberté donnée à l'homme ne ſeroit plus qu'une chimère : n'ayant plus la poſſibilité de s'aveugler, il feroit ſans mérite tout ce que la foi ſait inſpirer à ceux qu'elle ſanctifie. Dieu, en créant l'homme libre, a dû, par une conſéquence néceſſaire, lui laiſſer la faculté de pénétrer ou de repouſſer la vérité, de ſe corrompre par de faux calculs, ou de réſiſter aux illuſions. C'eſt cette liberté qui donne à la vertu des droits aux récompenſes, & qui fait que le vice & ſouvent même l'erreur doivent être punis. L'impie qui ne mépriſe la Religion que parce qu'il ne la connoît pas, eſt auſſi coupable qu'inſenſé ; il ſait, à n'en pouvoir douter, que dans tous les tems des hommes d'un génie ſupérieur & d'une érudition profonde, ont été convaincus de la vérité de la Religion. Il ne ſauroit donc imaginer que de tels hommes ſe ſoient laiſſés éblouir par des preuves frivoles, ou des raiſonnemens mépriſables. Une choſe de cette importance vaut bien la peine d'être examinée ; & reſter à cet égard dans une ignorance volontaire

en prenant le parti de l'incrédulité, c'eſt le comble de la ſtupidité ou de la dépravation.

L'homme fut créé libre ; mais depuis la chûte d'Adam, il a plus d'inclination pour le mal que d'attrait pour le bien : cependant il peut encore, quoique déchu de ſa grandeur primitive, ſentir tout le prix de la vertu, & par la force de ſa raiſon & de ſes lumières, ſe décider pour elle, & triompher des paſſions qui l'en éloignent. Mais dans tout ce qui concerne directement ſon ſalut, ſa liberté ne lui ſuffit pas ; il a beſoin du ſecours de la grace. Il ne faudroit qu'un eſprit juſte & un amour propre bien entendu, pour être ce que le monde appelle un homme de bien, tandis que les Saints & les élus ont beſoin d'une vertu ſurnaturelle. Si l'homme n'a pas en lui cette vertu, il peut avoir le mérite de la deſirer, de la demander ; & alors, ſi ſa vie eſt pure, ſi ſes prières ſont ardentes, elle lui ſera accordée. Dieu ne refuſe point ſa grace à ceux qui éprouvent un vrai deſir de l'obtenir, & ſouvent il la répand dans les cœurs qui paroiſſent le moins ſuſceptibles de la recevoir.

Nous ſommes ſi diſſipés & ſi peu capables de réfléchir ;

réfléchir, que les choſes du monde les plus merveilleuſes en elles-mêmes & les plus incompréhenſibles, ne nous touchent point, ſi les exemples en ſont multipliés. C'eſt ainſi que nous voyons tous les jours, ſans en être étonnés, des effets miraculeux de la grace. On voit des gens paſſer tout-à-coup de la licence à l'auſtérité : d'autres qui, après avoir douté toute leur vie, changent en un moment de ſentimens & de diſpoſitions. J'ai connu un homme de beaucoup d'eſprit & d'un très-grand caractère, dont un ſeul entretien fit la converſion. Tel eſt, MONSEIGNEUR, le pouvoir de la grace : elle ſait produire en un moment les plus ſurprenantes métamorphoſes ; & ſes effets confondront toujours l'obſervateur incrédule qui connoîtra le cœur humain.

« C'eſt un dogme inconteſtable de la foi, que » quiconque viole dans un ſeul point la loi de » Dieu eſt auſſi-bien privé de la grace, & n'eſt « pas moins un ſujet de réprobation, que s'il » ſe trouvoit l'avoir violée dans toutes ſes parties. » Mais il ſeroit auſſi abſurde qu'impie d'en con- » clure qu'il n'y a donc plus de meſures à garder, » quand on eſt une fois pécheur. Car, comme » dit S. Auguſtin, il eſt toujours vrai que plus

» vous violez de commandemens, plus vous vous » rendez Dieu ennemi ; plus le retour à ſa grace » vous devient difficile ; plus vous groſſirez ce » tréſor de colère dont parle S. Paul, plus vous » devez attendre de châtimens dans l'éternité » malheureuſe. S'il vous reſte quelque principe de » religion, en voilà plus qu'il ne faut pour vous » obliger à ne vous pas emporter dans le péché » même (*a*) ».

Tâchons de comprendre toute l'utilité de ce dogme important. Suppoſons qu'il exiſte trois hommes, nés tous les trois avec des paſſions violentes & des inclinations vicieuſes. Suppoſons encore que le premier ſoit athée, que le ſecond ſoit entiérement convaincu de la vérité de la révélation, & que le troiſième, ſans avoir cette foi vive & pure, ait cependant un fonds de religion, & qu'il connoiſſe les préceptes & les dogmes du Chriſtianiſme. Il eſt évident que l'athée, n'étant retenu par aucun frein, ſe livrera, avec emportement, à toutes ſes paſſions, & tombera dans les plus horribles excès. Le véritable Chrétien, éclairé par la foi, réformera ſon caractère

(*a*) Bourdaloue, *ſur l'amour de Dieu*, tom. III du Carême.

& ſes mœurs. Enfin, le troiſième, privé du bonheur d'avoir une piété ſincère, & conſervant néanmoins quelques principes de religion, s'égarera ſans doute; mais, loin de s'abandonner ſans réſerve à ſes paſſions, il les combattra ſouvent, il ſe reprochera ſes foibleſſes, il connoîtra le repentir & les remords; la crainte des jugemens de Dieu lui fera former mille fois des réſolutions vertueuſes; il ne trouvera dans le vice ni douceur, ni repos, & l'eſpoir d'obtenir le retour de la grace qu'il a perdue, le préſervera de ces écarts ſcandaleux & de ces emportemens que produiſent toujours les paſſions violentes, réunies à l'irréligion. Telle eſt donc l'heureuſe influence de ce dogme de la foi, qui nous ordonne de croire *que celui qui commet un ſeul péché mortel perd la grace, & ſe trouve dans un état de réprobation, & que, dans cet état, il peut encore aggraver ſa ſituation en faiſant de nouvelles fautes, puiſque plus il accumule de péchés, plus il irrite Dieu, plus il ſe rend difficile le retour de la grace, plus il ſe prépare de châtimens* (*a*).

(*a*) Cependant il faut obſerver que l'homme, en perdant la grace, conſerve encore quelquefois de certaines lumières qui lui viennent de Dieu. La grace eſt propre-

Ce ſeul dogme conduit à la perfection l'homme juſte & pieux qui en eſt pénétré. Il ne ſuffit pas que les actions ſoient irréprochables, il faut encore, pour conſerver la grace, des intentions droites & une ame pure. Ce dogme, qui ſanctifie le Chrétien, retient, ramène & convertit le pécheur : il rend la vertu ſublime, il affoiblit le pouvoir du vice. En effet, quelles doivent être les réflexions du pécheur ? La mort peut le ſurprendre ; s'il meurt dans cet état, il eſt éternellement malheureux. Cette idée empoiſonne tous les faux biens qui le ſéduiſent ; il manque de courage pour triompher de ſes penchans ; il implore le ſecours du Ciel afin de l'obtenir ; il fait des ſacrifices, il fait même de bonnes actions ; il gémit de ſes égaremens, & il ſe trouve dans une ſituation ſi violente, qu'il eſt invinciblement forcé de renoncer au vice qui lui cauſe tant d'agitation, de crainte & de remords. Quels ſont les préceptes de philoſo-

---

ment la connoiſſance du bien, réunie à la volonté & à la puiſſance de ſe porter vers ce bien. Les ſeules lumières ne ſont donc pas la grace, & ne ſuffiſent pas pour notre ſalut ; mais le pécheur qui les conſerve n'eſt point totalement abandonné de Dieu. Ceci ſera plus clairement expliqué à la fin de ce Chapitre.

phie qui pourroient produire de tels effets sur des hommes foibles & vicieux? On les chercheroit en vain, & les philosophes eux-mêmes conviennent que, pour réprimer le vice, la Religion est plus utile que ne sauroit l'être la philosophie; mais elle ne l'est pas moins pour perfectionner la vertu, & c'est encore par le dogme de la grace qu'elle parvient à ce but. Le Chrétien fidèle à tous ses devoirs les remplit sans faste & sans vanité; il attribue tout ce qu'il fait de bien à la force qu'il reçoit de la grace; il sait que l'humilité peut seule lui conserver ce don précieux; le bonheur de le posséder ne lui inspire qu'un doux sentiment de reconnoissance, & la crainte de le perdre le rend modeste & indulgent pour les foiblesses dont il est exempt. C'est ainsi qu'il est vertueux sans orgueil: telle est la vertu pure & parfaite. Les philosophes, dans leurs écrits ou dans leur conduite, nous en offrent-ils le modèle?

Je vous l'ai déjà dit, MONSEIGNEUR, toutes les bizarreries & les inconséquences de l'esprit & du cœur, qui paroissent incompréhensibles à la philosophie, sont admirablement expliquées par la foi. Il est certainement inconcevable qu'un homme qui a été entraîné par ses passions, ne

change pas d'opinions en perdant & les erreurs & les goûts de ſa jeuneſſe. Lorſqu'on approche du terme de la vie, l'idée du néant devient affreuſe, inſupportable; la carrière eſt preſque achevée, encore un pas, elle eſt remplie !.... On touche à la tombe entr'ouverte qui la termine !..... Ah! l'athée peut-il enviſager ce funeſte objet ſans horreur & ſans déſeſpoir? Peut-il ſe dire, avec tranquillité : *Je vais ceſſer d'être, je vais ceſſer d'aimer? Mon ame, prête à s'anéantir, va perdre, pour jamais, toutes ſes facultés; non-ſeulement il faut renoncer ſans retour aux objets qui me ſont chers, mais il faut perdre encore juſqu'à mes ſentimens mêmes!* Comment ces réflexions ſi affligeantes ne conduiſent-elles pas du moins au doute? Perſonne n'a jamais prétendu, pas même les plus impies, qu'il y eût des preuves démonſtratives contre l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'ame. L'incrédulité ne ſe fonde que ſur ce qu'elle appelle une plus grande probabilité. Mais dans l'âge où les paſſions ne combattent plus la Religion, on doit ſentir combien il eſt abſurde, dans une choſe de cette importance, de ne pas prendre le parti le plus sûr. Déſabuſé de toutes les illuſions humaines, ſi l'eſpoir d'une autre vie en étoit une,

il ſeroit naturel de l'adopter, de s'y livrer. Dans la vieilleſſe, la Religion n'a plus de ſacrifice à demander; elle n'offre plus alors que des conſolations & de ſublimes eſpérances; elle n'exige rien de pénible, elle aſſure la tranquillité préſente, & elle promet un bonheur immortel. Enfin elle peut ſeule adoucir l'amertume de cette époque de la vie où l'homme, parvenu au terme de ſa courſe, regrette vainement le paſſé, poſsède en tremblant le préſent, & n'enviſage plus d'avenir. La Religion, dans ces momens terribles, ranime l'ame abattue & flétrie, exalte l'imagination éteinte : au-delà du tombeau, elle montre l'éternité; elle découvre un Dieu bienfaiſant, toujours prêt à pardonner, & dont la bonté infinie daigne accorder au repentir le prix que ſa juſtice deſtine à l'innocence. D'après ces réflexions, on ne ſauroit concevoir qu'un vieillard puiſſe être impie; cependant on en a vu plus d'un exemple. Ecoutons la Religion, elle nous expliquera encore ce phénomène.

« C'eſt une vérité inconteſtable, que Dieu » aveugle quelquefois les hommes; & quand » l'aveuglement des hommes entre dans l'ordre des » divins décrets, il eſt de la foi que c'eſt un

» effet du péché, parce que c'eſt une des peines
» dont Dieu punit le péché... Mais Dieu, l'éter-
» nelle & l'eſſentielle vérité, ne peut jamais être
» l'auteur du menſonge, & tout Dieu qu'il eſt,
» il ne peut jamais nous tromper, parce qu'il ne
» peut jamais ceſſer d'être un Dieu fidèle. S'il nous
» aveugle, c'eſt par voie de privation & non
» d'action; c'eſt en retirant ſes lumières, &
» non en nous imprimant l'erreur; c'eſt en nous
» abandonnant à nos propres vues & aux ſug-
» geſtions des méchans, & non en nous don-
» nant lui-même des vues fauſſes. Et de plus,
» ſuivant le ſentiment du même S. Auguſtin, dont
» le Concile de Trente nous a propoſé ſur ce
» point la doctrine pour règle, on doit conclure
» que Dieu cependant n'aveugle jamais tellement
» les hommes en cette vie, qu'il les laiſſe dans
» une privation entière & abſolue des lumières
» de ſa grace, parce que les hommes tomberoient
» par-là dans une impuiſſance abſolue & entière
» de garder ſa loi, & qu'elle leur deviendroit im-
» praticable: & Dieu, ſouverainement juſte, ſage
» & bon, ne nous demande jamais rien d'impoſ-
» ſible. Il nous laiſſe donc toujours des lumières
» ſuffiſantes, ſinon pour marcher dans la voie

» du ſalut, au moins pour la chercher; ſinon
» pour agir, au moins pour prier; ſinon pour
» ſavoir, au moins pour douter..... Que fait
» donc Dieu pour nous aveugler & pour nous
» punir? Rien autre choſe que de s'éloigner de
» nous, & de nous livrer à nous-mêmes.... Dieu,
» quand nous l'irritons, nous prive de ſes lu-
» mières, & c'eſt la perte de ces lumières qui fait
» notre aveuglement. Cet aveuglement, ainſi ex-
» pliqué, eſt l'effet le plus redoutable de la juſ-
» tice vindicative de Dieu, le châtiment le plus
» rigoureux que Dieu puiſſe exercer ſur les pé-
» cheurs, celui qui approche davantage de ſa
» réprobation, & que l'on peut dire être déjà une
» réprobation anticipée..... L'aveuglement où
» Dieu permet que nous tombions en conſé-
» quence de nos crimes, eſt un mal tout pur ſans
» aucun mêlange de bien : tous les autres maux
» de la vie ſont, il eſt vrai, des châtimens du
» péché; mais ils ne laiſſent pas d'être, ſi nous
» le voulons, des moyens de ſalut.... Ce ſont
» des maux, dit ſaint Chryſoſtôme, qui nous pu-
» rifient en nous affligeant, qui nous corrigent,
» qui nous ſervent d'épreuves, qui nous aident à
» rentrer dans nous-mêmes, qui nous détâchent

» des objets créés, & nous forcent de retourner » à Dieu. Mais l'aveuglement eſt un mal ſtérile » dont nous ne pouvons tirer aucun profit..... » L'aveuglement, bien loin d'effacer nos péchés, » les augmente ; bien loin de ſoumettre nos » cœurs, les révolte; bien loin d'appaiſer Dieu, » le courrouce. Il a tout le mal de la peine, ſans » en avoir aucun effet ſalutaire..... Qui ne doit pas » être ſaiſi de frayeur, penſant qu'il y a un pé- » ché que Dieu a marqué comme le dernier terme » de ſa grace; je dis de cette grace ſans laquelle » nous ne nous ſauverons jamais? Quel eſt-il ce » péché ? Je ne puis le connoître. Après quel » nombre de péchés viendra-t-il ? C'eſt ce que » j'ignore. De quelle nature, de quelle eſpèce » eſt-il ? Autre myſtère pour moi, &c. (*a*) ».

D'après cette définition de *l'aveuglement ſpirituel*, il eſt poſſible de concevoir qu'un vieillard ſur le bord de ſa tombe, puiſſe perſiſter dans l'impiété ; il eſt dans cet état de *réprobation anticipée* que Bourdaloue vient de nous dépeindre : abandonné de Dieu, livré à lui-même, parvenu au dernier degré d'abrutiſſement & de ſtupidité, il

(*a*) Bourdaloue, Sermon *ſur l'Aveuglement Spirituel*, tom. II du Carême.

brave de ſang-froid le péril affreux d'une éternité malheureuſe. Être inconcevable autant qu'inſenſé, il réunit à la bizarrerie l'inconſéquence la plus extravagante; il croit que ſon ame doit ſe diſſoudre avec ſon corps, & il ne veut pas que ſon nom périſſe! Il craint la mort, & il enviſage ſans effroi le néant! il n'a plus ni paſſions ni deſirs, & il renonce à l'eſpérance! Il a cette prudence conſommée que donne néceſſairement à la vieilleſſe une longue expérience; dans le commerce de la vie, il n'eſt plus entraîné par le ſentiment ou par la ſéduction; il n'agit plus ſans réfléchir; il calcule paiſiblement avant de ſe déterminer, & il choiſit toujours & ſans effort le parti qui lui paroît le plus ſage & le plus sûr. Cependant, par un aveuglement funeſte, il ne fait aucun uſage de cette prudence dans la ſeule choſe qui ſoit véritablement importante pour lui. L'âge lui a ravi tous les goûts, tous les penchans que la Religion condamne, que lui en coûteroit-il donc pour ſuivre les loix de cette Religion ſi ſainte? Et que ne riſque-t-il pas en les rejetant! Il faut un aveuglement bien profond pour agir ainſi contre un intérêt ſi preſſant, lorſqu'on ne cède ni à la néceſſité, ni à l'empire des paſſions.

CHAPITRE VI.

Du Péché Originel.

LE péché originel a fourni aux incrédules la matière de leurs plus ſpécieuſes déclamations. Nous ne pouvons croire, diſent-ils, que Dieu ait imprimé ſur des enfans innocens la tache du crime de leur père. J'avoue que ce myſtère n'eſt pas celui qui me paroît le plus incompréhenſible. Adam n'eut point d'enfans dans ſon état de perfection, il ne devint père qu'après ſa chûte; & ſuivant les lumières de la ſeule raiſon, on peut trouver naturel que d'une ſource ſi criminelle & ſi corrompue, il ne ſoit ſorti que des êtres foibles, imparfaits & malheureux. Mais qu'importeroit à la Religion que nous ne puiſſions concevoir ce myſtère? Sommes-nous faits pour comprendre les vues & les deſſeins de l'Eternel? Je ne crois pas qu'on ait jamais fait une remarque de laquelle cependant on peut tirer de grands réſultats en faveur de la Religion; c'eſt que toutes les choſes qu'elle nous offre qui répugnent à la raiſon humaine, n'ont rapport qu'à la conduite

& aux deſſeins de Dieu, & ne s'étendent jamais ſur les préceptes qu'il nous ordonne de ſuivre. Quand Dieu nous impoſe des loix générales, ces loix ſont conformes, ſinon à nos penchans, du moins à la conſcience qu'il nous a donnée & aux lumières de notre raiſon. Mais cette raiſon même nous apprend que nous ne pouvons juger notre Créateur ; ainſi tout ce qui eſt relatif à ſes vues, à ſes deſſeins, à ſes décrets, doit être au deſſus de notre intelligence, & c'eſt alors que l'homme peut croire ſans effort ce qui lui paroît incompréhenſible. Dans votre première enfance, MONSEIGNEUR, n'avez-vous pas ſouvent trouvé vos inſtituteurs bizarres, inconcevables, parce que vous n'aviez point aſſez d'intelligence pour pouvoir pénétrer leurs intentions & leurs projets ? Combien de fois n'avons-nous pas été forcés de répondre à vos queſtions : *Il eſt impoſſible de vous donner cette explication, vous êtes hors d'état de comprendre une infinité de choſes très-ſimples pour nous, mais que vous ne ſauriez concevoir. Vous avez aſſez de raiſon pour ſentir que vous pouvez nous croire aveuglément, & que vous devez nous obéir ; ſongez à votre ignorance, à votre foibleſſe, à votre dépendance, & vous n'aurez ni la*

ridicule préſomption de prétendre raiſonner auſſi-bien que nous, ni l'orgueil inſenſé qui vous porte à critiquer & à juger des actions qui ne vous paroiſſent étranges & même injuſtes, que parce que vous êtes dans l'impoſſibilité abſolue d'en concevoir les cauſes & les motifs. Soyez reconnoiſſant, docile & ſoumis; voilà vos devoirs envers nous, vous ne pouvez y manquer ſans folie & ſans ingratitude. Si des parens & des inſtituteurs peuvent parler ainſi à des enfans; ne penſez-vous pas, MONSEIGNEUR, que Dieu, plus juſtement encore, auroit le droit de tenir ce langage aux créatures qu'il a formées? Car il eſt poſſible de calculer les différences intellectuelles qui ſe trouvent entre un inſtituteur & ſon élève, encore enfant : mais comment meſurer la diſtance infinie qui doit exiſter entre l'intelligence ſuprême du Créateur & la foible raiſon de l'homme? En vous donnant, MONSEIGNEUR, la définition de *l'aveuglement ſpirituel* & du dogme *ſur la grace*, je vous ai prouvé que ces articles de foi ſervent à nous éclairer ſur les cauſes d'une infinité de bizarreries apparentes que nous offre le cœur humain. Un des plus grands génies du ſiècle dernier a tiré, *du péché originel*, des explications plus importantes encore. Ce

Chapitre *des penſées de Paſcal*, eſt ſi beau, que je crois devoir, MONSEIGNEUR, vous en rappeler les principaux traits & les idées les plus ſublimes (*a*).

» Quelle religion nous enſeignera notre bien, » nos devoirs, les foibleſſes qui nous en détour- » nent, les remèdes qui peuvent les guérir, & le » moyen d'obtenir ces remèdes? Voyons ce que » nous dit ſur cela la ſageſſe de Dieu, qui nous » parle dans la Religion Chrétienne. C'eſt envain » ô homme! que vous cherchez dans vous-même » le remède à vos misères; toutes vos lumières » ne peuvent arriver qu'à connoître que ce n'eſt » point en vous que vous trouverez ni la vérité, » ni le bien; les philoſophes vous l'ont vaine- » ment promis.... Comment auroient-ils donné » des remèdes à vos maux, puiſqu'ils ne les ont » pas ſeulement connus? Vos maladies principales » ſont l'orgueil qui vous ſouſtrait à Dieu, & la » concupiſcence qui vous attache à la terre; & » ils n'ont fait autre choſe qu'entretenir au moins

---

(*a*) Les points dans le morceau qu'on va lire, marquent, comme dans tous ceux que j'ai cités, des paſſages ſupprimés.

» une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu
» pour objet, ce n'a été que pour exercer votre
» orgueil ; ils vous ont fait penſer que vous lui
» êtes ſemblable par votre nature, & ceux qui
» ont vu la vanité de cette prétention, vous ont
» jeté dans l'autre précipice, en vous faiſant
» entendre que votre nature étoit ſemblable à
» celle des bêtes. . . . Je vous ai formé, & je
» puis ſeule vous apprendre qui vous êtes. . . .
» J'ai créé l'homme ſaint, innocent, parfait ;
» je l'ai rempli de lumières & d'intelligence. . .
» Mais il n'a pu ſoutenir tant de gloire ſans tom-
» ber dans la préſomption ; il a voulu ſe rendre
» centre de lui-même, & indépendant de mon
» ſecours : il s'eſt ſouſtrait à ma domination,
» & s'égalant à moi par le deſir de trouver ſa
» félicité en lui-même, je l'ai abandonné à lui,
» & révoltant toutes les créatures qui lui étoient
» ſoumiſes, je les lui ai rendues ennemies. . . .
» Les ſens indépendans de la raiſon, & ſouvent
» maîtres de la raiſon, l'ont emporté à la re-
» cherche des plaiſirs. Toutes les créatures ou
» l'affligent, ou le tentent & dominent ſur lui...
» Voilà l'état où les hommes ſont aujourd'hui ;
» il leur reſte quelque inſtinct puiſſant du bonheur

de

» de leur première nature, & ils ſont plongés
» dans les misères de leur aveuglement. . . . .
» De ces principes que je vous ouvre, vous
» pouvez reconnoître la cauſe de tant de con-
» trariétés qui ont étonné tous les hommes, &
» qui les ont partagés. Obſervez maintenant tous
» les mouvemens de grandeur & de gloire que
» le ſentiment de tant de misères ne peut étouf-
» fer, & voyez s'il ne faut pas que la cauſe en
» ſoit une outre-nature. Connoiſſez donc, ſu-
» perbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même...
» Si l'homme n'avoit jamais été corrompu, il
» n'auroit aucune idée ni de la vérité, ni de la
» béatitude. . . . . Mais nous avons une idée
» du bonheur, & ne pouvons y arriver; nous
» ſentons une image de la vérité, & ne poſſé-
» dons que le menſonge, incapables d'ignorer ab-
» ſolument & de ſavoir certainement : tant il
» eſt manifeſte que nous avons été dans un degré
» de perfection dont nous ſommes malheureuſe-
» ment tombés. Qu'eſt-ce donc que nous crie
» cette avidité & cette impuiſſance, ſinon qu'il
» y a eu autrefois dans l'homme un véritable
» bonheur, dont il ne lui reſte maintenant que
» la marque & la trace toute vuide, qu'il eſſaie

» inutilement de remplir de tout ce qui l'envi-
» ronne, en cherchant dans les choſes abſentes
» le ſecours qu'il n'obtient pas des préſentes, &
» que les unes & les autres ſont incapables de
» lui donner, parce que ce gouffre infini ne peut
» être rempli que par un objet infini & immua-
» ble? Choſe étonnante cependant, que le myſtère
» le plus éloigné de notre connoiſſance, qui eſt
» celui de la tranſmiſſion du péché originel, ſoit
» une choſe ſans laquelle nous ne pouvons avoir
» aucune connoiſſance de nous-mêmes! Car il eſt
» ſans doute qu'il n'y a rien qui choque plus
» notre raiſon, que de dire que le péché du pre-
» mier homme ait rendu coupables ceux qui,
» étant ſi éloignés de cette ſource, ſemblent inca-
» pables d'y participer. . . . & cependant ſans
» ce myſtère, le plus incompréhenſible de tous,
» nous ſommes incompréhenſibles à nous-mêmes.
» Le nœud de notre condition prend ſes tours &
» ſes plis dans cet abyme: de ſorte que l'homme
» eſt plus inconcevable ſans ce myſtère, que ce
» myſtère n'eſt inconcevable à l'homme. . . . .
» Ces deux états d'innocence & de corruption
» étant ouverts, il eſt impoſſible que nous ne
» les reconnoiſſions pas. Suivons nos mouvemens,

» obſervons-nous nous-mêmes, & voyons ſi nous
» n'y trouverons pas les caractères vivans de ces
» deux natures. Tant de contradictions ſe trou-
» veroient-elles dans un ſujet ſimple ? Cette
» duplicité de l'homme eſt ſi viſible qu'il y en
» a qui ont penſé que nous avions deux ames ;
» un ſujet ſimple leur paroiſſant incapable de
» telles & ſi ſoudaines variétés, d'une préſomp-
» tion démeſurée à un horrible abattement de
» cœur. . . . . Pour moi, j'avoue qu'auſſi-tôt
» que la Religion Chrétienne découvre ce prin-
» cipe que la nature de l'homme eſt corrompue
» & déchue de Dieu, cela ouvre les yeux à
» voir par-tout le caractère de cette vérité : car
» la nature eſt telle, qu'elle marque par-tout un
» Dieu perdu & dans l'homme & hors de l'homme.
» Sous ces divines connoiſſances, qu'ont pu faire
» les hommes, ſinon ou s'élever dans le ſenti-
» ment intérieur qui leur reſte de leur grandeur
» paſſée, ou s'abattre dans la vue de leur foi-
» bleſſe préſente ? Car ne voyant pas la vérité
» entière, ils n'ont pu arriver à une parfaite
» vertu. . . . Ils n'ont pu fuir ou l'orgueil ou la
» pareſſe, qui ſont les deux ſources de tous les
» vices. . . . S'ils connoiſſoient l'excellence de

» l'homme, ils en ignoroient la corruption ; de
» ſorte qu'ils évitoient la pareſſe, mais ils ſe
» perdoient dans l'orgueil ; & s'ils reconnoiſſoient
» l'infirmité de la nature, ils en ignoroient la
» dignité : ils pouvoient bien éviter la vanité,
» mais c'étoit en ſe précipitant dans le déſeſpoir.
» De-là viennent les diverſes Sectes des Stoï-
» ciens & des Epicuriens, des Dogmatiſtes &
» des Académiciens, &c. La ſeule Religion Chré-
» tienne a pu guérir ces deux vices. . . . Elle
» apprend aux juſtes qu'elle élève juſqu'à la par-
» ticipation de la divinité même ; qu'en ce ſu-
» blime état, ils portent encore la ſource de
» toute la corruption qui les rend, durant toute
» la vie, ſujets à l'erreur, à la misère, à la
» mort, au péché. Elle crie aux plus impies qu'ils
» ſont capables de la grace de leur Rédempteur.
» Ainſi donnant à trembler à ceux qu'elle juſtifie,
» & conſolant ceux qu'elle condamne, elle tem-
» père avec tant de juſteſſe la crainte avec l'eſ-
» pérance par cette double capacité qui eſt com-
» mune à tous, & de la grace & du péché,
» qu'elle abaiſſe infiniment plus que la ſeule raiſon
» ne peut faire, mais ſans déſeſpérer ; & qu'elle

» éleve infiniment plus que l'orgueil de la nature,
» mais ſans enfler; faiſant bien voir par-là qu'étant
» ſeule exempte d'erreur & de vice, il n'appartient
» qu'à elle & d'inſtruire & de corriger les hom-
» mes. . . . . Les Philoſophes ne preſcrivoient
» point des ſentimens proportionnés aux deux
» états: ils inſpiroient des mouvemens de gran-
» deur pure, & ce n'eſt pas l'état de l'homme.
» Ils inſpiroient des mouvemens de baſſeſſe pure,
» & c'eſt auſſi peu l'état de l'homme. . . . Nul
» n'eſt heureux, ni raiſonnable, ni vertueux,
» ni aimable comme un vrai Chrétien. Avec
» combien peu d'orgueil un Chrétien ſe croit-
» il uni à Dieu! avec combien peu d'abjection
» s'égale-t-il aux vers de la terre! qui peut
» donc refuſer à ces céleſtes lumières de les
» croire & de les adorer? Car n'eſt-il pas
» plus clair que le jour que nous ſentons en
» nous-mêmes des caractères inéfaçables d'ex-
» cellence? & n'eſt-il pas auſſi véritable que
» nous éprouvons à toute heure les effets de
» notre déplorable condition? Que nous crie
» donc ce chaos & cette confuſion monſtrueuſe,
» ſinon la vérité de ces deux états, avec une

» voix ſi puiſſante, qu'il eſt impoſſible d'y ré-
» ſiſter » ? (*a*)

Suppoſons, MONSEIGNEUR, que le plus fameux & le plus ſage des philoſophes païens, que Socrate eût pu entendre ces raiſonnemens ; ſi les lumières de la grace ne l'euſſent pas éclairé, du moins auroit-il conſidéré cette explication de la nature de l'homme comme un ſyſtême mille fois plus ſatisfaiſant & plus utile que tous les vains ſyſtêmes produits par la philoſophie.

(*a*) *Penſées de Paſcal.*

CHAPITRE VII.

Des Myſtères.

LES myſtères de la Religion, n'ayant rapport qu'à la conduite & aux deſſeins de Dieu, doivent être au-deſſus de toute intelligence humaine, & ils ſont en effet incompréhenſibles, mais ils ſont auguſtes & touchans : ils tendent, preſque tous à inſpirer aux hommes l'amour & la reconnoiſſance dûs au Rédempteur du genre humain, à la Victime ſans tache qui s'eſt dévouée à la mort pour nous ſauver. Ce caractère vénérable n'appartient qu'à la vraie religion. La crédulité des païens ne produiſoit d'effet que dans l'imagination, & l'indécente abſurdité des fables ne pouvoit que renverſer tous les principes de la morale & corrompre les mœurs. La foi d'un Chrétien n'agit que ſur le cœur, elle rend ſa piété un ſentiment tendre & ſublime ; elle nous repréſente l'Être Suprême ſous les traits ſacrés & chéris d'un père & d'un libérateur. Elle nous unit intimement à Dieu par le plus auguſte de tous les ſacremens,

qui fait de l'homme religieux le temple même de la Divinité.

Toutes les religions promettent à la vertu des récompenſes éternelles dans une autre vie ; mais la Religion Chrétienne eſt la ſeule qui ait promis à l'homme une félicité digne d'une ame immortelle & ſenſible. Ce qui diſtingue l'homme des animaux n'eſt certainement pas la forme de ſon corps, de cette dépouille mortelle qu'il doit quitter; ainſi c'eſt une religion évidemment fauſſe que celle qui ne lui promet pour récompenſes après cette vie que les plaiſirs des ſens. D'après cette ſeule réflexion, je découvre facilement en Mahomet un impoſteur, qui méconnut également la dignité de l'homme & le bonheur qui lui convient. D'autres impoſteurs ont promis à des peuples groſſiers & féroces, qu'ils jouiroient après la mort du plaiſir affreux d'exercer ſur leurs ennemis une vengeance éternelle. Les champs Elyſées des païens furent ſans doute créés par une imagination & plus riante & plus ſage. Les ombres heureuſes, dépouillées à jamais de paſſions & de deſirs, ſe promenoient dans des bocages toujours verts, & s'entretenoient paiſiblement. Voilà l'image monotone & tranquille des doux loiſirs & du repos,

& non de la félicité. C'eſt ſur la terre que l'homme doit chercher le repos au défaut du bonheur qu'il n'y ſauroit trouver. C'eſt ſur la terre qu'il doit modérer ſes deſirs, parce que rien ne peut les ſatisfaire ; c'eſt ſur la terre, enfin, que la raiſon lui preſcrit de n'aimer avec excès aucun objet créé, puiſque tout attachement paſſionné, même le plus légitime, n'eſt pour lui qu'une ſource intariſſable de mortelles inquiétudes & de peines déchirantes. Mais, cependant, ce n'eſt point en-vain que le Créateur l'a doué de cette ſenſibilité active qu'il eſt obligé de réprimer ſans ceſſe. Quelques inſtans du bonheur vif & paſſager qu'elle procure, lui donnent du moins l'idée de la véritable félicité. Il ſent que la faculté d'aimer peut ſeule la produire ; mais ſera-ce en s'attachant paſſionnément à des créatures imparfaites & fragiles comme lui, & avec l'affreuſe certitude d'en être ſéparé tôt ou tard par la mort ? .... Et pour jamais ..... Non ſans doute. Aimer avec ardeur, avec tranſport, & cependant ſans inquiétudes, ſans jalouſie ; trouver dans l'objet de ſon amour le modèle unique de la perfection, le voir au comble de la gloire & ſouverain abſolu de tout ce qui exiſte ..... Voilà l'idée raviſſante & ſu-

blime de la ſuprême félicité, & tel eſt l'avenir éternel que la Religion promet à la vertu! O vous qui méritez ſeules d'être conſultées ſur la nature du bonheur fait pour l'homme, vous qui ſeules avez le droit de le concevoir & de le définir; ames ſenſibles! ces promeſſes divines ne rempliſſent-elles pas tous les vœux que vous pourriez former? Seroit-il poſſible que vous ne fuſſiez point entraînées vers une religion qui vous donne de telles eſpérances?..... Pour moi je trouve dans la peinture de la béatitude éternelle tout ce qui peut charmer l'eſprit, exalter l'imagination & toucher le cœur. Eh quoi, ſi Dieu daigne me pardonner mes foibleſſes & mes fautes; à l'inſtant où mon ame ſera dégagée de ſes liens terreſtres, je ſerai frappée du jour éclatant de la vérité ſans nuage! Cet inſtinct particulier à l'homme, ce deſir de s'inſtruire, que les foibles connoiſſances humaines peuvent irriter & ne ſauroient contenter, cette avide curioſité ſera pleinement ſatisfaite; je ſaurai tout, je comprendrai tout; plus d'égnimes, plus d'obſcurités, plus de myſtères pour moi; ainſi que mon exiſtence devenue immortelle, mon génie s'étendra, il embraſſera l'infini..... Plaiſirs purs & divins, ſi je ne puis

vous goûter encore, je puis du moins vous concevoir, vous n'êtes, enfin, que les plaiſirs de l'eſprit ! Mais comment comprendre, comment me repréſenter, dans toute ſon étendue, ce bonheur inexprimable dont jouira l'ame immortelle, l'ame purifiée, dégagée des penchans vicieux, des paſſions factices, cette ame dont l'énergie ſera proportionnée à ſa durée ſans bornes !.... Je verrai le Créateur des Cieux & de l'univers, la ſource & le modèle de la véritable perfection ; je ſerai capable d'éprouver pour lui tous les ſentimens qui lui ſont dûs, l'amour, l'admiration, la reconnoiſſance ; je ſerai environnée de ſa gloire ſuprême : j'aimerai avec une ardeur dont il eſt impoſſible que nous puiſſions avoir une juſte idée, puiſque nous n'avons aimé que des êtres foibles, changeans, imparfaits & périſſables ; mon amour pour Dieu ſera, comme ſon objet, immuable, éternel, infini, & cet amour ſera ma gloire, ainſi que mon bonheur ! Plus de craintes, plus de combats, j'aimerai avec ſécurité, & j'aimerai paſſionnément, & toujours !.... Oui, la Religion qui m'annonce de telles récompenſes eſt la véritable ! Cette ſeule preuve ſuffiroit à ma raiſon ; toutes les autres religions n'ont promis que les

plaisirs des sens, des biens terrestres, ou le repos; celui qui a formé le cœur de l'homme pouvoit seul lui découvrir la source & l'image de la vraie félicité. Quand il me dévoile mon sort, je reconnois la voix de mon Créateur; il me promet l'unique bien qui puisse remplir & satisfaire les desirs de mon ame.

CHAPITRE VIII.

Réflexions sur la Création & sur la Providence.

JE vais vous préſenter, MONSEIGNEUR, une ſuite de réflexions, dont l'enchaînement pourra paroître bizarre ; mais ce fut ainſi qu'elles s'offrirent à mon eſprit dans une ſituation qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Je voyageois, (il y a douze ans) j'étois dans une terre étrangère.... Un ſoir ſur la fin du mois de Juillet, je voulus, avant de me coucher, ſuivant ma coutume, travailler à mon journal, mais il me fut impoſſible d'écrire. J'avois admiré dans le cours de la journée une multitude d'objets ſurprenans de monumens célèbres ; le ſouvenir de ces chefs-d'œuvres des arts excitoit en moi une foule de réflexions nouvelles, mais d'une manière ſi embrouillée, que je ne pouvois ni les mettre en ordre, ni même les exprimer. D'ailleurs l'état de mon ame ajoutoit encore à la confuſion de mes idées. Ce jour même j'avois reçu des nouvelles qui, ſans m'affliger, me cauſoient cependant une violente agitation. Ayant le cœur

& l'eſprit également occupés, & par des objets qui n'avoient entre eux aucune eſpèce de liaiſon, mes idées ſe croiſoient, s'embarraſſoient, manquoient de ſuite, & je me trouvois dans un état pénible, aſſez ſemblable à la folie : enfin je me levai, je ſortis de ma chambre, & j'allai ſur une vaſte terraſſe qui donnoit ſur la mer. Le bruit des flots, la ſérénité de l'air, le calme profond de la nuit me firent éprouver des impreſſions nouvelles. Je me ſentis moins agitée, & plus diſpoſée à m'occuper ſans diſtraction des objets qui n'intéreſſoient que mon cœur ; j'oubliai mon journal & ce que j'avois vu dans la journée, & toutes mes penſées ſe tournèrent vers la France.... Lorſque mon imagination eût épuiſé ce qu'elle pouvoit m'offrir de plus intéreſſant, je tombai dans une rêverie vague & profonde, & je ne puis ſavoir quelle fut ſa durée ; je me ſouviens ſeulement que je penſois à mille choſes différentes, mais ſuperficiellement, & ſans avoir ni la force de réfléchir, ni le deſir de m'arrêter de préférence à une idée. Ce n'étoit plus ce déſordre de penſées produit par le trouble de l'ame & la vivacité de l'imagination ; c'étoit au contraire une laſſitude, un engourdiſſement qui ſuſpendoit

toutes les facultés de mon esprit, c'étoit la paisible confusion du chaos. . . Les premiers rayons du jour m'arrachèrent à cette espèce de demi-sommeil : je remarquai tout-à-coup avec étonnement que je pouvois distinguer tous les objets qui m'environnoient ; ils étoient nouveaux pour moi, n'habitant ce palais que depuis quelques heures, & ne l'ayant vu que la nuit. Je ne connoissois point la terrasse sur laquelle je me trouvois, ainsi le spectacle magnifique qui se présentoit à mes regards, me causa autant de surprise que de ravissement. D'un côté, je découvrois la mer & un payſage aussi majestueux que riant & varié ; de l'autre, je voyois plus près de moi, des jardins admirables, des statues, des obélisques, des arcs de triomphe, des colonades de marbre & de porphire ; enfin je contemplois à la fois tout ce que la nature & les arts peuvent offrir de plus imposant & de plus agréable. A cette vue, il me sembla que je prenois un nouvel être ; je n'ai de ma vie éprouvé une impression aussi vive ; l'agitation de mon ame étoit calmée ; il ne me restoit & de mes réflexions & de ma rêverie, qu'une disposition à l'attendrissement, qui me rendoit plus susceptible de sentir & de

penſer avec force. Alors commença cette longue méditation qui forme le ſujet de ce chapitre. J'avois ſur moi des tablettes, je m'aſſis au pied d'un palmier ; & dans cette ſituation, découvrant tous les différens objets qui venoient de me cauſer tant d'admiration, je pris mes tablettes, & j'écrivis les idées que m'inſpira la contemplation du tableau ſurprenant que j'avois ſous les yeux. C'eſt ce même morceau, écrit ſi rapidement & dans ma jeuneſſe, que j'ai inſéré dans cet ouvrage ; afin qu'il n'y parût pas déplacé, j'ai été forcée de rendre compte de la ſituation & des ſentimens qui firent naître ce ſingulier enchaînement d'idées. J'aurois pu ſupprimer ces détails, en changeant la forme de ces réflexions ; mais je trouve à ce morceau un tour original, préciſément parce qu'il n'a point été *compoſé :* je le donne donc à-peu-près tel que je l'écrivis ; j'y ai fait quelques augmentations, du reſte je n'ai rien ſupprimé & rien changé. . . . « Quel ta-
» bleau ! . . . Ici, les plus étonnantes productions
» des arts ! là, tout ce que la nature peut offrir
» de charmant & de majeſtueux ! Comment des
» objets purement matériels ont-ils le droit d'ex-
» citer dans mon ame un ſentiment & ſi vif & ſi
doux

» doux ! Le *beau* conſidéré ſimplement en lui-
» même, & ſans qu'on y joigne aucune idée d'uti-
» lité, n'eſt-il que frivole, ou mérite-t-il d'inſ-
» pirer de l'admiration ? Oui ſans doute. La
» beauté, la magnificence ſont des attributs de
» Dieu ; il a imprimé ce caractère à ſes ouvrages,
» & tout ce qui retrace la puiſſance d'un être
» ſouverainement juſte & bienfaiſant, porte dans
» l'ame un ſentiment délicieux. Les ouvrages pro-
» duits par les arts, prouvent l'intelligence de
» l'homme & ſa ſupériorité ſur les animaux,
» qui n'ont qu'un inſtinct aveugle en partage.
» Ainſi donc ces monumens ſuperbes ſont en effet
» dignes d'être admirés. Mais qu'eſt-ce que le
» *beau ?* Ce qui frappe, ce qui étonne ; comme
» cette vaſte mer, cette chaîne de montagnes, ces
» énormes rochers, ce beau Ciel ! Ah, ſi l'on
» voyoit de tels objets pour la première fois,
» quel étonnement, quels tranſports ! .... Ces
» palais, ces pyramides ont de la beauté ſans
» doute ; mais quelle beauté inférieure à celle que
» nous préſente la nature dans ſes grands effets !
» Que de conventions il faut connoître pour ap-
» précier tout le mérite de ces ſuperbes monu-
» mens d'architecture ! Et ſans aucune connoiſ-

» ſance d'aſtronomie & d'hiſtoire naturelle, on peut
» contempler avec raviſſement & les Cieux & la
» terre : privé du ſecours des ſciences humaines,
» on méconnoît & l'on dédaigne la plupart des
» chefs-d'œuvres produits par le génie des hom-
» mes ; les ouvrages de Dieu peuvent ſeuls plaire
» également à l'ignorant & au philoſophe. O
» vous qui reçûtes de la nature ces dons plus
» rares & plus brillans peut-être que deſirables,
» une imagination vive & féconde, la pénétra-
» tion, l'étendue, la juſteſſe d'eſprit, le génie
» enfin ! ſoyez utiles par vos talens ; rempliſſez
» une noble carrière, vous, qui pouvez être les
» *amis bienfaiſans* de l'humanité ; & ſachez vous
» préſerver d'un orgueil inſenſé ! Homme de
» génie, quel eſt ton but ? celui de briller,
» d'étonner, d'inſpirer une admiration univer-
» ſelle ? Vain projet ! Si tu prends un eſſor au-
» deſſus de mes forces, ſi je ne puis te ſuivre
» & t'approcher, ton mérite ſera perdu pour
» moi ; je n'admire plus les brillantes couleurs
» de l'oiſeau léger qui s'élève au-deſſus des
» nuages ; envain plus près du ſoleil, il reçoit de
» ſa lumière un éclat éblouiſſant, un intervalle
» immenſe nous ſépare, ſa beauté ne ſauroit me

» charmer, elle n'exiſte plus à mes yeux. Que
» gagneras-tu donc à te placer ſur des hauteurs
» inacceſſibles ? A quoi te ſervira ta ſupériorité
» ſur moi ? Ma foibleſſe même te privera de mes
» hommages ; & ſi je ſuis capable de ſentir tout
» ce que tu vaux, je ſuis preſque ton égal ; en
» t'appréciant avec détail, avec juſteſſe, je m'é-
» lève juſqu'à toi. Tu ne trouveras d'admirateurs
» ſincères & dignes de te juger que parmi des
» rivaux de gloire. Auront-ils aſſez de grandeur
» d'ame pour te louer avec franchiſe ? Leur
» haine, il eſt vrai, leur baſſe envie, aſſureront
» ta renommée ; le public célébrera bientôt tes
» ſuccès ; mais la multitude, aveugle & ſtupide,
» prodigue un frivole encens à ſes héros, ſans
» concevoir, ſans connoître leurs droits, leurs
» talens & le mérite qu'elle exalte. De tels ſuf-
» frages méritent-ils que l'on ſoit dévoré du
» deſir de les obtenir ? .... Combien il y a de
» ſotiſe & de folie dans ce vain ſouhait : *Je vou-*
» *drois que mes actions & mes ouvrages devinſſent le*
» *ſujet de l'étonnement & de l'admiration de tous*
» *les hommes !* Non, il n'exiſte dans la nature que
» les œuvres du Créateur, que l'on puiſſe admirer
» ſans les comprendre. Quelle juſte proportion

Universitas BIBLIOTHECA

» entre les ouvrages de Dieu, les productions de
» l'homme & celles des animaux ! Il eſt impoſ-
» ſible d'y réfléchir & de les mettre en parallele
» ſans reconnoître diſtinctement les différences
» infinies produites par ces trois principes : *Sa-*
» *geſſe éternelle & ſuprême qui a tout créé ; matière*
» *animée d'une ame immortelle, & matière ſeulement*
» *organiſée.* Voilà ce que démontrent évidemment
» les habitations du caſtor rapprochées du Pan-
» théon, de S. Pierre de Rome, de la colonade du
» Louvre, & tous les chefs-d'œuvres de l'art humain
» comparés à la création. Pourquoi Dieu, qui peut
» tout varier à l'infini, a-t-il voulu cependant qu'il
» y eût des rapports ſi frappans & quelquefois
» des reſſemblances ſi exactes entre l'organiſation
» de l'homme & celle des brutes, & même que
» ces rapports ſe retrouvaſſent encore entre les
» plantes & les animaux ; car les botaniſtes en
» découvrent de très-ſenſibles juſques dans la ma-
» nière ſingulière dont certains végétaux ſe repro-
» duiſent ? C'eſt afin de prouver à l'homme qu'il
» exiſte en lui un principe qui ne tient ni à ſon
» organiſation ni à ſes formes extérieures. En effet,
» l'homme entouré de toutes les combinaiſons
» de la matière, n'a beſoin que de ſes yeux &

» d'un esprit juste pour sentir que ces combinaisons
» les plus merveilleuses ne peuvent donner que le
» *mouvement* & le *sentiment*, & ne produiront
» jamais la *raison* & la *pensée*. Dans la littérature
» & dans les arts on recommande *l'unité de plan*,
» *l'accord & l'harmonie dans l'ensemble*, *la liaison*
» *dans toutes les parties*, *la variété dans les détails*,
» *mais sans confusion*, *sans bigarrure*, *sans dispa-*
» *rate*. Ces principes doivent être suivis, ils sont
» puisés dans la nature. Quelle unité de plan dans
» l'œuvre sublime de la création! Tout se rap-
» porte à l'homme, au seul être formé pour con-
» noître, pour adorer son créateur. Tout ce qui
» existe fut créé pour satisfaire ses besoins, servir
» à ses plaisirs, ou pour l'éprouver, l'instruire,
» le corriger, le récompenser & le punir. Quelle
» *variété* dans les ouvrages de Dieu! Quelle ma-
» gnificence sans profusion, & quelle simplicité!
» Le charme & la richesse des détails ne détruisent
» point l'harmonie de l'ensemble; ces champs
» couverts de fleurs sont émaillés de toutes les
» différentes nuances des couleurs les plus brillantes;
» mais je les apperçois sans les distinguer, & leur
» éclat ne trouble point l'accord si doux de ces
» ombrages verts, & de ce ciel d'azur. Enfin quelle

» *liaiſon* admirable dans toutes les parties qui com-
» poſent l'univers ! Une chaîne univerſelle & non
» interrompue raſſemble & réunit toutes les ſubſ-
» tances matérielles & tous les êtres : les eſpèces
» diverſes, les différens genres ſont liés entr'eux
» par des intermédiaires, de telle ſorte que *ſi une*
» *de ces eſpèces venoit à manquer, le vuide ſeroit à*
» *peine ſenſible* (*a*). On ne trouve dans la nature
» ni lacunes ni diſparates; elle ne produit rien
» d'iſolé. Combien de nuances & de gradations
» joignent & rapprochent ces trois états de la ma-
» tière que les naturaliſtes ont nommés *règnes* !
» L'œil humain ne ſauroit diſcerner toutes ces
» nuances, mais il peut appercevoir les plus
» frappantes; il en découvre tous les jours (*b*).
» C'en eſt aſſez pour reconnoître l'exiſtence de
» cette chaîne admirable : ce qui pourroit la prou-
» ver démonſtrativement, c'eſt qu'il n'exiſte pas

(*a*) M. de Buffon.

(*b*) Il n'y a pas plus de vingt ans que l'on a découvert les *zoophites* ou *animaux-plantes*, qui lient le règne animal au règne végétal; comme les chauve-ſouris forment la nuance entre les quadrupèdes & les oiſeaux; le caſtor entre les poiſſons & les quadrupèdes, &c.

» une ſeule claſſe de plantes ou d'arbres, ou d'ani-
» maux qui n'ait quelque analogie avec une
» autre eſpèce, parce que chaque claſſe, au lieu
» d'être un ouvrage fini, n'eſt qu'une petite partie
» d'un ouvrage immenſe autant que merveilleux.
» Dans chaque genre de plante, il en eſt une qui
» n'y appartient qu'à moitié, & dont l'autre
» moitié commence un genre différent. On peut
» dire la même choſe de tous les animaux,
» l'homme ſeul excepté. C'eſt ici que l'on dé-
» couvre une des plus fortes preuves de la dignité
» de l'homme & de l'immortalité de l'ame. L'homme
» n'a de commun avec les animaux qu'un corps
» périſſable, auſſi ſa chaîne avec eux n'eſt qu'ex-
» térieure. Ce n'eſt pas l'animal le plus ſenſible,
» le plus induſtrieux, le plus intelligent; ce n'eſt
» ni le chien, ni le caſtor qui forme la nuance de
» la brute à l'homme; c'eſt le ſinge, c'eſt un ani-
» mal conformé comme l'homme, & qui ce-
» pendant ne peut ni bâtir, ni labourer, ni tra-
» vailler; c'eſt un animal qui, avec une tête
» preſque humaine, eſt privé de la parole,
» quoique pluſieurs animaux puiſſent parler.
» Eſt-ce là l'eſpèce qui pourroit ſuppléer l'eſpèce
» humaine, domter les autres animaux & régner

» ſur la terre ? Cette grande chaîne des êtres s'ar-
» rête donc à l'homme, & n'eſt interrompue que
» pour lui : il eſt ſeul un *ouvrage fini.* Seul, il
» n'eſt point compris dans le plan général des
» ouvrages de la matière ! Seul, il n'eſt point une
» partie de ce tout matériel ! Il n'y eſt lié que par
» ſon corps : ce corps doit périr ; mais ces facultés
» intellectuelles qui ne ſont données qu'à lui, ces
» facultés qui lui procurent la ſouveraineté de la
» terre & un empire illimité ſur les animaux même
» qui lui ſont infiniment ſupérieurs par la force
» phyſique, ces facultés, enfin, indépendantes
» de la matière, ne pourront s'anéantir par la
» diſſolution d'un corps fragile qui n'a rien de
» commun avec elles. O blaſphémateurs inſenſés,
» qui ne rougiſſez pas d'égaler les brutes à l'homme,
» vous qui ne voyez dans la création que l'ou-
» vrage fantaſtique du haſard, c'eſt donc envain
» que la bonté paternelle de l'Être Suprême mul-
» tiplie autour de vous les prodiges qui atteſtent
» ſa puiſſance, ſa ſageſſe, & les preuves de l'im-
» mortalité de l'ame ! Vous fermez les yeux à
» ces vives clartés, vous vous égarez dans *les*
» *voies de ténèbres ;* vous oſez vous plaindre de
» ne rencontrer que des routes obſcures ! Mais

» votre aveuglement eſt volontaire. Quand vous » le voudrez de bonne foi, il ceſſera : deſcendez » au fond de vos cœurs, interrogez-les, ouvrez » les yeux, regardez autour de vous, réfléchiſſez, » étudiez la nature, & bientôt vous verrez tom- » ber & diſparoître ce voile impénétrable qui » vous cache la vérité. Mais pour admirer l'au- » teur de la nature, autant que l'intelligence » humaine le permet, il ne ſuffit pas de contem- » pler ſes ouvrages, d'en connoître les rapports, » la liaiſon, les différences, il faut encore réflé- » chir ſur les loix phyſiques & morales qui gou- » vernent l'univers.

» Les anciens & quelques modernes, ont » déclamé avec éloquence contre la cruauté de » l'homme qui ſe nourrit de la chair des animaux; » mais la prodigieuſe multiplication des ani- » maux rend cet uſage néceſſaire (*a*), puiſque,

(*a*) « Que l'on conſidère un inſtant quelqu'une de « ces eſpèces inférieures qui ſervent de pâture aux » autres, celle des harengs par exemple; ils viennent » par milliers s'offrir à nos pêcheurs; &, après avoir » nourri tous les monſtres des mers du nord, ils four- » niſſent encore à la ſubſiſtance de tous les peuples de » l'Europe pendant une partie de l'année. Quelle po-

» ſans ce moyen violent, une infinité d'eſpèces » couvriroient la ſurface entière des mers & de » la terre, & replongeroient la création dans le » chaos. C'eſt une loi de la nature même, que » tous les animaux ſurabondans doivent être dé- » truits; cette loi me donne de nouvelles lu- » mières ſur la deſtination de l'homme; elle m'ap- » prend pourquoi l'homme, le plus utile, le plus » parfait des êtres, eſt cependant celui qui multi- » plie le moins; c'eſt que, néceſſaire à la créa- » tion, ſon eſpèce ne doit jamais devenir *ſura-* » *bondante*; c'eſt qu'animé du ſouffle divin qui lui » donna le ſentiment & la raiſon, il eſt précieux » aux yeux du créateur, & que fait pour ré- » gner ſur la terre, il faut qu'il puiſſe toujours » y trouver aſſez d'eſpace. Qu'il ſoit humain, » & ſon eſpèce ne ſauroit jamais devenir trop » nombreuſe : l'étendue de l'univers eſt ſans » doute proportionnée au nombre d'habitans

---

» pulation prodigieuſe parmi ces animaux, &, s'ils » n'étoient, en grande partie, détruits par les autres, » quels ſeroient les effets de cette immenſe multiplica- » tion ? Eux ſeuls couvriroient la ſurface entière de la » mer, &c. ». M. de Buffon.

» qui pourroient la cultiver, l'embellir & l'oc-
» cuper, ſi tous les hommes étoient juſtes &
» pacifiques. Hélas! j'y découvre une multitude de
» pays inhabités ! Sans les crimes, ſans l'ambition
» & l'avarice, on n'y verroit point de déſerts.....
» L'homme ingrat, déchu, dégradé, l'homme
» criminel fut juſtement banni de ces lieux en-
» chanteurs où la terre fertile, ſans culture, ne pro-
» duiſoit que des fruits délicieux & des plantes ſa-
» lutaires, où les animaux dociles & ſoumis obéiſ-
» ſoient ſans efforts à celui que le créateur leur
» donna pour maître. Quelle admirable propor-
» tion entre la punition de l'homme & ſon crime!
» Si Dieu, en l'exilant ſur la terre, eût daigné
» lui expliquer ſes deſſeins, je t'ai formé de la
» pouſſière, auroit-il dit, & tu as voulu devenir
» mon égal ! A une créature innocente, animée
» de mon ſouffle divin, il falloit un ſéjour en-
» chanté, une terre toujours féconde : j'avois créé
» pour toi une nature parfaite, & des animaux
» qui n'avoient pour inſtinct qu'une conſtante
» obéiſſance à tes deſirs : mais tu as oſé te ré-
» volter contre ton bienfaiteur & ton père, & j'ai
» révolté la nature entière contre toi..... Cor-
» rompu par l'orgueil & par l'ingratitude, tu n'es

» plus digne d'habiter l'asyle fortuné de l'inno-
» cence : créature dégradée, mais que le repentir &
» mon amour peuvent relever encore, le séjour
» où je t'exile est conforme à ton nouvel être.
» Comme toi, offrant & réunissant les contraires,
» renfermant dans son sein les sources inépui-
» sables & du mal & du bien, la terre sur laquelle
» tu vas règner, produira les poisons & les fruits
» bienfaisans : on y verra des gouffres profonds,
» d'horribles précipices & des vallées fertiles &
» délicieuses, des animaux utiles & des serpens
» vénimeux, des tigres féroces, des lions altérés
» de sang!... Tel est désormais l'empire qui te
» convient; tout doit à jamais y retracer à tes
» yeux ma justice & ton châtiment, ma puissance
» & ma bonté. Condamné à la mort & pour re-
» vivre éternellement, tu ne dois point chercher
» sur la terre un bonheur pur & sans mélange, dont
» tu ne saurois jouir qu'en te réunissant à moi;
» mais tu peux y goûter les charmes de la paix &
» d'une douce tranquillité. Aime la justice & le
» travail, sois équitable & fuis l'oisiveté; alors
» tu deviendras véritablement le souverain & le
» législateur de cette terre créée pour toi. Tu
» détruiras tout ce qu'elle produit de nuisible,

» tu perfectionneras tout ce qu'elle offre d'utile. Si
» les hommes ſont pacifiques, leur nombre s'aug-
» mentera, s'étendra & deviendra ſuffiſant pour
» occuper la terre entière. Doués d'un génie créa-
» teur, noble attribut d'une ame immortelle,
» ils pourront, en habitant toutes les parties
» de l'univers, maitriſer la nature, détruire,
» anéantir ſes productions pernicieuſes, la forcer
» de multiplier les germes précieux d'une fé-
» condité bienfaiſante : ils pourront enfin apla-
» nir les montagnes, combler les précipices,
» arrêter le cours des torrens impétueux, détour-
» ner les fleuves, domter, aſſujettir les animaux
» utiles, exterminer les eſpèces nuiſibles.....
» Homme ingrat ! tels ſont les droits que je
» te laiſſe, & la puiſſance que je t'accorde: mais
» ſi, n'écoutant qu'une ambition inſenſée, &
» qu'une aveugle cupidité, tu deviens vicieux
» & barbare; ſi ta main cruelle s'arme contre
» tes frères, ton eſpèce moins nombreuſe n'aura
» plus ce pouvoir illimité ſur la nature; tu ne
» domineras que dans quelques contrées, & tu
» perdras l'empire univerſel que le travail & la
» vertu peuvent ſeuls t'aſſurer. Alors la moitié
» de la terre inculte & déſerte, ſera livrée par

» toi aux animaux féroces, aux reptiles affreux,
» aux plantes vénéneuſes, qui s'y multipliant ſans
» obſtacle, ſe répandront ſur la ſurface du globe
» & s'y perpétueront à jamais. Tel eſt l'Arrêt
» de ma juſtice, je t'ai condamné au travail, je
» t'ai commandé d'aimer tes ſemblables; ce n'eſt
» qu'à ce prix que tu deviendras ſouverain abſolu
» de l'univers. Si dans la ſuite des ſiècles les
» fléaux produits par la nature, égalent les biens
» qu'elle t'offrira, tu l'auras permis, tu l'auras
» voulu : ne te plains point de ton Créateur,
» n'accuſe que toi-même, & reconnois les fruits
» & l'équitable punition de tes vices & de ta
» folie.

» O voix éternelle de la juſtice & de la vérité,
» vous pénétrez mon ame! Quand j'étudie la
» nature, quand je réfléchis ſur ſes loix, ſur
» la deſtination de l'homme, ſur les bizarreries
» du cœur humain, ſur la Providence; c'eſt
» vous qui me parlez, qui me répondez. La
» philoſophie ne me préſente que des doutes
» & des erreurs; elle s'engage avec audace dans
» les routes tortueuſes d'un labyrinthe obſcur:
» n'y pouvant diſtinguer les objets, elle s'en
» forme de chimériques, & voulant ſaiſir des

» ombres fugitives, elle pourſuit de vains fan-
» tômes produits par l'imagination. Oui, l'homme
» ne ſauroit ſe connoître ſans le ſecours de la
» Religion : tout ramène un cœur droit & un
» eſprit réfléchi à ce principe ſacré ; tout ſe
» réunit pour nous démontrer les vérités ſublimes
» que la Religion nous ordonne de croire ; l'étude
» & la contemplation de la nature, la connoiſ-
» ſance du cœur humain, & ſur-tout une pro-
» fonde méditation ſur les divins décrets de la
» Providence. Je vois dans tous les événemens
» les effets de cette Providence admirable. Le
» vice en général ne peut échapper tôt ou tard
» à la punition qu'il mérite ; punition toujours
» équitable & merveilleuſement aſſortie aux fautes
» & aux crimes. Dieu l'a voulu ainſi ; c'eſt la le-
» çon morale qu'il donne aux hommes par l'expé-
» rience : que chacun ſe rappelle avec détail ſa
» vie paſſée, il trouvera que toutes ſes bonnes
» actions, tous ſes ſacrifices vertueux ont eu leur
» récompenſe ; que tous ſes égaremens ont été
» punis. Qu'on liſe l'hiſtoire, ces grands exemples
» y ſont préſentés d'une manière plus frappante
» encore. Tel eſt l'ordre des choſes ; mais cette
» loi n'eſt que générale, elle n'eſt point abſolue,

» & c'eſt encore ici que brille avec éclat la » ſageſſe divine du ſuprême Légiſlateur ; il a » voulu que dans tous les tems il y eût des » exceptions à cette loi, afin de prouver aux » hommes de tous les ſiècles, qu'il exiſte une autre » vie où le criminel impuni dans celle-ci trou- » vera des châtimens, & l'innocent opprimé, » des récompenſes. Et par un décret de la Pro- » vidence digne de toute notre admiration, ces » exceptions ſont aſſez fréquentes pour démon- » trer dans tout leur jour ces importantes vérités ; » & en même tems elles ſont trop rares pour » pouvoir troubler l'ordre général & pour dé- » truire ces grands principes ſi vrais & ſi ſalu- » taires, que le vice eſt nuiſible autant que » mépriſable, que le ſeul intérêt perſonnel de- » vroit en éloigner, & que la vertu eſt auſſi » utile qu'elle eſt belle ».

CHAPITRE IX.

Suite du précédent.

DES philoſophes, frappés de l'harmonie de l'univers & des loix admirables de la Providence, ont ſoutenu que rien ne pouvoit être mieux & plus parfait que l'ordre des choſes qui exiſte : d'autres philoſophes n'ont remarqué que déſordre & confuſion dans la nature. Les premiers, en diſant *Tout eſt bien*, n'ont vu que la maſſe générale ; les ſeconds au contraire n'ont pas voulu conſidérer l'enſemble, & n'ont fixé leur attention que ſur quelques détails. Les uns dans leur jugement n'ont pas compris des exceptions très-rares ; les autres n'ont jugé que ſur ces exceptions, dont ils ont même exceſſivement exagéré le nombre.

Oui, *tout ſeroit bien* ſi l'homme faiſoit un uſage raiſonnable de ſa liberté, s'il ſavoit maîtriſer ſes paſſions, s'il étoit juſte & religieux. Cependant les vices de l'homme, qui produiſent tant de maux, ne ſauroient troubler l'harmonie générale. Et c'eſt ce qu'un Auteur moderne vient de prouver admirablement dans l'excellent Ouvrage qui a pour titre, *Etudes de la Nature*. Comme

vous ne pourriez encore, MONSEIGNEUR, lire avec fruit cet Ouvrage, je vais vous faire connoître quelques idées de l'Auteur, & quelques-unes de ſes réponſes *aux objections contre la Providence, tirées des déſordres apparens du globe.*

» Nous ne pouvons connoître que ce que la » nature nous fait ſentir; & nous ne pouvons » juger de ſes ouvrages que dans le lieu & le tems » où elle nous les montre. Tout ce que nous » imaginons au-delà ne nous préſente que contra- » diction, doute, erreur, ou abſurdité. Je n'en » excepte pas même les plans de perfection que » nous imaginons. Par exemple, c'eſt une tradition » commune à tous les peuples, appuyée ſur le té- » moignage de l'Ecriture ſainte, & fondée ſur un » ſentiment naturel, que nous avons vécu dans » un meilleur ordre de choſes, & que nous ſom- » mes deſtinés à un autre qui doit le ſurpaſſer. » Cependant nous ne pouvons rien dire ni de » l'un ni de l'autre. Il nous eſt impoſſible de » rien retrancher ou de rien ajouter à celui où » nous vivons ſans empirer notre ſituation. Tout » ce que la nature y a mis eſt néceſſaire. La » douleur & la mort même ſont des témoignages » de ſa bonté. Sans la douleur, nous nous bri-

» ſerions à chaque pas ſans nous en apperce-
» voir (*a*). Sans la mort, de nouveaux êtres ne
» pourroient renaître dans le monde; & ſi on
» ſuppoſe que ceux qui exiſtent maintenant pou-
» voient être éternels, leur éternité entraîneroit
» la ruine des générations (*b*), & toutes les rela-

(*a*) Mallebranche a dit : « Si l'ame n'appercevoit » que ce qui ſe paſſe dans ſa main quand elle ſe brûle ; » ſi elle n'y voyoit que le mouvement & la ſéparation » de quelques fibres, elle ne s'en mettroit guères en » peine, & même elle pourroit quelquefois par caprice » y prendre quelque ſatisfaction, comme ces fantaſques » qui ſe divertiſſent à tout rompre dans leurs emporte- » mens & dans leurs débauches. . . . Il s'enſuit delà que » c'eſt avec une grande ſageſſe que l'auteur de l'union de » notre ame avec notre corps a ordonné que nous ſen- » tions de la douleur quand il arrive au corps quelque » changement capable de lui nuire, comme quand une » aiguille entre dans la chair, ou que le feu en ſépare » quelque partie, &c. ». *De la Recherche de la Vérité*, tom. prem. (3).

(*b*) Puiſque la terre eſt limitée, ſi les hommes qui l'habitent ne mouroient point, il faudroit qu'ils n'euſſent plus d'enfans. Eh, quel bonheur imaginera-t-on qui puiſſe remplacer celui d'être mère & d'élever des enfans ſenſibles & reconnoiſſans! . . . .

» tions de l'amour conjugal, filial & paternel,
» c'eſt-à-dire tout le ſyſtême du bonheur actuel....
» C'eſt de l'inſuffiſance humaine que ſortent les
» objections dirigées contre la Providence di-
» vine..... Si ces murmures venoient de quelques
» pauvres matelots expoſés ſur la mer à toutes
» les révolutions de l'atmoſphère, ou de quelque
» payſan accablé des mépris de la ſociété qu'il
» nourrit, je ne m'en étonnerois pas. Mais nos
» athées ſont, pour l'ordinaire, bien à l'abri des
» injures des élémens, & ſur-tout de celles de la for-
» tune. La plupart même d'entre eux n'ont jamais
» voyagé. Quant aux maux de la ſociété, ils ont
» bien tort de s'en plaindre; car ils jouiſſent de ſes
» plus doux hommages, après en avoir rompu tous
» les liens par leurs opinions... C'eſt un phéno-
» mène moral, qui m'a paru long-tems inexpli-
» cable, de voir, dans tous les ſiècles, l'athéiſme
» naître chez les hommes qui ont le plus à ſe louer
» de la nature; & la ſuperſtition chez ceux qui
» ont le plus à s'en plaindre. C'eſt dans le luxe
» de la Grèce & de Rome, au ſein des richeſſes
» de l'Indouſtan, du faſte de la Perſe, des vo-
» luptés de la Chine, & de l'abondance des capi-
» tales de l'Europe, qu'ont paru les premiers

» hommes qui ont osé nier la Divinité. Au con-
» traire, les Tartares sans asyles, les sauvages
» de l'Amérique toujours affamés, les Nègres sans
» prévoyance & sans police, les habitans des
» rudes climats du Nord, comme les Lapons, les
» Esquimaux, les Groënlandois, voient des
» Dieux par-tout, jusques dans les cailloux....
» Les riches, au contraire, prévenus dans tous
» leurs besoins par les hommes, n'attendent plus
» rien de Dieu.... Ils viennent à perdre insensi-
» blement de vue la nature, dont les productions
» d'ailleurs leur sont presque toujours présentées
» défigurées ou à contre-saison, & toujours
» comme des effets de l'art de leurs Jardiniers,
» ou de leurs Artistes. Ils ne manquent pas aussi
» d'interpréter ses opérations sublimes par le mé-
» canisme des arts qui leur sont le plus familiers.
» De-là, tant de systêmes qui font deviner les
» occupations de leurs auteurs. Epicure, épuisé
» par la volupté, tira son monde & ses atômes
» sans providence de son apathie : le Géomètre
» le forme avec son compas, le Chimiste avec
» des sels; le Minéralogiste le fait sortir du feu;
» & ceux qui ne s'appliquent à rien, & qui sont
» en bon nombre, le suppose nt, comme eux, dans

» le chaos, & allant au haſard. Ainſi, la corrup-
» tion du cœur eſt la première ſource de nos
» erreurs. Enſuite, les ſciences employant dans la
» recherche des choſes naturelles, des définitions
» des principes & des méthodes revêtues d'un
» grand appareil géométrique, ſemblent, par ce
» prétendu ordre, remettre dans l'ordre ceux qui
» s'en écartent. Mais quand cet ordre exiſteroit
» tel qu'elles nous le repréſentent (*a*), pourroit-
» il être utile aux hommes? Suffiroit-il à contenir
» & à conſoler des malheureux? & quel intérêt
» prendront-ils à une ſociété qui les écraſe, quand
» ils n'ont plus rien à eſpérer de celui de la na-
» ture, qui les abandonne aux loix du mouve-
» ment?... Un des plus grands bienfaits de la Pro-
» vidence envers les animaux du Nord, eſt de les
» avoir revêtus de robes fourrées, de poils longs
» & épais, qui croiſſent préciſément en hiver,

(*a*) Et l'Auteur prouve combien cet ordre eſt défectueux, combien les méthodes ſont vicieuſes. Il démontre encore que, dans les ſciences, beaucoup de principes qui ſont établis comme certains, ſont au moins douteux, & qu'une infinité d'hypothèſes reçues ſont évidemment fauſſes.

» & qui tombent en été .... Avant que j'euſſe
» voyagé dans les pays du Nord, je me figurois,
» d'après les loix de notre phyſique, que la terre
» devoit y être dépouillée de plantes par la
» rigueur du froid ; je fus fort étonné d'y voir
» les plus grands arbres que j'euſſe vus de ma
» vie, & placés ſi près les uns des autres, qu'un
» écureuil pourroit parcourir une bonne partie
» de la Ruſſie ſans mettre pied à terre, en ſau-
» tant de branches en branches..... Les forêts
» mettent les terres à l'abri du froid dans le
» Nord; & ce qu'il y a d'admirable, c'eſt qu'elles
» les mettent à l'abri de la chaleur dans les pays
» chauds. Ces deux effets oppoſés viennent uni-
» quement des formes & des diſpoſitions diffé-
» rentes de leurs feuilles. Dans le Nord, celles
» des ſapins, des melèzes, des pins, des cè-
» dres, des genevriers, ſont petites, luſtrées &
» verniſſées; leur fineſſe, leur vernis, & la mul-
» titude de leurs plans, réfléchiſſent la chaleur
» autour d'elles en mille manières ..... D'ail-
» leurs, les feuilles de pluſieurs eſpèces,
» comme celles des ſapins & des bouleaux, ſont
» ſuſpendues perpendiculairement à leurs ra-
» meaux par de longues queues mobiles, en-

» ſorte qu'au moindre vent elles réfléchiſſent au-
» tour d'elles les rayons du ſoleil comme des
» miroirs. Au midi au contraire, les palmiers,
» les talipots, les cocotiers, les bananiers portent
» de grandes feuilles, qui, du côté de la terre,
» ſont plutôt mattes que luſtrées, & qui, en
» s'étendant horizontalement, forment au-deſſus
» d'elles de grandes ombres où il n'y a aucune ré-
» flexion de chaleur..... La ſageſſe avec laquelle
» la nature a ordonné les proportions des ani-
» maux n'eſt pas moins digne d'admiration. Si
» on vient à examiner les animaux, on n'en trou-
» vera aucun de défectueux dans ſes membres,
» ſi on a égard à ſes mœurs & aux lieux où il
» eſt deſtiné à vivre. Le long & gros bec du
» toucan & ſa langue faite en plume, étoient
» néceſſaires à un oiſeau qui cherche les inſectes
» éparpillés dans les ſables humides des rivages
» de l'Amérique; il lui falloit à la fois une longue
» pioche pour y fouiller, une large cuiller pour
» les ramaſſer, & une longue frangée de nerfs
» délicats pour y ſentir ſa nourriture. Il falloit de
» longues jambes & de longs cous aux hérons,
» aux gruës, aux flamans & aux autres oiſeaux
» qui marchent dans les marais, & qui cherchent

» leur proie au fond des eaux. Chaque ani-
» mal a les pieds & la gueule ou le bec formés
» d'une manière admirable pour le ſol qu'il doit
» parcourir, & pour les alimens dont il doit
» vivre (*a*)..... La nature ne produit que des
» accords raiſonnables, & n'aſſortit dans les
» animaux & dans les fleurs que des parties con-
» venables aux lieux, à l'air, aux élémens, &
» aux uſages auxquels elle les deſtine. Jamais on
» n'a vu ſortir aucune race de monſtres de ſes
» ſublimes penſées..... Les monſtres que l'on
» conſerve dans des bocaux d'eſprit de vin, tels
» que les petits cochons qui ont des trompes
» d'éléphans, & les enfans à deux têtes que l'on
» nous montre dans nos cabinets avec une
» myſtérieuſe philoſophie, prouvent bien moins
» le travail de la nature que ſon interruption.
» Aucun de ces êtres n'a pu parvenir à un déve-
» loppement parfait; & loin de témoigner que
» l'intelligence qui les a produits, s'égaroit,
» ils atteſtent au contraire l'immuabilité de ſa

(*a*) L'Auteur prouve cette vérité par une infinité d'exemples ; & je regrette beaucoup que les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas de les citer tous.

» ſageſſe, puiſqu'elle les a rejetés de ſon plan
» en leur refuſant la vie. Il y a dans la con-
» duite de la nature envers l'homme, une bonté
» bien digne d'admiration ; c'eſt qu'en lui dé-
» fendant d'une part d'altérer la régularité de
» ſes loix pour ſatisfaire ſes caprices, de l'autre
» elle lui permet ſouvent d'en déranger le cours
» pour ſubvenir à ſes beſoins. Par exemple, elle
» fait naître de l'âne & de la jument, le mulet
» qui eſt ſi utile dans les montagnes, & elle
» prive cet animal du pouvoir de ſe reproduire,
» afin de conſerver les eſpèces primitives qui
» ſont d'une utilité plus générale. On peut re-
» connoitre dans la plupart de ſes ouvrages ces
» condeſcendances maternelles ; elles ſe mani-
» feſtent, ſur-tout, dans les productions de
» nos jardins..... N'eſt-il pas étrange que,
» lorſque tant de plantes & tant d'animaux nous
» préſentent de ſi belles proportions, des con-
» venances ſi admirables avec nos beſoins, & des
» preuves ſi évidentes d'une bienveillance di-
» vine, on recueille des fœtus informes pour
» les mettre en parade dans nos cabinets deſtinés
» à étudier la nature ? Ceux qui les gardent
» comme des choſes précieuſes, & qui en tirent

» des conſéquences & des doutes ſur l'intelli-
» gence de ſon auteur, ne ſont-ils pas d'auſſi
» mauvais goût & d'auſſi mauvaiſe foi que ceux
» qui, dans l'attelier d'un fondeur, ramaſſe-
» roient les figures eſtropiées par quelque acci-
» dent, les bouffiſſures & les moles de métal,
» & les montreroient comme une preuve de
» l'ignorance de l'Artiſte? Les anciens brûloient
» les monſtres, les modernes les conſervent : ils
» reſſemblent à ces mauvais enfans qui épient
» leur mère pour la ſurprendre en défaut, afin
» d'en conclure pour eux-mêmes le droit de
» s'égarer.... Je voudrois bien ſavoir comment
» ceux qui doutent de l'exiſtence de Dieu, à la
» vue des ouvrages de la nature, deſireroient
» s'en aſſurer? Voudroient-ils le voir?..... Et
» pourrions-nous dans un corps humain en ſup-
» porter la vue?..... Dieu nous a placés à une
» diſtance convenable de Sa Majeſté infinie;
» aſſez près pour l'entrevoir, aſſez loin pour
» n'en être pas anéantis..... Si quelquefois il
» ſe communique à nous d'une manière plus
» intime, ce n'eſt pas par le canal de nos ſciences
» orgueilleuſes, mais par celui de nos vertus. Il
» ſe découvre aux ſimples, il ſe cache aux ſu-
» perbes. »

C'eſt à regret, MONSEIGNEUR, que je ſuis forcée de terminer ici cet extrait, j'aurois bien voulu vous faire connoître les idées de l'auteur, ſur le déluge univerſel, ainſi que ſa critique des méthodes reçues dans l'étude des ſciences, & une infinité d'autres paſſages auſſi frappans; mais dans quelques années vous lirez cet ouvrage; & s'il produit en vous l'impreſſion profonde qu'il a faite ſur mon cœur & ſur mon eſprit, vous ne vous laſſerez jamais de le relire. Enfin dans ce ſiècle, voilà donc un ſavant, un Géomètre, un Métaphyſicien, un naturaliſte, & d'autant plus inſtruit qu'il a voyagé dans toutes les parties du monde; enfin un homme de génie, qui, avec cette étonnante réunion de connoiſſances acquiſes & de qualités ſupérieures données par la nature, a conſacré ſes talens & toutes ſes études à la défenſe de la Religion.

CHAPITRE X.

De la néceſſité d'un Culte, de la Révélation & des Prophéties.

LES prétendus philoſophes modernes, en répandant tous les principes qui conduiſent à l'athéiſme, ne profeſſoient publiquement que le déiſme : & comme le Dieu qu'ils admettoient, n'étoit, ſelon eux, qu'une divinité inſenſible à nos actions, à nos hommages, puiſqu'elle ne devoit point, dans une autre vie, punir le vice & les forfaits, ils prétendoient que le culte & la prière ſont inutiles. On ne voit rien de plus nouveau dans ce ſyſtême que dans toutes les autres opinions qu'ils ont voulu établir. Qu'on liſe l'hiſtoire des héréſies, on y trouvera tous les principes & toutes les idées qui forment le fonds & la baſe de la philoſophie moderne (*a*).

Il eſt abſurde de penſer que l'Être-Suprême ne prétende ni à l'amour, ni à la reconnoiſſance de la ſeule créature qu'il ait formée ſenſible & raiſon-

(*a*) C'eſt ce que je prouve dans le Chapitre 23 de cet ouvrage.

nable, & qu'il ait douée d'une ame immortelle. Lui donner la faculté de le connoître, c'étoit lui impoſer l'obligation de l'aimer. Il eſt naturel d'honorer un maître ſouverain, de remercier un bienfaiteur, & d'implorer celui qui peut tout. La prière particulière n'eſt qu'une marque de confiance & d'amour; le culte public & ſolemnel en eſt une de reſpect. Les ſentimens dûs au Créateur preſcrivent donc néceſſairement l'uſage du culte & de la prière. Obſervons encore que, ſans le culte extérieur, le peuple ne croiroit même pas à l'exiſtence d'un Dieu; ainſi, le ſentiment, la raiſon & la politique démontrent également la néceſſité d'un culte. Mais ſi l'homme eſt trop foible & trop imparfait pour pouvoir, durant la vie, aimer uniquement ſon Créateur, comment pourra-t-il imaginer quel eſt l'hommage qu'il doit lui rendre? Pour être honoré d'une manière digne de lui, il falloit que Dieu lui-même daignât éclairer l'homme par la révélation.

L'authenticité des prophéties eſt telle, que les plus ardens détracteurs de la Religion ont été forcés de convenir que ces prophéties étoient frappantes & extraordinaires. En effet, « dès le » commencement du monde Dieu a prédit la venue

» du Meſſie, il l'annonça lui-même à Abraham, il
» l'a depuis annoncé par ſes Prophêtes qui n'ont
» laiſſé ignorer aucune circonſtance conſidérable de
» ſa vie: ils ont découvert ſa génération éternelle,
» & l'ont fait connoître comme Dieu; ils ont prédit
» qu'il devoit naître dans le tems d'une Vierge
» mère; ils ont marqué le lieu de ſa naiſſance,
» l'adoration des Mages, ſa fuite en Egypte, ſon
» retour & ſa demeure dans la ville de Nazareth;
» ils ont dépeint ſes mœurs, ils ont parlé de ſes
» inſtructions, de ſes miracles, de ſa mort, des
» inſultes qu'il a eſſuyées, des différentes plaies
» qu'il a reçues, de ſa réſurrection, de ſon Aſcen-
» ſion, de la réprobation des Juifs, de la vocation
» des Païens, de ſon Egliſe établie ſur les ruines
» de la Synagogue, &c. rien n'a été omis. Les
» Apôtres n'ont rien dit de ſa vie qui n'ait été
» annoncé par les Prophêtes. Si cet admirable
» concert des uns & des autres qui ont écrit dans
» des tems ſi différens, n'eſt pas divin, qu'eſt-il
» donc ? . . . La deſtruction de l'empire du temple
» & des ſacrifices des Juifs a été prédite pluſieurs
» ſiècles avant, par leurs Prophêtes dans toutes
» ſes circonſtances, confirmée par Jeſus-Chriſt,
» ſoit par des paraboles, ſoit par des paroles ſi

» ſimples, ſi expreſſes qu'elles ne peuvent ſouffrir » aucun autre ſens. Ce fut en vain que les Juifs » tentèrent depuis de ſe réunir. Julien l'Apoſtat, » afin de démentir les Saintes Ecritures, voulut » rétablir Jéruſalem, le temple & ſes anciens » ſacrifices; rien n'y fut épargné, & tout fut » inutile: les vents, les feux, les tempêtes, » toute la nature s'arma contre cette entrepriſe, » & ruinant tous ſes projets, laiſſa les Juifs dans » l'état où ils étoient, où ils ſont encore & ſeront » toujours (*a*) «. Vous avez vu dans l'hiſtoire, MONSEIGNEUR, des Auteurs & Juifs & Païens reconnoître eux-mêmes la vérité des antiques prophéties qui ont annoncé la deſtruction de Jéruſalem & l'éternelle réprobation de ſon peuple. Cette réprobation qui dure depuis tant de ſiècles, eſt un miracle toujours ſubſiſtant. En effet peut-on concevoir qu'il y ait encore une multitude de Juifs, & que ces Juifs ſi nombreux, ſi unis entr'eux, ſi riches ne puiſſent ni ſe réunir, ni former un Etat? Mais il a été prédit qu'ils *ſubſiſteroient*, qu'ils ſeroient *diſperſés*, & qu'ils n'auroient ni *Villes* ni *Rois*. Et ils *ſubſiſtent*, ils ſont *diſperſés* ſur toute la ſurface de l'univers, &

(*a*) Réflexions ſur la Religion Chrétienne, par le Père Pallu.

ils

ils n'ont ni ſouveraineté, ni chef. Depuis l'époque de la deſtruction de Jéruſalem, depuis Titus juſqu'à nos jours, des révolutions plus ou moins rapides ont détruit, anéanti ou formé tous les empires de la terre; les Juifs ſeuls ſont demeurés dans la même ſituation; on n'a pu les exterminer, ils n'ont pu ſe relever. Haïs, proſcrits, mépriſés, ils ont ſubſiſté ſans loix, ſans Rois, ſans états, ſans chefs. Avec des richeſſes immenſes, avec le goût du travail, des mœurs auſtères, un attachement paſſionné pour leur Religion, & par conſéquent un ardent deſir de former un corps de nation, & de ſe rétablir, afin de démentir les prophéties qui les flétriſſent aux yeux de tous les peuples; avec tant de motifs & de moyens, ils ont vu tout changer ſur la terre, & au milieu de tant de bouleverſemens, & dans cette longue ſucceſſion de ſiècles, ils ont conſervé leur nom, leurs uſages, leurs cérémonies, ſans pouvoir jamais changer leur immuable deſtinée. Ils ſont exactement aujourd'hui ce qu'ils étoient à la mort de l'Empereur Titus. Ce phénomène eſt ſi contraire à l'ordre naturel des choſes, que l'hiſtoire n'en offre aucun autre exemple. Ce ſeul fait renferme une multitude de caractéres véritablement divins.

Une prédiction accomplie dans tous ſes détails, quelque ſimple, quelque naturel que ſoit l'événement, eſt toujours une choſe frappante & même miraculeuſe, ſi cette prédiction étoit accompagnée d'un certain nombre de circonſtances; elle le ſera bien davantage encore ſi elle annonce un événement très-éloigné. Et que ſera-t-elle donc, ſi de plus elle révèle des faits qui paroiſſent impoſſibles, & que la raiſon humaine ne puiſſe concevoir ?.... La réprobation des Juifs contient toutes ces miraculeuſes conditions. Les plus incrédules, les plus impies ſont forcés d'avouer que les prophéties relatives aux Juifs ſont authentiques, ſont de l'antiquité la plus reculée, ſont très-détaillées & ſont accomplies dans toutes leurs circonſtances. Comment pourroit-on nier ces vérités conſacrées & prouvées par le témoignage même des Auteurs païens, & par l'état où nous voyons ce peuple infortuné ? L'impiété eſt réduite à dire, que cet accord eſt extraordinaire, inexplicable; & ſi la Religion le lui explique par des raiſonnemens auxquels il eſt impoſſible de répondre, décidée à ne pas croire, elle refuſe d'écouter : tel eſt ſon langage, telle eſt ſa droiture & ſa bonne foi !

« Il eſt prédit que les Juifs réprouveroient Jé-

» ſus-Chriſt, & qu'ils ſeroient réprouvés de
» Dieu, parce que la vigne élue ne donneroit
» que du verjus (Iſai. 5, 2, 3. &c.); que le
» peuple choiſi ſeroit infidèle, ingrat, incré-
» dule (Iſ. 64, 2.); que Dieu le frapperoit d'aveu-
» glément (Deuter. 28, 29.); que les Juifs ſubſiſ-
» teront (Jérem. 31, 36.); qu'ils ſeront errans
» (Amaſ. 9, 9.) ſans Rois, &c. (Oſée 34.) ſans
» Prophêtes (pſ. 73, 9.) attendant le ſalut &
» ne le trouvant point, (59, 9. Jer. 8, 15.).
» &c, &c, &c. (*a*)».

Vous avez lu, MONSEIGNEUR, dans les livres ſacrés, ces prédictions, & beaucoup d'autres plus détaillées encore. Les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas de remettre ſous vos yeux toutes les prophéties que nous avons remarquées dans les ſaintes écritures. Après cette courte énumération des prophéties qui concernent les Juifs, je vais paſſer à celles qui ont annoncé le Meſſie, & je ne citerai que les plus frappantes.

« Dieu a ſuſcité des Prophêtes durant ſeize
» cents ans, & cependant quatre cents ans après,
» il a diſperſé toutes ces prophéties avec tous les
» Juifs qui les portoient dans tous les lieux du

(*a*) *Penſées de Paſcal.*

» monde..... L'évangile devant être cru par
» tout le monde, il a fallu, non-seulement, qu'il
» y ait eu des prophéties pour le faire croire,
» mais encore que ces prophéties fussent répan-
» dues par-tout le monde pour le faire embrasser
» par tout le monde. Quand un seul homme auroit
» fait un livre des prédictions de Jésus-Christ,
» pour le tems & pour la manière, & que Jésus-
» Christ seroit venu conformément à ces pro-
» phéties, ce seroit une force infinie. Mais il y
» a bien plus ici. C'est une suite d'hommes, qui,
» durant quatre mille ans, constamment & sans
» variation, viennent l'un en suite de l'autre pré-
» dire ce même avénement. C'est un peuple tout
» entier qui l'annonce, & qui subsiste pendant
» quatre mille années pour rendre encore té-
» moignage des assurances qu'ils en ont, & dont
» ils ne peuvent être détournés par quelques me-
» naces & quelque persécution qu'on leur fasse:
» ceci est tout autrement considérable.

» Le tems est prédit par l'état du peuple Juif,
» par l'état du peuple païen, par l'état du
» temple, par le nombre des années.

» Il est prédit que le Messie viendroit établir
» une nouvelle alliance qui feroit oublier la sortie

» d'Egypte, (Jérém. 23, 7.); qu'il mettroit ſa
» loi, non dans l'extérieur, mais dans les cœurs,
» (Iſ. 51, 7.); qu'il mettroit dans le milieu du
» cœur ſa crainte, qui n'avoit été qu'au dehors,
» (Jérém. 31, 33, & 32 40).

» Que l'Egliſe ſeroit petite dans ſon commen-
» cement, & croîtroit enſuite, (Ezéch. 47, 1 &
» ſuiv.).

» Il eſt prédit qu'alors l'idolâtrie ſeroit ren-
» verſée; que ce Meſſie abattroit toutes les
» idoles, & feroit entrer les hommes dans le
» culte du vrai Dieu, (Ezéch. 30, 13).

» Que les temples des idoles ſeroient abattus
» & que, parmi toutes les nations, & en tous
» les lieux du monde, on lui offriroit une hoſtie
» pure, & non pas des animaux, (Malach. 1, 11).

» Qu'il enſeigneroit aux hommes la voie par-
» faite, (Iſ. 2, 3; Mich. 4, 2, &c.).

» Qu'il ſeroit Roi des Juifs & des Gentils,
» (pſ. 2, 6 & 8, 71, 8, &c.).

» Et jamais il n'eſt venu, ni devant ni après,
» aucun homme qui ait rien enſeigné approchant
» de cela.

» Les Juifs, en tuant Jéſus-Chriſt, pour ne pas
» le recevoir pour Meſſie, lui ont donné la der-

» nière marque de Meſſie. En continuant à le mé-
» connoître, ils ſe ſont rendus témoins irrépro-
» chables; &, en le tuant & continuant à le re-
» nier, ils ont accompli les prophéties.

» Qui ne reconnoîtroit Jéſus-Chriſt à tant de
» circonſtances particulières qui en ont été pré-
» dites! car il eſt dit:

» Qu'il y aura un Précurſeur, (Matt. 3, 1).
» Qu'il naîtra enfant, (Iſ. 9, 6).

» Qu'il naîtra dans la ville de Bethléem,
» (Mich. 5, 2); qu'il ſortira de la famille de
» Juda, (Gen. 49, 8 & ſuiv.), & de la poſtérité
» de David, (2 Rois, 7, 12 & ſuiv. Iſ. 7, 13
» & ſuiv.); qu'il paroîtra principalement dans
» Jéruſalem, (Mal. 3, 1 Agg. 2, 10).

» Qu'il doit aveugler les ſages & les ſavans,
» (Iſ. 6, 10); annoncer l'Evangile aux pauvres
» & aux petits, (Iſ. 61, 1); ouvrir les yeux des
» aveugles, & rendre la ſanté aux infirmes,
» (Iſ. 35, 5 & 6); & mener à la lumière ceux
» qui languiſſent dans les ténèbres, (Iſ. 42, 16).

» Qu'il doit enſeigner la voie parfaite (Iſ. 30,
» 21); & être le Précepteur des Gentils, (Iſ.
» 55, 4).

» Qu'il doit être la victime pour les péchés du » monde, (Is. 53, 5,).

» Qu'il doit être la pierre fondamentale & pré- » cieuse, (Is. 28, 16).

» Qu'il doit être la pierre d'achoppement & de » scandale, (Is. 8, 14).

» Que Jérusalem doit heurter contre cette » pierre, (Is. 8, 15).

» Que les édifians (*a*) doivent rejeter cette » pierre, (ps. 117, 22).

» Que Dieu doit faire de cette pierre le chef » du coin.

» Et que cette pierre doit croître en une mon- » tagne immense, & remplir toute la terre, » (Dan. 2, 35).

» Qu'ainsi, il doit être rejeté, (ps. 117, 22); » méconnu, (Is. 53, 2 & 3); trahi, (ps. 40, » 10); vendu, (Zach. 11, 12); souffleté, » (Is. 50, 6); moqué, (Is. 34, 16); affligé » en une infinité de manières, (ps. 68, 27); » abreuvé de fiel, (ps. 68, 22.); qu'il auroit les

(*a*) C'est-à-dire, *les Bâtisseurs*, ceux qui travaillent à l'édifice du Temple spirituel où Dieu veut habiter. *Note de l'Editeur.*

» pieds & les mains percées, (pſ. 21, 17); qu'on
» lui cracheroit au viſage, (Iſ. 50, 6); qu'il
» ſeroit tué, (Dan. 9, 26); & ſes habits jetés
» au ſort, (pſ. 21, 19).

» Qu'il reſſuſciteroit, (pſ. 15, 10) le troi-
» ſième jour, (Oſée, 6, 3).

» Qu'il monteroit au Ciel, (pſ. 46, 6, &
» 67, 19) pour s'aſſeoir à la droite de Dieu,
» (pſ. 109, 1).

» Que les Rois s'armeroient contre lui,
» (pſ. 2, 2).

» Qu'étant à la droite du Père, il ſeroit vic-
» torieux de ſes ennemis, (pſ. 109, 5).

» Que les Rois de la terre & tous les peuples
» l'adoreroient, (pſ. 71, 11 (*a*).

(*a*) *Penſées de Paſcal.*

CHAPITRE XI.

Des Apôtres & de l'Evangile.

» POUR ne pas croire les Apôtres, il faut dire » qu'ils ont été trompés, ou trompeurs : l'un & » l'autre eſt impoſſible. Car, pour le premier, » on ne peut s'abuſer juſqu'à prendre un homme » pour être reſſuſcité ; & pour l'autre, l'hypo- » thèſe qu'ils aient été fourbes, eſt étrangement » abſurde. Qu'on la ſuive tout au long ; qu'on » s'imagine ces douze hommes aſſemblés après » la mort de Jéſus-Chriſt, faiſant le complot de » dire qu'il eſt reſſuſcité. Ils attaquent par-là » toutes les puiſſances. Le cœur des hommes eſt » étrangement penchant à la légèreté, au chan- » gement, aux promeſſes, aux biens. Si peu qu'un » d'eux ſe fût démenti par tous ces attraits, &, » qui plus eſt, par les priſons, par les tortures » & par la mort, ils étoient perdus. Qu'on ſuive » cela.

» Tandis que Jéſus-Chriſt étoit avec eux, il » pouvoit les ſoutenir : mais après cela, s'il ne » leur eſt apparu, qui les a fait agir ?

» Le ſtyle de l'Evangile eſt admirable en une » infinité de manières, & entre autres, en ce » qu'il n'y a aucune invective de la part des hiſ- » toriens contre Judas ou Pilate, ni contre aucun » des ennemis ou des bourreaux de Jéſus-Chriſt.

» Si cette modeſtie des Hiſtoriens évangéliques » avoit été affectée, auſſi-bien que tant d'autres » traits, d'un ſi beau caractère, & qu'ils ne l'euſ- » ſent affectée que pour la faire remarquer, s'ils » n'avoient oſé la remarquer eux-mêmes, ils » n'auroient pas manqué de ſe procurer des » amis qui euſſent fait ces remarques à leur avan- » tage. Mais, comme ils ont agi de la ſorte ſans » affectation, & par un mouvement tout déſinté- » reſſé, ils ne l'ont fait remarquer par perſonne : » je ne ſais même ſi cela a été remarqué juſques- » ici; & c'eſt ce qui témoigne la naïveté avec » laquelle la choſe a été faite.

» Jéſus-Chriſt a fait des miracles, & les Apôtres » enſuite, & les premiers ſaints en ont fait auſſi » beaucoup; parce que les prophéties n'étant pas » encore accomplies & s'accompliſſant par eux, » rien ne rendoit témoignage que les miracles. » Il étoit prédit que le Meſſie convertiroit les » nations. Comment cette prophétie ſe fût-elle

» accomplie ſans la converſion des nations? &
» comment les nations ſe fuſſent-elles converties
» au Meſſie, ne voyant pas ce dernier effet des
» prophéties qui le prouvent? Avant donc qu'il
» fût mort, qu'il fût reſſuſcité & que les nations
» fuſſent converties, tout n'étoit pas accompli; &
» ainſi il a fallu des miracles pendant tout ce temps-
» là. Maintenant il n'en faut plus pour prouver la
» vérité de la Religion chrétienne; car les pro-
» phéties accomplies ſont un miracle ſubſiſtant «.

Si un ſeul homme eût été diſciple de Jéſus-Chriſt, & qu'il eût rendu témoignage de ſes miracles; ſi cet homme eût été ſimple & groſſier, & qu'il eût tout-à-coup écrit & narré avec la ſublimité qu'on admire dans les Evangiles, on ne pourroit douter qu'il n'eût été divinement inſpiré. Il ſeroit impoſſible d'imaginer qu'ayant paſſé autant de tems avec Jéſus-Chriſt; ayant vu tout ce qu'il raconte, il ſe fût trompé, & au lieu d'un ſeul homme il y eut une foule de Diſciples & douze Apôtres! Et le récit de ces faits a été tranſmis par quatre hommes qui s'accordent parfaitement entr'eux! Comme le remarque l'illuſtre auteur que je viens de citer, on ne ſauroit dire que ces quatre hommes aient pu ſe tromper; ils étoient témoins oculaires. Com-

ment s'abuſer ſur des choſes ſi poſitives, ſur des faits ſi éclatans, ſur des morts reſſuſcités, ſur la propre réſurrection du Sauveur, &c? Ils n'ont donc pu ſe tromper, & il n'eſt pas plus croyable qu'ils aient voulu tromper. C'étoient des hommes dépourvus de ſcience, de crédit, de richeſſe, des hommes groſſiers ſans aucune éducation, enfin de miſérables pécheurs. En quel tems ont-ils entrepris de ſéduire toute la terre? après la mort de leur maître, c'eſt-à-dire lorſqu'ils n'avoient plus rien à attendre ni à eſpérer de lui; dans un tems où la honte, la crainte, leur intérêt temporel, tout devoit les obliger à ſe cacher & à ſe taire. S'ils avoient voulu tromper, il faudroit qu'ils euſſent tous perdu, & tout à la fois, & l'eſprit & la raiſon & la conſcience. Mais d'une part, quelle pureté, quelle innocence de mœurs, & de l'autre, quelle haute ſageſſe éclate dans leurs diſcours! Quelle vertu ſurnaturelle dans leurs actions, quelle conſéquence dans leurs principes, quelle perſévérance dans leur conduite, & quel courage héroïque! S'ils avoient voulu tromper, pourquoi riſquer de ſe décréditer eux-mêmes aux yeux de la multitude par l'aveu de leurs fautes (*a*), de

(*a*) Comme lorſqu'ils parlent de leurs doutes, du peu

leur profonde ignorance, de la baſſeſſe de leur origine? Pourquoi ne pas diſſimuler la pauvreté de leur maître, pourquoi le repréſenter dans une étable, dans une boutique? Pourquoi n'en pas faire un héros ſuivant le monde! Pourquoi cette morale auſtère? Que n'inventoient-ils des maximes commodes, faciles à ſuivre, des préceptes favorables à leurs propres paſſions & aux nôtres? Pouvoient-ils ſe flatter de ſéduire, de ſubjuguer, d'entraîner les hommes en combattant tous leurs penchans, en leur demandant le ſacrifice de leurs inclinations les plus douces, les plus vives, en leur préchant l'humilité, la tempérance, l'oubli des injures, le détachement de tous les plaiſirs, en leur commandant de rendre *le bien pour le mal*, &c? Pourquoi attacher un opprobre éternel à toute leur nation, en publiant par-tout que les Juifs ſont coupables du plus affreux des crimes, & à jamais maudits de Dieu? D'ailleurs cette déclaration les

---

de foi que leur reprochoit le Sauveur, qui ſe plaignoit auſſi de la difficulté qu'ils avoient à ſaiſir le ſens des paraboles. Ils font, avec la même candeur, le récit du reniement de Saint Pierre, & de l'incrédulité de Saint Thomas.

livroit au reſſentiment implacable de leur patrie entière qu'ils flétriſſoient. Cependant ils parlent tous le même langage ; tous en différens tems, en différens lieux écrivent les mêmes choſes, prêchent les mêmes vérités; & avec quelle naïveté, quelle ſimplicité ſublime ! Enfin s'ils avoient voulu tromper, ils euſſent été des ſcélérats ambitieux ; & leur conduite offrit le modèle d'une perfection qui paroît au-deſſus de la nature. Ils ſe vouèrent à la pauvreté, & prêchèrent principalement le mépris des honneurs & des richeſſes. Nul ne voulut dominer ſur les autres : on vit entre eux une conſtante émulation d'humilité. Des impoſteurs auroient eu un but, un intérêt ; ils n'avoient que celui de remplir leur miſſion, & d'obtenir le Ciel. Ils déclarent eux-mêmes que leur maître leur annonça qu'ils ſeroient perſécutés en préchant ſa loi ; qu'ils n'avoient à attendre des hommes que des outrages & la mort. Ils répètent ceci pluſieurs fois ; Jéſus diſoit à ſes Diſciples : „ S'ils m'ont perſécuté, ils „ vous perſécuteront auſſi.... Ils vous feront tous „ ces mauvais traitemens à cauſe de mon nom.... „ *S. Jean, chap. 15.* Ils vous chaſſeront des ſyna„ gogues, & le tems va venir où quiconque vous „ fera mourir, croira rendre un ſervice à Dieu.

» *S. Jean, chap. 16.* ». Les Apôtres auroient-ils inventé une prédiction qui, ſi elle n'eût pas été accomplie, détruiſoit toute leur doctrine, & qui ne pouvoit s'accomplir qu'autant qu'ils ſeroient conſtamment perſécutés, outragés & conduits enfin aux ſupplices, & à une mort ignominieuſe? Ils ont perſévéré dans leur croyance, quoiqu'elle leur attirât en effet les plus horribles perſécutions. Et pour la ſoutenir & la répandre, ils ont ſouffert avec joie les tortures & la mort, en implorant le Ciel pour leurs bourreaux. Il eſt donc impoſſible de croire qu'ils aient pu être trompés, & qu'ils aient voulu tromper; & ce ſeul point accordé, il eſt impoſſible auſſi de pouvoir douter des vérités que nous enſeigne la Religion : & cette preuve inconteſtable, déciſive, non-ſeulement n'eſt pas unique; mais elle eſt accompagnée d'une foule d'autres preuves auſſi ſolides. Que l'on ſonge à cette longue ſucceſſion d'oracles qui ont prédit le Sauveur, à cette multitude de témoins de tout âge, de tout ſexe, de toute condition, qui ont ſcellé de leur ſang cette croyance. Que l'on réfléchiſſe à la ſublimité de la morale & des dogmes évangéliques, à la foule de grands hommes, de génies ſupérieurs qui ont

été convaincus & convertis, uniquement par la lecture approfondie des saintes Ecritures; que l'on considère combien il est incompréhensible que l'austérité de la morale de l'Evangile n'ait pas empêché l'établissement du christianisme : enfin, que l'on étudie la nature & le cœur humain, & tous les doutes s'évanouiront; alors la raison, le sentiment & la véritable philosophie se réuniront pour nous éclairer, & deviendront les bases inébranlables de la foi.

CHAPITRE XII.

Du Style des Saintes Ecritures, conſidéré comme preuve de la Religion : de la Morale & des Loix de Moïſe.

TOUS les Docteurs, dit Abadie, tous les Philoſophes, tous les hommes enfin montrent infailliblement leurs foibleſſes & leurs paſſions, ſoit par les choſes qu'ils diſent, ſoit par la manière de les exprimer. « Les ouvrages de Sénèque ſont rem-
» plis d'un très-grand nombre de beaux préceptes
» & de maximes de vertu; mais l'on peut s'ap-
» percevoir que cet homme n'a le plus ſouvent
» penſé qu'à ſe faire honneur en écrivant; &
» quand il n'y auroit que ſon étude à donner un
» tour fin & agréable à ſes penſées, & cette affec-
» tation éternelle de bel-eſprit, cela ſuffiroit pour
» le faire connoître. Platon, ayant des idées de
» la Divinité plus juſtes & plus ſaines que le vul-
» gaire, a la foibleſſe de n'oſer découvrir ſes ſen-
» timens, & ne s'en ouvre qu'à ſes amis, aux-
» quels il apprend que, quand ſes lettres feront

» mention de pluſieurs Dieux, c'eſt qu'il ſe mo-
» que ; mais que, lorſqu'il parle de Dieu, il parle
» ſérieuſement. Socrate, allant à la mort, ignore
» s'il va vers le bien ou vers le mal, tant il eſt
» chancelant dans ſes opinions. Et à peine peut-
» on lire une page de l'auteur le plus ſage & le
» plus épuré qui fut jamais, ſans y voir quelques
» marques de foibleſſe ou d'affectation.

» Mais voici un autre défaut, qui eſt ordinaire
» à ceux qui ont écrit de la morale avec le plus
» de ſublimité, c'eſt qu'ils ne tendent qu'à élever
» le ſage, ou tout au plus la vertu.

« Comme toutes les Divinités que les païens
» connoiſſoient étoient vicieuſes & déréglées, ceux
» qui ont eu le plus de bon ſens parmi eux, ont
» bien ſenti qu'ils ne pouvoient pas tirer de fort
» puiſſans motifs de vertu de la conſidération de
» ces Dieux, plus méchans que les hommes.

» Ils ont donc été contrains d'avoir recours aux
» attraits & à la beauté de la vertu même ; & ne
» pouvant la faire aimer pour l'amour de ces
» divinités vicieuſes dont on leur avoit parlé,
» ils ont tâché de la faire aimer & reſpecter pour
» elle-même.

« Mais ils ſe ſont groſſièrement trompés en

» cela, puiſque la vertu ne ſera qu'un corps mort,
» ſi on lui ôte le rapport eſſentiel qu'elle a avec
» la Divinité, & que les hommes qui ſe vantent
» d'aimer la vertu pour la vertu même, ne ſont
» que ſe rendre coupables d'une belle idolâtrie.

» C'eſt une extravagance que mépriſer les
» richeſſes pour les mépriſer, ſe priver du plaiſir
» ſeulement pour s'en priver, ou s'expoſer aux
» dangers, ſeulement pour s'y expoſer. La vertu
» conſiſte à faire ces efforts ſur ſoi-même, lorſ-
» qu'on le doit, lorſqu'on y eſt obligé; de ſorte
» que Dieu étant le grand principe de tous nos
» devoirs & de toutes nos obligations, la véri-
» table vertu ne peut bien être conçue ſans un
» rapport avec Dieu.

» Il n'eſt pas bien difficile de s'appercevoir que
» les livres qui contiennent la révélation des
» Juifs, ſont tout-à-fait éloignés d'avoir aucun
» de ces caractères. On ne dira point qu'ils nour-
» riſſent la volupté & les paſſions des hommes,
» ni qu'ils flattent leur orgueil, ni qu'ils ſatisfaſ-
» ſent à la vaine curioſité des ſavans.

» Mais on s'exprimeroit foiblement, ſi on ſe
» contentoit de dire que les livres qui contiennent
» la révélation des Juifs, n'ont pas ce caractère;

» on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'ils » ont le caractère oppoſé. Au lieu de flatter la » volupté, on l'y détruit, on la coupe dans ſa » racine, auſſi-bien que l'injuſtice, l'intérêt & » les autres paſſions. Au lieu d'y flatter notre » orgueil, on l'y détruit par l'idée diſtincte qu'on » nous y donne de notre misère & de notre cor- » ruption oppoſées à la Majeſté & à la bonté de » Dieu, qui ſont ſans doute, de tous les ob- » jets, les plus capables d'humilier les eſprits ſu- » perbes. Au lieu de nourrir la vaine curioſité » de ces ſavans, qui ne connoiſſent que pour » connoître, nous y apprenons que cette ſcience » n'eſt que vanité. Au lieu des raffinemens de la » politique, nous y trouvons une aimable ſimpli- » cité de mœurs qui y eſt propoſée en exemple, » & recommandée par-tout, auſſi contraire à » l'habileté des hommes du ſiècle, que la lumière » l'eſt aux ténèbres. Enfin, au lieu de nous faire » aimer la vertu pour l'amour d'elle-même, ou » par des motifs de la gloire qui ſe trouve à la » pratiquer, voici des Docteurs qui, montant » plus haut, nous font aimer la vertu pour l'a- » mour de Dieu : caractère remarquable, qui les » diſtingue de tous les autres Docteurs.

» En vérité, l'on ne peut conſidérer, ſans » quelque eſpèce d'indignation, que des gens » qui ont le goût ſi fin & ſi délicat pour con- » noître le génie de chaque choſe, & pour juger » du caractère de chaque auteur particulier, lorſ- » qu'il s'agit de lettres humaines, tombent dans » une ignorance & dans une ſtupidité volontaires, » lorſqu'il s'agit d'appercevoir ces caractères qui » diſtinguent ſenſiblement l'Ecriture des Juifs de » tous les livres humains, & ſur-tout cette piété » incomparable, ſi conſtante, ſi ſemblable à elle- » même, qui parle toujours de Dieu, & qui ne » parle que de Dieu; qui regarde comme perdu » tout ce qui s'éloigne de Dieu, & qui prend » tous les motifs de ſes exhortations de Dieu, » qui nous enſeigne que tout vient de Dieu, & » que nous devons tout rapporter à Dieu, nos » corps, nos ames, nos paroles, nos actions, » nos biens, notre tems, notre vie; cette révé- » lation n'étant qu'un amas d'exemples, de pré- » ceptes & d'exhortations, qui tendent tous à » nous obliger de glorifier notre Dieu, en vivant » bien pour l'amour de lui.

» On ne voit point d'affectation ni de foi- » bleſſe dans la manière dont ces livres ſont

» écrits ; non plus que dans les choſes qu'ils con-
» tiennent, vous ne remarquez point que ces
» Auteurs ſe piquent de faire paroître de l'eſprit
» ou de l'érudition ; qualité qui ſemble preſque
» eſſentielle à tous les autres : ils ne ſe donnent
» pas de peine pour plaire à leur lecteur, &
» ils paroiſſent infiniment éloignés d'écrire pour
» la gloire.

» Ce caractère eſt conſtant & perpétuel, non
» dans un ſeul livre de l'Ecriture des Juifs, mais
» dans tous les livres qui compoſent le Vieux
» Teſtament ; & lorſqu'un auteur humain a de la
» peine à cacher ſes paſſions, ou à s'empêcher
» de ſe découvrir dans le plus petit livre qu'il
» compoſe, on voit ici une longue ſuite d'au-
» teurs, qui, ayant vécu en de très-différens
» ſiècles, écrivent, non pas un ſeul livre, mais
» pluſieurs livres, où non-ſeulement vous ne
» trouvez aucune trace des foibleſſes & des paſ-
» ſions humaines, mais où vous voyez régner
» l'eſprit de la douceur, de la piété, du déſinté-
» reſſement, & d'une aimable & vertueuſe ſim-
» plicité, qui montre bien que le cœur de ces
» écrivains admirables a été échauffé d'un autre
» feu que de celui des paſſions humaines, & éclairé

» d'une autre lumière que de celle qui ſe mêle » avec ces paſſions. Ils diſent tout avec autorité, » ſans rien craindre, & comme en étant parfaitement aſſurés. Ils ne paroiſſent animés que du » deſſein de glorifier Dieu. Vit-on jamais un plus » beau caractère?

» Non-ſeulement leur manière de parler & » d'écrire n'eſt point comme celle des hommes » du ſiècle, affectée, recherchée, pleine de ſubtilité & de rafinement, ou accompagnée de » timidité & de doute, roulant toute ſur le tour, » l'expreſſion, l'arrangement des penſées, la diſpoſition adroite & ingénieuſe des choſes; mais » ils s'expriment avec une ſimplicité qui eſt proportionnée à la portée de tous les hommes.

» Comme c'eſt de Dieu qu'ils parlent, il faut » qu'ils diſent des choſes ſublimes & magnifiques; » mais comme c'eſt à des hommes, & à toutes » ſortes d'hommes qu'ils parlent, il a été néceſſaire que leur langage fût ſimple & naïf. Les » idées qu'ils nous donnent de Dieu ſont ſi grandes, » que tout eſt bas & rampant auprès de ces divines deſcriptions : & ſi l'on en doutoit, on » m'auroit qu'à comparer le Livre de Job, les » Révélations d'Iſaïe, ou les Pſeaumes de David,

» avec tout ce que les eſprits les plus élevés du » Paganiſme ont penſé de la Divinité ; mais en » même-tems il faut avouer que jamais auteurs » ne s'expliquèrent d'une manière ſi ſimple & » ſi populaire. Certainement, ſi ces docteurs » étoient comme les autres, ils s'exprimeroient » plus noblement, ayant aſſez d'eſprit pour pen- » ſer des choſes ſi grandes ; ou ils penſeroient » baſſement, n'ayant pas aſſez d'eſprit pour » s'exprimer d'une manière plus élevée (*a*) ».

Un fait qui prouve à la fois & l'utilité & la vérité de la Religion, c'eſt que dans toutes les nations où cette Religion ſainte ne s'eſt point établie, la morale a été eſſentiellement vicieuſe. La Grèce & l'Italie ont produit une foule de grands hommes dans tous les genres : mais leurs philoſophes les plus fameux n'ont laiſſé ſur la morale que des ouvrages remplis d'erreurs, & des principes évidemment inconſéquens ou pernicieux. Epictète & Marc-Aurèle ne ſont même pas à l'abri de ce reproche. Le premier joignoit à l'inconſéquence des principes un égoïſme ſouvent porté juſqu'à la dureté la plus révoltante.

(*a*) Abadie, *Vérité de la Religion Chrétienne.*

Le ſecond, doué d'une ſenſibilité ſublime, pouvoit-il ne pas exciter la plus douce admiration, en développant tous les replis de cette ame pure & généreuſe qu'il avoit reçue de la nature ? Il inſtruit, il touche, il entraîne lorſqu'il ſe peint lui-même; mais ſes principes ſont bien inférieurs à ſes ſentimens. Quelques-unes de ſes maximes tendent à favoriſer le ſuicide; d'ailleurs, il ſe contredit quelquefois, &, malgré l'étendue de ſon génie & la droiture de ſon cœur, il a ſouvent des idées fauſſes. Enfin, il faut obſerver que ces deux grands philoſophes, les plus parfaits de toute l'antiquité, n'ont écrit que depuis la prédication de l'Evangile, & qu'ils ont néceſſairement dû profiter des divines clartés répandues par le Chriſtianiſme. » Les Juifs ſeuls & les » Chrétiens ont joui d'une pure lumière, la my- » thologie n'avoit pas encore toute ſa forme, » ni la philoſophie ſes ſectes. Déjà Moïſe révèle » aux Juifs des vérités auſſi lumineuſes, auſſi » intéreſſantes après trente ſiècles que dans leur » origine (*a*).... La vérité ſembloit concentrée dans

(*a*) Moïſe vivoit trois cents ans avant la priſe de Troye.

» un coin de la terre avec le peuple d'Iſraël.....
» Jéſus-Chriſt paroît ; telle la lumière ſortant du
» néant chaſſa les ombres de la nuit, tel l'Evan-
» gile diſſipa les menſonges des hommes, leur
» préſenta le flambeau d'une lumière immortelle.
» Pour ſentir tout le merveilleux de cette préro-
» gative, remontons à ſon origine : comparons
» la vérité de l'Evangile, ſa ſimplicité, ſa pureté,
» ſon éclat, à toutes les productions humaines de
» ces tems. Quel triomphe pour la Religion !
» Qu'il rend ridicule dans nos philoſophes l'eſtime
» outrée de leur raiſon, & le mépris de la révéla-
» tion ! S'ils ſont plus éclairés qu'Epicure & Ariſ-
» tipe ſur la morale, ce n'eſt pas qu'ils aient plus
» de génie & de pénétration, c'eſt qu'ils vivent
» dans des ſiècles différens. La Religion même,
» qu'ils outragent, les a inſtruits (*a*) ».

La ſeule raiſon n'auroit pu détruire l'idolâtrie ; &, ſuivant la judicieuſe remarque de Baile, *l'homme a eu beſoin d'une lumière révélée qui ſuppléat au défaut de la lumière philoſophique.* Les philoſophes païens ſentoient bien l'abſurdité de

(*a*) *Lettres Critiques* de M. l'Abbé Gauchat, tom. premier.

leur Religion; mais, privés de la connoiſſance de la vérité, leurs vaines ſpéculations, leurs ſyſtêmes extravagans ne valoient pas mieux que les erreurs qu'ils combattoient (*a*), & même preſque tous répandirent des opinions plus funeſtes au bonheur des hommes, que toutes les abſurdités de la mythologie. Les uns nioient la liberté de l'homme, ou profeſſoient l'athéiſme, d'autres approuvoient, conſeilloient le ſuicide (*b*): d'autres, plus bizarrement inſenſés, ne tenoient des écoles, n'engageoient leurs diſciples à travailler que pour leur apprendre qu'il faut douter de tout, & ne croire ni ſa raiſon ni ſon cœur, ni ce qu'on voit, ni ce qu'on entend. Les préceptes d'Epicure favoriſoient les penchans les plus dangereux : les philoſophes cyniques offroient le monſtrueux aſſemblage d'une horrible dépravation, unie à la plus impudente effronterie. Les Stoïciens, les philoſophes les plus vertueux de toute l'antiquité, ont avili leur doctrine, en ſou-

(*a*) C'eſt un Philoſophe très-renommé & plein de génie qui a inventé le ſyſtême de la métempſycoſe, & certainement le fonds de la mythologie eſt infiniment moins abſurde que cette étrange doctrine.

(*b*) La ſecte des Hégéſiaques eut pour chef Hégéſias

tenant des opinions extravagantes ; & ils ont eu l'inconcevable inconſéquénce d'approuver les infâmes déréglemens des philoſophes ciniques (*a*). Livrés à leurs ſeules lumières, tels ſont les hommes qui ont le plus de génie. Quelques réflexions de l'Auteur des Lettres critiques ſur le Paganiſme moderne répandront encore plus de jour ſur cette vérité.

» Ne citons point, dit-il, l'Afrique & l'Amé-
» rique ; les peuples y ſont abrutis & dégradés.
» Mais la Chine & le Japon ſont des pays poli-
» cés : les arts, les loix, les lettres y ſont en
» honneur. Niera-t-on que dans ces vaſtes con-
» trées il n'y ait de philoſophes doués de péné-
» tration, de droiture & de jugement ? Pourquoi
» donc ne ſentent-ils pas l'inconcevable abſur-
» dité de l'idolâtrie qu'ils profeſſent ? pourquoi
» ne peuvent-ils s'élever à l'idée qui ſemble ſi
» naturelle d'un Être-Suprême qui a tout créé ?
» Pourquoi ne connoiſſent-ils pas du moins des

---

de Cyrène, qui vivoit vers l'an 416 avant Jéſus-Chriſt. Il fut ſurnommé l'orateur de la mort, parce qu'il exhortoit ſes diſciples à ſe tuer dès qu'ils éprouvoient le moindre dégoût de la vie.

(*a*) Voyez Baile, tom. 3.

» vérités qui, ſuivant nos déiſtes modernes, doi-
» vent frapper les yeux de tout eſprit ſenſé ?
» Prééminence illuſtre de la Religion Chrétienne !
» Dès qu'elle a pénétré dans ces climats, armé
» de ſes lumières, un miſſionnaire, plein de ſim-
» plicité & de candeur, a triomphé de la ſageſſe
» des philoſophes. Dès qu'elle s'eſt retirée, ils
» ſont rentrés dans les ténèbres ; & c'eſt ainſi
» que, dans tous les ſiècles, la révélation a fait
» connoître le vrai Dieu ! En vain les philoſo-
» phes ingrats voudroient méconnoître ce bien-
» fait, & n'attribuer qu'à leur génie ce qui eſt
» un don de la foi ! Ils ignorent eux-mêmes la
» vraie ſource de leurs lumières ; elle naît d'une
» éducation chrétienne (*a*) ».

En effet, les hommes livrés à leurs ſeules lumières, lorſqu'ils ne ſont point dépravés, ne peuvent croire que l'univers ſoit l'ouvrage du haſard ; ils voient dans la nature entière des preuves évidentes qu'une intelligence ſupérieure a tout créé : ils ſentent auſſi que l'ame doit ſurvivre au corps périſſable qu'elle anime, & qu'elle trouvera dans une autre vie des châtimens ou des

(*a*) *Lettres Critiques*, tom. prem.

récompenſes éternelles. Voilà ce que la ſeule raiſon apprend à tous les hommes ; elle les préſerve de l'athéiſme, elle leur donne des notions juſtes ſur la dignité de leur être ; mais elle ne ſauroit élever leur ame & leur eſprit juſqu'à la connoiſſance de l'auteur de la nature. Cette idée eſt trop ſublime, pour que l'homme ait pu la concevoir ſans le ſecours de la révélation. Tous les peuples privés de cette clarté divine, ont été idolâtres, ont admis la pluralité des Dieux ; &, comme le remarque l'écrivain que je viens de citer, l'hiſtoire des peuples anciens & le paganiſme moderne, prouvent inconteſtablement cette vérité. Toutes les fauſſes Religions ont enſeigné & enſeignent l'idolâtrie ; on ne ſauroit citer comme une preuve du contraire la Religion Mahométane. Mahomet naquit vers la fin du ſixième ſiècle ; d'ailleurs, ſa mère étoit Juive ; tout le monde ſait que cet impoſteur a puiſé dans les Saintes Ecritures l'idée d'un ſeul Dieu ; & que pluſieurs paſſages de l'Alcoran ſont tirés de cette ſource ſacrée. On répète en vain que le Polythéiſme (*a*) n'eſt qu'une corruption du Théiſme,

(*a*) Pluralité des Dieux.

je ne vois point cela, & l'hiſtoire ancienne & moderne prouve la fauſſeté de cette opinion. Dans les beaux tems de la Grèce & de Rome, les peuples de ces contrées, ſi juſtement renommés par leur génie pour les arts, ces peuples que leurs Artiſtes, leurs Philoſophes, leurs Orateurs, leurs Poëtes ont rendu ſi fameux; ces peuples, dont la mémoire ne périra jamais, étoient cependant plongés dans la plus profonde idolâtrie: tandis que dans un coin du globe, un autre peuple obſcur & peu nombreux, un peuple ſimple & frugal, qui n'a laiſſé ſur la terre aucun monument d'architecture, un peuple qui n'eut jamais de philoſophes, conſervoit précieuſement, depuis la création du monde, cette ſublime vérité; *il n'exiſte qu'un Dieu créateur de l'homme & de l'univers.* Mais, répète-t-on, cette idée eſt ſi ſimple, ſi naturelle! La pluralité des Dieux eſt une imagination ſi extravagante! J'en conviens, & voilà le merveilleux qu'on n'admire point aſſez. Les Juifs & les Chrétiens l'ont ſeuls connue cette vérité ſi frappante, & ſeuls ils l'ont répandue dans tout l'univers.

Le chef des prétendus philoſophes modernes, pour attaquer les loix données par Moïſe, s'eſt

permis, ſuivant ſa coutume, une foule de menſonges & de citations fauſſes. Le ſavant auteur de l'excellent ouvrage intitulé, *Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire*, a réfuté ſes erreurs avec une clarté & une préciſion qui ne laiſſent rien à deſirer ; & il a prouvé que ces loix attaquées par l'ignorance réunie à la mauvaiſe foi, étoient d'une admirable ſageſſe. Les loix rituelles qui défendoient de manger certains animaux mal-ſains (*a*) furent ſans doute très-ſages. » Où eſt le ridicule, dit l'auteur des lettres, que » des nourritures mal-ſaines aient été interdites, & que d'autres qui peuvent paroître » agréables à quelques peuples aient été prohibées pour des raiſons particulières qu'on ne » peut condamner quand on les ignore ?

» Parmi ces loix rituelles, les unes avoient » pour objet d'inſpirer aux Hébreux une horreur » invincible pour les ſuperſtitions abominables de » leurs voiſins. De-là ces défenſes de paſſer leurs

(*a*) Tels que les poiſſons ſans écailles, les porcs, les hériſſons, les hiboux, les ſauterelles, les rats, les lézards, les ſerpens, &c. On mangeoit des ſauterelles en Orient ; on en mange encore dans l'Arabie, ainſi que des lézards & de certains rats.

enfans

» enfans par le feu (*a*), de ſe ſtigmatiſer (*b*), &c.
» D'autres loix étoient deſtinées à leur retracer
» les merveilles opérées pour eux par l'Eternel....
» D'autres, comme autant d'emblêmes & de
» paraboles utiles, cachoient un fonds admirable
» d'inſtruction..... d'autres furent l'effet d'une
» ſage politique, &c.... Il eſt même des loix
» qui paroiſſent avoir été ſpécialement deſtinées à
» ſervir de preuves ſubſiſtantes & palpables d'une
» Providence continuelle de Dieu ſur ſon peuple,
» & de la miſſion divine de ſon premier conduc-
» teur. Telle fut entre autres la loi du repos de
» toutes les terres pendant l'année ſabatique,
» loi ſingulière, unique, & qui naturellement
» ne devoit venir à l'eſprit d'aucun Légiſlateur.
» Elle étoit fondée ſur une promeſſe expreſſe :
» *Faites ce que je vous commande*, dit le Seigneur:
» *que ſi vous dites, que mangerons-nous la ſeptième*
» *année, ſi nous ne ſemons pas, & ſi nous ne recueil-*
» *lons pas ? je vous donnerai ma bénédiction la*
» *ſixième année, & cette année produira pour trois.*

(*a*) Comme faiſoient les adorateurs de Moloch.

(*b*) Quelques idolâtres s'imprimoient ſur la peau diverſes figures en l'honneur de leurs Dieux.

» Lévit. 25. 18. 21. Cette loi ne peut être fondée
» que ſur la certitude que dut avoir le Légiſla-
» teur, que chaque ſixième année produiroit
» abondamment pour trois. Sans cela, Moïſe
» couroit riſque de faire périr ſes concitoyens
» de famine, & d'attirer ſur ſa mémoire la malé-
» diction publique. Or cette certitude, de qui
» pouvoit-elle lui venir, que de Dieu ? Conçoit-
» on qu'il eût oſé porter une pareille Loi, s'il
» n'eût été qu'un Légiſlateur ordinaire ? Mais ce
» qui auroit été le comble de la folie dans un
» politique qui n'auroit eu que des reſſources
» humaines, eſt une démonſtration qu'il en avoit
» d'autres, & que le Dieu dont il ſe diſoit
» le miniſtre, l'aſſiſtoit effectivement, & veilloit
» ſans ceſſe ſur Iſraël. .... Toutes les parties de
» la légiſlation Moſaïque annoncent la haute &
» divine ſageſſe du Légiſlateur (*a*). Ses dogmes
» ſont raiſonnables & ſublimes, ſes préceptes
» religieux & moraux, ſaints & purs : ſes loix
» politiques, militaires & civiles, ſont ſages,

(*a*) L'Auteur de cet ouvrage prouve cette vérité, en entrant dans le plus grand détail ſur toutes les parties de la légiſlation moſaïque.

» équitables & douces, ſes loix même rituelles
» fondées en raiſon. Toutes, en un mot, ſont
» admirablement calculées ſur les deſſeins & les
» vues du Légiſlateur, ſur les circonſtances des
» tems, des lieux, des climats, ſur les incli-
» nations des Hébreux, & les mœurs des peuples
» voiſins, &c. Dans cette légiſlation, rien qui
» contrediſe les loix de la nature, ou celles de
» la vertu : tout y reſpire la piété, la juſtice,
» l'honnêteté, la bienfaiſance. Son objet, ſon
» ancienneté, ſon origine, ſa durée, les talens,
» le génie & les vertus du Légiſlateur, le reſpect
» de tant de peuples, tout concourt à en prouver
» l'excellence. Vos plus grands hommes (*a*) l'ont
» admirée, & l'ont regardée comme la première
» ſource du droit divin & humain (*b*); & vous,

(*a*) C'eſt un Juif qui parle à M. de Voltaire.

(*b*) « Nous pouvons citer entre autres le Chancelier
» qui, de nos jours, a fait à la France un honneur
» immortel par ſes lumières & par ſes vertus. Ce grand
» homme avoit tant de reſpect pour la légiſlation mo-
» ſaïque ; il eſtimoit le droit des Juifs ſi ſage, qu'il
« s'étoit fait extraire & rédiger par ordre de matières
» *un corps des loix juives.* Mais les d'Agueſſeau, les
» l'Hôpital, les Bacon, &c. petits légiſtes, foibles

» Monſieur, vous n'y voyez qu'*abſurdité* & que » *barbarie !* .... Pour nous, quand nous con- » ſidérons les juſtes reproches faits aux légiſlations » anciennes & modernes; quand nous réfléchiſ- » ſons ſur les ſyſtêmes funeſtes avancés dans les » ſiècles paſſés & dans celui-ci par les Philoſo- » phes ; que nous voyons la providence de » Dieu, ſa juſtice, ſon exiſtence même con- » teſtées ; le fataliſme introduit, la liberté dé- » truite, les bornes du juſte & de l'injuſte arra- » chées avec audace, ou poſées avec incertitude » par ces prétendus Sages ; l'homme dégradé, » tous les liens de la ſociété rompus, de vaines » chimères, des doutes cruels, ſubſtitués aux » plus conſolantes & aux plus utiles vérités, &c. « touchés de tant d'égaremens, nous ne pouvons » que nous eſtimer heureux d'en avoir été pré- » ſervés par une Légiſlation ſi raiſonnable & ſi » ſainte. » M. de Voltaire a ſurtout déclamé contre les loix militaires des Juifs, il a répété qu'elles étoient *inhumaines* & *barbares*. Ecoutez encore là-deſſus l'Auteur que je viens de citer,

---

« génies, en comparaiſon de nos philoſophes ! » *Note de l'Auteur des Lettres.*

je me bornerai à quelques exemples frappans.

» La Légiſlation juive défendoit d'enroler la » Jeuneſſe *au-deſſous de vingt ans*.... Elle or- » donne que, quand les troupes ſont raſſemblées, » les Chefs déclarent que *quiconque ayant bâti* » *une maiſon, ne l'a point habitée, ou ayant* » *planté une vigne, n'en a point recueilli le fruit,* » *ou ayant pris une épouſe, n'a point habité avec* » *elle, ſoit libre de s'en retourner dans ſa maiſon,* » *& diſpenſé du ſervice pendant cette année* (*a*)..... » Que ſi l'armée étoit obligée de paſſer ſur les » terres des citoyens ou des alliés, la Loi dé- » fend d'y faire aucun dégât..... *Tu paieras tout,* » dit-elle, *juſqu'à l'eau que tu boiras*..... Les » Loix ne permettoient d'entreprendre aucune » guerre par caprice, par ambition.... On ne » pouvoit prendre les armes que pour ſe défendre » contre d'injuſtes invaſions, ou pour tirer ſa- » tisfaction des torts qui avoient été faits; & » ce n'étoit que ſur le refus de réparation qu'il » étoit permis d'entrer dans le pays ennemi : la » Loi même alors ne vouloit pas qu'on y fît de » dégats inutiles.....: elle défendoit d'en couper

---

(*a*) Deutéronome.

» les arbres fruitiers..... Lorſqu'après avoir dé-
» fait l'ennemi on mettoit le ſiège devant une
» de ſes villes, la Loi obligeoit *de faire aux*
» *Habitans des offres de paix* (*a*)..... *Si parmi les*
» *priſonniers de guerre*, dit la Loi, *tu vois une*
» *captive qui plaiſe à ton cœur, & que tu veuilles*
» *l'épouſer, tu l'emmeneras dans ta maiſon : là,*
» *vêtue de deuil & les cheveux coupés, elle pleurera*
» *pendant un mois ſon père & ſa mère : alors tu*
» *viendras vers elle, & tu ſeras ſon mari, & elle*
» *ſera ta femme* (*b*).

Voilà ces Loix militaires que M. de Voltaire appelle des Loix d'une *cruauté*, d'une *barbarie déteſtables*. Il eſt vrai qu'il ne les a pas citées, & qu'il leur a imputé des cruautés qui n'étoient en uſage que chez les Païens, des *cruautés* qui ont été exercées par ſon héros, un *Empereur philoſophe*, Julien l'Apoſtat, dont les troupes, comme le remarque *l'Auteur des Lettres*, aux ſièges de Majoza, Malcha & Dacires, firent un maſſacre général, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. M. de Voltaire a écrit *que l'uſage des Juifs*

(*a*) Deutéronome.
(*b*) Deutéronome.

étoit de tuer tous les mâles dans les villes prises d'assaut, & qu'il leur étoit toujours ordonné de tuer tout, excepté les filles nubiles; tandis que la Loi ne permettoit de tuer que ceux qui portoient les armes, & qu'elle prescrivoit d'épargner les femmes & les enfans : & M. de Voltaire & ses partisans & ses copistes ont répété & récrit mille fois que la Loi ordonnoit de tuer les enfans, les femmes mariées, tout enfin excepté *les filles nubiles*. « N'est-il pas clair, lui demande l'Auteur des » Lettres, que c'est calomnier grossièrement nos » Loix, ou montrer évidemment à toute la terre » que vous ne les avez jamais lues ? »

Une loi des Juifs leur prescrit de guider le voyageur incertain de sa route, & de lui enseigner fidèlement son chemin. (*a*) Le Législateur ordonne de prêter généreusement à celui qui en aura besoin : « *Si un de tes frères*, dit-il, *tombe* » *dans la pauvreté en quelque lieu de ta demeure*, » *au pays que l'Éternel ton Dieu va te donner, n'en-* » *durcis point ton cœur, & ne resserre point ta main,* » *ouvre la au contraire, & prête à ton frère indigent*

(*a*) Il y a aussi un commandement bienfaisant pour l'aveugle.

» *ce dont il aura beſoin* (*a*)..... *Tu pourras prêter à* » *intérêt a l'étranger; mais pour ton frère, tu lui prê-* » *teras gratuitement ce dont il a beſoin, afin que le* » *Seigneur te béniſſe en tous tes travaux dans le pays* » *que tu vas poſſéder.* (*b*) » Il permet de recevoir des gages ; mais il veut que ce ſoit ſans violence. » *Tu n'entreras point dans la maiſon de ton pro-* » *chain pour en emporter des gages, mais tu te tien-* » *dras dehors, & il t'apportera lui-même ce qu'il* » *aura. Tu ne recevras point ſa meule de deſſus ou* » *de deſſous, parce qu'en te les donnant il engageroit* » *ſa vie. Si tu prends en gage le vêtement de ton pro-* » *chain, tu le lui rendras avant le coucher du ſoleil:* » *car c'eſt ſa ſeule couverture, c'eſt ſon vêtement pour* » *couvrir ſa peau; dans quoi coucheroit-il? Rends* » *la lui donc, afin que dormant dans ſon vêtement,* » *il te béniſſe, & que tu ſois trouvé juſte devant* » *l'Eternel ton Dieu. Si au contraire il vient à crier* » *vers moi, je l'entendrai, car je ſuis miſéricor-* » *dieux.* (*c*)..... » Le Légiſlateur veut que les » pauvres ſoient invités aux réjouiſſances des » fêtes, aux feſtins religieux, &c. *Dans ces fêtes,*

(*a*) Lévitique.

(*b*) Exode. Deut.

(*c*) Exode. Deut.

» dit-il, *tu feras des feſtins, & tu mangeras devant*
» *l'Eternel ton Dieu, toi & ta famille, & le Lévite*
» *qui eſt dans tes portes, & la veuve, l'orphelin &*
» *l'étranger qui demeurent avec toi*, &c. (*a*) Ainſi,
» pluſieurs fois chaque année, les riches & les
» pauvres ſe trouvoient aſſis à la même table,
» unis par les liens des bienfaits & de la recon-
» noiſſance..... *L'étranger* (dit le Seigneur) *qui*
» *habite parmi vous ſera comme celui qui eſt né parmi*
» *vous; vous l'aimerez comme vous-mêmes: car vous*
» *avez été auſſi étrangers en Egypte. Je ſuis l'Eternel*
» *votre Dieu* (*b*)..... Le Légiſlateur preſcrivoit
» de traiter les animaux même avec douceur....
» Il défend de préſenter à l'autel la mère avec le
» petit, & de tuer le petit ſous les yeux de ſa
» mère. *Tu n'enleveras point à la mère*, dit-il, *le*
» *petit qu'elle allaite. Tu ne tueras point l'animal*
» *pourſuivi qui ſe réfugie comme un ſuppliant dans*
» *ta maiſon*, &c. (*c*)..... Jamais les tortures bar-
» bares de la queſtion ne furent connues dans
» la légiſlation mozaïque (*d*)..... Les pères &

(*a*) Deut.
(*b*) Lévit.
(*c*) Deut.
(*d*) Deut.

» mères devoient apprendre à leurs enfans les » principaux ſtatuts & les ordonnances de la Lé- » giſlation : c'eſt une obligation que le Légiſla- » teur leur impoſe dans les termes les plus forts... » *Si un enfant*, dit la Loi, *ſe montre indocile &* » *rebelle ;* (*a*) *ſi au mépris des conſeils & des cor-* » *rections, il s'obſtine à continuer dans le liberti-* » *nage & la débauche, ils doivent le dénoncer aux* » *Juges, & les Juges, après avoir conſtaté l'incor-* » *rigibilité, le condamneront à la mort.* »

« Ainſi le Légiſlateur réprimoit le vice & » maintenoit l'autorité paternelle, ſans aban- » donner la vie des enfans aux emportemens » d'un père, &c. (*b*).... La Loi ordonnoit à celui » qui avoit ſéduit une fille de l'épouſer, & de » lui faire un douaire; & ſi le père de la fille re- » fuſoit de la donner au ſéducteur, ce dernier » étoit obligé de payer au père une ſomme con- » ſidérable.... Les Loix ſur la pudeur étoient » très-ſévères. *La femme*, diſent-elles, *ne porteræ* » *point l'habit d'un homme, & l'homme ne ſe vêtiræ* » *point de la robe d'une femme*, &c. »

(*a*) *Qu'il ſoit inſolent* envers ſon Père & ſa mère, *qu'il refuſe avec mépris de leur obéir.* Deut. Chap. 21.

(*b*) Comme le faiſoient les loix Romaines.

Vous vous rappelez facilement, MONSEIGNEUR, toutes ces loix bienfaisantes que vous avez admirées en lisant les livres sacrés ; & je terminerai ce détail en citant encore quelques traits qui vous ont particulièrement frappé. C'est vous-même, MONSEIGNEUR, & le Prince votre frère (*a*) qui les avez marqués pendant nos lectures, & ce sont vos propres extraits que je copie.

» Honore ton père & ta mère, afin que tu pros-
» pères, & que tu vives long-tems sur la terre
» que l'Éternel ton Dieu va te donner (*b*) ....
» que chacun de vous craigne sa mère & son
» père. *Exode. Lévit. Deut.*

» Maudit soit celui qui a mépriſé son père &
» sa mère, & tout le peuple répondra *Amen.*
» *Exode. Deut. Lévit.*

» Quiconque maudira son père ou sa mère,
» sera puni de mort. *Exode.*

(*a*) S. A. S. Mgr. le Duc de Montpensier.

(*b*) Ce fut un des commandemens que Dieu dicta de vive voix à son peuple, & qu'il écrivit sur la pierre. C'est le seul commandement auquel il attache une promesse particulière de récompense, & la promesse qui intéresse le plus les hommes.

» Vous ne ferez aucun tort à la veuve ni à » l'orphelin : ſi vous les offenſez en quelque choſe, » ils crieront vers moi, j'écouterai leurs cris. » *Exode.*

» Lorſque vous verrez le bœuf ou la brebis » de votre frère égarés, vous ne paſſerez point » votre chemin ; mais vous les ramenerez à votre » frère ; quand il ne ſeroit point votre parent, » & quand même vous ne le connoîtriez pas. » Vous les menerez à votre maiſon, & ils y » demeureront juſqu'à ce que votre frère les » cherche & les reçoive de vous. Vous ferez le » même à l'égard de l'âne, ou du vêtement, ou » de quoi que ce ſoit que votre frère ait perdu ; » & quand vous l'aurez trouvé, vous ne le né- » gligerez point comme étant à un autre & non » à vous. Si vous voyez l'âne ou le bœuf de » votre frère tombé dans le chemin, vous ne » paſſerez point ſans vous en mettre en peine ; » mais vous l'aiderez à le relever. *Deut. chap.* 22.

» Vous ne livrerez point l'eſclave qui s'eſt ré- » fugié vers vous entre les mains de ſon maître ; » il demeurera auprès de vous où il lui plaira, » & il ſe tiendra en repos en l'une de vos villes,

» ſans que vous l'attriſtiez en aucune choſe. *Deut.* » *chap.* 23.

» Lorſque vous aurez coupé vos grains dans » votre champ, & que vous y aurez laiſſé une » javelle par oubli, vous n'y retournerez point » pour l'emporter; mais vous la laiſſerez prendre » à l'étranger, à la veuve, à l'orphelin, afin » que le Seigneur vous béniſſe dans toutes les » œuvres de vos mains. Dieu fait le même com- » mandement pour les fruits des oliviers, pour » la vigne, &c. *Deut.*

» Quand vous ſcierez les grains de votre terre, » vous ne les couperez point juſqu'au pied, & » vous ne ramaſſerez point les épis qui ſeront » reſtés; mais vous les laiſſerez pour les pauvres » & les étrangers. *Lévit. chap.* 23.

» Le prix du mercenaire qui vous donne ſon » travail, ne demeurera point chez vous juſqu'au » matin.

» Vous ne parlerez point mal du ſourd. *Lévit.* » *chap.* 19.

» Levez-vous devant ceux qui ont les cheveux » blancs : honorez la perſonne du vieillard. *Lévit.* » *chap.* 19.

On pourra juger, d'après cet extrait, ſi c'eſt

avec juſtice que les détracteurs de la Religion répètent depuis trente ans que ces Loix ſont *abſurdes*, *barbares*, *féroces*, &c. Mais ce n'eſt qu'en liſant ce Code divin tout entier, qu'on peut connoître à quel point ces calomnies ſont extravagantes. Les Loix qui aſſurent *les propriétés*, celles qui ſont relatives à la Police intérieure, à l'Agriculture &c. ne ſont pas moins admirables. « Dans quelle » Légiſlation ancienne, dit l'Auteur des *Lettres* » *de quelques Juifs*, trouvera-t-on rien de com- » parable à ces Loix en faveur des pauvres, & » à ces exhortations preſſantes de ſecourir tous » les malheureux? Quand on ſe les rappelle, ces » exhortations & ces Loix où l'humanité, la » bonté du cœur le plus tendre ſe fait ſi vive- » ment ſentir, peut-on, ſans ſouffrir, voir ce » grand homme & toute ſa légiſlation taxés de » férocité & de barbarie, par un Ecrivain célèbre » qui ſe dit impartial! ....»

CHAPITRE XIII.

Préceptes Philoſophiques, comparés aux préceptes contenus dans les Livres de l'ancien Teſtament & à la Morale Evangélique.

ON trouve dans l'Hiſtoire du Peuple de Dieu des traits particuliers de cruauté. Quelle eſt l'Hiſtoire qui n'en offre pas ? (*a*) On voit auſſi

(*a*) M. de Voltaire n'a jamais cité des Livres ſacrés que les traits de ce genre, & toujours en y joignant des circonſtances aggravantes de ſa propre invention. Très-ſouvent même il invente & le fait & les détails. Il a calomnié, de la manière la plus groſſière, tous les grands hommes de cette Nation & tous les Prophètes, ſans jamais citer un trait à leur avantage. Un ſeul exemple peut donner une idée de l'excès de ſa partialité. Quelles impiétés n'a-t-il pas dit au ſujet d'Eliſée, ce Prophète ſi bienfaiſant ! Cependant c'eſt ce même Prophète qui, à l'exemple d'Elie, ſon maître, fit un miracle en faveur d'une pauvre femme prête à périr de misère : ce fut lui qui multiplia des pains pour la nourriture d'un grand nombre de perſonnes : ce fut lui qui obtint, par ſes

dans les Livres ſacrés que des nations impies ont été exterminées par les ordres du Seigneur. Mais Dieu n'a-t'il pas le droit de juger & de punir les créatures qu'il a formées? Afin de rendre odieuſe l'ancienne Loi, les détracteurs de la Religion ont affecté de confondre deux choſes très-différentes, les ordres particuliers que Dieu donnoit lui-même (dans ces tems où il daignoit ſe manifeſter par des prodiges éclatans), & les Loix générales qu'il preſcrivoit; & ce ſont d'après ces Loix ſeules, d'après ces préceptes invariables, qu'on doit juger la Religion. Les Loix ſont ſages, douces, bienfaiſantes, les préceptes admirables, les dogmes ſublimes : voilà des vérités inconteſtables. Cette Religion mérite donc le reſpect & la vénération des incrédules mêmes, quand

---

prières, un fils à la Sunamite, dont il avoit reçu l'hoſpitalité, & qui, quelque tems après, reſſuſcita cet enfant. Ce fut lui qui rendit ſaines les eaux de Jéricho, qui guérit de la lèpre un Général ennemi, & qui refuſa tous ſes préſens; ce fut lui qui, ayant en ſon pouvoir l'armée des Syriens, une armée ennemie, non-ſeulement ne voulut pas que l'on tuât un ſeul de ces ennemis, mais leur fit ſervir un feſtin, n'en retint aucun priſonnier, & les renvoya tous à leur maître, &c.

ils

ils ſeront exempts de partialité ? C'eſt un grand triomphe pour la Religion qu'on n'ait jamais pu l'attaquer qu'en la calomniant. On ne citera pas un ſeul de ſes détracteurs qui n'ait eu recours à ces indignes moyens. Eh quoi ! prétendus Sages, qui voulez, dites-vous, m'éclairer, montrez-moi du moins quelque apparence d'impartialité ; convenez qu'il y a de belles choſes dans cette Légiſlation que vous critiquez ; ayez l'air d'admirer quelques-uns de ſes préceptes ; mêlez adroitement l'éloge à la calomnie, cet air de candeur ſéduiroit peut-être. Mais non : vous montrez un acharnement inconcevable, vous dénaturez tout, vous condamnez tout, & je ne vois dans vos déclamations que des menſonges groſſiers & un emportement furieux. Vous croyez donc que vos lecteurs vous croiront ſans aucun examen ; vous êtes donc perſuadés qu'ils n'ont jamais lu les Livres ſacrés, & qu'ils ne liront de leur vie les réfutations de vos pernicieux ouvrages ? Vous avez compté ſur leur ignorance & leur crédulité, ſur le pouvoir des paſſions que vous favoriſez !.... Hélas ! vous pourrez recueillir un moment le funeſte fruit de ces odieux calculs ; mais vous ne détruirez point l'empire éternel de la vérité ; &

vous laiſſerez après vous des noms ſouillés & des réputations flétries.

Vous devez vous rappeller, MONSEIGNEUR, qu'en liſant les Livres ſacrés nous avons ſouvent fait cette réflexion, qu'il eſt bien étrange qu'une Religion qui offre une morale & des préceptes ſi utiles au bonheur du genre humain, puiſſe avoir des ennemis ! Quel intérêt les hommes de toutes les claſſes, & ſur-tout les pères de famille, n'ont-ils pas à ſoutenir les droits ſacrés de cette Religion ſi ſainte ! O vous, inſenſés, qui donnez à vos enfans le funeſte exemple du mépris de la Religion, vous qui dédaignez d'élever des Chrétiens, & qui voulez former des *Philoſophes*, que de regrets amers vous vous préparez ! Si vos enfans ſe livrent aux excès que produiſent les paſſions impétueuſes, aurez-vous le droit de vous en plaindre ? A vos inconſéquentes repréſentations, ils répondront *philoſophiquement : Les paſſions ſobres font les hommes communs..... C'eſt le comble de la folie que de ſe propoſer la ruine des paſſions....* (*a*) *Loin de nous tous ces pédans épris d'une fauſſe idée de perfection. Rien de plus dange-*

(*a*) *Penſées Philoſophiques.*

reux dans un état que tous ces moraliſtes déclamateurs & ſans eſprit, qui, concentrés dans une petite ſphère d'idées, répètent continuellement ce qu'ils ont entendu dire à leurs Mies, recommandent ſans ceſſe la modération des deſirs, & veulent en tous les cœurs anéantir les paſſions. Le ſentiment eſt l'ame des paſſions. Or, le ſentiment n'eſt point libre; ce n'eſt point parce qu'on le veut qu'on aime ou qu'on hait; il ne peut donc être criminel. (*a*) D'après ce principe répété dans tant d'ouvrages philoſophiques, quels égaremens, quels excès pourrez-vous condamner dans vos enfans? Et qu'objecterez-vous à cette définition du bonheur? *Le bonheur, c'eſt une ſenſation agréable, un bien-être, un plaiſir, en un mot tout ce qui flatte le corps. Voilà le ſeul pilote qui conduiſe à la félicité. Les objets étrangers, la vérité, le ſavoir, la vertu ne ſont que des biens d'idée, des cauſes extrinſeques*, &c. (*b*). Que pourrez-vous oppoſer à ces maximes philoſophiques? Parlerez-vous de raiſon? On vous répondra, *qu'il faut donner à la raiſon la nature pour guide,*

(*a*) *De l'Eſprit.*

(*b*) *Les Mœurs.*

& ne point ſe priver de ce qui fait plaiſir. (*a*) Hazarderez-vous quelques lieux communs ſur la gloire, le devoir, &c ? On vous dira, *que l'ame eſt mortelle.... qu'il faut ſonger au corps avant de ſonger à l'ame.*, ...*ſe borner au préſent, qui ſeul eſt en notre pouvoir ; c'eſt un parti digne du ſage* (*b*).

Si l'un de vos fils eſt méchant, ſi, pour ſatisfaire ſes goûts, il emploie des moyens injuſtes, s'il opprime, s'il perſécute ſes ſemblables, aurez-vous même alors le droit de lui citer cette maxime tirée de la Loi naturelle : *Ne fais point à autrui ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît ?* Il vous répondroit que la Philoſophie a découvert que ce n'eſt-là qu'une maxime *de juſtice raiſonnée*, & que la Loi naturelle dit ſeulement : *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il eſt poſſible* (*c*). Ainſi quand *ſon bien* exigera qu'il *faſſe beaucoup de mal*, qu'aurez-vous à dire ? D'ailleurs, ſi vous le pouſſiez, il vous prouveroit de plus que la Loi naturelle n'eſt qu'une chimère : *Une ame mortelle*

(*a*) *Diſcours ſur la vie heureuſe.*

(*b*) *Même diſcours.*

(*c*) J. J. Rouſſeau. *Diſcours ſur l'inégalité des hommes.*

n'a point de devoirs ; on croit lui faire beaucoup d'honneur de vouloir la décorer d'une prétendue Loi née avec elle, comme de tant d'autres idées acquiſes ; elle n'eſt point la dupe de cet honneur-là. Une ame bien organiſée, contente de ce qu'elle eſt, & ne pouſſant pas ſes vues plus loin, dédaigne tout ce qu'on lui accorde au-deſſus de ce qui lui appartient en propre, & ſe réduit au ſentiment (*a*). D'après ces principes, il ne ſera que conſéquent en niant formellement l'exiſtence de la vertu, en ne la conſidérant que comme une convention qui doit varier ſuivant les tems & les circonſtances, & qui ne peut avoir pour baſe que l'intérêt perſonnel. *L'intérêt eſt l'unique juge de probité..... On doit regarder les actions comme indifférentes en elles-mêmes, ſentir que c'eſt au beſoin de l'état à déterminer celles qui ſont dignes d'eſtime ou de mépris, & enfin au Légiſlateur, par la connoiſſance qu'il doit avoir de l'intérêt public, à fixer l'inſtant où chaque action ceſſe d'être vertueuſe & devient vicieuſe* (*b*). Ainſi donc votre Elève, *regardant les actions comme indifférentes en elles-mêmes*, n'aura d'horreur ni même d'éloi-

(*a*) *Diſcours ſur la vie heureuſe.*

(*b*) *De l'Eſprit.*

gnement pour aucune ; ce qui, joint aux paſſions violentes & au principe de mépriſer *les pédans* qui recommandent la modération dans les deſirs, pourra le mener loin. Direz-vous que ces fortes paſſions, après beaucoup d'écarts, pourront produire de grandes choſes, des actions éclatantes ? Oubliez-vous qu'il ne croit ni à la liberté de l'homme (*a*), ni à l'immortalité de l'ame, ni à la vertu, & que ſes maîtres lui ont appris que le plaiſir & la volupté ſont les ſeuls biens véritables. Ils lui apprennent encore *que l'homme qui ſacrifie ſes plaiſirs, ſes habitudes & ſes plus fortes paſſions à l'intérêt public..... eſt impoſſible* (*b*). De telles idées ne doivent pas naturellement former d'excellens citoyens, d'autant plus que les Philoſophes modernes déclament avec violence contre toute eſpèce d'autorité (*c*). Tous les

---

(*a*) Voici ſur ce point une ſentence philoſophique : *En s'abandonnant à ſon caractère, on s'épargne du moins les efforts inutiles qu'on fait pour y réſiſter.* De l'Eſprit.

(*b*) Même Ouvrage.

(*c*) Voyez *Diſcours ſur l'origine de l'inégalité des hommes*, de Rouſſeau. *Le Code de la Nature.* Les Ouvrages intitulés : *de l'Eſprit ; Révolution de l'Amérique ; le Prophète Philoſophe ; de l'Homme, de ſes facultés & de*

hommes *doivent être égaux*, tous les biens doivent être en commun, toute *propriété* eſt une *uſurpation*, *tout maître eſt un tyran.* Les peuples qui ſouffrent cette tyrannie *ſont des imbéciles*, &c. Voilà les grandes idées que donne la Philoſophie ! Une ſemblable doctrine doit trouver peu de protecteurs parmi les Rois & les Souverains ; mais vous, père de famille, n'avez-vous pas autant d'intérêt à la rejeter ? Et ſi votre fils unique, énervé par ſes excès, fatigué du monde & de la vie, éprouve la tentation de ſe délivrer d'un fardeau inſupportable, quel frein pourra le retenir ? Il eſt athée, ou, s'il croit qu'il exiſte un Dieu, il ſe croit ſûr d'en obtenir le pardon, du crime même le plus atroce. D'ailleurs regardera-t'il le ſuicide comme un crime ? tant de Philoſophes modernes l'ont approuvé, entr'autres un des plus fameux de ce ſiècle. Votre fils ignorera-t'il que ce grand Philoſophe trouve injuſtes les

---

ſon éducation ; le Militaire Philoſophe ; Hiſtoire Philoſophique & Politique de l'établiſſement des Européens dans les deux Indes, & tant d'autres Ouvrages de ce genre, non-ſeulement remplis d'impiété, mais encore des déclamations les plus ſéditieuſes.

loix qui puniſſent le ſuicide; qu'il établit « que » tout malheureux peut mettre fin à ſes peines; » que le Prince & la Société n'ont aucun droit » d'exiger que l'on conſerve ſes jours pour leur » être utile, & que Dieu lui-même ne peut con- » damner à recevoir des graces qui accablent en » prolongeant l'exiſtence (*a*).

Et ſi vous avez des filles, & que leur faſte inſenſé ruine la famille, *la Philoſophie* ſaura leur fournir des raiſons & des excuſes qui vous confondront ſi vous oſiez vous plaindre; elles vous diroient: *Les femmes ſages, en faiſant des largeſſes à des mendians ou à des criminels, ſont moins bien conſeillées par leurs Directeurs, que les femmes galantes par le deſir de plaire : celles-ci nourriſſent des citoyens utiles, celles-là des hommes inutiles ou même les ennemis de la Nation.* (*b*). Il faut avouer que ſans la Philoſophie on n'auroit jamais découvert qu'une femme qui donne l'aumône aux pauvres, & qui va por - des ſecours aux pri-

(*a*) *Lettres Perſanes.* L'Auteur *de l'Eſprit* dit auſſi: *Les hommes qui ſe donnent la mort par dégoût pour la vie, méritent preſqu'autant le nom de ſages que de courageux.*

(*b*) *De l'Eſprit.*

ſonniers renfermés dans des cachots, ne fait que de mauvaiſes actions; tandis que la femme qui ruine ſon mari & ſes enfans pour enrichir une Marchande de modes, fait une ſi belle action, que tous les Confeſſeurs devroient conſeiller à leurs pénitentes de ſuivre ce patriotique exemple. Ceci d'ailleurs nous apprend encore une choſe conſolante, c'eſt qu'il y a beaucoup plus d'excellentes Citoyennes qu'on ne le croyoit avant cette découverte. Enfin, ſi les mœurs de vos filles vous déshonorent, vous les verrez encore ſans honte & ſans remords, ſoutenir que *la pudeur n'eſt qu'un préjugé, ou une fauſſeté;* que les femmes ſans mœurs ſont les ſeules qui *puiſſent être utiles à l'Etat; que la débauche n'eſt point une tache à la gloire; que la corruption des mœurs n'eſt point incompatible avec la grandeur & la félicité d'un Etat* (*a*); qu'enfin, comme il eſt poſſible

(*a*) *De l'Eſprit.* On trouve dans *les Mœurs*, p. 239, un paragraphe ſur les égaremens de l'amour, qu'il n'eſt pas poſſible de rapporter, ainſi que tant d'autres morceaux philoſophiques de ce genre, que je n'ai pu citer par la même raiſon. Le réſultat de ce paragraphe, eſt qu'*une union fondée ſur la tendreſſe*, eſt *une union plus pure, plus ſainte, plus eſtimable* que le mariage.

qu'un homme qui *a volé*, *calomnié*, *abjuré ſa Religion par des vues d'intérêt*, *& mis tous ſes enfans à l'hôpital*, &c., ſoit le *meilleur & le plus vertueux des hommes*; il ſe peut auſſi qu'une femme, ſans aucune pudeur, ſans aucun principe, une femme qui compte ſon laquais parmi ſes amans, ait cependant *une ame pure*, *une ame divine*, *angélique & céleſte* (*a*). Voilà ce que les Philoſophes de ce ſiecle, & les plus célèbres ont appris, ont enſeigné!.... Croyez-vous que l'autorité paternelle & les tendreſſes du ſang puiſſent avoir quelque influence ſur la conduite de vos enfans? Mais ces enfans philoſophes ne croient-ils pas que dans *les grands principes de l'intérêt de la Patrie*, il eſt utile d'éteindre l'amour paternel & filial; que tous ces liens de père & d'enfans peuvent nuire à ceux de citoyens, & produiſent ſeulement *des vices ſous l'apparence de vertus de petites ſociétés*, *dont les intérêts preſque toujours oppoſés à l'intérêt public*, *éteindroient à la fin dans les ames toute eſpece d'amour pour la Patrie.... On ne peut ſouſtraire les peuples à ces calamités, qu'en briſant entre les hommes tous les liens de la parenté*,

(*a*) *Confeſſions de J. J. Rouſſeau.*

& en déclarant les citoyens enfans de l'Etat. C'eſt le ſeul moyen d'étouffer les vices, &c. (*a*) D'ailleurs les ſentimens de la nature ne ſont que des illuſions, des préjugés; on n'aime plus ſes enfans *dès qu'ils ont atteint l'âge de l'indépendance.... Alors le père ne voit en eux que des héritiers avides*,... & s'il aime ſes petits fils, *c'eſt qu'il les regarde comme les ennemis de ſes ennemis.* (*b*) Ajoutons encore que toute eſpece de *dépendance étant injuſte, le fils ne dépend pas plus du père, que celui-ci de ſa progéniture* (*c*). En un mot, *pour l'amour filial..... il n'eſt pas d'une obligation ſi générale qu'il ne puiſſe être ſuſceptible de diſpenſe..... Un père dont on n'éprouve que des témoignages de haine, toute la diſtinction qu'on lui doit, c'eſt de le traiter en ennemi reſpectable* (*d*). Ainſi donc ſi votre fils eſt mécontent de vous, s'il prend une ſévérité paternelle pour des *témoignages de haine, il vous traitera en ennemi!* Un Chrétien doit non-ſeulement pardonner à ſes ennemis; mais leur rendre

---

(*a*) *De l'Eſprit.*

(*b*) *De l'Eſprit.*

(*c*) *Code de la Nature.*

(*d*) *Les Mœurs.*

le bien pour le mal. Un Philoſophe a d'autres maximes. Selon les modernes, *les grandes ames ſont celles qui ſavent le mieux haïr. Les honnêtes gens ſont les ſeuls qui ne ſe réconcilient jamais ; les fripons ſavent nuire ou ſe venger ; mais ils ne ſavent point haïr* (*a*). La haine eſt donc une vertu, & particulièrement la vertu des grandes ames. Les Philoſophes modernes ont montré cette prétendue grandeur en déchirant, en calomniant, en perſécutant leurs ennemis : vous ſerez donc traverſé par votre fils ; il cherchera, il ſaiſira tous les moyens de ſe venger de vous..... Infortuné père, aurez-vous du moins un ami tendre & fidèle pour eſſuyer vos larmes!.... Que dis-je, peut-être hélas! une Philoſophie auſſi fauſſe qu'inhumaine vous ravit-elle encore cette conſolation ſi néceſſaire! Ah! celui qui ne voit dans la vertu qu'une invention humaine, ne doit pas croire à

(*a*) *Vie de M. Turgot*, pag. 288, ouvrage très-*philoſophique*, contre la Religion & le Gouvernement, où l'on a franchi toutes les bornes que juſqu'ici le ſeul bon ſens avoit preſcrites à l'éloge & à la ſatyre. J'ai annoncé que je ne critiquerois aucun Auteur vivant dans ma Patrie ; mais celui-ci ne ſe nomme point ; rien, pas même ſa manière d'écrire, ne prouve qu'il ſoit François.

l'amitié ! Cette liaiſon ſi pure & ſi douce ne lui paroît ſans doute qu'un commerce mercenaire, dont l'intérêt eſt l'unique baſe. Il ne rougit pas de dire *qu'un homme d'eſprit, en prédiſant l'inſtant où deux amis ceſſeront de s'être utiles, peut calculer le moment de leur rupture, comme l'Aſtronome calcule le moment de l'éclipſe* (*a*). Pour moi, je l'avoue comme mère & comme inſtitutrice, je n'ai pu, ſans frémir, entendre cet affreux langage. Auſſitôt que mes enfans ont pu me comprendre, je me ſuis hâtée de leur dire avec l'Apôtre : *Prenez garde que quelqu'un ne vous ſéduiſe par la Philoſophie & par de vaines ſubtilités* (*b*). J'ai mis entre leurs mains les livres ſacrés : pouvois-je leur

---

D'ailleurs, un anonyme qui ne ſe cache que pour attaquer impunément, ne mérite aucun égard. Ainſi, je ferai encore, dans les Chapitres ſuivans, quelques citations tirées de cet Ouvrage.

(*a*) *De l'Eſprit.* Je vais ſuſpendre pour un moment ces odieuſes citations, dont tout le monde peut vérifier la ſcrupuleuſe exactitude. Mais je les reprendrai bientôt, & ce que je citerai encore dans le Chapitre du fanatiſme philoſophique, ſurpaſſe infiniment la folie & la dépravation de tout ce qu'on vient de lire.

(*b*) *Epîtres de S. Paul aux Coloſſiens*, Chap. 2.

offrir des leçons plus fortes, plus détaillées, plus touchantes sur le respect & l'amour filial ? Comparons ces préceptes divins à ceux de la Philosophie. « Ecoutez, mon fils, les instructions » de votre père.... *Prov. chap. 1.* Celui qui afflige » son père & met en fuite sa mère, est infame & » malheureux. *Prov. chap. 19.* Celui qui dérobe » son père & sa mère, & dit que ce n'est pas un » péché, a part au crime des homicides. *Chap. 28.*

» Celui qui honore sa mère est comme un homme » qui amasse un trésor... Celui qui honore son père » trouvera sa joie dans ses enfans, & il sera exaucé » au jour de sa prière. Celui qui honore son père » jouira d'une longue vie... Celui qui craint le Sei- » gneur honorera son père & sa mère, & il servira » comme ses maîtres ceux qui lui ont donné la vie. » Honorez votre père par actions, par paroles & par » toute sorte de patience... La bénédiction du père » affermit la maison des enfans, & la malédiction » de la mère la détruit jusqu'aux fondemens... Mon » fils, soulagez votre père dans sa vieillesse, & ne » l'attristez point durant sa vie : que si son esprit » s'affoiblit, supportez-le, & ne le mépriſez pas » à cause de l'avantage que vous avez sur lui ; car » la charité dont vous aurez usé envers votre

» père ne ſera point miſe en oubli. Dieu vous ré-
» compenſera pour avoir ſupporté les défauts de
» votre mère. Il vous établira dans la juſtice, il ſe
» ſouviendra de vous au jour de l'affliction, & vos
» péchés ſe fondront comme la glace en un jour ſe-
» rein. Combien eſt infame celui qui abandonne ſon
» père, & combien eſt maudit de Dieu celui qui
» aigrit l'eſprit de ſa mère! *Eccléſiaſtique, chap. 3.*

» Enfans, obéiſſez à vos pères & à vos mères en
» ce qui eſt ſelon le Seigneur, car cela eſt juſte.
» Honorez votre père & votre mère (*c'eſt le premier*
» *des commandemens auquel Dieu ait joint une pro-*
» *meſſe*,) afin que vous ſoyez heureux, & que
» vous viviez long-tems ſur la terre. *S. Paul aux*
» *Ephéſiens, chap. 6.* Enfans, obéiſſez en tout à
» vos pères & mères, car cela eſt agréable au Sei-
» gneur. *S. Paul aux Coloſſiens, chap. 3.*

» Profitez de mes leçons, dit le ſage, de peur
» que vous ne diſiez un jour: Pourquoi ai-je déteſté
» la diſcipline: & pourquoi mon cœur ne s'eſt-il
» point rendu aux remontrances qu'on m'a faites?
» Pourquoi n'ai-je point écouté la voix de ceux qui
» m'enſeignoient, ni prêté l'oreille à mes maîtres?
» *Prov. de Salomon, chap. 5.* Celui qui aime la
» correction aime la ſcience, mais celui qui hait
» les réprimandes, eſt inſenſé. *Prov. chap. 12.* ».

Un enfant religieux qui reçoit de tels commandemens, de telles exhortations, & qui croit les tenir de Dieu même, pourra-t-il manquer de docilité, de reſpect & de tendreſſe pour les auteurs de ſes jours ? .... Inſtituteur Philoſophe, quelque vertueux que vous ſoyez, l'autorité de vos leçons ſera frivole & vaine. Donnerez-vous comme des loix ſacrées vos ſentimens, vos opinions ? Pourquoi votre élève accorderoit-il à la raiſon d'un homme cet empire abſolu ſur la ſienne ? Non, vous n'avez que le droit d'exhorter, l'inſtituteur chrétien a celui de commander ſouverainement. Il eſt l'interprète du Ciel : ce n'eſt point un être fragile & mortel, un être ſujet à l'erreur que le diſciple écoute, c'eſt la voix de Dieu qu'il entend, ce ſont ſes ordres qu'il reçoit ; c'eſt l'auteur de l'univers qui lui parle, qui lui preſcrit ſes devoirs, c'eſt lui qui le ménace, & qui lui promet des récompenſes éternelles. Euſſiez-vous les talens de Rouſſeau, vous n'aurez ſur votre élève qu'une autorité foible & paſſagère ; & la mienne ſera ſans bornes, le principe en eſt ſacré. J'ai ſu à la fois frapper l'imagination de mon élève, toucher ſon cœur, convaincre ſa raiſon. Dans ſon enfance revêtue à

ſes

ſes yeux d'un caractère auguſte, j'ai ſubjugué ſon reſpect en obtenant ſon amour ; j'étois pour lui ce que fut Moïſe pour les Hébreux, je lui faiſois connoître les volontés du Ciel, ſes décrets immuables & les prodiges de ſa puiſſance. J'exhortois, je commandois, je puniſſois au nom de Dieu ; tous mes diſcours avoient du poids, toutes mes actions étoient frappantes ; on m'écoutoit avec admiration, je n'étois que l'organe d'une voix ſuprême ; on m'obéiſſoit aveuglément ; & ſi l'on avoit oſé murmurer en ſecret, *Dieu le ſait*, diſoit-on, *que l'aveu répare la faute.* Sans ce pouvoir abſolu, on ne peut ni donner des leçons frappantes, ni produire des impreſſions profondes, ineffaçables. On oublie les diſcours d'un homme ; mais lorſqu'on a cru fermement pendant quinze ans entendre Dieu lui-même, les principes reçus ſeront toujours reſpectés. Et quels principes ! Combien ils ſont purs & ſublimes ! Non, mes filles ne penſeront point que la *pudeur eſt un préjugé*, & que les profuſions & le faſte d'une coquette ſoient plus méritoires que les aumônes d'une femme charitable. Mes filles croiront toujours que la « femme ſainte & pleine de pu-» deur eſt une grace qui paſſe toute grace ; que tout

» le prix de l'or n'eſt rien au prix d'une femme vrai-
» ment chaſte. *Eccl. ch. 26.* Que la femme modeſte
» ſera élevée en gloire. *Prov. ch. 11.* Elles n'oublie-
» ront point cette peinture charmante d'une femme
» eſtimable : Comme le Soleil s'élevant dans le Ciel
» qui eſt le trône de Dieu, éclaire, embellit l'uni-
» vers, ainſi le viſage d'une femme vertueuſe eſt l'or-
» nement de ſa maiſon. *Eccl. ch. 26.* & ce portrait ſi
» touchant : Elle a cherché la laine & le lin, & elle a
» filé avec des mains ſages & ingénieuſes.... Elle a
» ouvert ſa *main à l'indigent*, elle a étendu ſes bras
» vers le pauvre.... La grace eſt trompeuſe & la
» beauté eſt vaine. La femme qui craint le Seigneur,
» eſt celle qui ſera louée ». *Prov. ch. 31.*

Mes enfans ne regarderont point les liens du ſang comme nuiſibles à l'Etat, & l'amitié comme une chimère. Ils m'aimeront toujours, & la plus tendre union ſubſiſtera éternellement entr'eux. A l'imitation du Sauveur, je leur ai dit : « Je vous
» fais un commandement... qui eſt de vous en-
» tr'aimer & de vous aimer les uns les autres comme
» je vous ai aimés. La marque à laquelle tout le
» monde reconnoîtra que vous êtes mes Diſciples,
» c'eſt l'amour que vous aurez les uns pour les
» autres. *Ev. de S. Jean, ch. 13.* Le frère qui eſt

» aidé par ſon frère, eſt comme une ville forte.
» *Prov. ch. 18.* Qu'il eſt avantageux & qu'il eſt doux
» à des frères de vivre dans l'union. *Pſ. de David*,
» *133.* Ne dites pas à votre ami, allez & revenez, je
» vous donnerai demain, lorſque vous pouvez lui
» donner à l'heure même ». *Prov. ch. 3.* Mes Diſciples n'adopteront jamais les maximes déteſtables qui établiſſent que le bonheur n'eſt autre choſe *que le plaiſir & ce qui flatte le corps ; que la vérité, la vertu ne ſont que des biens d'idée ; qu'il y a de la grandeur dans la haine ; que c'eſt une petiteſſe de recommander la modération dans les deſirs.* Voici des maximes bien différentes que la Religion a gravées dans leurs cœurs : « La
» ſageſſe eſt plus eſtimable que ce qu'il y a de plus
» précieux, & tout ce qu'on deſire le plus ne lui peut
» être comparé. *Prov. ch. 8.* Le fruit de la modéra-
» tion eſt la crainte du Seigneur, les richeſſes, la
» gloire & la vie. *Prov. ch. 22.* Les Sages poſſéde-
» ront la gloire, l'élévation des inſenſés ſera leur
» confuſion. *Ch. 3.* Que ſert à l'inſenſé d'avoir de
» grands biens, puiſqu'il ne ſauroit en acheter la ſa-
» geſſe ? *Ch. 17.* La Sageſſe eſt pleine de lumières,
» & ſa beauté ne flétrit point. Ceux qui l'aiment,
» la découvrent aiſément, & ceux qui la cherchent

» la trouvent. *La ſageſſe, ch. 6.* Ne vous réjouiſ-
» ſez point quand votre ennemi ſera tombé.... Si
» votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a
» ſoif, donnez-lui à boire. *Prov. ch. 24 & 25.* Si
» quelqu'un dit : j'aime Dieu, & qu'il haïſſe ſon
» frère, c'eſt un menteur. 1e. *Ep. de S. Jean, ch. 4.*
» Il eſt bon que vous ſouteniez le juſte; mais ne
» retirez pas auſſi votre main de celui qui ne l'eſt
» pas. *Eccl. ch. 7.* Ayez ſoin de vous procurer une
» bonne réputation : car ce vous ſera un bien plus
» ſtable que mille tréſors grands & précieux. La
» bonne vie n'a qu'un certain nombre de jours, la
» réputation demeure éternellement. *Eccl. ch. 14.*
» Le ſentier des juſtes eſt comme une lumière
» brillante qui s'avance & qui croît juſqu'au jour
» parfait. La voie des méchans eſt pleine de té-
» nèbres; ils ne ſavent où ils tombent. *Prov. ch. 4.*
» Le méchant diſparoît comme une tempête qui
» paſſe. Le juſte ſera comme un fondement éter-
» nel... L'attente des juſtes, c'eſt la joie; mais l'eſ-
» pérance des méchans périra. *Prov. ch. 10.* Heu-
» reux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils
» verront Dieu; heureux ceux qui ſont pacifiques,
» parce qu'ils ſeront appelés enfans de Dieu. *S.*
» *Matt. ch. 5.* Heureux celui qui ſouffre patiem-

» ment les afflictions, parce qu'après avoir été » éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu » a promise à ceux qui l'aiment » ! *Ep. de S. Jacques, ch. 5.* Mes Elèves, loin de n'aimer que l'indépendance, rechercheront les conseils, écouteront avec joie les exhortations, même les plus sévères; ils savent, « que celui qui garde la dis- » cipline, est dans le chemin de la vie; mais que » celui qui néglige les réprimandes, s'égare... Que » l'homme corrompu n'aime point celui qui le » reprend, & ne va point trouver les sages ». *Prov. ch. 10 & 15.* Ils n'auront point cet orgueil insensé qu'on a tant reproché aux philosophes de tous les tems, & sur-tout à ceux de ce siècle. Ils savent encore, « qu'où sera l'orgueil, là aussi sera » la confusion; mais qu'où est l'humilité, là est pa- » reillement la sagesse.... Que le Seigneur détruira » la maison des superbes. *Prov. ch. 11 & 15.* Que le » commencement de l'orgueil de l'homme est de » commettre une apostasie à l'égard de Dieu, parce » que son cœur se retire de celui qui l'a créé : car le » principe de tout péché est l'orgueil; que l'orgueil » n'a point été créé avec l'homme, non plus que la » colère avec le sexe des femmes ». *Eccl. ch. 18.* Ils se souviendront de ce discours du vieux Tobie :

» Ne ſouffrez jamais que l'orgueil domine ou dans » vos penſées ou dans vos diſcours ; car c'eſt par » l'orgueil que tous les maux ont commencé (*a*). » Et qu'enfin, les fruits de l'Eſprit-Saint ſont la » charité, la joie, la paix, la patience, l'huma- » nité, la bonté, la longanimité, la douceur, la » foi, la modeſtie, la tempérance, la chaſteté ». *Ep. de Saint Paul aux Galates, ch. 5.*

Ces leçons, ces exhortations ne ſont pas *philoſophiques*, mais elles ſont pures & ſublimes. Les philoſophes ſe vantent beaucoup d'avoir loué *la bienfaiſance ;* la Religion fait mieux, elle la commande. Les exclamations, les éloges de quelques hommes auront-ils donc plus de poids que les ordres de Dieu? Moraliſtes & Philoſophes, qu'avez-vous dit ſur ce ſujet, que l'on puiſſe comparer à ces préceptes divins?

« Celui qui a pitié du pauvre, prête au Seigneur à » intérêt... Celui qui ferme l'oreille au cri du » pauvre, criera lui-même & ne ſera point » écouté. *Prov. ch. 19 & 21.* Ne détournez point » vos yeux du pauvre ; & ne donnez point ſujet à

(*a*) La rebellion de Satan, la chûte du premier homme.

» ceux qui vous demandent de vous maudire der-
» rière vous; car celui qui vous maudit dans
» l'amertume de ſon ame, ſera exaucé dans ſon
» imprécation, & il ſera exaucé par celui qui
» l'a créé... Mon fils, ne mêlez point des reproches
» au bien que vous faites, & ne joignez jamais à
» votre don des paroles triſtes & affligeantes... la
» douceur des paroles ne paſſe-t-elle pas le don
» même? mais les deux ſe trouvent dans l'homme
» juſte. *Eccl. ch. 4 & 18.* Faites l'aumône de votre
» bien, & ne détournez votre viſage d'aucun
» pauvre; car, de cette ſorte, le Seigneur ne dé-
» tournera point non plus ſon viſage de deſſus
» vous. Soyez charitable en la manière que vous
» le pourrez. Si vous avez beaucoup de bien,
» donnez beaucoup. Si vous avez peu, ayez ſoin
» de donner de ce peu même de bon cœur; car
» vous vous amaſſerez ainſi un grand tréſor & une
» grande récompenſe pour le jour de la néceſſité,
» parce que l'aumône délivre de tout péché & de
» la mort, & qu'elle ne laiſſera point tomber l'ame
» dans les ténèbres. L'aumône ſera le ſujet d'une
» grande confiance devant le Dieu Suprême pour
» tous ceux qui l'auront faite... Mangez votre pain
» avec les pauvres & ceux qui ont faim, & cou-

» vrez de vos vêtemens ceux qui ſont nuds.... *Tobie.*

» Ordonnez aux riches de ce monde de n'être » point orgueilleux.... d'être charitables, & de » ſe rendre riches en bonnes œuvres, de donner » de bon cœur, de faire part de leurs biens aux » pauvres ». *Ep. de S. Paul à Timothée, ch. 6.*

» Ne négligez pas l'hoſpitalité..... Souvenez- » vous de ceux qui ſont dans les chaînes, comme » ſi vous y étiez vous-même avez eux; & de ceux » qui ſouffrent, comme étant vous-même dans » un corps mortel. *Ep. de S. Paul aux Hébreux,* » *ch. 13.* Donnez à celui qui vous demande, & » n'évitez point celui qui veut emprunter de vous. » *Evangile de S. Matthieu, ch. 5.* Prenez bien garde » de ne point faire vos bonnes œuvres devant les » hommes, afin qu'ils vous voient, autrement » vous n'en recevrez point la récompenſe de » votre père qui eſt dans le Ciel ». *S. Matthieu, ch. 6.* Jéſus-Chriſt, au jour du jugement, dira à ceux qui ont donné des vêtemens aux pauvres, délivré des priſonniers, viſité des malades, nourri les indigens : « Vous êtes bénis de mon père; » venez, poſſédez le Royaume qui vous a été » préparé dès le commencement du monde; car

» j'ai eu faim, & vous m'avez donné à manger ;
» j'ai eu ſoif, & vous m'avez donné à boire; je
» n'avois point de logement, & vous m'avez
» logé; j'étois nud, & vous m'avez revêtu ;
» j'étois malade, & vous m'avez viſité; j'étois
» en priſon, & vous êtes venus me voir ... Autant
» de fois que vous avez rendu ces devoirs.... c'eſt
» à moi-même que vous les avez rendus.... Autant
» de fois que vous avez manqué de le faire.....
» vous avez manqué de le faire à moi-même ».
S. Matthieu, ch. 25. Que l'on ajoute à ces commandemens tous ceux du même genre, que j'ai déjà cités, tirés du Deutéronome & du Lévitique, & l'on ne pourra s'empêcher de convenir que la philoſophie n'a jamais rien dit d'auſſi énergique, d'auſſi touchant. Mais, s'écrient les philoſophes, nous avons dit les plus belles choſes du monde ſur la tolérance ! Ce que vous avez dit de *beau*, vous l'avez tiré d'un moraliſte chrétien que vous avez copié, ſans le citer. Croyez-vous avoir mieux parlé que l'immortel Fénélon, ſur l'indulgence que l'humanité doit aux foibleſſes & aux erreurs des hommes ? Et cet Ecrivain, à jamais illuſtre, cet Ecrivain, dont la vertu égale le géme, n'a offert des leçons ſi utiles, des préceptes ſi

bienfaiſans, que parce qu'il a puiſé tous ſes principes dans l'Evangile. Véritables amis de la tolérance, voulez-vous trouver dans toute ſa pureté cet eſprit de paix & de douceur ſi néceſſaire à la félicité du genre humain? Ouvrez l'Evangile, écoutez ces inſtructions ſacrées.

« Heureux ceux qui ſont miſéricordieux, parce » qu'ils ſeront traités avec miſéricorde! *S. Matth.* » *ch. 5*..... Réjouiſſez-vous avec ceux qui ſont » dans la joie, pleurez avec ceux qui pleurent... » Vivez en paix, s'il ſe peut, & autant qu'il eſt » en vous, avec toute ſorte de perſonnes. *Ep. de* » *S. Paul aux Rom.*, *ch.* 12. Faiſons du bien à tout » le monde, mais principalement à ceux qui ſont » entrés par la foi dans la famille du Seigneur. » *S. Paul aux Galates*, *ch.* 6.

» Traitez avec charité celui qui eſt encore foible » dans la foi, ſans vous amuſer à conteſter avec » lui. *Ep. ch.* 14. Nous devons, nous qui ſommes » les plus forts, ſupporter les foibleſſes des in- » firmes. *Même Ep. ch.* 15.

» Quand je parlerois toutes les langues des » hommes & des Anges même, ſi je n'ai point la » charité, je ne ſuis que comme un airain ſonnant » & une cymbale retentiſſante. Quand j'aurois le

» don de prophétie, que je pénétrerois dans les » myſtères, & que je poſſéderois toutes les ſcien- » ces, & quand j'aurois toute la foi poſſible, juſ- » qu'à tranſporter les montagnes, ſi je n'ai pas la » charité, je ne ſuis rien..... La charité eſt pa- » tiente, elle eſt douce & bienfaiſante: la charité » n'eſt point envieuſe, elle n'eſt point téméraire » & précipitée, elle ne s'enfle point d'orgueil, » elle n'eſt point dédaigneuſe, elle ne cherche point » ſes propres intérêts, elle ne ſe pique & ne s'ai- » grit point: elle ne penſe point le mal..... elle » ſupporte tout..... elle eſpère tout. *S. Paul*, » *Ep. aux Corinth. ch.* 13. Nous vous prions en- » core, mes frères, reprenez ceux qui ſont déré- » glés, conſolez ceux qui ont l'eſprit abattu, » ſupportez les foibles; ſoyez patiens envers tous. » *S. Paul aux Theſſal.*, *ch.* 5.

» Si quelqu'un n'obéit point à ce que nous » ordonnons par notre Lettre, notez-le, & n'ayez » point de commerce avec lui, afin qu'il en reçoi- » ve de la confuſion. Ne le regardez pas néanmoins » comme un ennemi; mais reprenez-le comme » un frère. *Deuxième Ep. de S. Paul aux Theſſ. ch.* 3.

» Il ne faut pas qu'un ſerviteur du Seigneur » s'amuſe à conteſter; mais il doit être modéré

» envers tout le monde, capable d'inſtruire, pa-
» tient, reprenant avec douceur ceux qui réſiſtent
» à la vérité, dans l'eſpérance que Dieu pour la
» leur faire connoître, leur donnera un jour l'eſ-
» prit de pénitence. *S. Paul, deuxième Ep. à*
» *Timothée, ch.* 3.

» Avertiſſez-les (*les Diſciples*) d'être ſoumis
» aux Princes & aux Magiſtrats, de leur rendre
» obéiſſance, d'être prêts à toutes ſortes de bon-
» nes œuvres, de ne médire de perſonne, de
» fuir les procès & les querelles, d'être équi-
» tables, & de témoigner toute la douceur poſſible
» à l'égard de tous les hommes ». *Ep. de S. Paul*
à Tite, chap. 3. Et voilà la Religion que les
Philoſophes modernes ont appelée *Religion in-*
tolérante! ..... Quel a pu être leur motif en la
calomniant, & leur but, en voulant la détruire?
Voici leur réponſe répétée mille fois: *l'intérêt de*
l'humanité; mais l'intérêt des pères de famille,
des enfans, des époux, des femmes, des ſou-
verains, des ſujets, des pauvres, des infortunés,
des maîtres, des domeſtiques, enfin de toutes
les claſſes d'hommes & de tous les êtres qui com-
poſent la ſociété, leur intérêt, dis-je, n'eſt-il
pas de croire à une Religion qui preſcrit toutes

les vertus, qui entre dans le détail de tous les devoirs de l'homme, & qui peut ſeule offrir des conſolations au malheureux privé de tout ſecours humain ? Je terminerai ce chapitre par quelques citations qui acheveront de démontrer cette importante vérité.

L'Ecriture dit à tous les hommes : « Craignez » Dieu, & obſervez ſes commandemens, *Eccl.* » *ch.* 12. Ayez confiance en Dieu de tout votre » cœur, & ne vous appuyez point ſur votre » prudence, penſez à lui dans toutes vos voies, » & il conduira lui-même vos pas.... Ne portez » point envie à l'injuſte, & n'imitez point ſes » voies, parce que tous les trompeurs ſont en » abomination au Seigneur.... La vieilleſſe eſt » une couronne d'honneur lorſqu'elle ſe trouve » dans la voie de la Juſtice.... Achetez la vé- » rité, & ne la vendez point, & faites de même » à l'égard de la ſageſſe, de la doctrine, & de » l'intelligence..... Celui qui ſe vante & ne tient » point ſes promeſſes, eſt comme le vent & les nuées » qui ne ſont point ſuivies de la pluie. *Prov. ch.* » 3. *ch.* 16. *ch.* 25. Abſtenez-vous de tout ce qui » a l'apparence du mal. *S. Paul aux Theſſalonic.* » *ch.* 5. Que votre vie ſoit exempte d'avarice.

» *S. Paul aux Héb. ch.* 13. La foi qui n'a pas » les œuvres eſt morte en elle-même. *Ep. de S.* » *Jacq. ch.* 2. Rendez à tous l'honneur qui leur eſt » dû, aimez vos frères, craignez Dieu, reſpectez » le Roi ». 1re. *Ep. de S. Pierre.*

L'Ecriture dit aux époux :

« Celui qui a trouvé une bonne femme, a » trouvé un grand bien; il a reçu du Seigneur » une ſource de joie. *Prov. chap. 18.* Que les » femmes ſoient ſoumiſes à leurs maris comme » au Seigneur.... Et vous maris, aimez vos » femmes comme Jéſus-Chriſt a aimé l'égliſe, » juſqu'à ſe livrer lui-même pour elle..... Que » chacun de vous aime donc ſa femme comme » ſoi-même, & que la femme révère ſon mari. » *S. Paul aux Ephéſiens, ch.* 5. Qu'en toutes » choſes on ſe comporte avec honnêteté dans le » mariage, & que le lit nuptial ſoit ſans tache ». *S. Paul aux Hébreux, ch.* 13.

On a vu les commandemens que la Religion fait aux enfans. Voici les inſtructions qu'elle donne aux pères & aux inſtituteurs.

« Elevez bien votre fils, & il vous conſolera, » & deviendra les délices de votre ame. *Prov.* » *ch.* 29. Celui qui inſtruit ſon fils y trouvera

» ſa joie, & ſe glorifiera en lui parmi ſes proches. » *Eccléſiaſtique*, *ch.* 30. Corrigez votre enfant, » & n'en déſeſpérez pas. *Prov. ch.* 29. Redou- » blez votre vigilance à l'égard de la fille qui ne » détourne point ſa vue des hommes. *Eccléſiaſ-* » *tique*, *ch.* 18. Et vous pères, n'irritez point vos » enfans, mais ayez ſoin de les bien élever en » les corrigeant, & les inſtruiſant ſelon le Sei- » gneur ». *S. Paul aux Éph. ch.* 6.

La Religion dit aux Souverains :

« Le Prince qui écoute favorablement les faux » rapports, n'aura que des méchans pour mi- » niſtres..... Le Prince qui foule les peuples » excite des ſéditions & des révoltes. La miſé- » ricorde & la vérité ſont la garde des Rois, & » la juſtice eſt le ſoutien du trône. La juſtice » illuſtre les peuples. Un Roi juſte rend ſes états » floriſſans.... Un peuple nombreux fait la gloire » du Souverain. *Prov.* (*a*).

(*a*) M. de Voltaire a dit, qu'on ne trouve pas dans les proverbes de Salomon *une* ſeule ſentence qui regarde la manière de gouverner. *Diction. Philoſop.* Et ce livre eſt rempli de maximes admirables ſur la politique & le gouvernement.

Voici ce que l'Evangile preſcrit aux ſujets:

« Que toute perſonne ſoit ſoumiſe aux puiſ-
» ſances ſupérieures; car il n'y a point de puiſ-
» ſance qui ne vienne de Dieu, & c'eſt lui qui
» a établi toutes celles qui ſont ſur la terre.
» Celui donc qui s'oppoſe aux puiſſances, s'op-
» poſe à l'ordre de Dieu, & ceux qui s'y op-
» poſent, attirent ſur eux la condamnation.....
» C'eſt pour cette même raiſon que vous devez
» le tribut aux Princes, parce qu'ils ſont les
» miniſtres de Dieu..... Rendez donc à cha-
» cun ce qui lui eſt dû, le tribut à qui vous de-
» vez le tribut, les impôts à qui vous devez les
» impôts, la crainte à qui vous devez la crainte,
» l'honneur à qui vous devez l'honneur». *S. Paul aux Romains, ch. 13.*

Que l'on compare ces préceptes avec ceux de la philoſophie moderne qui déclame ſans ceſſe contre *l'autorité*, qui prétend qu'une *parfaite égalité* devroit régner parmi les hommes, qui inſinue dans ſes ouvrages les plus modérés des principes ſéditieux, ou qui les établit formellement avec audace comme je le prouverai dans le chapitre ſuivant. Si les Rois ont tant d'intérêt à maintenir les droits ſacrés de la Religion, nous n'en avons pas

pas moins à la faire reſpecter dans l'intérieur de nos familles. Quel effet doivent produire les livres philoſophiques ſur des perſonnes ſans lumières, ſans éducation & condamnées à la ſervitude! Pour moi, je l'avoue, ſi je voyois entre les mains de mes gens : « Les penſées philoſophiques, » le Dictionnaire philoſophique, le diſcours ſur » la vie heureuſe, celui ſur l'origine de l'égalité » parmi les hommes, les mœurs, les confeſſions » de J. J. Rouſſeau, le tableau philoſophique » de l'établiſſement des Européens dans les Indes, » l'ouvrage intitulé de l'Eſprit, le Code de la » Nature, &c. &c. &c. ». Je ſerois très-effrayée, & je ne me croirois nullement en ſûreté dans ma maiſon. Que doit penſer un laquais qui entend parler de tous ces auteurs avec admiration ; qui, par exemple, entend ſes maîtres louer avec enthouſiaſme, l'ame, les principes & le génie de Rouſſeau? Quelle impreſſion feront ſur lui les Confeſſions de cet homme ſi célèbre, ſi vanté, qui, étant *laquais*, *vola* & rejeta *ſon vol ſur une perſonne innocente;* de cet homme, qui abjura ſa Religion pour de l'argent; de cet homme, qui a manqué de mœurs, qui eut la plus noire ingratitude envers ſes bienfaiteurs; qui fut inhu-

main pour ſes enfans, & qui, après tous ces aveux, prétend être *le meilleur des hommes !* Combien de malheureux de cette claſſe la philoſophie de ce ſiècle n'a-t-elle pas pervertis ! Elle a produit plus de ſuicides & plus de crimes en tout genre, que jamais, dans aucun tems, l'infortune & la misère n'en ont fait commettre. Je pourrois, en condamnant ſes opinions, & plaignant ſes erreurs, être l'amie d'un homme partiſan de la fauſſe philoſophie; mais rien ne pourroit m'engager à garder un *laquais philoſophe.* Le plus sûr eſt de les choiſir bons Chrétiens, & de leur donner l'exemple du reſpect pour une Religion qui offre des préceptes ſi touchans & ſi ſublimes ſur les devoirs reſpectifs des maîtres & des domeſtiques.

» Serviteurs, ſoyez ſoumis à vos maîtres avec » toute ſorte de reſpect, non-ſeulement à ceux qui » ſont bons & doux, mais même à ceux qui ſont » d'une humeur difficile ». *Prem. Ep. de S. Pierre, ch.* 2 « Serviteurs, obéiſſez avec crainte & reſ- » pect dans la ſimplicité de votre cœur à ceux » qui ſont vos maîtres ſelon la chair, comme à » Jéſus-Chriſt même. Ne les ſervez pas ſeulement » lorſqu'ils ont l'œil ſur vous, comme ſi vous

» ne penſiez qu'à plaire aux hommes; mais faites » de bon cœur la volonté de Dieu, comme » étant ſerviteurs de Jéſus-Chriſt, & ſervez-les » avec affection, regardant en eux le Seigneur » & non les hommes; ſachant que chacun rece- » vra du Seigneur la récompenſe du bien qu'il » aura fait..... Et vous, maîtres, ayez de même » de l'affection pour vos ſerviteurs; ne les trai- » tant point avec rigueur & avec menaces, ſa- » chant que vous avez les uns les autres un » maître commun dans le Ciel, qui n'aura point » d'égard à la condition des perſonnes ». *Ep. de S. Paul aux Eph. ch. 6.*

Ecoutons les utiles leçons que la Religion fait aux gens riches.

« Peu avec la crainte de Dieu, vaut mieux que » de grands tréſors qui ne raſſaſient point. *Prov.* » *ch. 5.* Celui qui aime l'or ne ſera point inno- » cent. L'or eſt un ſujet de chûte à ceux qui lui » ſacrifient, il fera périr tous les inſenſés. Heu- » reux le riche qui a été trouvé ſans tache, qui » n'a point couru après l'or! Qui eſt celui-là? » Nous le louerons parce qu'il a fait des choſes mer- » veilleuſes durant ſa vie. *L'Eccléſiaſtique, ch. 31.*

» Ne vous amaſſez point de tréſors ſur la terre,

» où la rouille & les vers les consument, & où » les voleurs les déterrent & les dérobent : mais » amassez vous des trésors dans le ciel, où il n'y » a ni rouille ni vers qui les consument, ni vo- » leurs qui les déterrent & qui les dérobent. » *Evang. de S. Matthieu, ch. 6.*

Ecoutons enfin les consolations que la Religion offre aux infortunés.

» Heureux ceux qui pleurent parce qu'ils se- » ront consolés ! *S. Matthieu ch.* 5. Les souffrances » de la vie présente n'ont aucune proportion avec » cette gloire qui doit un jour éclater en nous... » Soyez patiens dans les maux, persévérans dans » la prière. *S. Paul aux Romains, ch. 8 & 13.*

» Mes frères, regardez comme le sujet d'une » très-grande joie, les diverses afflictions qui » vous arrivent, sachant que l'épreuve de votre » foi produit la patience..... Et la couronne » de vie, &c. *Ep. de S. Jacques, ch. 1.* ».

Et voilà les puissans motifs de courage & les consolations que la Philosophie arrache inhumainement aux malheureux qui n'en peuvent avoir d'autres ! Rappelez-vous, MONSEIGNEUR, cette femme paralytique à laquelle vous avez donné pendant deux ans de si touchantes marques

d'intérêt & de compaſſion. Couverte d'ulcères, privée de l'uſage de tous ſes membres, ſouffrant des tourmens inouis, elle a vécu dix-ſept ans dans cet affreux état, ſans qu'il ſoit jamais ſorti de ſa bouche, non-ſeulement un murmure, mais une plainte; vous l'avez entendue, MONSEIGNEUR, vous dire, vous répéter que *ſes ſouffrances lui étoient chères, parce qu'elle ſavoit que les récompenſes qui l'en dédommageroient, y ſeroient proportionnées.* Vous l'avez vue au milieu de ſes plus vives douleurs, & dans l'agitation des plus horribles convulſions, conſerver un viſage ſerein, élever au ciel des yeux animés de l'expreſſion de la reconnoiſſance, & s'écrier : *O mon Dieu, je vous remercie, quel bonheur vous me préparez!* mot véritablement ſublime, & qui prouve mieux que tous mes foibles diſcours, le pouvoir ſurnaturel & l'utilité bienfaiſante de la Religion.

On trouvera peut-être que j'ai trop multiplié les citations dans ce chapitre. J'ai cité, il eſt vrai, des préceptes que perſonne ne devroit ignorer, mais qui, malheureuſement, ne ſont plus connus aujourd'hui. On ne connoît que les déclamations des Philoſophes, & des calomnies

abſurdes, regardées par les incrédules ignorans comme des vérités démontrées. On a lu mille fois cette ſentence philoſophique : *La Religion chrétienne eſt intolérante*, & l'on n'a jamais lu l'Evangile ; encore moins cette longue ſuite de livres qui compoſent l'Ancien Teſtament ; & ne connoiſſant que les ſophiſmes & les menſonges des détracteurs de la Religion, on conclud qu'un véritable chrétien ne peut être qu'un homme dur, intolérant, enfin un fanatique furieux & barbare. Au reſte ce n'eſt point un extrait qui peut donner une juſte idée de cet eſprit admirable de douceur, d'indulgence, d'humanité qui brille conſtamment dans l'Evangile : je n'ai cité qu'un certain nombre de maximes, & j'en aurois pu citer ſur les mêmes ſujets une infinité d'autres, auſſi expreſſes, auſſi touchantes, ſans parler de ces paraboles ſi ingénieuſes, ſi énergiques dont le but eſt d'inſpirer *la tolérance*, *la bienfaiſance*, & le pardon des injures.

CHAPITRE XIV.

Du Fanatiſme Religieux & du Fanatiſme Philoſophique.

LES Philoſophes modernes ſe ſont particulièrement attachés à montrer toute l'horreur du fanatiſme, & à détailler tous les crimes qu'il peut produire. Ils n'ont au reſte rien dit de raiſonnable ſur ce ſujet, qui n'eût été dit mille fois avant la publication de leurs ouvrages, & d'une manière beaucoup plus ſolide & beaucoup plus utile : car le moyen le plus certain de détruire le fanatiſme, eſt de démontrer que la Religion le réprouve ; c'eſt ſur-tout avec l'Evangile qu'on le combattra victorieuſement. Mais les Philoſophes modernes n'ont eu qu'un but, celui de dominer ſur les eſprits. Il étoit difficile, au commencement de ce ſiècle, d'étonner & de ſubjuguer l'admiration d'un public qui gémiſſoit encore ſur la perte récente des plus grands hommes que la France ait produits. Il ſembloit que ces génies ſublimes euſſent moiſſonné tous les lauriers im-

mortels que peuvent obtenir la raiſon & la vertu réunies aux talens. Frappés de ces conſidérations effrayantes, les beaux eſprits de ce tems prirent un parti déſeſpéré. Eh bien! dirent-ils, frayons-nous une autre route ; confondons toutes les idées, bouleverſons tous les principes, flattons les paſſions, détruiſons la Religion, & nous appellerons cette nouvelle doctrine, de *la Philoſophie*. Nous ferons des Tragédies *philoſophiques*, en y inſérant une certaine quantité de maximes ſéditieuſes, & une multitude de vers contre les Prêtres & la Religion. Nous ferons des contes *philoſophiques*, des contes licencieux & remplis d'impiétés. Nous ſerons auſſi *moraliſtes* : pour cela, nous pillerons Fénélon, Paſcal, Maſſillon, & les autres, & nous y joindrons un fonds de *Philoſophie*, c'eſt-à-dire du pyrhoniſme & des peintures libres & voluptueuſes qui puiſſent ſéduire & corrompre la Jeuneſſe. Nous écrirons l'Hiſtoire, non comme Boſſuet, mais en *Philoſophes*, en apoſtrophant inſolemment les Rois, en outrageant l'autorité Souveraine & les Nations entières, en calomniant le Clergé, les Papes & la Religion. Il faudra bien convenir que Corneille, Racine, Boileau, Fénélon, &c.

avoient du génie ; mais dans tous nos ouvrages nous critiquerons ceux de ces grands hommes, tantôt ouvertement, tantôt en paroiſſant les admirer : nous dirons que la proſe de *Télémaque* eſt un peu *traînante ;* nous dirons que Paſcal *étoit fou ;* nous dirons encore que Boileau n'étoit qu'un bel eſprit : nous ferons des notes remplies d'injuſtice & de partialité contre le grand Corneille ; nous répéterons qu'il n'y a dans les Fables inimitables de la Fontaine *qu'un ſeul mérite, celui du naturel.* Nous ſoutiendrons que Boſſuet, cet éloquent & ſublime défenſeur de la foi, n'étoit qu'un athée, &c. &c. Et puis nous ajouterons que tous ces Ecrivains manquoient de *philoſophie,* & qu'on ne doit admirer que des Auteurs *philoſophes.* Notre morale beaucoup plus commode que celle des Fénélon, des Paſcal, des Boſſuet, nous procurera ſans doute une foule de partiſans ; nous accorderons le titre de *Philoſophes* à tous nos admirateurs, & nous couvrirons de ridicules ceux qui rejetteront notre doctrine. Si l'on relève nos menſonges, nos erreurs ; nous ne répondrons que par des injures, des calomnies & des plaiſanteries, moyen infaillible de forcer enfin la raiſon au ſilence. Alors, maîtres abſolus du champ de

bataille, nous répéterons pendant quarante ans, ſans interruption, tout ce que nos adverſaires auront réfuté dès nos premiers pas dans la carrière.

Ce plan conçu avec tant d'artifice, & ſuivi pendant près d'un demi ſiècle avec tant de perſévérance, n'a que trop bien réuſſi au gré des fondateurs de cette fauſſe philoſophie. Il ſemble qu'ils aient vérifié de notre tems la prédiction de l'Apôtre qui diſoit : *Sachez que dans la ſuite il viendra des tems difficiles & périlleux. Il y aura des hommes amateurs d'eux-mêmes, fiers, ſuperbes, médiſans...., calomniateurs, intempérans....., ennemis des gens de bien...., inſolens, enflés d'orgueil, ayant plus d'amour pour la volupté que pour Dieu.....; hommes corrompus dans l'eſprit; & pervertis dans la foi. Mais le progrès qu'ils feront aura ſes bornes, leur folie ſera connue de tout le monde.* S. Paul à Timothée, ch. 2.

Il n'y avoit plus de fanatiſme en France avant que la ſecte des Philoſophes modernes fut formée : mais les Philoſophes ont feint de croire qu'il exiſtoit toujours, afin d'avoir un prétexte de déclamer avec violence ſur un ſujet ſi intéreſſant. En ſuppoſant, ce qui n'eſt pas, que le fa-

natiſme eût encore alors produit des troubles & des crimes, pouvoit-on le combattre plus ſûrement qu'en lui oppoſant les maximes de l'Evangile? Falloit-il, pour anéantir le fanatiſme, riſquer de corrompre les mœurs, ôter aux méchans un frein redoutable, ravir aux infortunés une unique conſolation, & priver la vertu d'une ſublime eſpérance? falloit-il enfin écrire & répéter avec tant d'acharnement : *Il n'y a point de Religion, il n'y a point de Dieu*; quand on pouvoit dire : *La Religion réprouve, abhorre vos fureurs, vous outragez le Dieu de paix que vous croyez honorer; liſez l'Evangile, n'en croyez que ce livre divin, ſacré dépoſitaire de l'éternelle vérité?* Qu'ont dit les Philoſophes ſur les droits de l'humanité, ſur la tolérance, l'indulgence fraternelle, que l'Evangile ne diſe avec plus de force & d'énergie? Ils ont exhorté les hommes à s'aimer, à vivre en paix, & l'Evangile le commande. Les Philoſophes ont-ils penſé que leurs exhortations auroient plus de poids que les ordres de Dieu? S'ils étoient guidés par l'intérêt public, n'ont-ils pas agi contre leur véritable but? & peut-on concevoir une conduite ſi inconſéquente, ſi abſurde, unie à un orgueil ſi extra-

vagant ? Mais non, l'amour de l'humanité, indépendamment même de la foi, n'eût jamais inſpiré de ſemblables projets. Ce ſentiment doux & pur eût fait ſentir toute l'utilité d'une Religion qui preſcrit toutes les vertus, & qui nous ordonne ſi formellement de pardonner, de ſupporter les foibleſſes, les erreurs de ceux qui s'égarent, de n'employer pour les ramener que la douceur, la patience & la raiſon ; *de faire du bien à tout le monde, même à ceux qui ne ſont pas entrés par la foi dans la maiſon du Seigneur ;* de prier pour nos ennemis, de leur rendre le bien pour le mal, &c. La voilà, cependant, cette Religion que les Philoſophes ont voulu détruire ! Et, pour parvenir à ce but, quels artifices n'ont-ils pas mis en uſage ! entr'autres celui d'attribuer au fanatiſme une infinité de crimes qui n'ont été produits que par l'ambition ; comme, par exemple, la naiſſance de la Ligue, & le meurtre parricide de Charles I. Mais quand il ſeroit vrai que le fanatiſme eût fait commettre tous les forfaits que lui attribuent les Philoſophes, qu'en pourroit-on conclure de contraire à une Religion qui prononce les plus terribles anathêmes contre ces mêmes forfaits ? Les incrédules diront-ils que

puiſqu'une Religion ſi bienfaiſante peut inſpirer de tels excès, les hommes ſeroient plus heureux ſans culte & ſans Religion ? Mais ces excès ne ſont que des maux rares & paſſagers, la Religion ne fut preſque toujours que le prétexte de ces fureurs inſenſées ; ce ſont les ſeules paſſions humaines, l'ambition, la haine, la vengeance, qui ont enfanté le fanatiſme. Hélas ! de quoi les hommes, dans tous les tems, n'ont-ils pas abuſé ? Il n'y a point de ſentiment vertueux qui n'ait produit des égaremens ou des crimes. Parce que l'amour de la patrie a fait commettre des parricides ; ſoutiendra-t-on qu'il faudroit éteindre dans tous les cœurs ce noble ſentiment ? Non, ſans doute, il faut ſeulement le régler. Les paſſions & l'ignorance forment le fanatique ; éclairez-le, inſtruiſez-le, apprenez-lui les maximes de l'Evangile, & il frémira lui-même de ſa folie. Il eſt un autre fanatiſme, auſſi violent, & infiniment plus dangereux, c'eſt le *fanatiſme philoſophique*. Comment ramener à la raiſon une tête exaltée par tant d'écrits hardis, où l'on érige en ſages, en bienfaiteurs du genre humain, ceux qui bravent les Loix & les bienſéances, & qui déclament avec le plus de violence contre la Re-

ligion & l'autorité ſacrée des Rois ? Si ce fanatique philoſophe outrage les mœurs avec une effronterie cynique, s'il donne l'exemple de l'impiété la plus audacieuſe, s'il débite des maximes ſéditieuſes, s'il oſe inviter les peuples à *renverſer tous les Trônes*, que lui dirai-je pour lui faire connoître l'énormité de ces excès ? Où trouverai-je *un Code de Philoſophie moderne*, qui condamne tous ces emportemens ? Je le chercherois en vain, il n'exiſte pas. Tandis qu'au contraire ce fanatique peut juſtifier ſes vices & ſes fureurs, en me citant les plus impoſantes autorités pour un Philoſophe. Enfin que lui répondrai-je, quand il ajoutera, d'après tous les Philoſophes modernes : Je parle, il eſt vrai, contre la Religion, le Gouvernement & les mœurs ; mais je dis ce que je penſe ? On doit dire la vérité ou ce qu'on croit être la vérité, même lorſqu'elle peut paroître nuiſible & funeſte. -- Mais dans ce cas, ſans trahir la vérité, on pourroit ſe taire ? -- Non, je dois, je veux parler : que dis-je parler ! j'écrirai, je répandrai mes opinions dans tout l'univers, & je deſire paſſionnément qu'elles puiſſent paſſer à la poſtérité. -- Les Philoſophes ſe piquent de douter de tout ; ainſi, vous n'avez

aucune opinion ferme & décidée ; il n'y a point de vérité conſtante pour vous, pourquoi donc cette vaine fureur de faire des proſélytes ? -- Je doute, il eſt vrai, de l'exiſtence de Dieu, de l'immortalité de l'ame ; mais je ſuis certain que toutes les Religions ſont fauſſes. Je voudrois qu'il n'en exiſtât aucune ſur la terre, & que la Philoſophie ſeule gouvernât les hommes. -- Penſez-vous qu'il ne ſoit pas très-néceſſaire à beaucoup de gens de ne douter ni de l'exiſtence de Dieu, ni de l'immortalité de l'ame ? -- Cela peut être ; mais j'en doute, & je le publierai. -- Vous ne pouvez en être certain, & vous l'avouez vous-même, il ne s'agit donc point de publier *une vérité* : pourquoi répandre un doute funeſte qui peut déſoler & pervertir tant de malheureux ? Je ne vous demande pas pourquoi vous ſouhaitez qu'il n'y ait plus de Religion ſur la terre ; vous me l'avez dit, *c'eſt afin que la Philoſophie ſeule puiſſe gouverner les hommes.* -- Sans doute, & je ne le deſire que pour l'intérêt du genre humain ; les hommes en ſeroient meilleurs, s'ils ne croyoient à rien, ou du moins s'ils croyoient que l'Être ſuprême ne peut que récompenſer, & ne ſauroit punir. -- Ils en

ſeroient meilleurs ! Je n'en vois pas la preuve dans la conduite & les mœurs de vos proſélytes.-- C'eſt la Religion qui corrompt les mœurs. -- Quoi ! la Religion chrétienne , l'Évangile corrompt les mœurs ! — Oui , *la morale n'eſt corrompue que par ſon mélange avec la Religion.* (*a*) Je voudrois encore détruire , anéantir toutes les puiſſances humaines , les ſouverains , leurs miniſtres , les grands ; voilà les objets de ma haine ! tous les hommes doivent être égaux : ils ont tous le droit de briſer les chaînes qu'ils trouvent peſantes. -- Qu'entends-je ! Oſerez-vous les publier , ces horribles maximes qui peuvent armer des mains parricides ? -- Oui , je l'oſerai , oui , je m'écrierai : » Peuples de la terre , voulez-vous être heureux ? » Démoliſſez tous les temples , & renverſez tous » les trônes (*b*). C'eſt la philoſophie qui doit » tenir lieu de divinité ſur la terre ; elle ſeule » éclaire & ſoulage les humains , parce qu'elle » leur fait connoître & haïr la tyrannie & l'im- » poſture. ..... Fuyez , fuyez les temples , c'eſt » l'impoſture qui y parle ; n'écoutez plus vos

(*a*) *Vie de M. Turgot* , pag. 178.

(*b*) *Révolution de l'Amérique.*

» maîtres ;

» maîtres : la flatterie, qui les a corrompus, les
» rend indignes de votre hommage : ſubſtituez
» aux uns & aux autres l'écrivain de génie; la
» nature l'établit ſeul prêtre de la vérité; ſeul
» organe incorruptible de la morale. Il eſt le ma-
» giſtrat né de ſes concitoyens. La patrie eſt ſon
» temple, la nation ſon tribunal, le public ſon
» juge, & non le deſpote qui ne l'entend pas,
» ou le miniſtre qui ne veut pas l'écouter. Non,
» ce n'eſt qu'aux ſages de la terre qu'il appartient
» de faire des loix, & tous les peuples doivent
» s'empreſſer de leur obéir..... Iſle fortunée de
» Ceylan ! tu étois digne de la félicité qui a
» régné dans ton ſein; car tu aſſujettiſſois ton
» ſouverain à l'obſervation de la loi, & tu le
» condamnois à la mort comme le plus obſcur
» des réfractaires s'il oſoit la violer.... Peuples,
» ne connoîtrez vous jamais vos prérogatives ?
» Et cet uſage ſi ancien, ſi vénerable ne devroit-il
» pas ſubſiſter dans toutes les contrées de la
» terre ? Songez donc que c'eſt-là la baſe de tout
» gouvernement, où l'on ne veut pas abrutir &
» dégrader les hommes, & que la loi n'eſt rien ſi
» ce n'eſt pas un glaive qui ſe promène indiſtinc-
» tement ſur toutes les têtes, & qui abat tout ce

» qui s'élève au-deſſus du plan horiſontal, ſur » lequel il ſe meut (*a*). Vous donc qui vous » faites inſolemment adorer du haut de ces trônes » qui n'en impoſent qu'à l'ignorance, fléaux » du genre humain, illuſtres tyrans de vos ſem- » blables, hommes qui n'en avez que le titre, » Rois, Princes, Monarques, Empereurs, Chefs, » Souverains; vous tous enfin, qui, en vous » élevant au-deſſus de vos ſemblables, avez per- » du les idées d'égalité, d'équité, de ſociabilité, de » vérité, je vous aſſigne au tribunal de la raiſon, » écoutez : Si ce globe malheureux a été votre » proie, ce n'eſt point à la ſageſſe de vos prédé- » ceſſeurs, ni aux vertus des premiers humains, » que vous en êtes redevables; c'eſt à la ſtupidité, » à la crainte, à la barbarie, à la ſuperſtition, voilà » vos titres!.... Mais ne vous prévalez pas de la » longue impunité de vos crimes, ni du profond » ſilence où vous avez réduit toutes les victimes de » votre intolérable orgueil. Ce ſilence eſt le re- » pos du déſeſpoir & le ſignal terrible du ſou- » lèvement univerſel..... Tant de milliers » d'hommes dépouillés de tout par votre dureté,

(*a*) *Hiſtoire philoſophique & politique de l'établiſſement des Européens dans les deux Indes.*

» enhardis par le ſentiment de la liberté, en-
» couragés par le vrai droit naturel, dont la phi-
» loſophie leur expliquera les immuables prin-
» cipes, oſeront enfin un jour réclamer haute-
» ment leurs droits..... Ils ont des bras, s'ils
» ne peuvent s'en ſervir à cultiver une portion
» de terre en propriété, qu'ils s'en ſervent à
» purger cette même terre, des monſtres qui la
» dévorent. Que riſquent-ils de mourir? Eh bien,
» il vaut mieux mourir que de ſervir de trophée
» à des hommes ſtupéfiés d'orgueil & pêtris de
» vices (*a*). Les hommes ont banni la divinité
» d'entr'eux, ils l'ont réleguée dans un ſanctuaire:
» les murs d'un temple bornent ſa vue, elle
» n'exiſte point au-delà : inſenſés que vous êtes,
» détruiſez ces enceintes qui rétréciſſent vos idées.
» Elargiſſez Dieu : voyez le par-tout où il eſt,
» ou dites qu'il n'eſt point (*b*). Malheureuſe

(*a*) *Le Prophète philoſophe.*

(*a*) *Penſées philoſophiques.* Voilà, dit l'Auteur des *Lettres Critiques*, « un moyen ſingulier pour former
» les hommes à vivre en préſence de Dieu. Quoi! parce
» qu'on élève des temples pour s'y réunir, s'y édifier,
» y offrir un culte public, on penſera que Dieu n'exiſte

» France, tous les ſages qui vivent dans ton ſein,
» font gloire de te renier pour leur patrie : ce
» n'eſt plus ſous le nom que tu portes, que tu
» pourras de nouveau te rendre célèbre ; tu ès
» aujourd'hui la plus avilie des nations & le
» mépris de l'Europe ; nulle criſe ſalutaire ne te
» rendra la liberté, & c'eſt par la conſomption
» que tu périras (*a*). Faut-il que les ſages de la
» terre aient ſi long-tems différé de faire retentir
» le cri de la vérité ? Et que de lâches ménage-
» mens leur aient ôté le courage d'éclairer leurs
» frères ?..... Levez vous donc, Philoſophes de
» toutes les nations..... Révélez tous les myſ-
» tères qui tiennent l'univers à la chaîne (*b*).
» Couvrez de toute la honte qu'elle mérite cette
» Religion, ce maſque dont ſe couvre l'hypo-
» crite pour tromper ceux dont la crédulité peut
» lui être utile (*c*). Apprenez à tous les peuples

» point au-delà » ? Mais, qui penſe cela ? Ce n'eſt aſſurément pas un Chrétien, qui prie dans ſa maiſon, ainſi qu'à l'Egliſe, & qui ſait que Dieu le voit, & le juge dans tous les momens de ſa vie.

(*a*) *De l'homme, de ſes facultés & de ſon éducation.*

(*b*) *Hiſt. philoſop. & pol.*, &c.

(*c*) *Le Militaire philoſophe.*

» que le gouvernement n'emprunte ſon pouvoir
» que de la ſociété, & que n'étant établi que pour
» ſon bien, il eſt évident qu'elle peut révoquer
» ce pouvoir quand ſon intérêt l'exige, changer
» la forme du gouvernement, étendre ou li-
» miter le pouvoir qu'elle confie à ſes Chefs,
» ſur leſquels elle conſerve toujours une autorité
» ſuprême (*a*). Dévouez ſur-tout à l'exécration
» de toute la terre, ces frénétiques qui vont
» verſer leur ſang aux ordres de celui qui, pour
» de vils intérêts, conduit ſes citoyens au carnage.
» Il eſt beau, diſent-ils, de mourir pour la patrie!
» Mais eſt-il rien de plus bas, de plus lâche, de
» plus déshonorant que de s'immoler à la vanité
» mépriſable d'un tyran inhumain? Eſt-il rien de
» plus abject que de lui ſervir de marchepied,
» pour atteindre au pouvoir dont il ne peut
» qu'abuſer (*b*). Ce qu'il faut punir, ce ſont les
» Princes, ces barbares ſédentaires, qui du fond
» de leur cabinet, ordonnent dans le tems de leur
» digeſtion, le maſſacre d'un million d'hommes,

(*a*) *Syſt. de la Nature.*

(*b*) *Syſtême Social.*

» & qui enſuite en font remercier Dieu ſolem-» nellement (*a*) ».

Ainſi, voilà donc des Philoſophes, & les Philoſophes les plus renommés, qui exhortent les peuples de toutes les Nations à détruire les temples & le culte, à maſſacrer les Rois, les Souverains, & à ne ſouffrir aucune autorité, excepté celle des *Philoſophes* ! Je demande à toute perſonne impartiale, ſi ce fanatiſme horrible n'eſt pas mille fois plus dangereux que le fanatiſme inſpiré par la Religion ? Le fanatiſme philoſophique n'eſt que le réſultat des opinions hardies, répandues dans les ouvrages les plus modérés des prétendus Philoſophes modernes : tandis que le fanatiſme religieux, loin d'être une conſéquence ou même une exagération des principes du Chriſtianiſme, offre la plus complette & la plus frappante oppoſition avec les maximes de l'Evangile. Le fanatiſme philoſophique eſt, ſi l'on veut, un abus de la philoſophie ; le fanatiſme religieux ne peut être un abus de la Religion : les plus nobles ſentimens du cœur humain n'ont produit que trop ſouvent des égaremens & des crimes, parce

(*b*) *Micromégas*, Conte de M. de Voltaire.

tout excès eſt eſſentiellement vicieux ; mais l'excès de la véritable piété ne ſauroit le devenir ; l'excès de l'*humilité*, de la *patience*, du *déſintéreſſement*, de la *charité*, l'abnégation de ſoi-même, le dégoût de tous les biens périſſables, ne produiront jamais des révoltes, des meurtres & des parricides. L'Evangile preſcrit, non les vertus brillantes qui peuvent dégénérer en vices, mais les vertus douces & bienfaiſantes, que l'excès même rend plus touchantes & plus ſublimes. Si des furieux ou des inſenſés commettoient des violences poſitivement défendues par des loix claires & préciſes, & que pour entraîner la multitude, ils prétendiſſent obéir aux loix qui les condamnent formellement ; faudroit-il crier au peuple ſéduit : Aboliſſez vos loix, ceſſez de reſpecter le Légiſlateur, n'écoutez & ne croyez que nous, qui vous défendons ces violences ? Ne ſeroit-il pas plus juſte & plus utile de dire : On vous trompe, conſultez vos loix, elles vous preſcrivent l'humanité, la patience, la ſoumiſſion, la fidélité pour vos maîtres (*a*) : elles vous interdiſent le

(*a*) Sans en excepter ceux mêmes qui auroient le malheur d'errer dans la foi, puiſque Jéſus-Chriſt a dit,

zèle perſécuteur & la vengeance ; ſi, de notre propre autorité, nous vous exhortions à la douceur, à l'indulgence, vous pourriez dédaigner nos repréſentations : nous ne ſommes que des hommes ſujets comme vous à l'erreur ; mais vous devez croire le Légiſlateur que vous révérez depuis ſi long-tems ; inſtruiſez-vous donc de ſes loix, & vous connoîtrez que loin de les ſuivre, vous les violez toutes?

Il eſt certain que le fanatique religieux n'eſt qu'un inſenſé, qui agit en aveugle, ſans avoir l'idée la plus ſuperficielle de la Religion qu'il croit défendre ; ou bien un hypocrite, qui fait d'un nom ſacré le prétexte de ſes fureurs. Vous pouvez avec l'Evangile éclairer l'un & conſondre l'autre. Mais avec quel livre *de philoſophie moderne* détruirez-vous le fanatiſme philoſophique, puiſque tous ces ouvrages contiennent les opinions hardies & les principes dont ce fanatiſme terrible eſt l'affreux réſultat? Remarquons encore que le fanatiſme de Religion n'a qu'un objet ou un ſeul prétexte, la Religion : par conſéquent il ne ſauroit produire des maux permanens. Il ne peut

---

en parlant d'un Empereur païen : *Rendez à Céſar, ce qui appartient à Céſar.*

troubler l'Etat que dans des tems d'héréſie & de diſpute de controverſe, & même alors la diſcorde qu'il excite, ne ſe répand point dans l'univers entier ; il n'a ni l'intention, ni le pouvoir redoutable de ſoulever tous les peuples à la fois. Il n'en eſt pas ainſi du fanatiſme philoſophique, qui brave toutes les bienſéances, qui offre l'exemple de l'audace la plus effrénée, qui déifie les auteurs des ouvrages les plus licencieux, qui donne à ces corrupteurs des mœurs publiques, les noms auguſtes de *bienfaiteurs du genre humain !* .... Traiter de préjugés la décence & la pudeur, flatter & favoriſer toutes les paſſions, vanter le luxe, inſulter les Rois, leurs Miniſtres & les Magiſtrats, déclamer contre le Gouvernement, propoſer aux Nations l'abolition totale & du culte & des loix, exhorter tous les peuples de la terre à la révolte, au parricide ; tel eſt le fanatiſme philoſophique. Ce n'eſt là ni un vice local & paſſager, ni un mal produit par une cauſe particulière : c'eſt un feu dévorant & deſtructeur, qui peut embrâſer la terre entière, & qui ne manquera jamais d'aliment, tant que les hommes auront du goût pour la volupté & pour l'indépendance.

CHAPITRE XV.

De la Tolérance.

TOLERANCE étoit un des mots de ralliement du parti philoſophique, & *vengeance implacable* en fut toujours la maxime fondamentale. Prêcher l'union fraternelle, vanter l'humanité, l'indulgence, & ſur-tout la liberté, en pourſuivant avec acharnement, avec fureur, ceux qu'on ne pouvoit aſſujettir; prétendre que l'on ſacrifie tout à l'intérêt de la *vérité*, qu'on n'eſt inſpiré que par la *vérité*; qu'on n'écrit que pour rendre hommage à la *vérité*; & pendant quarante ou ſoixante ans, publier, imprimer, réimprimer, redire, répéter ſans interruption, ſans relâche, une multitude de fables, de menſonges & de calomnies, enfin outrager la divinité, inſulter les Souverains, braver les loix, reſter impunis, & crier à la *perſécution*: telles ſont les inconſéquences étranges que nous préſentent la doctrine; les mœurs & la conduite des prétendus Philoſophes de ce ſiècle.

Les détracteurs de la Religion ont ſoutenu que

les guerres religieuſes n'ont été connues que parmi les Chrétiens. Cette aſſertion répétée dans tous leurs ouvrages & particulièrement dans ceux de M. de Voltaire, eſt d'autant plus extraordinaire, que l'hiſtoire ancienne & moderne en démontrent évidemment la fauſſeté. La religion Muſulmane eſt de toutes les religions celle qui a cauſé le plus de guerres & de ſanglans démêlés par les longues diviſions des ſectes Alide & Omniade, & l'hiſtoire prouve encore que les loix des Grecs & des Romains ont été décidément intolérantes ſur le culte. Cependant M. de Voltaire a écrit : *que de tous les anciens peuples aucun n'a gêné la liberté de penſer ; que chez les Grecs il n'y eut que le ſeul Socrate perſécuté pour ſes opinions ; que les Romains permirent tous les cultes, & qu'ils regardèrent la tolérance comme la loi la plus ſacrée du droit des gens* (*a*).

Je trouve dans le ſavant auteur *des Lettres de quelques Juifs* une excellente récapitulation des traits qui prouvent l'intolérance des Anciens : voici cet extrait rapide & détaillé.

(*a*) Traité de la Tolérance, article : *Si les Romains ont été tolérans.*

« L'intolérance étoit un principe de légiſlation, » une maxime de politique reçue chez les peuples » anciens, même les plus vantés. En effet, quand » on voit Abraham perſécuté pour ſa religion » dans la Chaldée, & le célèbre Zoroaſtre le » fer & le feu à la main, perſécutant dans le » Royaume de Touran ; quand on voit les Hé- » breux n'oſer offrir des ſacrifices dans l'Egypte, » de peur d'irriter le peuple contre eux ; les Perſes » briſer les ſtatues des Dieux de l'Egypte & de » la Grèce, & les différens nomes Egyptiens ; » s'armer tantôt contre leurs vainqueurs, tantôt » les uns contre les autres pour défendre ou ven- » ger leurs Dieux ; il nous ſemble qu'on peut » bien ne les pas regarder comme indifférens ſur » le culte. . . . . Ne citons point ici les villes du » Péloponèſe & leur ſévérité contre l'athéiſme, » les Ephéſiens pourſuivant Héraclite comme im- » pie, les Grecs armés les uns contre les autres » par le zèle de la Religion dans la guerre des » Amphictions. Ne parlons ni des affreuſes cruau- » tés que trois ſucceſſeurs d'Alexandre exercèrent » contre les Juifs pour les forcer d'abandonner » leur culte, ni d'Antiochus chaſſant les Philo- » ſophes de ſes Etats, ni des Epicuriens bannis

» de plusieurs villes Grecques, parce qu'ils cor-
» rompoient les mœurs des citoyens par leurs
» maximes & par leurs exemples. Ne cherchons
» point des preuves d'intolérance si loin : Athènes
» la polie & savante Athènes nous en fournira
» assez de preuves. Tout citoyen y faisoit un
» serment public & solemnel de se conformer à
» la religion du pays & de la défendre. Une loi
» expresse y punissoit sévèrement tout discours
» contre les Dieux, & un rigoureux décret
» ordonnoit de dénoncer quiconque oseroit nier
» leur existence. La pratique y répondoit à la
» sévérité de la législation. Les procédures com-
» mencées contre Protagore, la tête de Diagore
» mise à prix, le danger d'Alcibiade, Aristote
» obligé de fuir, Stilpon banni, Anaxagore
» échappant avec peine à la mort, Phryné accu-
» sée, Aspasie ne devant son salut qu'à l'éloquence
» & aux larmes de Périclès ; Périclès lui-même
» après tant de services rendus à la patrie & tant
» de gloire acquise, contraint de paroître devant
» les tribunaux, & de s'y défendre (*a*) ; des

(*a*) Périclès, disciple & ami d'Anaxagore, devint suspect d'athéisme, pour avoir pris la défense de ce Philosophe. *Note de l'Auteur des Lettres.*

» Poëtes même de théatre en péril, malgré la » paſſion des Athéniens pour ces ſpectacles ; le » peuple murmurant contre l'un, & ſa pièce » interrompue juſqu'à ce qu'il ſe fût juſtifié ; » l'autre jugé, traîné au ſupplice & près d'être » lapidé, lorſqu'il fut heureuſement délivré par » ſon frère (*a*) ; tous ces Philoſophes, ces fem- » mes célèbres par leur eſprit & par leurs charmes, » ces Poëtes, ces hommes d'Etat pourſuivis » juridiquement pour avoir écrit ou parlé contre » les Dieux ; une Prêtreſſe exécutée pour en » avoir introduit d'étrangers ; Socrate condamné » & buvant la ciguë, &c. Ce ſont des faits qui » annoncent aſſez que la faveur, la dignité, le » mérite, les talens même les plus applaudis, » n'y furent pas pour l'irréligion un abri ſûr & » tranquille. . . . . Les loix de Rome n'étoient » ni moins expreſſes ni moins ſévères. . . . *On* » *n'adorera point de Dieux étrangers*, diſent-elles,

---

(*a*) C'eſt Eſchyle. Son frère le ſauva en ſe dépouillant le bras, & montrant, avec larmes, aux Athéniens, qu'il avoit perdu la main en combattant pour eux. L'autre Poëte eſt Euripide ; tous deux accuſés d'avoir parlé des Dieux avec irrévérence. *Note de l'Auteur des Lettres.*

» formellement..... L'intolérance des cultes » étrangers chez les Romains, remontoit aux » loix des douze Tables, & même à celles des » Rois. Suivez l'hiſtoire de ce peuple fameux, » vous y verrez les mêmes défenſes portées par le » Sénat, l'an de ſ. 325, & les Ediles chargés » de veiller à leur exécution, l'an 529; les » Ediles vivement réprimandés pour avoir négligé » d'y tenir la main, & des Magiſtrats ſupérieurs » nommés pour les faire obſerver plus ſûrement. » Vous y verrez le culte de Sérapis & d'Iſis » interdit, & les oratoires de ces nouvelles » Divinités démolis par les Conſuls l'an 536: » des décrets des Pontifes & des ſénatus-con- » ſultes ſans nombre contre les Religions étran- » gères, citées au Sénat l'an 565, & un nou- » veau culte proſcrit l'an 623. Cette intolérance » ne diſcontinua point ſous les Empereurs: témoins » les conſeils de Mécène à Auguſte (*a*), non

---

(*a*) *Les conſeils de Mécène à Auguſte.* Voyez Dion Caſſius, lib. XLII. « Nous croyons, dit l'Auteur » des lettres de quelques Juifs, devoir rapporter ici en » entier le paſſage de cette hiſtoire; nous le traduirons » littéralement d'après le texte grec. Honorez vous-

» ſeulement contre les Athées & les Impies ,
» mais contre ceux qui introduiſoient ou hono-
» roient dans Rome d'autres Dieux que ceux de
» l'Empire ; témoins les ſuperſtitions Egyptiennes
» proſcrites. ..... les Dieux étrangers que le
» relâchement de la diſcipline avoit introduits ,
» chaſſés ſous Claude , les Juifs bannis pour
» leur religion ſous Tibère ; mais témoins ſur-
» tout les Chrétiens exilés , dépouillés de leurs
» biens & livrés ſi long-tems & en ſi grand
» nombre aux plus cruels ſupplices uniquement
» pour leur Religion , ſous les Néron , les
» Domitien , les Maximien , les Dioclétien ,
» &c. & même ſous les Empereurs les plus hu-

» même , dit Mécène à Auguſte , honorez ſoigneuſe-
» ment les Dieux , ſelon les uſages de nos pères , &
» forcez les autres de les honorer. Haïſſez ceux qui
» innovent dans la religion , & puniſſez-les , non-ſeu-
» lement à cauſe des Dieux (qui les mépriſe ne reſ-
» pecte rien) ; mais parce que ceux qui introduiſent des
» Dieux nouveaux , engagent pluſieurs perſonnes à ſui-
» vre des loix étrangères , & que de-là naiſſent des
» unions par ſerment , des ligues , des aſſociations , toutes
» choſes dangereuſes dans la Monarchie. Ne ſouffrez
» point les athées , &c. ». *Note de l'Auteur des Lettres.*

» mains ,

» mains, ſous Trajan, ſous Marc-Aurèle, &c.
» Les loix mêmes que les Philoſophes d'Athènes
» & de Rome écrivirent pour des Républiques
» imaginaires ſont intolérantes : Platon ne laiſſe
» pas aux citoyens la liberté du culte, & Cicéron
» leur défend expreſſément d'avoir d'autres Dieux
» que ceux de l'Etat ».

Vous voyez, MONSEIGNEUR, ſi *les anciens peuples n'ont jamais géné la liberté de penſer ; ſi chez les Grecs Socrate fut ſeul perſécuté ; ſi les Romains permirent tous les cultes, & regardèrent la tolérance comme un droit ſacré, &c.* Conçoit-on que l'on puiſſe faire imprimer avec cette confiance des menſonges ſi groſſiers, & dont la réfutation étoit ſi facile à faire ? C'eſt ainſi que M. de Voltaire a écrit dans tous les genres. C'eſt encore lui qui en parlant du fanatiſme dans l'hiſtoire du ſiècle de Louis XIV, dit : *Cette fureur fut inconnue au paganiſme, il couvrit la terre de ténèbres ; mais il ne l'arroſa guère que du ſang des animaux.* Et le ſang de tant de victimes humaines immolées en l'honneur des faux Dieux, & cette multitude de captifs que la ſuperſtition égorgeoit ſur des tombeaux ; & ces ſuicides ſi fréquens, ſi nombreux, autoriſés & conſacrés

par la Religion des Païens : tous ces faits & ceux que j'ai déjà cités, pouvoient-ils être inconnus à M. de Voltaire ? Il n'ignoroit même pas que ſon héros, ce prince ſi *philoſophe* qu'il a tant vanté, Julien l'Apoſtat, égaré, avili par une horrible ſuperſtition, ſouilla dans le ſang humain ſon bras victorieux, en conſultant l'avenir dans des entrailles palpitantes ! .....

« Mais quelle fut l'origine des perſécutions contre » les Chrétiens ? Etoit-ce comme dans les guerres » du ſeizième ſiècle, la cabale, la révolte, la » politique, la faction des Seigneurs puiſſans ? » Non, les Chrétiens étoient ſoumis aux Empe- » reurs, ils rempliſſoient tous les devoirs de » citoyens ; la ſuperſtition ſeule verſa leur ſang, » & leur fit ſubir les plus affreux ſupplices ; & » cette cruelle perſécution qui dura trois ſiècles, » ne put jamais les forcer à la révolte, lors même » qu'ils auroient pu troubler & renverſer l'Em- » pire (*a*) : » Et cette fureur, dit M. de Voltaire, *fut inconnue au Paganiſme* ! Quelle confiance peut inſpirer un Ecrivain qui montre une telle partialité ? L'excès de ſon inconſéquence n'eſt

(*a*) *Lettres critiques* de M. l'Abbé Gauchat.

pas moins étrange. Le zèle pour la Religion, même le plus modéré, lui paroît abſurde & cruel, & cependant il déifie les Princes Païens ; il les appelle des *ſages*, des *bienfaiteurs adorables* ; & ces mêmes Princes, Marc-Aurèle, Trajan, Adrien ont joint aux ſuperſtitions les plus extravagantes un eſprit de perſécution qui a fait couler des flots de ſang. Ils ont ordonné le maſſacre d'une multitude de Chrétiens. Ainſi les fanatiques Païens pouvoient être aux yeux de M. de Voltaire des *bienfaiteurs* de l'univers, des Princes *adorables*, & pour déteſter véritablement les fureurs de ce genre, il falloit qu'il les pût attribuer au fanatiſme des Chrétiens.

M. de Voltaire voulant établir une tolérance univerſelle, afin de donner plus de poids à ſes opinions, n'a pas manqué de les attribuer à pluſieurs Philoſophes reſpectables, qui loin de penſer comme lui, avoient au contraire des principes abſolument oppoſés, entr'autres le vertueux & célèbre Locke, qui a écrit des lettres ſur la tolérance. Mais comme le remarque judicieuſement un des Auteurs que je viens de citer, on ſait que la tolérance de Locke « n'eſt point » une tolérance illimitée ; il en exclut nommé-

» ment les athées, les matérialiſtes, les Déiſtes,
» &c. Il n'auroit donc *toléré* ni les écrits où ces
» dangereux ſyſtêmes ſont établis, ni leurs Au-
» teurs » (*a*).

M. de Voltaire & tous les autres détracteurs de la Religion ont répété mille fois que le Chriſtianiſme ordonne d'exterminer les hérétiques, de les livrer aux ſupplices, aux tortures, pour les faire changer d'opinion, &c. Ces imputations ſont extravagantes : il eſt impoſſible de citer, je ne dis pas un paſſage de l'Evangile, mais un Concile, une formule de foi, ou un père de l'Egliſe, qui ait autoriſé ces horribles maximes. D'ailleurs, comme le remarque M. l'abbé Gauchat, « l'Egliſe ne pourroit employer des peines
» temporelles, puiſqu'elles ne dépendent point
» de ſa juriſdiction. . . . Pour rendre l'Inquiſition
» plus odieuſe, on ſuppoſe qu'elle punit tous
» ceux qui ſuivent l'erreur qu'ils ont ſucée dès
» leur enfance. Rien de ſi faux, elle ne punit point
» les Infidèles & les Hérétiques nés dans l'erreur ;
» ſa rigueur ne s'étend que ſur ceux qui, ayant
» embraſſé librement la foi, l'outragent & y re-

(a) *Lettres de quelques Juifs.*

» noncent. C'eſt la ſeule apoſtaſie qu'elle punit....
» Les Prêtres ſont juges de ce tribunal pour dé-
» cider ſi les coupables ſont convaincus d'impié-
» té ; ils s'en tiennent à cet examen, & jamais ils
» ne ſouſcrivent aux arrêts qui ne ſont portés
» que par des juges laïques, dont toute l'autorité
» émane du Souverain. »

Je ne prétends sûrement pas faire une apologie de l'Inquiſition ; je trouve même que M. de Voltaire & ſes copiſtes en diſant qu'elle *prononce & qu'elle ſigne des arrêts de mort*, ont fait un menſonge mal-adroit : car l'exacte vérité rend, ſur ce point, ce tribunal encore plus odieux. Pourquoi ne prononce-t-il pas l'arrêt de mort ? C'eſt que l'Evangile réprouve trop formellement ce zèle ſanguinaire. Mais l'Inquiſition ſait bien que telle formule de jugement fera condamner le coupable à la mort. Ainſi elle feint de reſpecter les loix ſacrées de l'Evangile, & elle les outrage & les enfreint en paroiſſant s'y ſoumettre & les ſuivre. Elle joint alors l'hypocriſie à l'inhumanité. Celui qui viole ouvertement une loi, peut être moins coupable que celui qui cherche à l'éluder ; il eſt poſſible que le crime du premier ſoit l'effet de l'ignorance, mais il eſt évident que

le ſecond agit contre le témoignage de ſa conſcience & de ſes lumières. A l'égard de cette imputation que l'Inquiſition fait *brûler les Hérétiques* & *les Infidèles*, elle eſt à la fois fauſſe & calomnieuſe. L'Inquiſition ne punit que l'apoſtaſie, c'eſt-à-dire, l'impiété réunie au parjure, ce qui eſt extrêmement différent.

De tous les égaremens de l'eſprit humain, le plus inconcevable ſans doute eſt ce zèle ſanguinaire qui croit honorer Dieu, en donnant la mort à celui qui l'offenſe. *Un ſerviteur du Seigneur doit reprendre avec douceur ceux qui réſiſtent à la vérité, dans l'eſpérance que Dieu, pour la leur faire connoître, leur donnera un jour l'eſprit de pénitence.* Seconde Ep. de S. Paul à Timothée. Abréger les jours de l'Impie, c'eſt lui ôter les moyens de ſe convertir, c'eſt priver Dieu d'une ame que le tems auroit pu lui rendre. Vous voulez ramener cet homme à la foi : il réſiſte, il blaſphême, & vous allez lui arracher la vie ! Eh quoi ! s'il meurt dans cet état, il eſt à jamais réprouvé ! En lui donnant la mort, vous le plongez dans l'Enfer ; vous le ſavez, vous le croyez fermement, & vous prononcez cette ſentence terrible ! Vous, foible mortel, vous condamnez un coupable votre frère,

à des peines éternelles ! Peut-être n'eſt-il encore qu'à la moitié de ſa carrière ; êtes-vous donc aſſuré que le tems, les réflexions, la vieilleſſe ne changeront point ſes ſentimens ? Qu'il ſe repente, dites-vous, je veux bien qu'il vive encore huit jours, un mois ; mais au bout de ce tems, qu'il ſe rétracte ou qu'il meure. Vous lui accordez un délai de quelques jours, & Dieu lui en donne un de pluſieurs années, d'un demi ſiècle peut-être, & vous oſez prévenir les effets de la miſéricorde divine !

Je ne ſais ſi l'on pourroit trouver dans l'Evangile une approbation indirecte ou tacite des peines de mort impoſées aux coupables qui violent les loix ; mais on y chercheroit envain un ſeul mot qui pût autoriſer un Chrétien à pourſuivre la condamnation & la mort d'un Infidèle ou d'un Impie ; & au contraire j'y vois à chaque ligne l'ordre poſitif de ſupporter, de tolérer ceux qui s'égarent, & de ne chercher à les ramener que par la patience, l'indulgence & la douceur. Les Saints & les vrais Chrétiens ont toujours ſuivi ces maximes. S. Ambroiſe refuſoit de communiquer avec ceux qui pourſuivoient la mort des Hérétiques. S. Auguſtin animé du même

eſprit de tolérance, en travaillant à la réunion des Donatiſtes, ne faiſoit point de difficulté de leur écrire, & même de conférer avec eux (*a*). Nous voulons, écrivoit le Pape S. Grégoire à l'Evêque de Terracine, qui avoit chaſſé des Juifs d'un lieu où ils s'aſſembloient, nous voulons « que vous faſſiez ceſſer ces plaintes; car c'eſt » par la douceur, la bonté, les exhortations » qu'il faut appeler les Infidèles à la Religion » Chrétienne, & non, par les menaces & la » terreur. . . . . Il ne faut pas les amener malgré » eux, puiſqu'il eſt écrit : Je vous offrirai un » ſacrifice volontaire (*b*). » Tout le monde connoît l'hiſtoire du célèbre Las-Caſas, Evêque de Chioppa. Ce vertueux religieux fut pendant 40 ans le protecteur des Indiens : durant ce long eſpace de tems, ſa tolérance & ſon humanité ne ſe démentirent jamais, & tel eſt le véritable eſprit du Chriſtianiſme (4). Je crois avoir prouvé que ſur-tout pour l'homme qui croit à ſa Religion, il n'y a certainement pas d'action plus

---

(*a*) *Hiſtoire Eccléſiaſtique* de M. de Fleuri, tom. 4 & 5.

(*b*) *Hiſtoire Eccléſiaſtique*, tom. 8.

inhumaine que celle d'ôter la vie au malheureux qui perſiſte dans ſon erreur : ainſi ce zèle affreux, également réprouvé par l'Evangile & par la Nature, eſt auſſi barbare qu'il eſt abſurde. La tolérance chrétienne preſcrit encore de ne jamais juger en mal ſur des apparences ou des délations, de ne point chercher à pénétrer dans le fond des conſciences, & de ne perſécuter perſonne de quelque manière que ce puiſſe être pour ſa croyance particulière : elle empêche par conſéquent de trouver de l'impiété dans un ouvrage où la Religion n'eſt pas directement & formellement attaquée ; & elle met à l'abri de toute recherche les auteurs anonymes des plus mépriſables productions. Mais les prétendus Philoſophes ne ſe contentoient pas de cette tolérance, & il ſera utile, MONSEIGNEUR, de vous donner une définition claire & préciſe de celle qu'ils vouloient établir. Une des maximes qu'ils ont débitées avec le plus de ſuccès, eſt celle-ci : *que perſonne n'a le droit de gêner la liberté de penſer.* C'eſt une vérité triviale, à la prendre littéralement, & aſſurément inconteſtable; tout le monde en a été frappé, on n'a pas réfléchi au véritable ſens que les Philoſophes y attachoient, & on a répété avec indignation

qu'il étoit *abſurde*, qu'il étoit *affreux* de vouloir gêner *la liberté de penſer*. Mais voici ce que ſignifioit cette ſentence philoſophique : *perſonne n'a le droit de gêner la liberté de parler & d'écrire*, c'eſt-à-dire, que chaque homme a non-ſeulement le droit dans les aſſemblées publiques, dans les promenades, dans les cafés, &c. d'attaquer & d'outrager par ſes diſcours la Religion, le Gouvernement & les mœurs, mais qu'il peut encore répandre ces funeſtes opinions & des déclamations ſéditieuſes dans toute l'Europe, & même les tranſmettre à la poſtérité, en les faiſant imprimer publiquement. Tel étoit le ſentiment de tous les prétendus Philoſophes que j'ai cités. Un Ecrivain anonyme, partiſan ſecret de cette fauſſe philoſophie, vient de ſoutenir encore cette opinion. Il veut qu'on puiſſe imprimer *tout* ſans exception ; il ajoute que c'eſt un *droit ſacré* (*a*). Le même auteur dit encore : *que la Religion ne doit pas plus être l'objet des loix, que la manière de s'habiller & de ſe nourrir*. Il y a, comme on voit, de l'obſcurité dans cette phraſe, & tel eſt toujours le ſtyle de l'Auteur ; il explique

(*a*) *Vie de M. Turgot*, pag. 260.

enſuite cette penſée ſi mal exprimée, d'une manière fort diffuſe, mais très-expreſſe, en ajoutant qu'aucun crime contre la Religion ne doit être puni. Eh quoi ! ſi le crime eſt avéré ſcandaleux, éclatant, la ſeule politique ne doit-elle pas le punir ? Outrager ouvertement & publiquement la Religion de ſon pays, n'eſt-ce pas braver les loix & l'autorité ſouveraine ? Et ne doit-on pas du moins traiter comme un inſenſé, celui que l'on ne veut pas punir comme un criminel ! Mais revenons à la tolérance philoſophique ; voici les vœux qu'elle forme depuis quarante ans. Que l'on puiſſe en toute liberté prêcher l'athéiſme & le matérialiſme, calomnier les Miniſtres de l'Egliſe, tourner en ridicule & le culte & les cérémonies les plus ſacrées ; que l'on ait la pleine liberté de faire imprimer publiquement les ouvrages les plus licencieux, & celle d'attaquer dans ſes écrits les particuliers, les gens en place, enfin de ſigner ſans crainte des libelles diffamatoires ; qu'il ſoit permis de fronder le Gouvernement, de décréditer dans l'eſprit des peuples des opérations dont ſouvent la confiance publique peut ſeule aſſurer le ſuccès ; que l'on puiſſe entreprendre de prouver que toute notre

adminiſtration & nos loix ſont abſurdes ; que depuis le commencement de la Monarchie juſqu'à nos jours, tous les Rois, tous les Miniſtres, tous les Magiſtrats dont nous avons admiré les talens & le génie, n'avoient cependant aucune idée ſaine ſur la politique & la légiſlation (*a*); en un mot, que rien n'empêche d'inviter, d'exciter les peuples à la révolte, de leur faire mépriſer les loix & leurs maîtres, & de les exhorter à ſecouer le joug. Telles ſont les idées & les principes répandus dans une multitude d'ouvrages philoſophiques, imprimés ſans approbation ; voilà ce que la philoſophie deſire que l'on puiſſe publier ouvertement ! Les Ecrivains dépravés ou dépourvus de talens ne ſe laſſent point de répéter que *la Cour & les Prêtres ſont deux barrières inſurmontables qui arrêtent les découvertes que pourroient produire l'étude & la méditation*, &c. (*b*). Les auteurs immortels du ſiècle de Louis XIV, n'ont jamais fait de plaintes ſemblables ; ils

(*a*) Voilà ce qu'on a mille fois entrepris de prouver dans des écrits clandeſtins, & particulièrement dans celui qui a pour titre : *Vie de M. Turgot.*

(*b*) *Lettres Juives.*

reſpectoient ſans effort ce que tout citoyen vertueux doit révérer ; & pour acquérir une renommée éclatante & durable, ils n'avoient beſoin ni de ménager le vice & d'autoriſer les paſſions, ni d'attaquer la Religion *& de renverſer tous les principes de la morale.*

CHAPITRE XVI.

Menſonges, contradictions, mauvaiſe foi, inconſéquence, &c. des détracteurs de la Religion.

L'INCONSÉQUENCE & la contradiction ſont les plus sûres marques de l'erreur ou de l'impoſture, & il eſt univerſellement reconnu que les ouvrages philoſophiques de ce ſiècle offrent à chaque page ces preuves évidentes de la fauſſeté des principes qu'on y veut établir. Les Philoſophes ont été trop ſouvent convaincus de ſe contredire les uns les autres, pour qu'il leur fût poſſible de n'en pas convenir; mais voulant tirer parti de cet inconvénient de leur doctrine, ils ont prétendu que ces contradictions prouvoient du moins qu'ils ne formoient point *une ſecte* particulière dans l'Etat. « Si nous étions réunis, » diſoient-ils, par une aſſociation ſecrette, nous » ſerions tous d'accord, nous n'aurions qu'un » ſyſtême ». Non, cette harmonie ne peut exiſter qu'entre ceux qui ſoutiennent la cauſe de la vérité. Les Philoſophes vertueux qui firent des

maximes de l'Evangile la baſe de leur morale, Fénélon, Nicole, Paſcal, Abadie, Maſſillon, Addiſſon, Clarcke, Richardſon, &c. ne formèrent point de ſecte : nés dans des pays, ou des tems différens, ils ne purent ſe communiquer leurs idées ; cependant ils s'accordent entre eux : leur morale pure & ſublime eſt fondée ſur les mêmes principes, elle n'offre jamais d'inconſéquences & de contradictions. Les prétendus Philoſophes modernes ne pouvoient ni s'entendre ni travailler de concert ; où la vérité manque, on ne trouvera jamais l'ordre, l'harmonie, la régularité & l'unité de plan. Des talens brillans, de grands ſuccès, de la fortune & l'eſprit de cabale & d'intrigue aſſuroient à M. de Voltaire une autorité & une réputation éblouiſſantes ; ſon irréligion ne révoltoit malheureuſement qu'une très-petite partie du public, & lui obtenoit le ſuffrage d'une claſſe infiniment plus nombreuſe. Sa morale Epicurienne charmoit les gens du monde ; cet orgueil & cette humeur vindicative qui le portoient à déchirer ſans ménagement, à calomnier ſans ſcrupule les objets de ſa haine, cette multitude de libelles atroces qui ſont ſortis de ſa plume, le rendoient redoutable à ſes adver-

ſaires, & devoient inſpirer la crainte de s'attirer ſon inimitié. Sa ſoupleſſe avec ſes partiſans, les flatteries, les louanges qu'il leur prodiguoit, l'art de faire valoir les talens qui ne pouvoient lui cauſer d'ombrage, tous ces petits artifices employés avec adreſſe & perſévérance pendant plus de cinquante ans, lui formèrent inſenſiblement un corps nombreux d'admirateurs & d'enthouſiaſtes, dont il fut le chef adoré pendant un demi ſiècle, & qui perdit à ſa mort le crédit, le pouvoir & juſqu'au nom de *ſecte*, que le public lui avoit donné. Ainſi les foibleſſes, les écarts, les emportemens de M. de Voltaire, loin d'altérer l'éclat de ſa réputation, n'ont ſervi qu'à la rendre plus brillante. Il a fait des ouvrages qu'admireront toujours les ames ſenſibles & les eſprits juſtes; il en a fait beaucoup d'autres indignes de lui, mais dont la licence & même la groſſiéreté lui obtinrent les applaudiſſemens de tous les gens ſans principes, qui ont appelé quelques-unes de ces abominables productions *les chefs-d'œuvres de leur Auteur*, comme s'il ne falloit pas mille fois plus de talens pour faire une tragédie telle qu'Alzire, ou même un chant de la Henriade, que pour compoſer des ouvrages où l'on

ſe permet en tout genre les écarts d'imagination les plus monſtrueux. Si M. de Voltaire n'eût donné au public ni ſes libelles contre ſes ennemis, ni cette multitude de volumes remplis d'impiétés, & qui bleſſent également la raiſon, le bon goût & la décence, il ſeroit certainement beaucoup plus grand aux yeux de l'équitable poſtérité; mais il eût fait moins de bruit pendant ſa vie. *Zapata*, *le Vieillard du Caucaſe*, *l'A B C*, *le Dictionnaire philoſophique*, *Lettres d'Amabed*, *les Colimaçons du frère l'Eſcarboutier*, *&c. &c.*, & tant d'autres productions de ce genre, auſſi mauvaiſes que licencieuſes, ſont déjà profondément oubliées; mais lorſqu'elles parurent, elles trouvèrent des approbateurs. Les partiſans de M. de Voltaire s'écrioient, en vantant ces platitudes, que l'Auteur avoit *une gaîté inépuiſable*; & malgré l'ennuyeuſe & conſtante répétition des mêmes idées, malgré la groſſiéreté des expreſſions & des injures, la multitude répétoit les éloges prodigués par la cabale, tandis que les gens ſenſés & de bon goût, toujours en très-petit nombre, s'affligeoient de voir un grand homme employer ces baſſes bouffonneries, & par de tels écrits dégrader à la fois ſes talens & ſon caractère.

Conçoit-on en effet que M. de Voltaire, en parlant de ſes ennemis, ſe ſoit permis à chaque page de prodiguer les épithètes de *gueux*, d'*inſectes*, de *canaille*, de *cuiſtre*; qu'il ait appelé M. de Pompignan *un ſot*, & J. J. Rouſſeau *un poliſſon*, ſans parler des calomnies extravagantes dont il a voulu les noircir? Conçoit-on qu'il ait pu s'abaiſſer mille fois à reprocher à quelques-uns de ſes adverſaires *qu'ils mouroient de faim dans des greniers*? Eſt-il digne d'un Philoſophe de s'énorgueillir de ſes richeſſes, & de montrer, pour le manque de fortune, le mépris qui n'eſt dû qu'au vice? De tels reproches ne peuvent humilier celui qui les reçoit, & n'aviliſſent que l'Ecrivain qui réunit à tant d'inſolence une inhumanité & une baſſeſſe ſi révoltantes. Si M. de Voltaire eût joint à ſa fortune l'avantage d'une naiſſance diſtinguée, que n'eût-il pas dit à ceux de ſes ennemis qui n'auroient pu faire *preuve de nobleſſe*? Ces petiteſſes & ces préjugés peuvent s'allier, comme l'on voit, à la philoſophie; mais la religion & la raiſon les réprouvent également. Les plaiſanteries qui ſe trouvent dans ces mêmes ouvrages n'auroient pas paru ſupportables ſans le nom impoſant de leur auteur. M. de Voltaire dit lui-même, qu'il n'y a point d'ou-

vrage qui puiſſe *plaire aux honnêtes gens lorſque les bienſéances y ſont mépriſées* : combien de fois, & dans combien de volumes, n'a-t-il pas violé ce précepte (*a*) ?

(*a*) Comme, par exemple, lorſqu'il dit en parlant d'Ezéchiel, que ce Prophète mangeoit des excrémens humains, (ce que M. de Voltaire exprime ſans périphraſe, & par un mot ſi groſſier, qu'on ne peut le rapporter ici), & lorſqu'il ajoute que le Prophète étendoit ſur ſon pain de *telles confitures*, &, qu'enfin, *quiconque aime les prophéties d'Ezéchiel, mérite de déjeûner avec lui* : je crois, en effet, qu'il y a peu *d'honnêtes gens* auxquels ce genre de plaiſanterie *puiſſe plaire* ; ſur-tout lorſqu'on ſait que ces plattes & dégoûtantes railleries ſont les fruits de l'ignorance ou de la mauvaiſe foi. Ce que M. de Voltaire rapporte comme une action réelle, ne ſe paſſa qu'en viſion, & les mots hébreux qu'il rend par : *Couvrir ſon pain d'excrémens*, ne ſignifient, *que cuire ſon pain ſous des excrémens deſſéchés*, auxquels on mettoit le feu. La coutume, dit l'Auteur des Lettres de quelques Juifs, d'employer à cet uſage les excrémens des animaux, entr'autres « des bœufs, des chameaux, » &c. étoit commune dans les pays pauvres de l'Orient ; » & les voyageurs nous apprennent qu'elle ſe conſerve » encore parmi les Arabes & en d'autres endroits, &c. » Ainſi, l'action & les détails, tout eſt de l'invention de

La ſecte formée par M. de Voltaire n'ayant point de principes aſſurés, ne pouvoit avoir de plan ; mais elle avoit un but, celui de dominer, d'entraîner & de régner ſur les eſprits, & les moyens imaginés pour y parvenir furent certainement très-adroits & très-bien concertés. Comme on ne cherchoit point la vérité, on ſentit qu'il étoit impoſſible d'établir entre *les Philoſophes* une certaine conformité de principes & d'opinions ; d'ailleurs en laiſſant à chacun la liberté de produire des ſyſtêmes à ſon gré, on pouvoit donner une multitude d'ouvrages qui offriroient ſurement une variété piquante, faite pour plaire au public. Cependant il falloit convenir de quelques points principaux qui ſe réduiſirent à ceux-ci : *d'attaquer ouvertement la Religion, de prêcher une tolérance illimitée, de favoriſer les paſſions, ſur-tout d'ériger en vertu ſublime le goût de l'indépendance ; d'excuſer & d'autoriſer les foibleſſes & les égaremens de l'amour* (*a*). Du reſte,

---

M. de Voltaire : & c'eſt avec cette érudition, cette vérité, cette bonne foi, qu'il a plaiſanté, critiqué, attaqué la Religion, & écrit l'hiſtoire.

(*a*) Syſtême conſtamment ſuivi par les prétendus

on enrôla indifféremment les Athées & les Déiſtes; mais on défendit à ces derniers d'admettre des punitions dans une autre vie; on leur ordonna de ſoutenir que l'ame immortelle ne peut être que récompenſée, & que l'Être ſuprême réſerve aux ſcélérats même une éternelle félicité. Comme on ne vouloit que plaire & ſéduire pour entraîner la multitude, il étoit bien néceſſaire d'établir fortement une croyance ſi favorable à toutes les paſſions humaines; auſſi *ce dogme philoſophique* fut-il regardé comme le plus

---

philoſophes modernes, qui tous ont écrit les ouvrages les plus licencieux, & qui même ont répandu dans leurs ouvrages, les plus graves & les plus eſtimables, des principes dangereux, faits pour corrompre les mœurs. C'eſt ainſi que M. de Voltaire, dans un poëme national, dans la Henriade, paroît douter que la moleſſe & les égaremens de l'amour puiſſent irriter l'Être-Suprême. Il dit, en parlant de l'Enfer :

« Êtes-vous dans ces lieux, foibles & tendres cœurs,
» Qui livrés au plaiſir & couchés ſur des fleurs,
» Sans fiel & ſans fierté couliez dans la pareſſe,
» Vos inutiles jours filés par la moleſſe ? »

Combien d'autres principes, auſſi dangereux, ne pourroit-on pas relever dans ce même poëme !

important de tous, & quiconque auroit oſé le nier, même en rejetant la révélation, eût été exclu du parti ; on auroit prononcé contre lui ce terrible anathême : *il n'eſt point Philoſophe.* Et par le même principe on ſtatua de plus que ceux qui refuſeroient d'entrer dans l'aſſociation, quoique d'ailleurs traités en ennemis, ſeroient cependant réputés *Philoſophes*, s'ils déclaroient ne pas croire aux punitions après cette vie (*a*). Enfin on convint encore de ſe louer réciproquement dans les aſſemblées publiques, dans les petits cercles, dans les brochures, dans les *in-folio*, & de ne dédaigner aucun des moyens qui pourroient augmenter le crédit & la réputation de la ſecte.

Il eſt difficile, en intriguant, en cabalant, & en voulant écrire dans tous les genres, & ſur toutes ſortes de ſujets, de ne pas tomber dans des mépriſes qu'une étude aſſidue, une longue

(*a*) C'eſt ce qui eſt arrivé à J. J. Rouſſeau, qui ne voulut être d'aucun parti ; il fut haï & perſécuté ; mais il nia les châtimens éternels, & perſonne ne lui refuſa le titre de *philoſophe ;* quoiqu'aucun homme n'ait dit plus de mal de la philoſophie, & n'ait parlé avec plus de mépris des philoſophes modernes.

méditation & une véritable érudition peuvent ſeules faire éviter. Mais *les Philoſophes* du parti comptoient ſur la légéreté du public, qui n'approfondit rien, & ne manque jamais d'adopter les erreurs & les fauſſes opinions, lorſqu'elles ſont préſentées d'une manière ſéduiſante. D'ailleurs il faut des talens pour ſéduire, il ne faut que de la raiſon pour convaincre; le deſir d'amuſer & de plaire l'emportoit ſur celui de perſuader. M. de Voltaire diſoit : *je veux bien qu'on ne me croie pas, pourvu qu'on me liſe.* Auſſi dans tous ſes écrits, s'eſt-il joué de la vérité avec autant d'audace que de ſuccès. Il n'étoit point ſavant, & il eut la foibleſſe de vouloir en impoſer à cet égard, & de faire des citations hébraïques & grecques, quoiqu'il ne ſût pas un mot de ces deux langues, comme il a été forcé de l'avouer lui-même dans ſes réponſes aux réfutations de ſes ouvrages. Il n'avoit aucune connoiſſance des arts, & il en a parlé ſans diſcernement & même ſans goût, particulièrement de la peinture & de la muſique. Lorſqu'il a prétendu attaquer la Religion par les ſciences, il n'a dit que des abſurdités, & démontrées telles par les critiques des Phyſiciens, des Chymiſtes,

des Naturaliſtes, des Aſtronomes les plus éclairés de ce ſiecle. Mais, qui a lu ces critiques? En général, ce ne ſont pas les gens du monde : peu de perſonnes, dans cette claſſe, auroient pu les comprendre, & preſque toutes s'accordoient à penſer qu'un homme tel que M. de Voltaire étoit incapable de parler de choſes qu'il auroit ignorées, ou de citer des ouvrages qu'il n'avoit jamais lus. C'eſt cependant ce qu'il s'eſt continuellement permis, durant tout le cours de ſa longue & brillante carrière. On doit appuyer une telle accuſation par des preuves : les donner toutes formeroient des volumes, je me bornerai à quelques exemples frappans que me fournira principalement l'eſtimable & véridique Auteur des *Lettres de quelques Juifs*. M. de Voltaire a écrit *que toutes les recherches faites ſur les lieux par le ſavant Hyde, nous confirment que les traditions & les livres des Perſans détruiſent ce que les Ecritures nous apprennent d'Abraham* (*a*) : & *le ſavant Hyde* penſoit préciſément le contraire; il a écrit que ces traditions & ces livres ne font que le confirmer. M. de Voltaire, dans ſa *Philo-*

(*a*) *Dictionnaire Philoſophique.*

ſophie de l'Hiſtoire, cite pluſieurs fois l'hiſtorien Joſeph ; il cite même le livre, le chapitre, & pas un mot de ces citations ne ſe trouve dans cet écrivain. Dans le Traité de la Tolérance, l'auteur prétend que *Nabuchodonoſor fut changé en bœuf.* « Il eſt bien dit dans l'Ecriture que » l'eſprit de ce Prince fut aliéné, qu'il erra » pluſieurs années dans les campagnes, & qu'il » vêcut comme les bœufs de l'herbe des champs ; » mais l'Ecriture ne dit nulle part qu'il ait été » métamorphoſé en bœuf. »

On lit dans le *Dictionnaire Philoſophique*, que *Bethzabée eut aſſez d'artifice pour faire donner l'héritage au fruit de ſon adultère* ; & l'Ecriture dit que le fruit de l'adultère de Bethzabée mourut quelques jours après ſa naiſſance, & que ce fut l'enfant qu'elle eut après celui-ci qui eut cet héritage. Dans un autre endroit, M. de Voltaire fait Bethzabée complice du meurtre de ſon mari, & l'Ecriture ne dit rien qui puiſſe ſeulement le faire ſoupçonner. M. de Voltaire s'eſt obſtiné à répéter que *chez les Juifs on pouvoit épouſer ſa ſœur* (*a*) ; tandis que les mariages entre

(*a*) *Dict. Philoſop.*, & *Queſtions Encyclopédiques*, art. *Inceſte.*

frère & ſœur, même de père, étoient expreſſément interdits aux Juifs, & que l'Hiſtoire de la nation Juive ne fournit aucun exemple d'une contravention faite à cette loi.

Parmi les oiſeaux de proie interdits aux Juifs, M. de Voltaire nomme des animaux fantaſtiques, *les Ixions & les Griffons* (*a*), fable qu'il imagine pour tourner en ridicule les loix de Moïſe, qui ne parle en aucun endroit de ces prétendus oiſeaux. Voici une calomnie plus étrange, qui ſe trouve dans l'ouvrage intitulé : *Traité de la Tolérance*, & que l'auteur a répétée dans le *Dictionnaire Philoſophique*, dans les additions à *l'Hiſtoire générale* &c., c'eſt que le *peuple Juif étoit anthropophage*. Ecoutons, ſur cette étonnante découverte, le premier raiſonnement de l'Auteur. Il y a eu des peuples anthropophages, donc les Juifs le furent auſſi....., *pourquoi ne l'auroient-ils pas été ? C'eût été la ſeule choſe qui eût manqué au peuple de Dieu, pour être le plus abominable peuple de la terre.* Je ne crois pas que jamais la haine ait fait raiſonner d'une plus étrange manière ; cependant l'Auteur ſe doutant

(*a*) *Traité de la Tolérance.*

que ce raiſonnement pourroit bien ne pas perſuader généralement, a ſenti qu'il falloit l'appuyer de quelque preuve, & n'en trouvant point, il en a compoſé. *Ezéchiel* (dit-il) *promet aux Juifs, pour les encourager, qu'ils mangeront de la chair humaine.* Traité de la Tolérance. *Le prophète Ezéchiel promet aux Hébreux, de la part de Dieu, que s'ils ſe défendent bien contre le Roi de Perſe, ils auront à manger de la chair de cheval & de la chair de cavalier.* Page 22 des additions à l'Hiſtoire générale. *Il faut bien que les Juifs du tems d'Ezéchiel fuſſent dans l'uſage de manger de la chair humaine, puiſqu'il leur prédit*, chap. 39, *que s'ils ſe défendent bien contre le Roi de Perſe, ils mangeront non-ſeulement les chevaux, mais encore les cavaliers & les autres guerriers. Cela eſt poſitif.* Dictionnaire philoſophique, art. Anthropophages. Rien en effet ne doit paroître plus poſitif à un lecteur qui n'a jamais lu Ezéchiel, & qui trouve dans les ouvrages d'un Ecrivain ſi célèbre un fait ſi frappant, ſi précis, & répété tant de fois. Comment imaginer ou ſoupçonner qu'un Auteur illuſtre, un grand homme, un hiſtorien, un philoſophe, ait été capable de faire une citation fauſſe, qui renferme une inculpation

ſi injurieuſe, ſi atroce, & d'attribuer à un Auteur un ſens tout contraire au ſien, non une fois en paſſant, mais en vingt endroits ? Voici le paſſage d'Ezéchiel :

« Dans ce jour, je rendrai célèbre la vallée » des voyageurs ; j'en ferai le tombeau de Gog » & l'étonnement des paſſans ; on y enſevelira » Gog avec toute ſon armée, & on l'appellera » la vallée de l'armée de Gog.... Toi donc, fils » de l'homme, écoute ce que t'ordonne le Sei- » gneur. Dis aux bêtes ſauvages, aux oiſeaux » de proie & à tous les animaux carnaſſiers : » Venez, hâtez-vous, accourez aux nombreuſes » victimes que je vas immoler pour vous ſur les » montagnes d'Iſraël ; vous mangerez la chair » des braves & vous boirez le ſang des Princes » de la terre. »

Pour avoir pu trouver dans ce paſſage qu'Ezéchiel promet aux Juifs de leur faire manger de la chair humaine, il faudroit n'avoir pas remarqué ni même lu ces lignes : *dis aux bêtes ſauvages, aux oiſeaux de proie, & à tous les animaux carnaſſiers : Venez &c.* diſtraction qui n'eſt guère vraiſemblable. Eſt-il plus facile de croire qu'on ait pu appercevoir dans ces expreſſions que *la*

promeſſe eſt faite aux Juifs, & non aux animaux carnaſſiers ? M. de Voltaire vivement preſſé ſur une fauſſeté ſi palpable, a été forcé lui-même de la reconnoître & de convenir dans une note du *Traité de la Tolérance*, que cette promeſſe *de manger le cheval & le cavalier eſt faite par le Prophète aux animaux carnaſſiers.* C'eſt avec la même juſtice & la même vérité que M. de Voltaire a accuſé les Juifs d'avoir immolé des victimes humaines, d'après les ordres de leur Légiſlateur, tandis qu'au contraire, c'étoit une des principales abominations pour leſquelles Dieu avoit réſolu de détruire les Chananéens, & que Moïſe n'avoit rien défendu plus expreſſément à ſon peuple que d'imiter ce déteſtable culte. Dans ce même *Traité de la Tolérance*, l'Auteur s'étonne que *des Lévites* aient pu exterminer *vingt-trois mille hommes* qui avoient adoré le Veau d'or. Il ſemble, à l'entendre, que ce fut une poignée de Prêtres qui extermina une armée, & l'Ecriture dit que ce fut la *Tribu entière* de Lévi, compoſée au moins de douze mille hommes qui s'arma contre cette idolâtrie, & qu'il n'y eut qu'environ *trois mille hommes* qui furent punis de mort pour ce crime. Alors que deviennent tous les raiſonne-

mens, toutes les déclamations du critique ſur *l'impoſſibilité que des Lévites aient exterminé vingt-trois mille hommes*, quand il ſe trouve que ce furent douze mille hommes qui en tuèrent trois mille ? Tous les ſarcaſmes de M. de Voltaire contre la Religion n'ont pas plus de fondement; ſes critiques ne portent que ſur des fauſſetés qu'il invente ou qu'il répète d'après des Auteurs qu'il copie, & qui ont été réfutées ſur tous les points. (*a*) M. de Voltaire n'avoit lu ni ces réfutations ni les Livres Saints; & il adoptoit aveuglément les erreurs de ces Écrivains Anglois, quoique leurs ouvrages fuſſent univerſellement mépriſés de leur propre nation. Il y a cependant une très-grande quantité de menſonges dans les écrits de M. de Voltaire qui ſont de ſa ſeule invention, entr'autres, tout ce qu'il dit au ſujet des Madianites mis à mort pour leur dépravation & leur idolâtrie (*b*); & cette étrange

(*a*) Tindal, Collins, &c.

(*b*) La décence ne permet pas de rapporter ici les menſonges de M. de Voltaire à ce ſujet; on en trouve une multitude de ce genre dans ſes ouvrages les plus philoſophiques.

imputation, que quarante-deux mille hommes *furent égorgés pour n'avoir pas bien prononcé le mot Schibboleth.* M. de Voltaire n'ignoroit certainement pas que le maſſacre des Ephraïmites n'a point été fait à cauſe de la prononciation du mot *Schibboleth*; mais parce que cette prononciation déceloit le parti combattu par l'autre (*a*). Une des plus ſingulières fauſſetés que ſe ſoit permis M. de Voltaire, eſt celle d'avoir compoſé lui-même un ouvrage contre la Religion, intitulé : *Avis important de Mylord Bolingbroke*, afin de s'appuyer de l'autorité de cet homme célèbre. Cette ſupercherie, ſi facile à découvrir, n'a pu même être niée par ſon Auteur, qui a fini par faire réimprimer ce petit écrit dans une édition de ſes œuvres, faite ſous ſes yeux. C'eſt encore ainſi que M. de Voltaire, afin de donner plus de poids à ſes opinions, s'eſt attaché particulièrement à augmenter la liſte des incrédules, en y plaçant une infinité d'Ecrivains qui, au contraire, n'ont jamais ſoutenu que la bonne cauſe, entre autres,

(*a*) Comme en Angleterre la prononciation du *TH* peut ſi facilement faire diſtinguer un Irlandois d'un Anglois.

le ſavant Leclerc. « Rien, dit Chauffepied, ne » l'irritoit tant (Leclerc) que les reproches de » déiſme que ſes ennemis lui firent quelquefois, » & qu'aſſurément il ne méritoit pas : on en peut » juger par la converſation qu'il eut avec le » célèbre Collins, dans une viſite que cet Anglois » lui fit en Hollande, accompagné de quelques » libres penſeurs comme lui.... Leclerc tint ferme- » ment pour la révélation ; il preſſa vivement ces » déiſtes, & leur fit voir qu'ils rompent les plus » ſûrs liens de l'humanité ; qu'ils apprennent à » ſecouer le joug des loix : qu'ils ôtent les motifs » les plus preſſans à la vertu, & qu'ils enlèvent » aux hommes toutes leurs conſolations. Que » ſubſtituez-vous à la place, ajouta-t-il ? Vous » vous figurez, ſans doute, qu'on vous érigera » des ſtatues pour les grands ſervices que vous » rendez aux hommes ; mais je dois vous déclarer » que le rôle que vous jouez, vous rend mépri- » ſables & odieux à tous les hommes ».

Ce n'eſt pas avec plus de raiſon que M. de Voltaire met au rang des incrédules le Rabin Abenezra, qui n'a pas dit un mot de tout ce qu'il lui prête ; ainſi que Wollaſton, Auteur Anglois, qui n'a jamais écrit qu'en faveur de la Religion.

il

il eſt vraiſemblable, comme le remarque l'Auteur des *Lettres de quelques Juifs*, que M. de Voltaire n'avoit jamais lu l'ouvrage de ce ſavant, & qu'il ne connoiſſoit que le titre ſeul de ce Traité, ce qui a pu le jeter dans l'erreur.

» Lorſque l'*Ebauche de la Religion Naturelle* » parut, dit l'Auteur de la *Bibliothèque Angloiſe*, » la cabale libertine crut d'abord que c'étoit en » ſa faveur, on triomphoit déjà. Mais la joie fut » de courte durée; & la lecture du livre ne tarda » pas à déſabuſer le public (*a*).

M. de Voltaire & ſes copiſtes ont tellement répété qu'il n'eſt pas fait mention dans l'ancien Teſtament de l'immortalité de l'ame, qu'il n'y a point d'opinion qui ſoit mieux établie parmi les gens du monde qui, en général, ne connoiſſent pas un mot des Saintes Ecritures. Pour vous, MONSEIGNEUR, qui les avez lues avec détail, & qui reliſez chaque jour des extraits fidèles faits d'après ces lectures, vous n'oublierez jamais que mille paſſages dans les livres de Moïſe établiſſent

(*a*) On a déjà vu que M. de Voltaire a fauſſement attribué à Locke des opinions ſur la Tolérance univerſelle, abſolument contraires à celles de ce Philoſophe.

la permanence des ames, & la croyance d'une vie éternelle : entr'autres, les apparitions des Anges, les défenſes d'évoquer les morts (*a*), les diſcours de Jacob ſur la perte de Joſeph (*b*), &c. Dans tous les autres livres de l'ancien Teſtament, l'immortalité de l'ame eſt auſſi clairement reconnue & enſeignée. Dès le commencement de la captivité des Juifs, Daniel déclare : *Que de cette foule de morts qui dorment dans la pouſſière de la terre, les uns ſe réveilleront pour une vie éternelle, & les autres pour un éternel opprobre.*

N'avez-vous pas lu, MONSEIGNEUR, dans les proverbes : » N'épargnez point la correction » à l'enfant, & vous délivrerez ſon ame de l'en- » fer. » *Ch.* 23.

Dans l'Eccléſiaſte : « Dieu fera rendre compte

(*a*) C'étoit une des loix de Moïſe, qu'on enfreignit ſouvent.

(*b*) Les anciens Hébreux, dit l'Auteur des *Lettres de quelques Juifs*, appeloient le ſéjour des morts le *Sheol*, & le tombeau le *Keber*; cette ſeule diſtinction prouve évidemment qu'ils croyoient à l'immortalité de l'ame. *Voyez* ſur ce ſujet l'inſtructive & courte diſſertation qui ſe trouve dans le ſecond volume des *Lettres de quelques Juifs*.

» en ſon jugement de toutes les fautes & de tout » le bien & le mal qu'on aura fait. » *Ch. 12 & dernier.*

Dans la Sageſſe : » Si les Juſtes ont ſouffert » des tourmens devant les hommes, leur eſpé- » rance eſt pleine de l'immortalité qui leur eſt » promiſe. » *Ch.* 3. On retrouve ce même dogme auſſi formellement énoncé dans les pſeaumes de David, qui ſont entre les mains de tout le monde. Job frappé de la main du Seigneur s'écrioit : » Je ſais que mon Rédempteur eſt vivant, que » je reſſuſciterai de la terre au dernier jour; que » je ſerai encore revêtu de cette peau ; que je » verrai mon Dieu dans ma chair, & que je le » contemplerai de mes yeux. » Que l'on joigne à tous ces exemples de l'infidélité de M. de Voltaire, les citations que j'ai déjà rapportées relativement aux Loix des Juifs, & ces étranges aſſertions : » Que tous les anciens peuples n'ont jamais gêné » la liberté de penſer, que la Religion chrétienne » eſt la ſeule qui ait fait répandre du ſang, &c ; » & l'on ſera convaincu qu'il n'y a jamais eu d'Auteur qui ait oſé déguiſer & trahir la vérité avec autant de hardieſſe. Que ſeroit-ce donc ſi on liſoit la réfutation complette de ſes ouvrages

contre la Religion ? On y verroit qu'il n'a pas écrit ſur-tout dans ce genre une ſeule demi page qui ne contienne des menſonges groſſiers, & des calomnies abſurdes, de manière que les réfutations forment une longue ſuite de volumes; ſuite infiniment plus étendue encore, ſi l'on y comprend les critiques où l'on a relevé les erreurs, les mépriſes, & les menſonges purement hiſtoriques de cet Ecrivain célèbre. (*a*).

Je ne parlerai point ici de cette multitude de petites anecdotes (*b*) inventées par M. de

---

(*a*) On trouvera ces critiques dans les *Lettres de quelques Juifs*, les *Lettres Critiques* de M. l'Abbé Gauchat, les ſavans ouvrages de M. Larcher, ceux de M. l'Abbé Nonotte, l'ouvrage intitulé *Erreurs de Voltaire*, dont on a fait juſqu'ici huit éditions; dans l'ouvrage intitulé *Réfutation de la Bible expliquée par Voltaire*, *&c. &c.*

(*b*) Comme, par exemple, lorſqu'il fait dire à Mademoiſelle de Montpenſier le contraire de ce qu'elle écrit elle-même dans ſes Mémoires, qui ſont entre les mains de tout le monde; lorſqu'il veut démontrer que le teſtament politique du Cardinal de Richelieu eſt une pièce ſuppoſée; M. le Maréchal de Richelieu lui a prouvé l'authenticité de ce teſtament; & M. de Voltaire n'a

Voltaire, de ces faits altérés, tronqués, imaginés, de ces faux jugemens, & de ces plaisanteries déplacées, qu'on trouve continuellement dans ses ouvrages historiques. D'ailleurs on convient unanimement que nul Historien n'a écrit avec aussi peu d'exactitude. Sa partialité est surtout révoltante dans tout ce qui a le moindre rapport à la Religion. Avec quel acharnement & quelle mauvaise foi n'attaque-t-il pas sans cesse les Ministres de l'Eglise, sans jamais entrer dans les détails de ce qu'ils ont fait d'utile & de glorieux !

» La Religion, dit l'Auteur des *Lettres critiques*, est l'ouvrage de Dieu seul : si elle étoit » l'ouvrage des hommes, depuis long-tems elle » seroit anéantie. Sans parler des obstacles pro- » digieux qu'elle eut à son établissement, chaque » siècle semble en avoir suscité de nouveaux. Si » aux efforts éternels de ses ennemis, on y joint » la négligence & les misères de ses Pasteurs, on » doit mieux sentir encore la sagesse & la puis-

---

point rétracté une fausseté qu'il étoit forcé de reconnoître pour telle. Qu'on juge, d'après ces deux seuls traits, des mensonges historiques qu'il s'est permis dans des choses infiniment plus difficiles à éclaircir.

» ſance de celui qui l'a conſervée. Un Chrétien
» judicieux y voit la Providence ſeule qui, ſans
» avoir beſoin du ſecours des hommes, ſait ac-
» complir ſes deſſeins & conſommer ſon ouvrage.
» Plus on affecte d'alléguer l'infidélité des Mini-
» ſtres, plus il reſpecte le Miniſtère, & celui
» qui en eſt l'auteur; en gémiſſant ſur les mal-
» heurs de l'Egliſe, il découvre ſous ces nuages
» mêmes la ſainteté & la ſtabilité immuable de la
» Religion. D'ailleurs, c'eſt par le plus injuſte pré-
» jugé qu'on s'obſtine à ne l'enviſager que ſous cette
» face défavorable, & à fermer les yeux ſur ce
» qu'elle préſente d'édifiant & d'éclatant. On dé-
» mêle les ombres des vertus morales du Paganiſme,
» noyées dans un abîme de ſuperſtitions & d'excès:
» & on cherche, on déterre les plus petits foibles
» du Chriſtianiſme, quoique mille fois compen-
» ſés & effacés par un éclat de lumière & de
» piété. La méthode eſt-elle équitable? Si on
» veut rappeler les ſchiſmes, les déſordres, les
» abus que peut préſenter l'Hiſtoire de l'Egliſe,
» il faut donc y mettre les grands Papes, leurs
» vertus, leur zèle, leurs travaux immenſes,
» la converſion des peuples, l'inſtruction des
» Fidèles, l'auſtérité des Solitaires & des Péni-

» tens, l'innocence des Vierges, la ferveur des » Ordres, toutes les œuvres en un mot, qui » dans les ſiècles les plus ténébreux, ont illuſtré » l'Egliſe. Son Hiſtoire alors écrite fidèlement & » ſans malignité ne préſenteroit plus d'écueils. » Sous les ombres même qui ſemblent l'obſcur- » cir, on y reconnoîtroit la vérité de ſes dogmes, » la ſainteté de ſes Loix, la ſtabilité de ſon » culte, la ſageſſe, en un mot, de la Providence » qui la gouverne & la conſerve (*a*).

Je terminerai ce chapitre, en citant quelques mépriſes remarquables de M. de Voltaire, & pluſieurs traits qui prouveront l'excès de ſon inconſéquence. » M. de Voltaire par une mépriſe » aſſez ſingulière, (dit M. l'Abbé Foucher,) » transforme en homme le titre d'un ouvrage » (du Sadder). Zoroaſtre, dit-il, dans ſes écrits » conſervés par Sadder, feint que Dieu, &c. » L'Auteur du Sadder n'eſt connu que ſous le » nom de Melic-Schah; d'ailleurs ce Mage n'a » pas *conſervé* les écrits de Zoroaſtre; il a prétendu » en faire un abrégé; M. de Voltaire n'a jamais » lu ni le Sadder, ni le livre de M. Hyde ».

(*a*) M. l'Abbé Gauchat, tom. 4.

Ainſi ce fut M. l'Abbé Foucher qui apprit à M. de Voltaire que le Sadder eſt un poëme & non *un homme.*

On trouve dans la *Philoſophie de l'hiſtoire*, cette ſavante remarque : « Jean Caſtriot étoit » le fils d'un Deſpote, c'eſt-à-dire, d'un Prince » vaſſal ; car c'eſt ce que ſignifioit Deſpote, & » il eſt étrange que l'on ait affecté le mot de » Deſpotique aux grands Souverains qui ſe ſont » rendus abſolus ».

M. Larcher, & beaucoup d'autres Auteurs, n'ont pas manqué de relever cette mépriſe, qui eſt en effet fort étrange ; car le mot Deſpote a toujours ſignifié non *un Prince vaſſal*, mais *un maître abſolu qui commande à des eſclaves.*

On lit dans *la raiſon par alphabet*, que les Juifs *empruntèrent le nom de Jehovah des Syriens*, & dans *le Dict. Phil. : qu'ils empruntèrent ce mot Jehovah des Phéniciens*, & dans *la philoſophie de l'hiſtoire*, qu'ils *empruntèrent ce mot des Egyptiens.* Tout lecteur verra dans ces diverſes opinions, au moins deux bévues ; mais les ſavans en ont trouvé trois & l'ont prouvé, ce mot étant Hébreu, & par conſéquent n'ayant été emprunté ni des *Syriens* ni *des Phéniciens* ni *des Egyptiens.* Le même Auteur a

écrit dans *ſa Bible enfin expliquée, qu'aucun prophète n'a dit que le Meſſie ſeroit appelé Nazaréen*, » parce que ne ſachant pas l'Hébreu il ignoroit que le nom de Nazaréen, Notrzi, a la même racine & la même ſignification que celui de Notzer, qu'Iſaïe donne au Meſſie (*a*). C'eſt avec la même érudition que M. de Voltaire appelle la ville de *Cariat, de Sépher*, un *pays*. Et qu'il dit (*défenſe de mon oncle*) : « ſi l'on cultivoit alors les ſciences » dans la petite ville de Dabir, combien devoient-» elles être en honneur dans Sydon & dans Tyr, » qui étoient appelés le pays des Livres, le pays » des Archives. » Et au contraire jamais les villes de Sydon & de Tyr, n'eurent ces noms ; c'étoit la ville de *Dabir* qui s'appeloit *la ville des Livres*, *la ville des Archives*.

Le même Auteur par une diſtraction difficile à concevoir, dans *la philoſ. de l'hiſt.* met le Livre de Joſué & d'autres encore dans le Pentateuque, oubliant juſqu'à la ſignification du Pentateuque

(*a*) *Réfutation de la Bible enfin expliquée.* Savant ouvrage, en un volume, où l'on relève une foule de menſonges, d'erreurs & de mépriſes inconcevables de M. de Voltaire. Cet ouvrage a paru en 1781.

qui lui auroit rappelé que ce recueil ne contient que les cinq Livres du Légiſlateur, & que ni *le Livre de Joſué* ni d'autres n'en firent jamais partie (*a*).

M. de Voltaire a fait beaucoup de plaiſanteries ſur l'inconſéquence & les contradictions de J. J. Rouſſeau, & c'eſt un droit qu'aſſurément il n'avoit pas, lui qui ſe contredit ſi ſouvent & d'une manière ſi frappante & ſi groſſière; lui qui dit que *le père Daniel ne paſſe pas pour un hiſtorien aſſez profond & aſſez hardi, mais qu'il paſſe pour un hiſtorien très-véridique, qu'il peut errer quelquefois, mais qu'il n'eſt pas permis de l'appeler un menteur.* Et celui qui porte ce jugement dit ailleurs que le père Daniel *eſt un indigne hiſtorien qui inſulte à la vérité & à ſes lecteurs.* M. de Voltaire a été un des grands panégyriſtes de Pope, c'eſt-à-dire du fonds de ſa doctrine, qui conſiſte à prouver que *tout eſt bien.* M. de Voltaire appelle Pope un *philoſophe ſublime qui a porté le flambeau dans l'abyme de l'être* (*b*). Et dans

(*a*) Forcée de me borner à un très-petit nombre d'exemples, je ne puis citer une infinité d'autres mépriſes, toutes auſſi ſingulières; mais on peut ſur ce point conſulter les critiques que j'ai indiquées, on y trouvera dans ce genre une foule de traits véritablement curieux.

(*b*) M. de Voltaire ſoutient la même opinion dans

pluſieurs ouvrages, entr'autres, dans le poëme ſur la deſtruction de Lisbonne, le poëte françois rejette formellement ce même axiome :

» Vous criez, tout eſt bien, d'une voix lamentable !
» L'Univers vous dément, & votre propre cœur
» Cent fois de votre eſprit a réfuté l'erreur.
» Il le faut avouer, le mal eſt ſur la terre ;
» Elémens, animaux, humains, tout eſt en guerre.
» Quand l'homme oſe gémir d'un fléau ſi terrible,
» Il n'eſt pas orgueilleux, hélas ! il eſt ſenſible.

M. de Voltaire a écrit que la croyance de l'immortalité de l'ame eſt une *croyance utile, ſalutaire, ſainte, néceſſaire aux hommes*; & dans une multitude de volumes, il a nié cette vérité, entr'autres dans ſes *Lettres de Memmius*, & ſon *A B C*, où l'on trouve cette concluſion ſi formelle : *parlons plus franchement, il n'y a point d'ame; ce ſyſtême le plus hardi, le plus étonnant de tous, eſt au fond le plus ſimple.*

On lit dans pluſieurs ouvrages de M. de Voltaire les plus pompeux éloges de Zoroaſtre, qu'il

---

ſon diſcours *ſur la Nature de l'Homme*. Il y dit : « Que » l'homme eſt ingrat, téméraire de trouver le monde im» parfait, & de ſe plaindre de ſes misères ».

rappelle *un grand homme*, *un ſage légiſlateur*; il aſſure que ſes écrits *ſont admirables* & fort *ſupérieurs à tous les Livres des Juifs*. Et dans d'autres ouvrages il dit que *Zoroaſtre n'eſt qu'un fou dangereux*, *& que Noſtradamus & le médecin des urines ſont des gens raiſonnables en comparaiſon de cet énergumène :* il ajoute que ſes écrits *ne ſont qu'un fatras abominable*, *dont on ne peut lire deux pages ſans avoir pitié de la nature humaine.*

Dans ſes lettres au Roi de Pruſſe, l'Auteur réfute avec force & même d'une manière très-touchante, le ſyſtême de *la fatalité*, & dans les articles, *chaîne des événemens*, *deſtinée*, *liberté*, &c. *du Dict. Philoſ.* l'Auteur y ſoutient la *fatalité abſolue*. Il y prétend que tout eſt *néceſſaire* dans le moral, ainſi que dans le phyſique; que l'homme n'a pas plus de liberté que ſon chien; que nous voulons *néceſſairement*, en conſéquence des idées qui ſe préſentent *néceſſairement* à nous, &c. Il ajoute : « J'ai *néceſſairemene* la paſſion d'écrire » ceci, & toi, tu as la paſſion de me condamner : » nous ſommes tous deux également ſots, éga- » lement les jouets de la deſtinée; ta nature eſt » de faire du mal, la mienne eſt d'aimer la vérité » & de la publier malgré toi ».

C'eſt le même Auteur qui a ſi long-tems outragé, nié la divinité, qui a fait ce beau vers.

« Dieu t'a fait pour l'aimer & non pour le comprendre ».

Ces exemples ſuffiront, MONSEIGNEUR, pour vous donner une juſte idée de la partialité, de l'ignorance, de la mauvaiſe foi, de l'inconſéquence, avec leſquelles M. de Voltaire a toujours attaqué la Religion. Je me flatte que vous ſerez un jour aſſez éclairé, aſſez inſtruit pour pouvoir lire, non-ſeulement ſans danger, mais avec fruit, les meilleurs ouvrages de cet écrivain célèbre: vous n'adopterez point ſes erreurs, & vous admirerez ſans prévention ſes talens ſupérieurs, & ſur-tout ces chefs-d'œuvres dramatiques qui feront à jamais les délices de la nation.

Tous les autres détracteurs de la Religion, ont écrit avec autant de mauvaiſe foi, & avec auſſi peu de connoiſſance de l'antiquité; preſque tous n'ont fait que copier M. de Voltaire, qui lui-même à cet égard n'étoit que le copiſte de quelques Déiſtes Anglois, Tindal, Collins, Bolingbroke & Shafsbury (5). Ces écrivains hardis & ſuperficiels n'eurent aucune influence ſur les mœurs d'une nation inſtruite & réfléchie; leurs

calomnies, leurs contradictions, leurs menſonges parurent généralement abſurdes ; & quoique l'un d'eux, Shafsbury, eût le talent de railler, de plaiſanter avec autant de fineſſe & d'eſprit que de grace, il ne forma point de ſecte ; il n'eut que le frivole avantage d'être à la tête d'une petite cabale, univerſellement décriée & mépriſée. En Angleterre l'étude des Saintes Ecritures fait une partie de l'éducation ; des auteurs qui ſe permettoient de fauſſes citations, ou de fréquentes altérations du texte, ne devoient pas ſe flatter d'obtenir la confiance du public : auſſi les réfutations furent - elles lues & accueillies, parce qu'elles étoient deſirées & attendues avec impatience. Et M. de Voltaire, copiſte de ces mêmes auteurs, mais beaucoup plus audacieux encore, & mille fois plus infidèle & plus inconſéquent, M. de Voltaire a perſuadé, entraîné la multitude, & produit la révolution la plus funeſte aux mœurs! Les Anglois prétendent qu'il ne pouvoit avoir un tel aſcendant que ſur une nation auſſi frivole, auſſi légère, qu'elle eſt ſpirituelle. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que M. de Voltaire eſt auſſi peu eſtimé en Angleterre comme *philoſophe* & comme hiſtorien, qu'il y eſt juſtement admiré comme Poëte. Pour-

quoi faut-il que cet homme extraordinaire n'ait jamais eu l'idée de la véritable gloire! Suppoſons qu'avec cet eſprit enchanteur & ces rares talens il eût toujours reſpecté la Religion, les mœurs & la vérité. Il n'eût point été *chef de parti*, il eût fait moins de bruit, il eût obtenu plus tard peut-être une réputation éclatante; mais mille fois plus grand & plus heureux, il eût pu dire auſſi: « Je ne dois qu'à moi ſeul toute ma renom-» mée (*a*) ».

Et quelle renommée! Il auroit toujours été le premier Poëte de ſon ſiècle; avec de l'impartialité, de la ſageſſe & des principes vertueux, il pouvoit être le meilleur hiſtorien de ſa nation. Nous n'aurions de lui ni *Zapata*, ni *l'A B C*, ni le *Dictionnaire philoſophique*, ni cette multitude de libelles & d'ouvrages auſſi mauvais que licencieux, qui forment la plus grande partie de ſes œuvres; mais nous aurions quelques tragédies de plus. N'en euſſions-nous qu'une auſſi belle qu'Alzire ou Mahomet, qui pourroit ne pas préférer une telle production à tout ce fatras d'impiétés & d'injures, également faſtidieux & révoltant? Au lieu

(*a*) Pierre Corneille.

de ces notes ſi froides, ſi peu inſtructives, dans leſquelles on trouve une critique ſi munitieuſe & ſouvent ſi injuſte, nous aurions un admirable commentaire des pièces du grand Corneille. Avec quelle nobleſſe & quelle énergie un homme tel que M. de Voltaire n'eût-il pas écrit ces remarques, s'il ſe fût livré ſans contrainte aux impreſſions qu'il recevoit! Enfin s'il eût apprécié avec équité les talens & le mérite des auteurs célèbres, il nous auroit laiſſé *des mélanges de littérature* qui formeroient ſans doute le cours d'inſtructions le plus parfait en ce genre. Telle eſt la gloire éclatante, ſolide & pure dont il eût pu jouir! La paix, le bonheur, & l'admiration univerſelle en euſſent été les fruits. Que ces réflexions vous apprennent, MONSEIGNEUR, à ſentir toute l'utilité de la raiſon, de la décence & de la vertu; & n'oubliez jamais ces remarques ſi juſtes d'un philoſophe chrétien :

« Repaſſez ſur tous les grands talens qui » rendent les hommes illuſtres : s'ils ſont donnés » aux impies, c'eſt toujours pour le malheur de » leur nation & de leur ſiècle.... Ces beaux » eſprits ſi vantés..... dès que leur cœur s'eſt » corrompu, n'ont laiſſé au monde que des ou-

« vrages

» vrages laſcifs & pernicieux, où le poiſon pré-
» paré par des mains habiles infecte tous les
» jours les mœurs publiques, & où les ſiècles
» qui nous ſuivront viendront encore puiſer la
» licence & la corruption du nôtre (*a*) ».

(*a*) Maſſillon. Dimanche de la Paſſion, *ſur la gloire humaine.*

CHAPITRE XVII.

De l'Orgueil Philoſophique.

LES gens du monde ſont communément frivoles, légers & ſuperficiels; mais ils ont en général une ſorte de bon goût & une délicateſſe qui leur inſpirent une invincible averſion pour la pédanterie, pour le ton dogmatique & tranchant, enfin pour tous les travers produits par un orgueil exceſſif & mal-adroit. L'habitude de vivre dans un cercle étendu apprend néceſſairement à diſſimuler ſes prétentions, à ménager l'amour-propre des autres, & à s'exprimer toujours d'une manière qui puiſſe annoncer la modération & la modeſtie. Auſſi une des choſes qui a le plus contribué à diminuer l'enthouſiaſme des gens du monde pour les philoſophes modernes, c'eſt le ton impérieux & prophétique de ces derniers. On a gardé *les principes philoſophiques*, parce qu'ils ſont commodes; mais on a fini par ſe moquer des *philoſophes*, parce qu'ils étoient devenus ridicules en montrant ſans aucun déguiſement, l'orgueil le plus extravagant & le plus intolérable. En

effet, leurs ouvrages ont révolté, ſous ce point de vue, leurs plus zélés partiſans; jamais l'orgueil n'oſa ſe découvrir avec auſſi peu d'art & de ménagement, & s'exprimer avec autant d'arrogance. Lorſqu'on ne poſsède aucune place, aucune charge, lorſqu'on n'a fait aucune étude des loix, lorſque l'on n'a été employé ni dans les négociations, ni dans le miniſtère, a-t'on le droit de fronder toutes les opérations du gouvernement, de tracer des plans de légiſlation, & de s'ériger en réformateur de l'état? Cette ridicule folie vient de ſe renouveller cette année (1786) : un écrivain Anonyme a prétendu nous donner dans une brochure un plan complet de légiſlation, en nous aſſurant très-gravement que ce plan neuf, ſage, admirable, n'a qu'un inconvénient, celui d'être trop ſublime pour notre ſiècle (*a*). L'Auteur dit que ſon héros, dont le nom ſignifie *le Dieu Thor*, « étoit un des » hommes les plus extraordinaires que la nature » ait produits, & celui qui peut-être a été le » moins éloigné de la perfection à laquelle la » nature humaine peut s'élever : que jamais peut-

(*a*) *Vie de M. Turgot.*

» être aucun homme n'a offert à l'admiration un » tout plus parfait & plus impoſant : qu'il n'exiſtoit » en Europe qu'un très-petit nombre d'hommes » en état de ſaiſir l'enſemble & de juger ſes opi- » nions : que toutes ſes qualités formoient un » enſemble unique peut-être dans l'hiſtoire des » hommes : que la nature lui avoit donné des » principes & des vertus qui n'étoient qu'à lui : » que ſon hiſtoire peut intéreſſer tous les âges » & toutes les nations, *& que ſon* génie a de- » vancé ſon ſiècle aſſez pour en être méconnu ». Nous ſavions que M. Turgot étoit un homme d'eſprit, &, ce qui vaut beaucoup mieux, un homme vertueux ; mais ſans l'Auteur de cette vie, nous ne nous ſerions jamais douté qu'il eût été *l'homme le plus extraordinaire* que la *nature ait ſamais produit*. Quoi ! plus extraordinaire que tous les grands Rois, tous les grands miniſtres, tous les légiſlateurs, tous les politiques, tous les ſavans, tous les génies ſupérieurs qui ont paru ſur la terre depuis la création du monde juſqu'à cette année 1786 ? Oui, *ſes qualités offroient un enſemble unique dans l'hiſtoire des hommes*. Il poſſédoit toutes les ſciences, chymie, phyſique, &c. Lui ſeul a eu des idées ſaines ſur le commerce, l'agri-

culture, la législation; il savoit également bien l'histoire, la géographie, toutes les langues; il étoit d'ailleurs *profond métaphysicien*, *moraliste sublime* & excellent poëte : car il faisoit des vers que *tout le monde* attribuoit à M. de Voltaire. Et *sans la goutte* qui le tourmentoit, il auroit fait *des poëmes épiques, des tragédies* & d'autres ouvrages, dans lesquels il auroit montré toutes ses connoissances. Il est bien heureux que *dans ce très-petit nombre d'hommes en Europe* qui ont eu assez de génie pour pouvoir juger M. Turgot, il s'en soit trouvé un qui nous ait transmis ses opinions, & qui ait eu assez de mémoire pour retenir exactement tout ce qu'il lui a entendu dire, & qu'enfin ces *oui-dire* aient fourni le sujet d'une *histoire* faite pour intéresser *toutes les nations & tous les âges*.

Nous voyons dans l'histoire ancienne, que Cléon, mauvais écrivain, en présence du sage Callisthène, fit l'éloge le plus ridiculement exagéré d'Alexandre le Grand; si le Roi étoit présent, lui dit Callisthène, s'il entendoit ce discours insensé, il t'imposeroit silence.

Les véritables amis de M. Turgot pourroient en dire autant à l'Auteur d'un éloge non moins

étrange. Cet Auteur, comme je l'ai déjà dit, ne montre pas plus de modération dans ſes ſatyres ; il attaque ſans ménagement tout ce qu'il y a de plus ſacré & de plus reſpectable ; l'humeur, quelque dépit ſecret, & une haine particulière ſemblent avoir dicté cet ouvrage, qui offre des bizarreries remarquables & des contraſtes, ſinon piquans, du moins aſſez ſinguliers. On y trouve les opinions de la tête la plus exaltée, & en même tems le ſtyle glacial d'un écrivain dépourvu d'énergie & d'imagination, & ce ſtyle toujours incorrect & négligé n'eſt jamais naturel. L'Auteur froid, ſérieux, compaſſé, propoſe tranquillement le bouleverſement total des loix & des coutumes religieuſes politiques & civiles ; il ne s'anime jamais, il débite les maximes les plus bizarres avec cette peſanteur que l'on ne reproche guères qu'à la raiſon ; ſa folie ne reſſemble point au délire, elle n'eſt point par accès, elle eſt conſtante, égale, flegmatique, & quoique exceſſive elle n'amuſe point ; elle eſt ſi monotone, elle ſe manifeſte d'une manière ſi peu piquante, qu'elle n'inſpire ni curioſité ni ſurpriſe. La deſtinée du livre a été auſſi extraordinaire que le livre même, il attaquoit la Religion, le gouvernement & les

loix, & il n'a point fait de bruit. En faveur de la ſageſſe, on peut excuſer la ſéchereſſe & l'inſipidité; mais l'extravagance & l'audace ont tant de moyens d'amuſer, d'étonner & de plaire, qu'on ne leur pardonne pas d'ennuyer. Quelques perſonnes ont penſé que cet ouvrage qu'on paroît vouloir donner comme un éloge de M. Turgot, n'eſt peut-être qu'une ſatyre déguiſée. En effet, toutes les louanges ſont d'un ridicule qui a frappé tout le monde, &, à côté de ces étranges exagérations, on trouve des imputations très-injurieuſes à la mémoire de cet homme eſtimable. L'Auteur déclare nettement que M. Turgot n'avoit ni Religion, ni la croyance de l'immortalité de l'ame. *L'ame périt-elle avec le corps? Il ne le croyoit pas. Mais que devient-elle? Il n'en ſavoit rien.* Seulement *il eſpéroit des récompenſes*, il étoit convaincu *qu'il n'y a point de punitions.*

Il annuloit *tous les teſtamens*; il auroit auſſi voulu ſupprimer *toutes les fondations* qu'il regardoit comme *dangereuſes*. On ne ſentira pas facilement qu'il y ait *du danger* à recueillir dans des hôpitaux de malheureux petits enfans abandonnés, & cette multitude de pauvres & de malades qui périroient ſans ces ſecours: il eſt certain

que ce *ſiècle n'eſt point aſſez avancé* pour comprendre que les fondations des Invalides, de Saint-Cyr, de l'Ecole-Militaire & toutes celles de ce genre, au lieu d'être des établiſſemens utiles & reſpectables, ne ſont que des établiſſemens *dangereux*, qui prouvent ſeulement la petiteſſe d'eſprit de leurs fondateurs (*a*). M. Turgot, dit encore

---

(*a*) Au reſte, cette étrange idée, qu'on attribue à M. Turgot, eſt priſe dans l'Eſprit des Loix. M. de Monteſquieu voudroit qu'on ſupprimât *les hôpitaux dans les Etats pauvres ;* il ajoute : *Que les hôpitaux, par l'eſprit de pareſſe qu'ils inſpirent, augmentent la pauvreté générale, & par conſéquent la particulière.* Mais quand il ſeroit vrai que la pareſſe conduisît quelques malheureux dans les hôpitaux, faudroit-il pour cela ſupprimer ces aſyles reſpectables, où l'on recueille l'indigent eſtropié, l'orphelin abandonné, le vieillard accablé d'infirmités ? Que la philoſophie eſt haïſſable, lorſqu'elle débite gravement des paradoxes ſi contraires à l'humanité ! Quoi de plus révoltant qu'un homme, jouiſſant d'une parfaite ſanté & de toutes les ſuperfluités de la vie, qui s'enferme dans ſon cabinet pour ſupprimer d'un trait de plume tous les *hôpitaux*, & qui veut prouver que l'on devroit ôter cette dernière reſſource à cette multitude d'infortunés, qui périroient ſans ces établiſſe-

l'Auteur, ne vouloit point qu'on accordât *des médailles* & des marques de diſtinction aux talens & aux ſavans; dans ce cas il ne vouloit donner que des *gratifications* & des *penſions*, cela eſt en effet plus ſolide. *Point de médailles, point de ces honneurs ſubalternes avec leſquels la charlatanerie cherche à payer la vanité, il vouloit encourager & non pas corrompre.* Il me ſemble que l'argent corrompra toujours beaucoup plus que des marques de diſtinction. *Point de médailles :* & pourquoi ne pas dire auſſi, point de Croix de Saint-Louis, point de cordons bleus, &c.? Ces ſortes de *charlataneries* inſpirent bien autant de vanité qu'en ont pu reſſentir le brave Bouffard, le brave Lucot, & cet héroïque jeune homme, Chrétien Joſeph, en recevant leurs médailles.

M. Turgot croyoit (dit l'anonyme) *que la bienfaiſance n'eſt qu'une foibleſſe, à moins qu'elle ne ſerve à l'utilité publique.* C'eſt calomnier un honnête homme, que de lui imputer une maxime ſi contraire à l'hu-

---

mens ! Il n'y auroit peut-être qu'une ſeule choſe plus ridicule encore ; ce ſeroit de vouloir s'attribuer de telles opinions, de les puiſer dans l'ouvrage le plus connu, & de les donner comme des idées lumineuſes & neuves.

manité. Quoi! ces actes isolés de charité, qui n'ont aucune influence générale, comme, par exemple, de soigner en secret des individus inutiles & souffrans, & tant d'autres actions de cette espèce, ne sont pas vertueuses & ne prouvent que de la *foiblesse* ? Voilà une idée neuve, elle ne séduira pas les bons cœurs. Quel homme seroit-ce que celui qui, lorsqu'il s'agit de donner, de secourir, de faire du bien, calculeroit froidement si ce qu'on lui demande pourra *servir à l'utilité publique*? Voici encore un passage qu'il n'est pas moins surprenant de trouver dans un panégyrique.

M. Turgot pensoit que *la satyre, si elle étoit vraie, n'étoit qu'une action de justice; il avoit fait des vers satyriques.... Il croyoit qu'on pouvoit cacher son nom, en faisant des satyres, afin de ne pas s'exposer à une oppression injuste.*

On sent assez pourquoi l'écrivain *anonyme* prête à son héros un semblable principe; mais ce petit artifice n'a pas eu le succès qu'il s'en promettoit; on pensera toujours comme l'a si bien dit J. J. Rousseau, qu'un Auteur *doit répondre de son Livre*, & que l'honneur prescrit à chaque citoyen de se nommer, sur-tout lorsqu'il attaque. Un écrit, quel qu'il soit, s'il est signé, n'est pas

du moins l'ouvrage d'un lâche ; on peut le trouver repréhenſible, mais on n'a pas le droit d'en mépriſer l'Auteur ; tandis qu'au contraire, tout ouvrage *ſatyrique anonyme* ne ſera jamais qu'un Libelle. Quoique l'ouvrage, dont je viens de citer quelques traits, n'ait produit aucune ſenſation, j'ai cru devoir vous en parler, MONSEIGNEUR, parce que je n'en connois point qui démontre mieux l'étendue des prétentions & l'excès d'extravagance *de l'orgueil philoſophique.*

CHAPITRE XVIII.

Réponses à quelques objections des Philosophes contre la Religion en général.

L'EXISTENCE de Dieu, l'immortalité de l'ame, la révélation, les mystères, l'éternité des peines, le péché originel, le dogme de la grace, voilà, MONSEIGNEUR, les plus importantes vérités que nous puissions connoître, vérités attaquées de nos jours avec tant d'acharnement & de mauvaise foi, & dont je vous ai présenté les principales preuves; car le peu d'étendue de cet ouvrage ne m'a pas permis de vous les détailler toutes. Je vous en ai dit assez pour convaincre un esprit juste & un cœur pur; c'est à quoi j'ai dû me borner : je n'ai point l'ambition de ramener ceux qui s'égarent volontairement, je n'ai ni les talens, ni les lumières qui pourroient justifier une telle espérance. J'ai rapporté dans le cours de cet ouvrage les principaux sophismes avec lesquels l'incrédulité combat la foi; la marche que j'ai suivie, m'a forcée d'omettre quelques-unes de ces objections, je vais en rassembler ici le reste, afin,

MONSEIGNEUR, d'achever de vous faire connoître entièrement tout ce que l'impiété peut opposer à la Religion.

Un des plus spécieux argumens des philosophes contre la Religion, est celui-ci : *La Religion chrétienne est très-répandue, cependant il existe une multitude d'hommes qui sont privés de ses lumières, peut-on concevoir qu'un être souverainement juste punira éternellement ses créatures pour avoir ignoré ce qu'elles n'ont pu connoître ?*

Il n'y a que l'ignorance ou la mauvaise foi, qui puissent proposer cette prétendue difficulté. Non-seulement la Religion ne nous dit point que Dieu *punira les hommes* pour *avoir ignoré sa loi, lorsqu'ils n'ont pu la connoître*; mais elle nous enseigne au contraire que « Dieu ne punit point les » hommes pour ne point avoir connu ce qui leur » étoit tracé par des lumières placées hors de la » portée de leurs regards : ce n'est pas là fermer les » yeux, c'est les ouvrir & ne rien voir; l'igno- » rance des loix positives, si elle est réellement » invincible, n'est point un crime. Il est sans doute » que Dieu veut nous sauver tous, & la Religion » le crie à qui veut l'entendre; mais Dieu veut » nous sauver par les moyens que prescrivent né-

» ceſſairement ſa ſainteté & ſa ſageſſe (*a*). Si
» nous les refuſons obſtinément ; nous ſerons
» perdus, parce que nous voulons nous perdre,
» & que dans les décrets de Dieu il ne nous ſau-
» vera pas ſans que nous ne le voulions nous
» mêmes. (*b*) Un ſauvage n'eſt pas tenu aux
» loix & aux vérités poſitives, mais il a la loi
» éternelle & les moyens de la remplir. Il eſt
» dans l'ordre de l'équité immuable de Dieu, de
» faire connoître aux hommes les devoirs qu'il
» leur impoſe & de les leur rendre poſſibles.
» De ce point métaphyſiquement certain, il ſuit
» que chaque individu ne ſera jugé que ſur la
» meſure de ſes lumières, de ſes forces & la na-
» ture de ſes œuvres. D'après cette vérité, ſi
» ce ſauvage eſt fidèle à toute la loi ; quel ſera
» ſon ſort ? Comment pourra-t-il enfin connoître
» Jéſus-Chriſt ? Nous répondrons que Dieu a in-
» finiment plus de moyens d'agir que nous n'en
» connoiſſons & n'en pouvons connoître. Nous
» n'irons point ſonder, critiquer ſes décrets,

(*a*) Nous ne pouvons ni comprendre ni juger ces moyens.

(*b*) Gauchat, tom. 3.

» preſcrire ſes voies ; il nous ſuffit de ſavoir qu'il
» eſt ſouverainement équitable, & qu'il ne punira
» jamais la ſeule ignorance, lorſqu'elle eſt forcée
» invincible. Nous ne prétendons pas dépouiller
» la Religion entière de tous nuages, & expoſer
» clairement aux regards, comme un axiome géo-
» métrique, les décrets de Dieu. La raiſon nous dé-
» montre que la rédemption eſt révélée, elle nous
» démontre que Dieu eſt juſte ; ſi donc des ſau-
» vages fidèles à la loi par la grace, n'ont pas là
» connoiſſance extérieure de l'Evangile, la rai-
» ſon nous dit que les voies du Seigneur ſont
» ſages, profondes, variées à l'infini ; qu'il ſait
» conduire les cœurs & éclairer les eſprits par des
» reſſorts inconnus à la prudence humaine ; qu'un
» jour il en manifeſtera l'enſemble & l'équité. En
» toute ſecte même chrétienne, Dieu ne deman-
» dera jamais que l'uſage fidèle de ſes dons. S'il
» cache invinciblement à un cœur une vérité
» poſitive, on n'eſt pas coupable de l'ignorer : ſi
» l'homme a quelque moyen de la connoître
» & qu'il le néglige, l'aveuglement étant volon-
» taire, l'erreur lui eſt imputée. J. J. Rouſſeau fait
» un pompeux étalage de ſa ſincérité. *Si je me*
» *trompe*, dit-il, *c'eſt malgré moi. Celui qui lit au*

» *fond de mon cœur, ſait bien que je n'aime pas mon*
» *aveuglement. Dans l'impuiſſance où je ſuis de*
» *m'en tirer par mes propres lumières, le ſeul moyen*
» *qui me reſte pour en ſortir, eſt une bonne vie.*
» *Tout homme a droit d'eſpérer d'être éclairé, lorſ-*
» *qu'il s'en rend digne.*

» *Celui qui lit au fond du cœur* ſait diſcerner,
» ſous un témoignage de candeur, un aveu faux
» & illuſoire. Il eſt des erreurs involontaires &
» innocentes. Il en eſt dont la ſource eſt l'orgueil
» ſecret, le goût des ſyſtêmes, l'attachement à
» ſes idées propres. Quand on n'aime pas ſon
» aveuglement, on prend les moyens que Dieu
» nous donne pour en ſortir. *La bonne vie* eſt une
» des routes de la vérité ; mais ce n'eſt pas la
» ſeule. Reſteroit à expliquer ce que les Philo-
» ſophes entendent par *bonne vie* ; ce ne ſeroit
» peut-être qu'une vie d'oſtentation & d'orgueil.
» L'inſuffiſance de nos lumières conduit à la ſou-
» miſſion. Trop foibles pour trouver nous ſeuls la
» voie du ſalut, la raiſon nous dit de chercher
» notre ſûreté, notre appui dans le ſein de l'auto-
» rité viſible qui nous la montre. Plus les Philo-
» ſophes diſcuteront ſur les bornes de notre eſprit
» & la grandeur des objets de la Religion, plus

ils

» ils prouveront contre eux & pour la méthode du » chriſtianiſme. Elle eſt ſi analogue & aux beſoins » de l'homme & aux deſſeins de Dieu, qu'on ne » peut en méconnoître la ſageſſe, l'utilité & la » néceſſité. Tout homme *doit eſpérer d'être éclairé* » lorſqu'il en prend les moyens. Mais tantqu'il eſt » obſtiné, tant qu'il ne ſe défie pas de ſes erreurs, » qu'il ne veut pas les diſcerner, les rejetter, » comment ſeroit-il digne de connoître la vérité ? » Il y met obſtacle. C'eſt une illuſion de régler » ſoi-même ſa vie, de la juger bonne & ſur ce » ſuffrage d'attendre la vérité comme un bien qui » eſt dû (*a*). »

Voici un autre reproche que les Philoſophes ont fait à la Religion, & que d'après Monteſquieu ils ont répété dans tous leurs ouvrages.

« Les principes de la Religion (dit l'Auteur de » l'eſprit des loix) ont extrêmement influé ſur » la propagation de l'eſpèce humaine, tantôt ils » l'ont encouragée, comme chez les Juifs, les Ma-

(*a*) Gauchat, tom. XIX. Ajoutons encore que lorſqu'on reconnoît avec tant d'*humilité* ſon *inſuffiſance*, il ne faut pas, *en attendant la vérité*, (qu'on cherche de ſi bonne foi) faire imprimer des opinions contraires à une Religion que l'on prétend reſpecter.

» hométans, tantôt ils l'ont choquée, comme » ils firent chez les Romains, devenus chrétiens.

» C'eſt-là un préjugé général de nos Philo- » ſophes à calcul, ils ſeroient étonnés qu'on leur » prouvât qu'à n'enviſager même que la propa- » gation de l'eſpèce humaine, la Religion loin » de lui être oppoſée, lui eſt très favorable. Elle » impoſe, il eſt vrai, le Célibat à un certain état, » mais d'un autre côté elle défend ſi ſévérement » le crime, elle preſcrit ſi exactement la ſainteté » du mariage, elle a des régles ſi équitables ſur » ſon unité, ſon indiſſolubilité, qu'on oſe dire » que de tous les moyens propres à remplir l'uni- » vers d'habitans, il n'en eſt aucun auſſi efficace, » auſſi durable que la fidélité à l'eſprit de la Reli- » gion. Plus le crime eſt défendu, plus le mariage » eſt encouragé. Moins il y a de licence dans les » mœurs, plus il y a de mariages, plus ils ſont » fidèles, plus ils ſont féconds; donc la Religion » eſt favorable à la propagation de l'eſpèce hu- » maine; ce n'eſt pas la piété de quelques reclus, » c'eſt le Célibat des impies & la débauche qui dé- » peuplent l'univers. (*a*) »

Enfin on a dit encore que la morale de la Re-

(*a*) Gauchat, tom. V.

ligion chrétienne eſt ſi ſévère qu'elle eſt *impraticable*, parce qu'il eſt impoſſible d'arracher de ſon cœur *toute affection humaine*, & *de ſe haïr ſoi-même*.

Ces reproches ne peuvent paroître fondés qu'à ceux qui n'ont aucune connoiſſance des principes de la Religion. Loin que Dieu nous commande d'arracher de notre cœur *toute affection humaine*, il nous preſcrit expreſſément la tendreſſe pour nos parens, & la fidélité envers nos amis. La Religion ne prétend point détruire des ſentimens légitimes, elle ne veut que les régler. Elle nous apprend, il eſt vrai, que tout excès eſt condamnable; & lorſqu'elle nous interdit les attachemens paſſionnés, pour des êtres imparfaits & périſſables, elle n'eſt pas ſur ce point, plus ſévère que l'ancienne philoſophie : Socrate, Platon, Epictete, Marc-Aurèle, & preſque tous les Philoſophes Grecs & Romains, ont regardé la modération dans les ſentimens comme la véritable ſource de la ſageſſe & du bonheur; par quelle biſarre inconſéquence, condamne-t'on dans l'évangile des principes de morale que l'on admire dans des Auteurs païens?

Les ſeules lumières de la raiſon, firent comprendre aux Philoſophes de l'antiquité que

l'homme paſſionné ne peut être heureux, & ils s'attachèrent non à modérer la ſenſibilité mais à la détruire entièrement, en y ſubſtituant cet égoïſme qu'on leur a tant reproché. *Il faut plutôt ſouffrir* (*dit Epictete*) *que votre fils devienne méchant que de vous rendre malheureux.* Telle eſt la foibleſſe de l'intelligence humaine! La vérité n'eſt pour elle qu'une ombre légère & fugitive; la raiſon peut bien l'entrevoir, mais elle ne ſauroit ni l'atteindre ni la ſaiſir. Sacrifier tout & même les devoirs les plus ſacrés à la crainte d'altérer ſon repos, c'eſt une folie monſtrueuſe; trouvera-t'on le repos en trahiſſant ſes devoirs? L'égoïſme ne procurera donc jamais le bonheur! Cependant les ſentimens violens déchirent l'ame; *végéter ou ſouffrir!* L'homme eſt-il réduit à ce triſte choix? Non; qu'il écoute la Religion, elle ſeule peut fixer ſes incertitudes; en lui faiſant connoître ſa véritable deſtination, elle offre à ſon extrême ſenſibilité, l'unique objet qui ſoit digne de l'exciter & qui puiſſe la ſatisfaire, & elle remplit tous les deſirs de ſon ambition démeſurée, elle modère ſes attachemens terreſtres, elle ne leur ôte que cette violence exceſſive, ſource de tant d'amertume & d'égaremens, mais elle laiſſe à

ces penchans ſi naturels, tout ce qu'ils ont de doux & de conſolant, tout ce qu'ils peuvent produire de généreux & d'héroïque; elle rend l'amitié plus ſolide, plus pure & ſur-tout plus déſintéreſſée; (*a*) elle élève au-deſſus du malheur en donnant la réſignation; elle étend, elle multiplie les devoirs de la ſainte humanité, elle fait de la compaſſion, le ſentiment le plus tendre & le plus actif, l'ame eſt également purifiée, fortifiée, agrandie par elle, & c'eſt elle ſeule qui peut ſans l'enorgueillir, élever l'homme & le rendre ſublime.

« Non-ſeulement (dit l'Auteur des mœurs) on » peut aimer Dieu ſans ſe haïr, mais il n'eſt pas vrai » qu'on l'aime quand on ſe hait. Devons nous avoir

(*a*) On a de la Religion une idée bien fauſſe, lorſqu'on prétend qu'elle interdit l'amitié. Jéſus-Chriſt lui-même n'a-t-il pas montré le plus tendre ſentiment de préférence pour l'un de ſes Diſciples? Preſque tous les Saints ont connu les charmes de l'amitié. Saint Auguſtin aimoit S. Alpyus avec la plus vive tendreſſe; S. Simon Stylite, Antoine ſon diſciple; S. Aphræate, Anthemius; S. Fulgence, Felix; ce dernier expoſa ſa vie pour ſauver celle de Saint Fulgence; S. Bernard, Hugues de Mâcon, &c.

» des ſentimens contraires aux ſiens ? Il nous aime,
» n'eſperons pas lui plaire en nous haïſſant. »

Tous ces raiſonnemens ſont autant de ſophiſmes;
« pour aimer Dieu on n'eſt point obligé à ſe
» haïr, l'homme ne peut haïr ſon être & ſon
» bonheur, on ne ſauroit confondre la haine
» évangelique avec une haine véritable auſſi con-
» traire à la volonté de Dieu qu'à la conſtitution
» eſſentielle de notre ame. Dieu nous aime, donc
» nous devons nous aimer; la conſéquence eſt
» juſte. Mais nous aimer avec des ſentimens con-
» formes aux ſiens. Or, il ne nous deſtine qu'un
» bonheur d'ordre & de ſageſſe, nous ne devons
» point en chercher d'autre. Parce qu'il nous
» aime, il nous défend de ſuivre nos penchans
» injuſtes, de placer notre fin & notre félicité
» dans des objets créés. Parce qu'il nous aime,
» il nous ordonne d'obſerver ſes loix, de nous
» ſoumettre à ſa providence, même la plus ſévère,
» ainſi devons nous nous aimer, la Religion
» n'exige rien au-delà. L'Auteur des mœurs,
» après avoir condamné la pauvreté, la conti-
» nence, les œuvres de mortification, s'écrie :
» *que feriez vous de pis, malheureux frénétiques,*
» *ſi vous aviez choiſi pour Dieu cet eſprit malfaiteur*

» *que vous appellez Diable ?* Non, Dieu n'ordonne
» pas expreſſément à tous certaines œuvres pé-
» nibles & ſaintes : & pour cela les condamne-
» t-il ? L'aumône n'oblige point à ſe refuſer le
» néceſſaire : la charité n'oblige point une femme
» pieuſe à conſacrer tout ſon tems libre à des
» œuvres de miſéricorde. Mais ſi ce riche fait des
» aumônes immenſes, ſi cette femme ſe livre ſans
» réſerve aux misères du prochain, de telles ac-
» tions ſont elles condamnables ? On peut donc
» aimer Dieu & *faire plus qu'il ne commande.*
» Condamner les devoirs de la vie civile, le
» mariage, la poſſeſſion légitime des biens, ce
» ſeroit un crime & non une perfection ; (*a*) blâ-
» mer ceux qui, par un motif chrétien, renoncent
» à ces avantages, c'eſt une critique dont la rai-
» ſon ſeule montre l'injuſtice..... Aller au-delà
» de ce qui eſt expreſſément ordonné, eſt-ce
» violer la loi du Seigneur ? Il n'a point com-
» mandé ces actions, mais il les a pratiquées ;
» ſuivre cette route de perfection, c'eſt s'appro-
» cher de lui, c'eſt avoir un trait plus marqué

(*a*) Ce ſeroit même une héréſie ; telle étoit celle des Montaniſtes.

» de reſſemblance avec ce modèle primitif de » toute vertu (*a*) ».

Vous connoiſſez à préſent, MONSEIGNEUR, toutes les objections que l'impiété à pu raſſembler contre la Religion. Il me reſte à vous préſenter quelques réflexions qui me paroiſſent frappantes & qui vous feront ſentir l'excès d'injuſtice & d'inconſéquence des détracteurs de la Religion. Ils mépriſent les vertus produites par le chriſtianiſme, & ils admirent ces mêmes vertus ſi elles ſont fondées ſur des motifs humains. Ils regardent comme un inſenſé celui que la piété décide à renoncer au monde, & ils vantent le Philoſophe, que la pareſſe ou la miſanthropie conduiſent dans la ſolitude; ils louent avec emphâſe la philoſophie qui inſpire le mépris des honneurs & des richeſſes, & ils ne trouvent que de l'extravagance dans celui qui embraſſe volontairement la pauvreté évangelique. Le Philoſophe qui ſouffre avec fermeté, & qui ſe ſoumet ſans murmure à ſa deſtinée, eſt à leurs yeux un ſage, un héros, & le chrétien réſigné, ne leur paroît qu'un homme inſenſible. Ils parlent avec enthouſiaſme de la

---

(1) Gauchat, tom. 2.

bienfaiſance des incrédules, & ils ne peuvent être touchés des actions ſurnaturelles, produites par la charité chrétienne! En ſuppoſant que ces ſentimens & ces vertus puiſſent avoir autant de ſolidité, autant de force & de pureté dans le cœur d'un impie que dans celui d'un véritable chrétien, ne ſeroit-il pas injuſte de ne les admirer que lorſqu'elles ſe trouvent réunies à l'irréligion?

CHAPITRE XIX.

Des Vertus Chrétiennes.

UN cœur ſenſible, un heureux naturel donnent cette qualité précieuſe que nous appelons *bonté*, mais la raiſon & la réflexion peuvent ſeules produire *la vertu*. Il ne faut pour être bon, ni travaux, ni diſcernement, ni lumières; un enfant de dix ans peut avoir autant de bonté qu'un homme de quarante, tandis qu'au contraire on ne ſauroit devenir vertueux ſans peine & ſans efforts. La vertu s'acquiert, la bonté n'eſt qu'un don de la nature. Ainſi avec beaucoup de bonté on peut s'égarer & faire de grandes fautes; l'homme bon, eſt intéreſſant, l'homme vertueux, eſt eſtimable; puiſqu'il faut ſans ceſſe combattre, vaincre ſes penchans, & triompher de ſoi-même pour être vertueux, il eſt évident, qu'on ne fera point de tels efforts ſans les motifs les plus puiſſans. Quels ſont les motifs qui déterminent les impies à ſuivre la vertu? La crainte du blâme public, le deſir d'être honoré, l'amour de la gloire, ces ſentimens produiront des actions brillantes, des procédés

d'éclat, mais ne donneront jamais cette délicateſſe, cette pureté d'ame, qui n'appartiennent qu'à l'homme religieux. Les paſſions humaines s'affoibliſſent avec l'âge, le tems les émouſſe & les détruit, combien les vertus ſont fragiles lorſqu'elles ne viennent que des paſſions ! ſemblables aux fleurs des champs qu'un orage flétrit, ou déracine, ſouvent un obſtacle, ou revers, ou ſeulement une maladie ſuffit pour les anéantir ſans retour. Mais le dépériſſement du corps, la perte de la jeuneſſe, ne ſauroient affoiblir l'impreſſion de ces idées frappantes : *Dieu me voit & lit au fond de mon cœur, dans tous les inſtants de ma vie. Sa juſtice me réſerve des punitions ou des récompenſes éternelles.* Obſervons encore qu'il n'eſt point de vertus que la Religion ne rende plus parfaites, & qu'il en eſt beaucoup qu'elle ſeule peut donner. Par exemple, *la pureté de l'ame* ; on ne citera jamais un athée qui, né avec des paſſions vives, ait eu des mœurs irréprochables. En eſt-il même un ſeul, qui ſache toujours reſpecter la décence dans ſes écrits, ſes diſcours & ſes actions ? Mais pourroit-on croire & ſuppoſer, qu'une perſonne entièrement dépourvue de Religion, ſe fit une étude ſérieuſe, de veiller ſur ſes pen-

ſées, & de repouſſer avec un ſoin continuel toutes celles qui bleſſent la bienſéance & la pudeur ? Les rêveries, les délires de l'imagination de quelque genre qu'il ſoient, ne cauſent aucun ſcandale, ne ſont aucun tort à la ſociété, n'affligent perſonne; c'eſt bien aſſurément dans ce cas, que *la liberté de penſer* ne ſauroit avoir d'inconvénient pour les autres, & qu'il ſeroit extravagant & ridicule de la limiter, dès qu'on ne croit ni à l'immortalité de l'ame, ni à l'exiſtence de Dieu, ou même dans le ſyſtême du Déiſme; car ſi l'on ſuppoſe que Dieu n'eſt jamais irrité par nos mauvaiſes actions, on doit lui croire plus d'indifférence encore ſur nos penſées, & ſur-tout ce qui ſe paſſe intérieurement en nous. Il n'y a donc qu'un véritable chrétien, qui puiſſe poſſéder une parfaite pureté d'ame; & par conſéquent, lui ſeul peut être conſtamment vertueux; lui ſeul trouve un auſſi grand intérêt, à *bien penſer* qu'à *bien agir*, à pratiquer le bien en ſecret, qu'à faire des actions éclatantes, à réprimer les écarts de ſon imagination, à régler les mouvemens de ſon cœur, qu'à ſe conſerver une réputation exempte de reproches. A l'égard des autres vertus, elles reçoivent toutes de la Religion un nouvel éclat;

qu'eſt-ce que l'humanité ſans la Religion? Un ſentiment naturel, il eſt vrai, mais qui ne ſe manifeſte que dans des occaſions qui s'offrent rarement. Il faut pour l'exciter, le ſpectacle frappant du malheur de nos ſemblables; qui pourroit alors ne pas écouter la pitié? L'homme irréligieux s'il eſt ſenſible, ſecourera tous les infortunés qui l'imploreront; le chrétien ne ſe contente pas de ſoulager les malheureux qu'il rencontre, il va chercher ceux qui n'oſent ſe montrer. La bienfaiſance mondaine, n'eſt jamais un ſentiment habituel, encore moins une inclination dominante, elle ne coûte que des ſacrifices momentanés, elle n'impoſe point de privations extraordinaires, elle produit quelques actions d'oſtentation, & non des actions ſurprenantes & ſublimes; elle n'eſt excitée que par des objets préſens & pathétiques, ou par l'orgueil & le deſir de ſe diſtinguer. La charité chrétienne également courageuſe, active & tendre, s'occupe ſans relâche du ſoin touchant de ſoulager l'humanité ſouffrante; c'eſt elle qui découvre ces réduits obſcurs, habités par des mères déſolées, ou des orphelins ſans appui; c'eſt elle qui, s'élevant au-deſſus des craintes les plus naturelles,

ne redoute ni la contagion ni la fatigue; c'eſt elle qui conduit dans ces reſpectables aſyles, où l'on trouve à chaque pas le ſpectacle déchirant de la douleur & de la mort; c'eſt elle qui pénètre dans le fond des cachots! Elle y conſole l'innocent opprimé, & le coupable même y peut prétendre à ſes ſecours; il ſouffre, c'eſt aſſez pour elle. En ſacrifiant tout, les plaiſirs, les agrémens de la vie, la fortune, la liberté, la ſanté, en ſe dévouant ſans reſerve au beſoin des malheureux, elle n'aſpire ni à la gloire, ni à l'eſtime des hommes; elle fait mieux que dédaigner les louanges, elle ne penſe pas qu'on en doive à ſes actions, elle croit ne remplir que des devoirs. On vante beaucoup la bienfaiſance, à peine parle-t'on de la charité chrétienne, parce qu'elle ſe cache, parce qu'elle n'exige point de reconnoiſſance & ne ſe plaint jamais des ingrats. Le chrétien ne regarde les richeſſes que comme un dépôt que la providence lui confie pour le ſoulagement des malheureux. Le Philoſophe dit à l'infortuné, *je vous donne*, *je vous ſacrifie*; le chrétien dit: *je vous rends*, *je remplis l'obligation qui m'eſt impoſée.* Le premier, penſe qu'il fait contracter une dette ſacrée, le dernier croit acquiter la

ſienne. Miniſtre fidèle de la divinité, il ne deſire de reconnoiſſance que pour elle, & bienfaiteur toujours heureux, il jouit du plaiſir ſi doux, de ſecourir ſes ſemblables, ſans pouvoir éprouver jamais la vaine agitation cauſée par l'ingratitude de ceux qu'on oblige. L'humilité chrétienne nous dérobe la plus grande partie des actions héroïques inſpirées par la Religion, mais celles qu'elle n'a pu nous cacher, nous prouvent aſſez que la raiſon & la philoſophie ſans le ſecours de la foi, ne s'éleveront jamais à ce point de perfection. Non; la ſeule humanité n'engagera dans aucun tems l'homme le plus ſenſible, à donner tout ſon bien pour racheter des captifs, & à finir par ſacrifier le plus précieux de tous, la liberté, afin de rendre un fils unique à ſa mère. (*a*) La Religion ſeule, put donner à Saint François de Sales, le Fénélon de ſon ſiècle, un déſintéreſſement ſi extraordinaire, une charité ſi ardente, & ce courage infatigable qui le ſoutint pendant ſi long-tems, à travers les précipices & les montagnes de la Savoye (*b*). La philoſophie n'a

(*a*) S. Paulin, Evêque de Noli; j'ai rapporté ce trait héroïque dans les *Annalles de la Vertu.*

(*b*) Ce grand homme, également célébre par ſes

jamais préſervé les Princes & les Souverains de l'ambition & de la cruauté, & c'eſt toujours pour le bonheur des peuples & de l'humanité que la Religion les ſanctifie. Quels exemples de vertu oſera-t'on préférer à ceux que nous préſentent le détail des actions des Papes, Saint-Léon, Saint-Grégoire, & les règnes de Saint-Louis, de Saint-Ferdinand, &c. (*a*)? qui pourroit lire ſans admiration, la vie d'Eliſabeth de Hongrie (*b*) & celle de ces deux vertueuſes Princeſſes, Jeanne de Bourgogne, Reine de France, & la Ducheſſe de Normandie ſa belle-fille, qui, pendant une contagion horrible, prodiguant leurs ſecours « aux malheureux, furent frappées au milieu » d'eux, du fléau dont elles cherchoient à les dé- » livrer, & en moururent? Les héros qui meurent

---

écrits & ſes vertus, fut Evêque de Génève, & contemporain d'Henri IV.

(*a*) S. Ferdinand, Roi d'Eſpagne, couſin-germain de Louis IX, fut, comme ce dernier, un grand Roi, un Héros & un Saint.

(*b*) Fille d'André, Roi de Hongrie, veuve à vingt ans, elle conſacra ſa fortune entière, & le reſte de ſa vie, aux beſoins des pauvres, au ſervice des malades & à l'éducation des orphelins.

dans

» dans les combats, ont-ils plus de courage, » ſont-ils plus généreux que ces deux victimes de » l'humanité ? » (*a*) On trouve dans l'hiſtoire, une multitude d'exemples de ce genre; depuis l'établiſſement du chriſtianiſme, chaque ſiècle en fournit de ſemblables, & le nôtre même en offre d'éclatans. C'eſt dans ce ſiècle qu'on a vu un homme, poſſeſſeur d'une fortune immenſe (M. le Marquis de Lagaraie), transformer en hopital, ſon château, & conſacrer ſa vie entière au ſervice des pauvres. D'autres ames prédeſtinées malgré les écueils qui environnent la Suprême puiſſance, nous ont donné dans ce ſiècle, des leçons plus frappantes encore; mais pourquoi chercher loin de vous, MONSEIGNEUR, des modèles de vertu chrétienne ? vous en avez ſans ceſſe ſous

(*a*) M. Gaillard, *Hiſtoire de la rivalité de la France & de l'Angleterre.* Jeanne de Bourgogne fut la première femme de Philippe de Valois : le reſpect du Roi pour la vertu de cette pieuſe Princeſſe, alloit juſqu'à l'aſſocier en quelque ſorte à la royauté : il la conſultoit ſur toutes les affaires ; dans pluſieurs lettres ou chartres de ce régne, on lit cette clauſe : *De l'avis & volonté de la Reine, ſa chère épouſe.* Hiſtoire de la rivalité de la France, &c.

les yeux d'auſſi touchans pour vous ; qu'ils ſont ſublimes ; quel reſpect & quel attachement ne doivent-ils pas vous inſpirer pour la Religion qui les produit ! Nous-mêmes ne voyons nous pas tous les jours dans un état également obſcur & reſpectable, tout ce qui devroit nous porter à révérer, à chérir cette Religion ſi ſainte ! On chercheroit en vain dans l'antiquité payenne, ces ſociétés nombreuſes répandues dans toutes nos villes compoſées d'hommes ou de femmes de tout âge, qui conſacrent leurs études, leur liberté, leurs vies aux ſoins les plus pénibles ; ſi les Philoſophes trouvoient dans l'hiſtoire grecque ou romaine, quelques exemples de ces ſaintes aſſociations formées en faveur de l'humanité ſouffrante, quels éloges ne prodigueroient-ils pas à cette bienfaiſance ſurnaturelle ! Combien ils ſeroient ſurpris qu'un ſexe foible & délicat pût avoir la force de ſurmonter des dégoûts qui ſemblent invincibles, de ſupporter la vue d'objets qui révoltent les ſens, de triompher de la compaſſion même qui les conduit & les anime, ou pour mieux dire, de n'éprouver ce ſentiment qu'avec une mâle énergie, ſans aucun mélange de crainte ou de foibleſſe, & de ne connoître enfin

de la pitié que ce qu'elle peut inſpirer d'utile & de ſublime. Cependant ces mêmes Philoſophes voient ſans admiration les ſœurs de la charité, exercer continuellement parmi nous ces fonctions ſacrées, ils les voyent chercher, recueillir, ſecourir, veiller l'infortuné; panſer les playes du pauvre, le conſoler, le ſoigner avec une adreſſe ingénieuſe, un courage héroïque, une douceur, une patience que rien ne rebute. Errantes, actives, infatigables, elles n'ont point d'habitation fixe, elles vont où l'humanité les appelle, elles ſont où la maladie & la douleur implorent leurs ſecours, tantôt dans les priſons & les hopitaux, tantôt ſous les toits couverts de chaume; ſouvent elles ſont appelées dans les Palais; vouées volontairement à la pauvreté, elles mépriſent les richeſſes; mais elles donnent au riche ſouffrant des ſoins purs & déſintéreſſés, elles ſe refuſent à tous les témoignages de reconnoiſſance qu'elles inſpirent, leur offrir le plus léger ſalaire ſeroit à leurs yeux un outrage. Telle eſt la charité chrétienne, tels ſont les travaux auxquels elle ſe conſacre ſans ceſſe dans le ſéjour même du luxe & de la corruption. Il en eſt ainſi de toutes les autres vertus morales,

la religion ſeule peut les épurer, les rendre véritablement ſolides, & donner un motif raiſonnable à la plus utile de toutes : la réſignation aux décrets de la providence. Je ne m'étonne pas que tant de philoſophes anciens & modernes ayent fait l'apologie du ſuicide ; je ne m'étonne pas davantage que depuis 20 ans, ce crime ſoit devenu ſi fréquent & ſi commun en France, cette calamité eſt une ſuite néceſſaire de l'irreligion. Comment prouver à l'incrédule qu'il doit conſerver une exiſtence qu'il abhorre ? S'il a perdu tous les objets qui l'attachoient à la vie, ſi les injuſtices, l'oppreſſion ont détruit dans ſon cœur & l'ambition, & le déſir de ſervir la patrie & d'être utile aux hommes ; quelles raiſons employera-t-on pour l'empêcher de ſe délivrer d'un fardeau inſupportable ? Pourquoi donc ſe réſigner lorſqu'on n'attribue ſes maux qu'à la fatalité, lorſqu'on ne reconnoit ni providence, ni ſouveraine & ſuprême autorité ? Que ſignifie cette phraſe vuide de ſens : *il faut ſe ſoumettre à la néceſſité ?* pourquoi donc me ſoumettre, répondra l'impie, quand je puis me révolter & terminer mes ſouffrances ? C'eſt un crime, dites-vous, eh que m'importe ! puiſqu'il doit être

impuni!... Comment combattre de tels raiſonnemens? Si vous convenez qu'une peine éternelle ne ſuivra point ce crime, tous vos efforts pour l'en détourner ſeront vains & ſuperflus. Non, ſans la religion, il eſt des maux qui jetteroient inévitablement l'ame ſenſible dans cet horrible abbattement qui conduit au ſuicide. Quel empire peut avoir la philoſophie ſur un cœur déchiré qui regrette l'objet de ſa plus tendre affection; que peuvent même alors les ſoins de l'amitié! dans ces affreux momens où l'on n'éprouve que le ſentiment de ſa perte! Les vaines exhortations des hommes préſerveroient du déſeſpoir!... Ah! pour me ſoumettre il me faut non des conſeils frivoles, mais un ordre ſouverain : il faut que Dieu lui-même daigne me fortifier, me ſoutenir; de moindres conſolations ſeroient trop foibles pour de telles douleurs. C'eſt ſurtout lorſqu'elle parle à l'infortuné que la religion eſt ſublime : loin de lui défendre des regrets légitimes, elle les approuve & les ſanctifie. « Garde-» toi, lui dit-elle, d'oſer murmurer contre » des décrets ſacrés, que ta raiſon ne ſauroit » comprendre. Mais pleure, tu le peux; porte

» aux pieds des autels une douleur soumise,
» & celui qui joint à la toute puissance, la
» justice suprême, l'immuable bonté, deviendra
» lui-même ton appui, ton consolateur; tes
» larmes versées dans son sein paternel, ne
» seront point infructueuses, il en adoucira
» l'amertume; les hommes ne t'offriront qu'une
» pitié stérile & passagère; si ta douleur est
» durable, ils finiront par la considérer avec
» indifférence, ils ne plaignent que les maux
» violens & momentanés, le temps détruit en
» eux la plus juste compassion; mais Dieu
» dans tous les instans, père compatissant, ami
» tendre de ceux qui lui sont fidèles, leur pro-
» digue ses bienfaits, & proportionne au besoin
» qu'ils en ont, les secours qu'il leur accorde. »

Et c'est ainsi que dans les peines qui déchirent l'ame, la résignation n'est possible & même raisonnable que lorsque la religion l'inspire. D'après l'exposition de ces vérités si simples & si frappantes, vous comprendrez MONSEIGNEUR, que l'Athée né sensible & généreux peut avoir de la bonté, & faire quelques actions louables & brillantes, mais que le Chrétien seul, peut être constamment pur, courageux, resigné,

bienfaiſant ; enfin que lui ſeul peut offrir le modèle d'une vertu ſolide, & d'autant plus parfaite que loin de rechercher l'approbation des hommes, il la craint, & n'agit que pour ſa conſcience & pour Dieu.

CHAPITRE XX.

Si l'on a une idée préciſe de ce que c'eſt qu'un Philoſophe.

ON ne peut raiſonnablement eſtimer une choſe, que lorſqu'on en a une idée claire & diſtincte. On n'a jamais tant parlé de *philoſophie*, tant vanté la *philoſophie*. Quand on veut louer un ouvrage, on aſſure qu'il eſt *philoſophique*, veut-on au contraire le déprimer, ce jugement ſuffit : *l'auteur n'écrit point en philoſophe*. Le jeune homme qui ſort du collége ou qui revient de ſon premier voyage à Londres, ſait déjà qu'il faut montrer de la *philoſophie*, & penſer *philoſophiquement*. Il a étudié les hommes en *philoſophe* aux courſes de New-Marcket & au Renelagh, & il ſe félicite chaque jour d'être né dans un ſiècle auſſi *philoſophique*. Ses parens & ſes inſtituteurs l'ont ſans doute bien inſtruit, mais cependant je doute qu'il pût répondre d'une manière ſatisfaiſante, à ces deux queſtions ſi ſimples ; *qu'eſt-ce que la philoſophie ? qu'eſt-ce qu'un philoſophe ?*

Lorſque j'entrai dans le monde j'étois fort jeune, j'avois beaucoup de curioſité & de déſir de m'inſtruire ; ces mots *philoſophie*, *philoſophe*, frappoient en tous lieux mes oreilles ; mais j'en demandois vainement une définition. Les réponſes & les exemples ne pouvoient qu'augmenter mon incertitude & mon ignorance. J'entendois appeler *philoſophes* une multitude de perſonnes qui n'avoient entr'elles aucune conformité de principes, de conduite, d'opinions. Je vis qu'on accordoit indiſtinctement ce titre à l'Athée, au Déiſte, au Miſantrope, à l'homme du monde, & même à celui qui brave toutes les bienſéances, & qui montre le plus audacieux mépris pour les mœurs. Ainſi je voyois évidemment que la ſageſſe & les qualités de l'ame n'ont rien de commun avec la philoſophie ; la diverſité d'opinions des philoſophes me prouvoit encore que s'ils cherchoient la vérité, ils n'étoient pas à cet égard plus avancés que le commun des hommes ; & j'en conclus que les préjugés & l'ignorance pouvoient ſeuls inſpirer l'eſtime de la philoſophie, puiſqu'elle n'avoit pour baſe ni la vertu, ni la vérité. Cependant je cherchois toujours quelle pouvoit

être ſa marque caractériſtique ; je crus un moment que cette qualité diſtinctive, conſiſtoit dans l'étude des ſciences en général, car on appeloit *philoſophes* des gens uniquement connus par leurs travaux en ce genre, des Chymiſtes, des Géomêtres, des Phyſiciens, des Antiquaires ; &c. mais je reconnus bientôt mon erreur, en refléchiſſant que certains Poëtes & certains beaux eſprits très-ſuperficiels & très-ignorans étoient univerſellement appelés *philoſophes*. D'ailleurs, on convenoit unanimement qu'un homme ſans érudition & même ſans aucune littérature, pouvoit être *philoſophe*. Mais qu'eſt-ce donc que la philoſophie ? m'écriois-je, qu'eſt-ce qui la conſtitue, qu'eſt-ce qui la diſtingue ? ce n'eſt ni la ſageſſe, ni la vertu, ni un genre de vie particulier, ni la ſcience, ni les talens. Qu'eſt-ce donc ? Si on veut que je l'eſtime qu'on me la définiſſe, qu'on m'en donne une idée préciſe. *Un philoſophe eſt un homme ſans préjugés*, me répondoit-on.---Sans préjugés ! & vous convenez qu'un philoſophe, & même un très-grand philoſophe, peut avoir des paſſions vives, des idées fauſſes, adopter ou créer des ſyſtêmes extravagans ; en ſe

livrant à de telles erreurs, oſera-t-on ſe vanter d'être exempt de préjugés ? Sénéque, Pline qui croyoient aux ſonges, aux préſages, étoient de fameux philoſophes ; Julien l'Apoſtat avili par les plus abominables ſuperſtitions, fut-il un philoſophe ſans préjugés ? mais pourquoi chercher dans l'antiquité de tels exemples, l'hiſtoire moderne nous en fournit une multitude ; regarderons-nous comme des ſages, tous ces hommes appelés philoſophes, dans leurs ſiècles & dans le nôtre, & qui croyoient aux ſylphes, aux gnomes, & à tous les myſtères de la cabale ; & ce fameux philoſophe Milanois Cardan, (*a*) n'avoit-il point de préjugés, lui qui croyoit aux preſſentimens, à la magie, &c. ? (6)

Il étoit impoſſible de répondre à ces objections : eh bien ! me répliquoit-on, un philoſophe, *c'eſt un moraliſte*, c'eſt un homme qui peut ſe conduire mal, mais qui donne de bons préceptes de conduite. — Mais le philoſophe

(*a*) Il naquit en 1508 ; c'eſt lui qui prit cette belle deviſe : *Tempus mea poſſeſſio, tempus ager meus* : le tems eſt ma richeſſe, c'eſt le champ que je cultive.

Copernic & tant d'autres ſavans qu'on appelle philoſophes, n'étoient nullement *des moraliſtes*. Le philoſophe Spinoſa, le philoſophe Hobbes, le philoſophe Bayle, (7) & tous les philoſophes leurs partiſans, nous ont laiſſé d'abominables *préceptes*, qui tendent à bouleverſer & à détruire tous les principes de la morale. D'ailleurs, s'il étoit vrai qu'un philoſophe fût *un moraliſte*, un homme qui ſut donner d'excellentes règles de conduite, tous nos grands prédicateurs ſeroient donc mis au rang des philoſophes : & j'entends répéter au contraire que Fénélon, Boſſuet, Bourdaloue & Maſſillon n'étoient point philoſophes. J'en ſuis fachée pour la philoſophie, car elle ſeroit reſpectable à tous les yeux, ſi elle offroit dans quelques-uns de ſes Diſciples, cette admirable réunion de talens ſupérieurs & de vertus ſublimes; & j'oſerai dire que le titre qu'on a refuſé à de tels hommes, ne ſauroit être un titre honorable.

C'eſt ainſi MONSEIGNEUR, que je cherchois vainement des lumières certaines ſur la philoſophie moderne; enfin je trouvai une perſonne inſtruite & de bonne foi, qui voulut bien

m'éclairer ; une ſeule choſe me dit-elle, caractériſe aujourd'hui un philoſophe, c'eſt *l'impiété*. Un homme déshonnoré comme le fameux Bacon, (*a*) peut conſerver le titre de philoſophe ; la ſottiſe, l'ignorance, la méchanceté, la dépravation des mœurs peuvent s'allier, & s'accordent en effet tous les jours avec la philoſophie ; mais il faut afficher l'irreligion, nier hautement la révélation & les peines éternelles ; on n'éxige de l'incrédulité que ſur ce ſeul point, car d'ailleurs il eſt permis aux philoſophes d'ajouter foi à toutes les extravagances produites par la Charlatanerie. Un philoſophe doit rejeter les prophéties & les miracles de l'Evangile, mais il eſt le maître de croire aux *prédictions des Somnambules*, & de ne pas révoquer en doute les prodiges opérés par le magnétiſme & par la baguette devinatoire. D'après cette définition, mon opinion ſur la philoſophie moderne fut fixée ſans retour ; mais

(*a*) François Bacon de Verulan, mort en 1626. Il fut Chancelier d'Angleterre, & accuſé de malverſation, condamné à une amende, privé de toutes ſes charges, &c.

voulant connoître auſſi avec détail la philoſophie ancienne, j'eus recours à l'hiſtoire. Je vis d'abord que dans l'Antiquité le nom de philoſophe n'étoit point un titre vague, & un mot vuide de ſens ; il ne ſe donnoit alors qu'aux chefs des différentes ſectes & à leurs diſciples. On pouvoit dans ces tems anciens donner une définition claire & préciſe de la *philoſophie*, c'étoit comme le mot l'exprime, *l'amour de la ſageſſe*. Des hommes nés dans les ténèbres du paganiſme, & guidés par les ſeules lumières naturelles, ne pouvaient que s'égarer, mais du moins ils avoient un but vertueux. On doit avoir beaucoup d'indulgence pour leurs erreurs, & une vive admiration pour leurs travaux utiles. Je ne m'étonne point que Socrate ait eu des mœurs dépravées, je trouve l'excuſe de ſes égaremens dans ſa religion, & dans les déréglemens des faux Dieux qu'il adoroit. Mais je ne lis point ſans étonnement le detail de ſes opinions ſur les devoirs de l'homme en général. (*a*) Il me paroit

(*a*) Socrate n'a point écrit, mais on connoît avec détail ſa vie, & le fonds de ſa doctrine. Platon nous a tranſmis pluſieurs maximes de cet illuſtre Philoſophe.

bien ſimple que dans cette foule de ſyſtêmes produits par l'ancienne philoſophie, il y en ait tant d'extravagans & de pernicieux, & qu'on n'en puiſſe trouver un ſeul utile où raiſonnable; mais je n'en admire que mieux les ſages maximes que l'on y rencontre, & ces traits de lumière qu'on y voit briller quelquefois.

Des auteurs plus inſtruits que moi, ont remarqué & même prouvé que l'ancienne philoſophie, quoiqu'eſtimable en général par le but qu'elle ſe propoſoit, a fait plus de mal au genre humain, qu'elle n'a pu lui rendre de ſervices. Carthage fut long-temps heureuſe & floriſſante & n'eut point de philoſophes; Sparte & Rome n'étonnèrent l'univers par leurs vertus & leur bonheur qu'avant le temps où elles connurent la philoſophie. La multiplicité des ſectes, la diverſité des opinions, formoient des obſtacles invincibles aux progrès de la morale; d'ailleurs ſi les premiers philoſophes cherchèrent de bonne foi la vérité, ceux qui les ſuivirent montrèrent rarement cette pureté d'intentions. Pluſieurs d'entr'eux, tels que les Epicuriens, les Cyniques, &c. eurent la plus

funeſte influence ſur les mœurs, d'autres affichoient une indépendance, une hardieſſe qui les fit craindre, en les expoſant à de cruelles perſécutions : » auſſi (dit l'auteur des lettres » de quelques Juifs) les philoſophes furent-ils » chaſſés de Rome ſous Domitien comme ils » l'avoient été par Néron..... ils le furent » même ſous le Gouvernement doux & modéré » de Veſpaſien. Ils furent les ſeuls, remarque » un écrivain moderne, (*a*) qui le contraignirent d'uſer à leur égard d'une ſévérité » oppoſée à ſon inclination. Les maximes orgueilleuſes du Stoïciſme, leur inſpirant un » amour de la liberté fort voiſin de la révolte, » ces Docteurs de ſédition faiſoient des leçons » publiques d'indépendance ; ils abusèrent long-» tems de la bonté du Prince, pour ſaper les » fondemens d'une autorité qu'ils auroient dû » reſpecter & chérir, & leurs déclamations ne ceſ-» sèrent que quand ils eurent été les uns exilés, » les autres renfermés dans des iſles, quelques-» uns même battus de verges & mis à mort. (*b*)

(*a*) M. Crevier.

(*b*) Voyez l'*Hiſtoire Romaine* de M. Crevier.

« Il y a plus, ces Empereurs en chaſſant les » Philoſophes, *ne faiſoient*, dit Suétone, *que ſe* » *conformer à d'anciennes loix portées contre eux.* » Il a raiſon; car dès l'an 160 avant l'Ere vul- » gaire, ils avoient été bannis de Rome par un » décret du Sénat, & le Préteur M. Pomponius » fut chargé de veiller à ce qu'il n'en reſtât au- » cun dans la ville, parce qu'on les regardoit, » diſent les Hiſtoriens, comme des diſcoureurs » dangereux, qui, en raiſonnant ſur la vertu, en » renverſoient les fondemens, & comme capables » par leurs vains ſophiſmes d'altérer la ſimplicité » des mœurs anciennes, & de répandre parmi la » jeuneſſe des opinions funeſtes à la patrie. Ce » fut ſur les mêmes principes, & par les mêmes » raiſons que le vieux Caton fit congédier » promptement trois Ambaſſadeurs Philoſophes.... » Que penſer après cela, quand on voit M. de » Voltaire avancer froidement : *que l'Hiſtoire* » *n'offre pas un ſeul exemple de Philoſophe qui ſe* » *ſoit oppoſé aux volontés du Prince & du Gou-* » *vernement ?*.... Nous avons omis beaucoup » de faits qui prouveroient bien le contraire de » ce que M. de Voltaire avance avec tant d'aſſu- » rance, entr'autres, les livres du Philoſophe

» Cremutius-Cordus, brûlés par ordre du Sénat » Romain, &c (*a*).

Il n'eſt pas ſurprenant que des Philoſophes payens n'ayent pu ni s'accorder entr'eux, ni rendre leur travaux véritablement utiles au genre humain. Leur religion favoriſoit le vice & la licence; il n'étoit pas poſſible qu'elle ſervît de baſe à une morale pure & ſévère; ces Philoſophes le ſentirent, ils montrèrent du mépris pour des fables abſurdes; mais ils ne comprirent pas que l'impiété, que l'athéïſme ont des inconvéniens plus funeſtes encore que ceux qui naiſſent de la ſuperſtition. Ils ôtèrent la crainte des Dieux, &, en échange de ce ſentiment ſalutaire, que donnèrent-ils? Des ſyſtêmes incompréhenſibles, & des définitions imparfaites ou fauſſes de la vertu. Euſſent-ils créé les ſyſtêmes les plus ingénieux, euſſent-ils donné les plus ſublimes leçons de vertus, euſſent-ils tous été d'accord entr'eux; ils n'auroient eu ſur les mœurs qu'une influence paſſagère, ils manquoient d'autorité. Pour obtenir des hommes le ſacrifice de leurs paſſions, il faut, non des conſeils humains,

(*a*) *Lettres de quelques Juifs*, tom. I.

mais les ordres du ciel. Les exhortations de la plus ſublime philoſophie ſeront toujours vaines, infructueuſes ; la Religion ſeule a le droit de commander, & le pouvoir de ſe faire obéir. Les Philoſophes anciens ſont excuſables ſans doute, de n'avoir pas ſenti la vérité de ces principes ; mais que penſer des Philoſophes modernes qui n'ont cherché qu'à détruire une Religion dont la morale eſt auſſi ſublime qu'elle eſt pure! Pourquoi rejetter l'Evangile, lorſque le ſeul intérêt de l'humanité devoit en faire adopter toutes les maximes ſalutaires, lorſqu'enfin on pouvoit donner à ſes inſtructions cette baſe ſolide & ſacrée ? Quels ſont les plus grands moraliſtes, quels ſont les véritables précepteurs & bienfaiteurs du genre humain ? Qu'on ne cherche point ces noms chéris & révérés parmi les incrédules & les impies ; non, ces hommes dont la mémoire adorée ne périra jamais, puisèrent dans l'Evangile leurs principes & les grandes leçons qu'ils nous ont laiſſées (*a*).

(*a*) La philoſophie irréligieuſe a-t-elle jamais produit des ouvrages que l'on puiſſe comparer à *Télémaque*, au *petit Carême* de Maſſillon, aux *Penſées de Paſcal*, au

« Les Auteurs des Ecritures ſacrées, ont puiſé » dans les plus ſûres lumières de la raiſon, tout » le fonds de leur doctrine, & tracé ſur la deſti- » nation naturelle de l'homme, tout le plan du » ſyſtême qu'ils lui préſentent. Tout ce que le » livre, dont les chrétiens reſpectent le contenu, » comme le dépôt des révélations divines, pro- » poſe ou commande aux hommes, ne tend qu'à » reſſerrer les nœuds qui les uniſſent à Dieu & à » la ſociété & à leur rendre infiniment chers » tous les devoirs que cette double union leur » impoſe. En nous montrant l'homme ſortant » des mains de Dieu, aſſocié auſſi-tôt à un être » qui lui eſt ſemblable, qu'il reconnoît même » pour *la chair de ſa chair & l'os de ſes os*, il nous » découvre en abrégé, 1°. L'économie de la » Religion qui rapporte tout à Dieu, comme à » ſa ſource éternelle, & au centre immuable de » toute intelligence ; 2°. l'établiſſement de la » ſociété, comme le premier état du genre hu- » main, & comme un corps où rien ne meurt,

---

Spectateur Anglois, aux romans de Richardſon? Ouvrages purs, qui ne contiennent pas une ſeule page qu'une mère de famille voulût faire paſſer à ſa fille.

» & à qui l'éternité eſt promiſe. Et ſur-tout lorſ-
» que nous voyons toutes les générations de la
» terre, deſcendre d'un ſeul homme comme du
» père commun de la famille immortelle, nous
» trouvons le puiſſant intérêt de la nature & du
» ſang, mêlé à tous les motifs qui nous preſſent
» d'aimer les hommes, & de faire ſervir toutes
» nos puiſſances au maintien de l'ordre & de
» l'unité publique. Le décalogue ſi ancien, que
» Moïſe nous donne pour être ſorti du ſein
» même de la ſageſſe infinie, ne renferme abſo-
» lument que la regle de conduite que l'homme
» doit ſuivre pour être juſte devant Dieu, &
» bon pour ſes concitoyens. Et dans l'Evangile,
» Jéſus-Chriſt vient inſiſter avec une nouvelle
» force ſur ces deux points qui renferment tout;
» il ne fait qu'un même précepte de l'amour de
» Dieu, & des hommes; & ce précepte, il l'ap-
» pelle *le premier & le plus grand de tous, le ſien*
» par excellence. Il rapporte là toute la ſuite
» de ſa morale; & il n'a pas dit un ſeul mot
» qui ne tendît à faire adorer Dieu en eſprit &
» en vérité, & à remplir nos cœurs de l'amour
» le plus généreux & le plus tendre pour tous
» nos frères. Il nous donne autant d'exemples,

» que de leçons de reſpect & de ſoumiſſion aux » puiſſances. Il ne diſtingue pas même ce » devoir du tribut d'adoration que nous devons » à la Majeſté infinie ; & Céſar eſt placé à » côté de Dieu même, dans le commandement » qu'il nous fait d'être obéiſſans & fidèles. » Si donc il étoit vrai que les écrivains de » la Religion nous euſſent donné, comme les » Oracles du Ciel, les productions de leur » propre eſprit, il ſeroit toujours très-certain » qu'ils ont fait du bien aux hommes ; qu'ils » ont rappelé la raiſon à ſes plus purs prin- » cipes ; qu'ils l'ont reconduite, pour ainſi » dire, dans ſon pays natal, & qu'ils étoient » par conſéquent de vrais & excellens philo- » ſophes. La malicieuſe politique des mauvais » ne peut donc plus être un myſtère pour » nous.

» Quelle philoſophie, que celle qui ôte à » nos maux toutes leurs amertumes ! qui atta- » che à l'oubli de l'intérêt perſonnel & au » ſoin du bonheur des autres, un prix infini ! » qui nous rend précieux & déſirables des » chagrins & des revers inévitables ! qui nous » fait enviſager ſans crainte & ſans trouble,

» le dépériſſement de nos corps, & qui change
» en un théâtre de triomphe & de félicité,
» l'horreur même de nos tombeaux!

» Et quand de ſi hautes idées n'apporteroient
» point avec elles une atteſtation éclatante de
» leur émanation de la ſource éternelle de toute
» lumière, quel eſt l'homme, s'il ſe connoît
» lui-même, qui ne les ſaiſiſſe comme le vrai
» beſoin de ſa raiſon, & qui ne les embraſſe
» comme l'unique point d'appui de ſon cœur?
» La mauvaiſe foi a beau s'agiter & ſe tour-
» menter pour en obſcurcir la vérité; ce qui
» paſſe ſi fort toute intelligence, ne peut être
» un rêve de l'entendement humain; ce qui
» nous fait tant de bien, ne ſauroit être l'œuvre
» de l'impoſture (*a*).

(*a*) *Penſées ſur la Philoſophie de l'Incrédulité.* Cet Ouvrage, dédié à MONSIEUR, eſt digne, à tous égards, de la protection d'un grand Prince, juſte appréciateur du mérite & des talens. L'Ouvrage eſt en un volume; il eſt à deſirer qu'on le faſſe lire aux jeunes gens prêts à entrer dans le monde: il eſt d'ailleurs auſſi intéreſſant qu'inſtructif; le ſtyle en eſt énergique & rapide, on y trouve une grande force de raiſonnement, & pluſieurs morceaux d'une beauté très-diſtinguée.

Un de nos plus célèbres philoſophes modernes, J. J. Rouſſeau, a comme les autres écrit contre pluſieurs articles de notre foi, que l'Evangile nous ordonne de croire, & par une inconſéquence difficile à concevoir, il paroît ſentir vivement toute l'utilité des préceptes évangéliques.

» Nous ſommes tous, dit-il, devenus docteurs, » & nous avons ceſſé d'être chrétiens. Non, ce » n'eſt point avec tant d'art que l'Evangile » s'eſt étendu par tout l'Univers & que ſa » beauté raviſſante a pénétré les cœurs. Ce » divin livre, le ſeul néceſſaire à un chrétien, » & le plus utile de tous à quiconque même » ne le ſeroit pas, n'a beſoin que d'être mé- » dité pour porter dans l'ame l'amour de ſon » auteur & la volonté d'accomplir ſes pré- » ceptes. Jamais la vertu n'a parlé un ſi doux » langage ; jamais la plus profonde ſageſſe ne » s'eſt exprimée avec tant d'énergie & de ſim- » plicité, on n'en quitte point la lecture ſans » ſe ſentir meilleur qu'auparavant.... (*a*) On

(*a*) *Réponſe de J. J. Rouſſeau au Roi de Pologne ſur la critique de ſon diſcours ſur les ſciences.*

» dit que le Calife Omar conſulté ſur ce qu'il
» falloit faire de la bibliothéque d'Alexandrie,
» répondit : ſi ces livres contiennent des choſes
» oppoſées à l'Alcoran, ils ſont mauvais, il
» faut les brûler ; s'ils ne contiennent que la
» doctrine de l'Alcoran, brûlez-les encore, ils
» ſont ſuperflus. Nos ſavans ont cité ce rai-
» ſonnement comme le comble de l'abſurdité.
» Cependant, ſuppoſez Grégoire le grand à la
» place d'Omar, & l'Evangile à la place de
» l'Alcoran, la bibliothéque auroit été brûlée,
» & ce ſeroit peut-être le plus beau trait de
» la vie de cet illuſtre pontife.... Que devons
» nous penſer de cette foule d'écrivains obſcurs
» & de lettrés oiſifs qui dévorent en pure perte
» la ſubſtance de l'Etat ? que dis-je oiſifs ? &
» plût à Dieu qu'ils le fuſſent en effet ! les
» mœurs en ſeroient plus ſaines & la ſociété
» plus paiſible. Mais ces vains & futiles décla-
» mateurs vont de tous côtés armés de leurs
» funeſtes paradoxes, ſapant les fondemens
» de la foi & anéantiſſant la vertu, ils ſou-
» rient dédaigneuſement à ces vieux mots de
» Patrie & de Religion, & conſacrent leur
» philoſophie à détruire & avilir tout ce qu'il

» y a de ſacré parmi les hommes. Non qu'au » fond ils haïſſent ni la vertu, ni nos dogmes; » c'eſt de l'opinion publique qu'ils ſont ennemis, » & pour les ramener aux pieds des autels, » il ſuffiroit de les reléguer parmi les Athées. » O fureur de ſe diſtinguer, que ne pouvez- » vous point (*a*)!

Eſt-il concevable que l'homme qui a parlé ainſi de l'Evangile, & qui paroît prendre un ſi vif intérêt aux mœurs, ait écrit la *nouvelle Héloïſe*, & *ſapé* ſi ſouvent & de tant de manières *les fondemens de la Foi?* c'eſt ici qu'on peut juſtement encore s'écrier avec lui : *ô fureur de ſe diſtinguer, que ne pouvez-vous point!*

C'eſt encore ce même écrivain qui a fait dans Emile, un ſi bel éloge de l'évangile; ce diſcours eſt trop célèbre, & trop digne de l'être, pour ne pas le placer ici.

« Je vous avoue que la majeſté des écritures » m'étonne, la ſainteté de l'évangile parle à » mon cœur. Voyez les livres des Philoſophes » avec toute leur pompe, qu'ils ſont petits

(*a*) J. J. Rouſſeau ; Diſcours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon.

» près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la
» fois ſi ſublime & ſi ſimple, ſoit l'ouvrage des
» hommes ? Se peut-il que celui dont-il fait l'hiſ-
» toire, ne ſoit qu'un homme lui-même ? Eſt-ce
» là le ton d'un enthouſiaſte où d'un ambitieux
» ſectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans
» ſes mœurs, quelle grace touchante dans ſes
» inſtructions ! Quelle élévation dans ſes maximes !
» Quelle profonde ſageſſe dans ſes diſcours !
» Quelle préſence d'eſprit, quelle fineſſe, quelle
» juſteſſe dans ſes réponſes ! Quel empire ſur ſes
» paſſions ! Où eſt l'homme, où eſt le ſage qui
» ſait agir, ſouffrir, mourir ſans foibleſſe & ſans
» oſtentation ? Quand Platon peint ſon juſte ima-
» ginaire, couvert de tout l'opprobre du crime
» & digne de tous les prix de la vertu, il peint
» trait pour trait Jéſus-Chriſt ; la reſſemblance eſt
» ſi frappante, que tous les pères l'ont ſentie &
» qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tromper..... Avant
» que Socrate eût loué la ſobriété, avant qu'il
» eût défini la vertu, la Grèce abondoit en
» hommes vertueux ; mais où Jéſus avoit-il pris
» chez les ſiens, cette morale élevée & pure, dont
» lui ſeul a donné les leçons & l'exemple ?.....
» Oui, ſi la vie & la mort de Socrate ſont d'un

» ſage, la vie & la mort de Jéſus ſont d'un Dieu.
» Dirons nous, que l'hiſtoire de l'évangile eſt in-
» ventée à plaiſir? Mon ami, ce n'eſt pas ainſi
» qu'on invente, & les faits de Socrate ſont
» moins atteſtés que ceux de Jéſus-Chriſt. Au
» fonds, c'eſt reculer la difficulté ſans la dé-
» truire, il ſeroit plus inconcevable que pluſieurs
» hommes d'accord euſſent fabriqué ce livre, qu'il
» ne l'eſt, qu'un ſeul en ait fourni le ſujet.....
» Et l'évangile a des caractères de vérité ſi
» grands, ſi frappans, ſi inimitables, que l'in-
» venteur en ſeroit plus étonnant que le héros».

Croirez-vous, MONSEIGNEUR, que l'homme qui fait cette profeſſion de foi, termine ce même diſcours, en déclarant qu'il eſt tombé *dans un ſcepticiſme involontaire* dont-il ne peut ſortir. Ce réſultat d'un tel diſcours eſt-il concevable? Voulez-vous connoître, MONSEIGNEUR, l'opinion d'un grand Philoſophe de nos jours, ſur les Philoſophes ſes contemporains, écoutez encore J. J. Rouſſeau. Voici comme il peint tous les Chefs & leurs partiſans.

« Ils ſont fiers, affirmatifs, dogmatiques, n'igno-
» rant rien, ne prouvant rien, ſe moquant les
» uns des autres, & ce point commun m'a paru

» le ſeul ſur lequel ils aient tous raiſon.....
» Jamais, diſent les Philoſophes, la vérité n'eſt
» nuiſible aux hommes; je le crois comme eux,
» & c'eſt à mon avis, une grande preuve que
» ce qu'ils enſeignent n'eſt pas la vérité.....
» Un des plus familiers ſophiſmes du parti philo-
» ſophique eſt d'oppoſer un peuple, ſuppoſé de
» bons Philoſophes, à un peuple de mauvais chré-
» tiens; comme ſi un peuple de vrais Philoſophes,
» étoit plus facile à faire, qu'un peuple de vrais
» chrétiens..... Reſte à ſavoir ſi la philoſophie
» à ſon aiſe & ſur le trône commanderoit bien
» à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition & aux
» petites paſſions de l'homme, & ſi elle pratique-
» roit cette humanité ſi douce qu'elle nous vante
» la plume à la main..... Par les principes, la
» philoſophie ne peut faire aucun bien que la
» Religion ne le faſſe encore mieux, & la Reli-
» gion en fait beaucoup, que la philoſophie ne
» peut faire..... Tous les crimes qui ſe font dans
» le clergé comme ailleurs, ne prouvent point
» que la Religion ſoit inutile, mais que très-peu
» de gens ont de la Religion. Nos gouvernemens
» modernes, doivent inconteſtablement au chriſ-
» tianiſme leur plus ſolide autorité & leurs révo-

» lutions moins fréquentes. Il les a rendus eux-
» mêmes moins ſanguinaires : cela ſe prouve par
» les faits, en les comparant aux gouvernemens
» anciens. La Religion mieux connue, écartant
» le fanatiſme, à donné plus de douceur aux
» mœurs chrétiennes. Ce changement n'eſt point
» l'ouvrage des lettres, car par-tout où elles ont
» brillé, l'humanité n'en a pas été plus reſpectée.
» Les cruautés des Athéniens, des Egyptiens,
» des Empereurs de Rome & des Chinois en font
» foi. Que d'œuvres de miſéricorde, ſont l'ou-
» vrage de l'évangile! Que de reſtitutions, de
» réparations, la confeſſion ne fait-elle pas faire
» chez les catholiques!.... Quand les Philoſophes
» ſeroient en état de découvrir la vérité, qui
» d'entr'eux prendroit intérêt à elle? Chacun ſait
» bien que ſon ſyſtême n'eſt pas mieux fondé que
» les autres, mais il le ſoutient parce qu'il eſt à
» lui. Il n'y en a pas un ſeul qui, venant à
» trouver le vrai & le faux, ne préferât le men-
» ſonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par
» un autre; où eſt le Philoſophe qui, pour ſa
» gloire, ne tromperoit pas le genre humain?....
» L'eſſentiel eſt de penſer autrement que les
» autres. Chez les croyans il eſt athée : chez les

» athées il ſeroit croyant..... Fuyez ceux
» qui, ſous prétexte d'expliquer la nature, ſe-
» ment dans les cœurs des hommes, de déſo-
» lantes doctrines, & dont le ſcepticiſme ap-
» parent, eſt cent fois plus affirmatif & plus
» dogmatique, que le ton décidé de leurs adver-
» ſaires. Sous le hautain prétexte, qu'eux ſeuls
» ſont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous
» ſoumettent impérieuſement à leurs déciſions
» tranchantes, & prétendent nous donner pour
» les vrais principes des choſes, les inintelli-
» gibles ſyſtêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagi-
» nation. Du reſte, renverſant, détruiſant, fou-
» lant aux pieds, tout ce que les hommes reſ-
» pectent, ils ôtent aux affligés, la dernière con-
» ſolation de leur misère, aux puiſſans & aux
» riches, le ſeul frein de leurs paſſions; ils ar-
» rachent des cœurs le remord du crime, l'eſ-
» poir de la vertu, & ſe vantent encore d'être
» les bienfaiteurs du genre humain (*a*).

» C'eſt une terrible choſe pour la philoſophie,
» qu'au milieu de cette fameuſe Grèce, l'état où
» la vertu a été la plus pure & a duré le plus long-

(*a*) *Emile.*

» tems, ait été préciſément celui où il n'y avoit
» point de Philoſophes. Les mœurs de Sparte ont
» toujours été propoſées en exemple à toute la
» la Grèce, toute la Grèce étoit corrompue &
» il y avoit encore de la vertu à Sparte, toute la
» Grèce étoit eſclave, Sparte ſeule étoit encore
» libre..... Qu'eſt-ce que la philoſophie? Que
» contiennent les écrits des Philoſophes les plus
» connus? Quelles ſont les leçons de ces amis
» de la ſageſſe? A les entendre, ne les prendroit-
» on pas pour une troupe de charlatans, criant
» chacun de ſon côté, ſur une place publique,
» venez à moi, c'eſt moi ſeul qui ne trompe
» point? L'un prétend qu'il n'y a point de corps
» & que tout eſt en repréſentation. L'autre qu'il
» n'y a d'autre ſubſtance que la matière, ni d'autre
» Dieu que le monde. Celui-ci avance, qu'il n'y
» a ni vertus ni vices, & que le bien & le mal
» moral, ſont des chimères. Celui-là, que les
» hommes ſont des loups, & peuvent ſe dévorer
» en ſûreté de conſcience. O grands Philoſophes
» que ne reſervez-vous pour vos amis & pour
» vos enfans, ces leçons profitables, vous en
» recevriez bientôt le prix, & nous ne crain-
» drions

» drions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un » de vos ſectateurs (*a*). »

Ce n'eſt pas moi, MONSEIGNEUR, qui vous parle ainſi de la philoſophie & des Philoſophes, qu'importe ſur un objet ſi grave, l'opinion d'une femme! Mais le témoignage d'un grand Philoſophe, ne peut à cet égard vous paroître frivole ou ſuſpect.

Au reſte, Rouſſeau n'eſt pas le ſeul Philoſophe moderne, qui ait fait l'éloge de l'évangile en attaquant les plus importantes vérités qu'il enſeigne. On demande en vain à ces Philoſophes, pourquoi ils veulent détruire ce qu'ils jugent eux-mêmes ſi utile & ſi digne d'admira-

---

(*a*) *Diſcours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon.* Qu'on rapproche de toutes ces citations, tirées des ouvrages de Rouſſeau, *le Dialogue de l'Inſpiré & du Raiſonneur*, celui du *Proſélite & du Miſſionnaire*, *la profeſſion de foi du Vicaire Savoyard*, &c & l'on conviendra, qu'il eſt impoſſible de pouſſer plus loin l'inconſéquence. J'ai placé à la fin de cet Ouvrage quelques réflexions, qui m'ont paru neuves, ſur cet Ecrivain célèbre, & ſur l'influence qu'ont eu ſes ouvrages relativement aux mœurs & à l'education. Voyez à la fin de ce volume, la note 8.

tion, ils disent à cela qu'ils n'écrivent que pour *le bien de l'humanité*, ce qui ne paroît pas une réponse bien satisfaisante.

M. de Voltaire qui a montré tant de mépris pour la révélation, fait un aveu remarquable, en parlant de la destinée future de l'homme.

« La nature est muette, on l'interroge en vain,
» *On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain :*
« Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,
» De consoler le foible & d'éclairer le sage.

Tous les hommes qui ont réuni aux talens l'amour de l'humanité, ont montré la plus vive indignation contre les écrivains impies. M. Thomas à composé un ouvrage *pour venger l'auguste Religion de nos pères des attaques de cette philosophie orgueilleuse, qui voudroit élever sur ses débris, la Religion naturelle.* Duclos, dans ses *considérations sur les mœurs*, dit en parlant des écrivains impies : *que sans leurs excès, on ne les eût jamais nommés ; semblables à ces malheureux, que leur état condamnoit aux ténèbres, & dont le public n'apprend les noms que par le crime & le supplice.* (*a*)

(*a*) Rien n'est plus juste que cette pensée, exprimée d'une manière si ingénieuse. A l'exception de

Dans une lettre imprimée, l'abbé Arnaud, ne s'exprime pas avec moins d'énergie, *il eſt ſingulier, dit-il, que ce ſoit du ſein de la république des lettres que partent aujourd'hui, les traits les plus funeſtes à la tranquilité de l'état. Preſque tous nos écrivains s'érigent en légiſlateurs, & détournent effrontément du reſpect qui eſt dû a la ſainteté des loix, pour en revêtir leurs délires & leurs extravagances. Philoſophes petits & ſuperbes, les moyens dont-ils ſe ſervent pour ſurprendre l'eſtime, ont été pénétrés, & ils ſont couverts de l'humiliation & du mépris dans leſquels il vouloient faire tomber ce qu'il y a de plus reſpectable & de plus ſaint.*

Un Auteur moderne vient tout à l'heure, de ſoutenir avec autant de ſuccès, de talent, de courage, de méthode, que de raiſon, la cauſe & les droits, du bon goût, des mœurs & de la Religion. A propos de Tite Live, il fait cette queſtion : « Si ſon berceau eût été éclairé de la » lumière de l'évangile, croit-on qu'avec l'ex-

M. de Voltaire, qui avoit une véritable ſupériorité d'eſprit, tous les autres détracteurs de la Religion reſſemblent à cet inſenſé, qui, ne pouvant prétendre à la gloire, & ne deſirant qu'une vaine célébrité, brûla le temple d'Ephèſe, afin d'immortaliſer ſon nom.

» cellent eſprit & le bon jugement dont-il étoit » doué, il auroit imité ces prétendus hiſtoriens, » ces écrivains audacieux, qui, déchaînés éga- » lement contre le trône & l'autel, cherchent » à renverſer l'un & l'autre, & briſant du même » coup, le ſceptre & l'encenſoir, veulent vivre » indépendans du ciel & de la terre? Infidèle » comme eux dans les faits, ſophiſte dans les » raiſonnemens, audacieux dans les penſées, » téméraire dans les réflexions, toujours incon- » ſéquent & ſuperficiel, auroit-il à leur exemple, » employé le menſonge, les ſarcaſmes les plus » amers, & les plaiſanteries les plus groſſières, » contre une Religion dont tout annonce, tout » démontre & tout prouve la divinité (*a*).

De tout ceci, vous pouvez conclure, MONSEIGNEUR, que l'inconcevable inconſéquence des prétendus Philoſophes modernes, ſuffiroit ſeule pour rendre extrêmement mépriſables leurs pernicieuſes opinions & leurs écrits. Vous voyez qu'ils ſe contrediſent ſans ceſſe, qu'ils manquent

---

(*a*) *De la décadence des Lettres & des mœurs depuis les Grecs & les Romains juſqu'a nos jours ;* par M. Rigoley de Juvigny.

également de principes, de raiſon & de bonne foi. Vous voyez que la philoſophie n'a jamais été véritablement utile au bonheur du genre humain, qu'elle a dans tous les tems produit des erreurs & des folies monſtrueuſes, & qu'elle a cauſé de nos jours la révolution la plus funeſte. Vous voyez enfin, que ſi l'on entend par philoſophie, *l'amour de la ſageſſe*, le déſir d'éclairer les hommes, de les rendre meilleurs, cette définition ne peut convenir qu'à la philoſophie qui puiſe ſes principes dans l'évangile. L'homme ſenſible, inſtruit & raiſonnable, qui déſire le bien, & qui veut de bonne foi donner des leçons utiles, s'armera toujours de cette autorité ſuprême, & s'appuira ſur cette baſe inébranlable & ſacrée. En un mot, la ſublime morale de l'évangile, rend la véritable philoſophie inſéparable de la Religion. Cependant, MONSEIGNEUR, je ne vous dirai point avec J. J. Rouſſeau, fuyez ceux qui affectent un pernicieux ſepticiſme, *fuyez ceux qui foulent aux pieds, tout ce que les hommes reſpectent.* La Religion vous donnera des conſeils plus doux & plus modérés; toujours indulgente, elle n'inſpire point ces mouvemens violens de mépris & de haine, que l'orgueil ſeul produit; ſon indignation

vertueuſe, ne reſſemble jamais au dédain : elle nous porte à plaindre le méchant & l'impie, mais d'une compaſſion ſincère & modeſte qui ne s'affiche point, & n'a rien d'inſultant; loin de s'écrier avec oſtentation, *fuyez l'homme pervers*, elle dit : ſupportez-le, ſachez s'il le faut vivre avec lui, & gardez vous, ſur-tout, de l'offenſer & de le haïr. Ainſi, MONSEIGNEUR, ſi par la ſuite vous rencontrez des partiſans de la fauſſe philoſophie, ne leur montrez point une aigreur puérile; en plaignant au fond de l'ame leurs erreurs, rendez hautement juſtice à leurs bonnes qualités, & vivez paiſiblement avec eux. Fait pour aimer un jour les lettres & les arts, vous n'accorderez ſûrement de protection particulière & diſtinguée qu'à ceux qui joindront les vertus aux talens, c'eſt alors que vos bienfaits ſeront véritablement honorables; avec ce diſcernement & ces lumières vous donnerez bien mieux que des penſions, vous pourrez offrir des récompenſes.

CHAPITRE XXI.

Des préjugés Philoſophiques.

J'AI paſſé ma vie à entendre les Philoſophes ſe mocquer des préjugés de ceux *qui n'ont point de philoſophie*, & depuis vingt ans que je ſuis dans le monde & que j'étudie les mœurs & les caractères des gens qui compoſent la ſociété, je n'ai trouvé de préjugés, profondément enracinés & véritablement dangereux & nuiſibles, que parmi les Philoſophes. Les préjugés qu'on reproche à quelques femmes, & ceux du peuple, ne font de mal à perſonne, ils ſont puériles & déraiſonnables comme tous les préjugés, mais du moins ils ſont innocens; qu'importe à la ſociété, que nous ſoyons effrayées à la vue d'une ſalière renverſée, que nous regardions le vendredi comme un jour malheureux, que nous ſuppoſions de grandes vertus à un crapaud deſſéché, ou qu'un payſan appelle de certains météores, *des eſprits folets*, &c. Les préjugés de ce genre, ſont bien faciles à détruire; j'ai vu des jeunes perſonnes, les avoir depuis leur enfance, & les

perdre tous en peu de jours. Les préjugés des gens ſimples & naïfs, n'ont jamais de profondes racines, mais ceux des eſprits vains & ſuperbes, ſont toujours des maladies incurables.

Je ne parlerai point de tous les préjugés qu'on pourroit reprocher aux Philoſophes modernes, ce détail ſeroit munitieux & trop long, je ne ferai mention que de ceux qui m'ont le plus frappée.

On trouve éternellement dans leurs écrits, les idées les plus fauſſes ſur les *Rois*, *ſur les Princes*, *ſur les courtiſans*, *ſur les cours*. Leurs portraits de courtiſans, ne repréſentent rien de plus réel que ceux des criſpins & des ſoubrettes de comédie, dont on chercheroit en vain, les originaux dans la ſociété. Ils s'imaginent que tous les courtiſans ſont de vils adulateurs, & tous les Princes, des ingrats, incapables de ſentir les douceurs de l'amitié. Je ne crois aſſurément pas que la flatterie ſoit bannie des cours, mais je dis qu'elle y eſt infiniment moins prodiguée, & beaucoup moins groſſière que les Philoſophes ne le prétendent. Ils ont des préjugés à-peu-près ſemblables ſur toutes les claſſes de la ſociété, ils nous peignent les hommes mille fois plus vicieux & plus mé-

chans qu'ils ne le ſont, en effet; leurs écrits réuniſſent deux choſes qui paroiſſent fort oppoſées : une morale épicurienne & de la miſanthropie. L'irréligion & l'orgueil doivent produire cet aſſemblage étrange; quand on manque de principes on n'eſt guidé que par l'attrait du plaiſir, quand on ſe croit un être privilégié, ſupérieur aux autres hommes, on mépriſe l'eſpèce humaine & l'on ſe livre à l'humeur, aux préventions, au dédain, aux dépits ſecrets qu'inſpire une exceſſive vanité, que tout irrite & que rien ne peut ſatisfaire. Si tous ces ouvrages philoſophiques n'avoient que ce ſeul défaut, d'offrir toujours des peintures ou fauſſes, ou prodigieuſement exagérées, ils ſeroient encore très-dangereux. On n'inſtruit point en donnant ſes préjugés pour des lumières certaines, on n'excite point la bienfaiſance & l'humanité en faiſant haïr les hommes.

J'ai déjà parlé dans les chapitres précédens du ſens étendu que les Philoſophes donnent à cet axiôme : *que nulle puiſſance n'a le droit de géner la liberté de penſer ;* on a vu qu'ils entendent *par liberté de penſer*, celle de parler, d'agir, d'écrire, de répandre & de publier tous leurs ſyſtêmes. Cette

opinion ſur la liberté de penſer, ne vient pas de leurs préjugés, ils avoient leurs raiſons pour chercher à l'établir, j'en ai fait le détail; mais leurs idées ſur ce qui conſtitue la liberté de l'homme en général, & ſur la dignité de cette liberté philoſophique, tiennent à des préjugés infiniment nuiſibles à la ſociété; ils paroiſſent perſuadés que l'autorité la plus légitime n'eſt qu'une uſurpation; de-là, cette multitude de principes ſéditieux, répandus dans tous leurs ouvrages; enfin, leurs idées ſur le prix que chaque individu doit attacher à ſa liberté perſonnelle, ſont ſi fauſſes & ſi condamnables, que la plus amère critique qu'on en puiſſe faire, eſt d'en donner le développement. Selon eux, point de paix intérieure, point de gloire, *point de bonheur ſans la liberté.* Un homme qui renonce à ſa liberté, s'avilit, & doit bientôt, en perdant *l'énergie de ſon caractère*, prendre tous les vices que fait contracter *l'eſclavage*; une ame élevée, *pénétrée du ſentiment de ſa grandeur*, doit préférer la liberté à la fortune, à la conſidération, aux honneurs; il y a des chaînes brillantes, mais il n'en eſt point de légères. *Le repos & la liberté*, voilà les ſeuls biens déſirables, &c. &c. Tels ſont les pompeux éloges

que, depuis vingt ans, la philoſophie moderne prodigue avec tant d'emphaſe à la liberté & au repos : mais qu'eſt-ce donc que cette liberté ſi précieuſe ? Les phraſes ne peuvent m'éblouir ; je voudrois une définition, je la demande en vain, aux Philoſophes, ils ſont accoutumés à ne répondre que par des exclamations, des ſentences, ils décident, ils jugent deſpotiquement & ne définiſſent rien. C'eſt avec cette méthode qu'ils ſéduiſent & qu'ils entraînent. La raiſon avant d'admirer, demande à connoître ce qu'on lui vante, la multitude légère, curieuſe, ſe paſſionne ſans examen, & fut toujours l'écho fidèle des enthouſiaſtes & des charlatans ; auſſi a-t-elle conſtamment répété, que la *philoſophie eſt la véritable ſource des lumières*, & que le repos *& la liberté ſont les vrais biens de l'homme*, ſans avoir pris la peine de demander qu'eſt-ce que la *philoſophie*, en quoi conſiſte *le repos & la liberté philoſophique ?* Les livres des Philoſophes, les principes qu'on y trouve, les réſultats de ces principes & l'étude de leurs mœurs, peuvent nous tenir lieu des définitions préciſes, qui nous manquent. Nous avons vu un Philoſophe refuſer de préſider à l'éducation d'un Prince étranger, deſtiné à régner ſur de vaſtes

états, il n'allégua point pour excuſe l'inſuffiſance de ſes talens, encore moins l'amour de la patrie, (un Philoſophe n'a pour patrie que *l'univers*), mais il prononça ces mots ſacrés : *ma liberté, la liberté d'un Philoſophe!*..... Et tous ceux du parti admirèrent & célébrèrent ſon refus. « Qu'on pro-» poſe ce problême : *trouver une méthode infaillible* » *pour détruire toutes les notions de juſtice, de vertu* » *& de devoir*, voici la ſolution : *aveuglez & étour-* » *diſſez les hommes ſur les rapports qui les lient à* » *des objets étrangers, & que chacun ſe croie ſon* » *tout & ſa fin.* Voilà le tombeau de toute idée » religieuſe & morale, & par conſéquent, la » ruine de tous les principes des obligations hu-» maines. Qui a pu vouloir creuſer ce tombeau, » & cauſer cette ruine ? Prenez les livres des Phi-» loſophes; liſez & jugez. (*a*) » J'ai connu un Philoſophe qui joignoit à un caractère doux & vertueux, des talens diſtingués; ſa ſituation n'étoit point heureuſe, il ſe réduiſoit à l'abſolu néceſ-ſaire, afin de faire ſubſiſter deux ſœurs infirmes, dont il étoit l'unique appui. Il vivoit ſeul dans une petite maiſon près de Paris. Quelques per-

(*a*) *Penſées ſur la philoſophie de l'incrédulité.*

ſonnes touchées de ſon mérite, s'occupèrent avec ſuccès des moyens de changer ſon ſort, on lui offrit un emploi honorable & lucratif, il le refuſa obſtinément, afin diſoit-il de *conſerver ſa liberté.* Cependant cette liberté ſi chère ne le rendoit nullement heureux, il étoit d'une extrême mélancolie, il ſentoit vivement le malheur de ſa poſition & s'en plaignoit ſouvent avec amertume. Comment pouvez-vous, lui diſoit-on, refuſer une fortune honnête qui vous donnera des moyens nouveaux de faire le bien? Vous pourrez ajouter au bonheur de vos parens, & ſoulager des pauvres, d'ailleurs vous ſerez occupé, l'emploi qu'on vous propoſe, demande des lumières & de la probité, vos talens deviendront utiles; dans la retraite où vous êtes, ils ſont perdus pour la patrie, ne doit-on pas la ſervir autant que les circonſtances le permettent? --- Je ſuis libre, je ne veux pas prendre de chaînes. --- Mais n'avez vous pas pris en naiſſant, l'obligation ſacrée de rendre à la ſociété, dans laquelle vous vivez, tous les ſervices qui dépendent de vous? --- Je vis retiré, je n'attends rien des hommes, je ne leur demande rien, ils n'ont pas le droit d'attenter à ma liberté. --- Vous recevez

d'eux des bienfaits & vous leur refuſez du zèle! Ne vivez vous pas ſous la protection des loix qu'ils ont établies; ces loix ne ſont-elles pas votre ſûreté, votre tranquillité? ce ſont elles qui vous conſervent vos biens, ce ſont elles qui puniroient ceux qui voudroient vous en dépouiller, eſt-il juſte que vous jouiſſiez de tous les droits de citoyen, en dédaignant d'en remplir les devoirs? non, l'homme ne fut point formé pour nourrir cette pareſſe que vous nommez *repos*, & pour ſe livrer à ce cruel égoïſme que vous appelez *liberté*. Créé foible, ſenſible & raiſonnable, il ne ſauroit ni ſe ſuffire à lui-même, ni repouſſer l'inſtinct naturel qui le porte à ſecourir ſes ſemblables. Si l'orgueil n'a point altéré ſa raiſon, tout lui prouve qu'il ne ſauroit ſe paſſer d'appui; ſi ſon cœur n'eſt point corrompu, il brûle du deſir de ſe rendre utile, de payer ce qu'il eſt forcé d'accepter. Le beſoin d'obliger ennoblit à ſes propres yeux le beſoin qu'il a des autres. Donner & recevoir, telle eſt ſa deſtination. Ordre admirable qui a formé les ſociétés & tous les liens qui en aſſurent la ſolidité, la puiſſance & le charme.-- Quoi que vous en diſiez, je n'accepterai point un emploi qui me forceroit de renoncer à la ſolitude;

que ferois-je dans le grand monde? il faut être vicieux pour y plaire; les intriguans & les fripons peuvent ſeuls y réuſſir; on n'y fait ſon chemin qu'à force de baſſeſſes.... -- Autres *préjugés philoſophiques* : avez-vous bien étudié ce monde que vous peignez avec de ſi noires couleurs? Non ce n'eſt point au fond d'une ſolitude, ou même dans des cercles de ſavans & de beaux eſprits, que l'on apprend à le connoître. On trouve, il eſt vrai, dans le monde beaucoup de vices, de travers & de ridicules, mais on y voit auſſi de grands exemples de vertu, & dans toutes les claſſes. Je conviens que l'intrigue y conduit ſouvent à la fortune, mais en général le vice & les mauvaiſes actions empêchent d'y parvenir, tandis que la conſidération & les honneurs y ſont toujours le prix d'une conduite noble & vertueuſe réunie aux talens. Les grands emplois ſont communément donnés au mérite ou à la réputation; & l'autorité bienfaiſante dans tous les choix importans, conſulte l'opinion publique; enfin les trahiſons & les baſſeſſes ſont déteſtées & mépriſées dans le grand monde ainſi qu'à la cour, & j'ai vu parmi les beaux eſprits & les *philoſophes* des rivalités, des inimitiés beaucoup plus cruelles,

des ſcènes beaucoup plus ridicules, des noirceurs infiniment plus multipliées, qu'il n'y en eut jamais parmi les courtiſans.

Dites-moi, croyez-vous que votre vertu ne tienne qu'aux circonſtances, au genre de vie que vous menez ? Non, ſans doute, vous euſſiez été vertueux en quelqu'état que le ſort vous eût placé. Comment pouvez-vous donc penſer que la naiſſance, la fortune & les honneurs, doivent néceſſairement pervertir tous les autres hommes ? Le méchant eſt conſéquent lorſqu'il n'attend des hommes que des noirceurs & des perfidies, mais le ſage trouve au fond de ſon cœur un préſervatif certain contre la miſanthropie; il ne ſe croit point un être unique dans la nature, & ſa propre vertu l'attache à l'humanité. Tous ces raiſonnemens ne perſuadèrent point mon philoſophe; rien ne put vaincre ſon obſtination; il vouloit, diſoit-il, reſter libre, *vivre pour lui ſeul*, & mourir dans le repos. Vers ce même tems, il refuſa d'épouſer une veuve aimable & riche, qu'il aimoit; il ne put ſe réſoudre *à lui ſacrifier ſa liberté*. Ce philoſophe étoit de bonne foi, ceux-là ſont rares, en général leurs préjugés réſiſtent aux raiſonnemens, mais cèdent à l'intérêt. Il fut la victime de

de ſes ſyſtêmes philoſophiques ; jeune encore, il mourut de la conſomption, en répétant que *la liberté eſt le plus précieux de tous les biens.* Ce furent ſes dernières paroles. Il laiſſa un ouvrage manuſcrit *contre le célibat des Prêtres*, dans lequel il vouloit prouver qu'on devoit abolir tous les ordres religieux, parce qu'il ne falloit ſouffrir dans l'état que des *citoyens utiles.* On voit qu'il y eut peu de conformité entre les principes de ce philoſophe & ſa conduite, mais ces inconſéquences philoſophiques ſont trop communes pour qu'on en puiſſe être frappé ; au reſte la prétendue inutilité des religieux eſt encore un des préjugés que la philoſophie moderne à répandus. Il y a longtems qu'on a prouvé dans d'excellens ouvrages qu'en général les eccléſiaſtiques ſont des citoyens très-utiles par l'emploi bienfaiſant que la ſeule décence de leur état les oblige de faire de leurs richeſſes. J'ai vu toutes les provinces de la France, & dans toutes les terres poſſédées par des religieux, je n'ai point trouvé de pauvres ; j'y ai vu l'agriculture floriſſante, des payſans plus heureux & moins groſſiers qu'ailleurs. Sans parler des aumônes immenſes diſtribuées à Paris par ſon Archevêque & ſes Curés, combien de millions de

pauvres ſecourus, de laboureurs encouragés dans toute l'étendue du royaume par les miniſtres de l'Egliſe! Si les eccléſiaſtiques ſuivent ſtrictement les obligations que leur impoſe leur état, leur charité n'a point de bornes, & même lorſqu'ils ne les ſuivent pas avec une ſcrupuleuſe exactitude, ils font encore infiniment plus d'aumônes dans leurs terres que n'en font communément les ſeigneurs ſéculiers. Le faſte leur eſt interdit, il eſt à la fois pour eux un tort & un ridicule, & c'eſt le faſte ſur-tout qui produit l'avarice & l'endurciſſement du cœur; ne pouvant ſe faire remarquer par le luxe & la magnificence, les eccléſiaſtiques ne ſauroient avoir qu'une ſorte de vanité, la ſeule qu'on puiſſe reſpecter, celle de ſe diſtinguer par des vertus; il en eſt une qu'on exige particuliérement d'eux, c'eſt la charité. L'opinion publique, l'honneur, la religion, leur font également l'indiſpenſable loi d'être humains & charitables. Que l'on conſidère encore combien les eccléſiaſtiques ſont utiles par les inſtructions qu'ils donnent, & les principes qu'ils enſeignent. Que deviendroit le peuple des campagnes; à quels vices affreux ne ſeroit-il pas livré, s'il étoit privé des exhortations & des leçons de ſes paſteurs! Les mi-

niſtres de l'Egliſe ſeroient-ils remplacés par des philoſophes? Il eſt à croire que dans ce cas on verroit d'étranges révolutions, & que les *principes ſur l'égalité* & *l'amour de la liberté*, pourroient bien affranchir les payſans & les laboureurs de cette profonde ſoumiſſion que leur impoſent les préceptes de l'évangile. Enfin quelles obligations les ſciences & les lettres n'ont-elles pas à pluſieurs ordres de religieux, dont les laborieuſes recherches ont produit dans tous les genres des ouvrages ſi ſavans & ſi utiles?

Vous voyez, MONSEIGNEUR, ſi les Philoſophes ſont exempts de préjugés; il eſt bon de connoître ces injuſtes préventions afin de s'en préſerver; la critique des travers, des ridicules & des vices, eſt non-ſeulement utile dans un livre, mais lorſqu'elle eſt impartiale & dépouillée des perſonnalités qui la rendroient odieuſe, elle eſt courageuſe & véritablement eſtimable; cependant cet eſprit de critique ſeroit également inſupportable & déplacé dans la ſociété; il faut conſerver des principes invariables & purs, ne jamais trahir ſes ſentimens en paroiſſant approuver ce qui eſt condamnable; mais il faut éviter avec ſoin toute critique, toute diſcuſſion ſuperflue; il faut ſavoir

obſerver en ſilence, démêler les préjugés, apprécier les opinions, ſans les combattre inutilement. Enfin en entrant dans la ſociété, vous deſirerez, MONSEIGNEUR, qu'elle ait pour vous de l'indulgence, de la bienveillance ; rien ne s'y donne ſans retour ; portez lui donc ces mêmes diſpoſitions, ſon eſtime ſur-tout vous ſera néceſſaire ; n'oubliez point, MONSEIGNEUR, que les talens le mérite n'obtiennent le ſuffrage univerſel que lorſqu'ils ſont réunis à la vertu douce & modeſte.

CHAPITRE XXII.

S'il eſt vrai que ce ſiècle doive beaucoup de lumières à la Philoſophie Moderne.

GRACES *à la philoſophie; nous ſommes dans un ſiècle de lumières.... un ſiècle éclairé! un ſiècle philoſophique! &c.* Voilà des mots qui ſe trouvent à chaque page dans preſque tous les ouvrages modernes depuis les in-folio juſques aux feuilles périodiques. On les répète avec emphaſe, avec ſatisfaction; tout jeune auteur ſe croit obligé de les placer dans une préface, afin d'établir ſa réputation, & de prévenir le public qu'il eſt comme *ſon ſiècle* philoſophe & ſans préjugés.

Examinons ſans partialité ainſi que ſans enthouſiaſme, s'il eſt vrai comme on le prétend que nous ayons de ſi grandes obligations *au parti philoſophique*. Nous ne lui devons point le plus bel ouvrage de ce ſiècle, *l'hiſtoire naturelle*. Son illuſtre auteur ne fut jamais d'aucun *parti*. Il n'a eu ni concurrens, ni rivaux dans la carrière nouvelle qu'il s'eſt ouverte; la poſtérité lui donnera un rang à part & l'y placera.

ſeul. Quant aux autres ſciences les ſavans conviennent unanimement, qu'elles doivent toutes leurs progrès aux découvertes de Newton (9), qui naquit en 1642 & dont les ouvrages parurent dans le ſiècle dernier ; il n'eſt pas inutile de remarquer que ce grand homme montra dans tous les inſtans de ſa vie, autant d'attachement que de reſpect pour la Religion. M. de Voltaire a dit de lui : *qu'il étoit le plus grand génie qui eut exiſté*, & ce génie ſublime, ce génie *ſupérieur à tous les autres*, a conſervé juſqu'à ſa mort, la piété la plus ſolide & la plus vraie, ſentiment fondé ſur la connoiſſance approfondie des Saintes Ecritures, qu'il avait méditées, qu'il liſoit tous les jours, & ſur leſquelles même il a fait quelques ouvrages (*a*).

Ainſi ce ne ſont donc point les prétendus

(*a*) « Le livre qu'il liſoit le plus ſouvent étoit la » Bible ; on trouve à la fin de ſa chronologie des ré- » flexions ſur la concorde & ſur la ſuite des événemens » de l'Evangile, qui font voir que ce grand Philoſophe » & ce profond Mathématicien, avoit fait une étude » particulière du nouveau Teſtament ». *Dict. de l'Advocat.*

philoſophes modernes qui peuvent s'attribuer la gloire de ces grandes découvertes qui ont répandu tant de lumières; *ce ſiècle philoſophique* n'a certainement produit, ni dans la littérature, ni dans les arts des ouvrages ſupérieurs à ceux qui ont illuſtré le ſiècle de Louis XIV, & cependant ce beau ſiècle nous a laiſſé des modèles admirables dans tous les genres, & n'en a trouvé aucun dans celui qui l'a précédé. Il a réformé & fixé juſqu'à notre langue, il a tout créé & tout perfectionné; & nous imitateurs heureux quelquefois, mais toujours imitateurs & ſi ſouvent au-deſſous de nos modèles, nous appelons excluſivement notre ſiècle *un ſiècle de lumières!*... Mais enfin dira-t-on, ou du moins auroit-on dit, il y a 15 ans, ce ſiècle a produit *l'Encyclopédie!* Il faut être bien pauvre pour ſe tant enorgueillir d'une compilation! & quelle compilation! tant d'articles importans omis, tant d'autres ſi mal faits, & pas un ſeul qu'on puiſſe citer comme parfaitement complet & exact (*a*); & quel ſtyle dans les mor-

(*a*) Depuis trois ans, je fais avec mes Elèves un cours très-ſuivi de manufactures; nous en avons déjà

ceaux qui pourroient être brillans ! quelle biga-

---

prodigieuſement vu : &, au retour de chaque courſe, nous liſons, dans l'Encyclopédie, le détail des opérations que nous avons ſuivies, & nous n'avons pas encore trouvé un ſeul Article auquel on ne pût reprocher le manque de clarté ou d'exactitude ; d'ailleurs, jamais une réflexion neuve ou judicieuſe ſur les moyens & les méthodes qui, dans pluſieurs métiers, paroiſſent très-imparfaites. Défauts qui ſe multiplieroient encore aux yeux de ceux qui joindroient à l'eſprit d'obſervation des connoiſſances qui me manquent entièrement. Tous les procédés que nous avons ſuivi m'ont paru en général extrêmement ingénieux ; mais il me ſemble qu'il y a parmi les ouvriers un attachement aux vieilles routines, qui nuit beaucoup à la perfection des ouvrages. Tous les métiers qui tiennent aux arts, tels que l'orfèvrerie, la bijouterie, &c. qui demandent l'étude du deſſin, ſont portés à un point de perfection qui ne laiſſe rien à deſirer pour l'exécution ; mais pluſieurs moyens ſimplifiés pourroient rendre les ouvrages moins chers. Quant aux métiers inférieurs en général, les procédés en ſont vicieux & l'exécution mauvaiſe. Voilà cependant ceux qu'il ſeroit important de perfectionner, parce qu'ils ſont plus utiles & d'un uſage plus commun. Toutes les choſes de peu de valeur ſont très-mal faites en France, & ſont charmantes en Angleterre ; ce qui ne peut venir que

rure, quelles disparates, quelle pesanteur (*a*) : & ce qui est pis que tout cela, quels principes,

---

de la différence des méthodes. Il est sans doute très-difficile & très-cher de suivre avec détail les procédés des manufactures ; parce qu'il faut, pour bien voir, obtenir la bienveillance & la confiance des chefs, suspendre le travail des ouvriers, & souvent le faire recommencer. Mais des savans qui vouloient faire une Encyclopédie, non-seulement devoient prendre ces connoissances ; ils devoient encore voyager chez des peuples industrieux, tels que les Hollandois, les Anglois, les Allemands, & comparer leurs manufactures avec les nôtres, afin de nous donner sur cet objet des résultats intéressans & des idées neuves. Les *Encyclopédistes* n'ont rien fait de tout cela ; ils se sont contentés de demander aux différens Artistes des détails par écrit dont ils ont corrigé le style, & dont ils ont, faute de connoître les métiers, retranché souvent des explications très-nécessaires, pour y substituer des phrases très-inutiles.

(*a*) Pour en citer un exemple, qu'on lise (si l'on peut) l'article *philosophe* ; c'est l'extrait fidèle d'un ouvrage aussi mépriſable par le style que par les principes qu'on y développe ; voici comment l'Auteur définit l'espèce de bonheur qui convient à un Philosophe : *il lui faut, outre le nécessaire précis, un honnête superflu*

quelle audacieuſe impiété (*a*) ! Ce livre le plus volumineux & le plus cher qu'on ait jamais fait & vendu, n'eſt qu'une informe & groſſière ébauche ; & pour qu'il puiſſe devenir utile, il faudra le corriger, le mutiler, l'augmenter & le refaire preſqu'entièrement. Ainſi refait il ſera ſans doute utile, il aſſurera aux réformateurs de juſtes droits à l'eſtime du public, mais alors même il ne ſera point pour eux un titre brillant

---

néceſſaire à un homme, & par lequel ſeul on eſt heureux:.. La pauvreté nous prive du bien-être, qui eſt le paradis du Philoſophe. Voilà du moins un ſtyle bien aſſorti aux ſentimens ; de telles idées doivent être exprimées ainſi. C'eſt l'abrégé de cet ouvrage qui forme dans l'Encyclopédie l'article philoſophe. Cet article, *ſi important*, eſt certainement un des mieux faits, un de ceux qu'on a écrit avec le plus de ſoin & le plus de prétention ; qu'on juge des autres.

(*a*) On peut citer entr'autres le mot *population* ; il a excité une indignation univerſelle, & jamais en effet l'audace & l'effronterie n'ont pouſſé plus loin l'indécence & l'impiété. Il eſt à croire que dans l'édition qu'on prépare on ſupprimera tout ce qui a ſi juſtement révolté le public, auſſi je ne critique que la premiére édition ; celle que nous ont donné les Auteurs de cet ouvrage.

de gloire. Si des hommes de génie peuvent travailler à un Dictionnaire, ils ne ſauroient s'y conſacrer entièrement & ſe réſoudre à placer leurs chef-d'œuvres dans cette effrayante collection d'in-folios que l'on conſulte rarement & qu'on ne lit jamais de ſuite; enfin cet ouvrage quelque bien fait qu'il puiſſe être avec le tems, ne diſpenſera jamais ceux qui voudront s'inſtruire, d'acheter tous les bons livres qui étoient néceſſaires à ce deſſein, avant qu'on eût ſongé à faire une Encyclopédie. L'homme qui voudra apprendre l'hiſtoire, n'aura certainement pas recours aux extraits de l'Encyclopédie; Hérodote, Homère, Diodore de Sicile, Ovide, &c. ſeront toujours lus par ceux qui voudront connoitre la Mythologie; l'amateur des arts & des monumens antiques étudiera toujours Winkelman; ceux qui auront du goût pour la littérature, n'en apprendront pas moins par cœur, *l'art poëtique* & les plus ſublimes morceaux de poëſie des auteurs du ſiècle de Louis XIV, & ils ſe garderont bien de dédaigner le *traité des études* de Rollin, & les *judicieuſes réflexions* de l'abbé Dubos. Ceux qui déſireront connoître

juſqu'où peut aller l'induſtrie humaine, iront voir des manufactures; car la deſcription la plus préciſe & la plus claire d'un métier un peu compliqué n'en ſauroit donner une idée nette à quiconque n'en a pas vu & ſuivi avec attention toutes les opérations. On peut appliquer tout ce que je viens de dire aux ſciences, à l'hiſtoire naturelle, à la chimie, la phyſique, l'aſtronomie, &c. La plus parfaite *Encyclopédie* ne ſera donc jamais un ouvrage de première utilité, peu de gens pourront l'acheter & elle ne ſera véritablement néceſſaire à perſonne. Une choſe de luxe & de pur agrément ne doit pas faire regarder ſes inventeurs comme *les bienfaiteurs du genre humain*, ni comme des hommes auxquels on devroit *élever des ſtatues*.... ET LE DISCOURS PRÉLIMINAIRE ! .... voilà un grand mot, mais il a déjà un peu vieilli. On a commencé ſuivant l'uſage, par admirer *ſur parole*, on a fini par examiner, & ce fameux diſcours eſt aujourd'hui aſſez généralement apprécié à ſa juſte valeur. On a donné des éloges au plan, à l'enchaînement des idées, mais tout le monde ſait, & l'auteur lui-même déclare formellement

que ce plan n'eſt point de lui & qu'on le doit à un philoſophe Anglais (*a*), ainſi le ſtyle ſeul appartient au *philoſophe Français* & c'eſt ce que ſes ennemis ſur-tout, ne ſeront nullement tentés de lui diſputer. On eſt à jamais rangé dans la claſſe des plus médiocres écrivains, lorſqu'avec un bon plan & ſur un ſujet plein de grandeur & d'intérêt, on écrit ſans feu, ſans élévation, & qu'on eſt à la fois, diffus, aride & languiſſant. Cependant on trouve dans ce diſcours, des idées juſtes, de l'eſprit & de la raiſon, on doit même louer l'auteur de n'avoir point pris ce ton ridicule & prophétique qui paroiſſoit alors ſi philoſophique & ſi ſublime. Il falloit de la ſageſſe & du goût pour mépriſer ce jargon extravagant & ces puériles affectations, l'auteur eſt froid, ennuyeux, mais du moins il eſt toujours raiſonnable & n'eſt jamais emphatique (*b*).

(*a*) Bacon.

(*b*) C'eſt-à-dire, dans ce diſcours préliminaire ; car il eſt impoſſible de dire que dans ſes *Eloges Académiques*, il ait montré *du goût*. J'ai cité, dans une longue note, beaucoup de traits & de paſſages tirés de ces éloges ; ils

On dira peut-être qu'un ouvrage auſſi conſidérable auſſi volumineux que l'Encyclopédie, devoit néceſſairement contenir une infinité de fautes & d'erreurs. Mais pourquoi a-t-on fait paroître ſi précipitamment tant de volumes ? ne valoit-il pas mieux en donner moins, n'en donner qu'un, que de préſenter cette multitude d'articles à refaire ? des ſages doivent-ils montrer tant de légèreté, doivent-ils offrir un eſſai défectueux comme un chef-d'œuvre de l'eſprit humain, comme un livre admirable qui peut tenir lieu de tous les autres ? cette étrange préſomption rappelle celle d'un certain auteur dramatique, beaucoup moins célèbre par ſes talens que par l'excès de ſon amour-propre & de ſon orgueil, dans la préface de ſa Jeanne de Naples (mauvaiſe tragédie) il dit au lecteur.

« Mon entrepriſe eſt de te produire en dix » volumes de vingt mille vers une ſcience » univerſelle, mais ſi bien conçue & ſi bien » expliquée, que les bibliothèques ne te ſervi- » ront plus que d'un ornement inutile (*a*).

ſont ſi extraordinaires & ſi curieux, qu'ils méritent d'être lus ; voyez à la fin de ce volume la note 10.

(*a*) Cet Auteur ſe nommoit Magnon. Sa tragédie de

Malgré toutes ces réflexions on répète encore par habitude que la philoſophie a répandu des lumières qui manquoient abſolument aux auteurs du ſiècle de Louis XIV. Que ſignifie cette phraſe? Perſonne n'en ignore le véritable ſens,

---

Jeannes de Naples fut imprimée en 1656. Fontenelle, *Hiſt. du Théâtre François.* Je crois devoir placer ici le jugement qu'un des Auteurs de l'Encyclopédie a porté lui-même de cet ouvrage : deux Libraires voulant donner une nouvelle édition de l'Encyclopédie, voici ce que leur dit l'Editeur de la première, au ſujet des fautes dont elle fourmille, & qu'on lui reprochoit : « L'imper-
» fection de cet ouvrage a pris ſa ſource dans un grand
» nombre de cauſes diverſes. On n'eut pas le tems
» d'être ſcrupuleux ſur le choix des travailleurs.....
» De-là, cette bigarure dans l'ouvrage.... L'Ency-
» clopédie fut un gouffre où ces eſpèces de chiffoniers
» jettèrent pêle mêle une infinité de choſes mal vues,
» mal digérées, bonnes, mauvaiſes, déteſtables; vraies,
» fauſſes, incertaines, & toujours incohérentes & diſ-
» parates..... L'on négligea de remplir les renvois
» qui appartenoient à la partie même dont on étoit
» chargé..... On trouve ſouvent une réfutation à l'en-
» droit où l'on cherche une preuve.... Il n'y eut au-
» cune correſpondance rigoureuſe entre les diſcours &
» les figures. Pour remédier à ce défaut, on ſe jetta dans

le voici : *Les idées hardies des philoſophes ſur la divinité, ſur la nature de l'homme, ſur l'égalité, ſur la fatalité, ſur le culte, ſur la religion naturelle, ont appris à raiſonner, à penſer ; les auteurs du ſiècle dernier n'ont pu connoître ces opinions, s'ils les euſſent connues ils n'auroient pas manqué de les adopter. Mais privés de ces lumières, ils ont été livrés aux préjugés, enfin ils n'étoient point philoſophes.*

Il eſt vrai qu'on ne trouve dans les écrits des plus célèbres, aucunes traces de la philoſophie moderne; il eſt encore vrai que s'ils en euſſent eu les principes ils auroient compoſé des ouvrages abſolument différens de ceux qu'ils nous ont laiſſés. Cette idée doit-elle faire regretter qu'ils n'aient pas cultivé la philoſophie ? Par exemple, cet admirable diſcours de Boſſuet ſur l'hiſtoire univerſelle, nous ne l'aurions pas; la Religion en eſt la baſe, & c'eſt elle ſeule qui peut donner cette force ma-

---

» de longues explications ; mais combien de machines » inintelligibles, faute de lettres qui en déſignent les » parties, &c. ».

ENCYCLOPÉDIE. Article *Encyclopédie.*

jeſtueuſe

jeſtueuſe & cette ſublime éloquence qui a fait dire même à un philoſophe, que ce *diſcours n'a eu ni modèles, ni imitateurs, ſon ſtyle n'a trouvé que des admirateurs* (*a*). Et ce livre immortel, Télémaque, s'il exiſtoit ne ſeroit plus qu'un *roman philoſophique !* Au lieu de cette raviſſante peinture de l'Etre ſuprême, puiſée dans les ſaintes Ecritures, on nous y diroit que Dieu pardonne tout, pardonne toujours, & ne punit jamais. Au lieu de cette raiſon parfaite, de cette morale ſi touchante & ſi pure, nous y trouverions des idées fauſſes, & des principes dangereux. Quel dommage que Fénélon n'ait pas été philoſophe! Et Corneille & Racine que n'étoient-ils philoſophes! Nous n'aurions ni Polieucte, ni Athalie (*b*); on en peut dire autant de tous les ouvrages de ce

(*a*) M. de Voltaire.

(*b*) Il falloit certainement une véritable piété pour faire Polieucte, & une très-grande connoiſſance des écritures pour faire Athalie ; & ſi par haſard ces ſujets euſſent tenté un philoſophe, il n'eſt aſſurément pas douteux qu'ils auroient été traités dans un eſprit tout différent, & par conſéquent ces chefs-d'œuvres n'exiſteroient pas.

ſiècle, il eſt inconteſtable, que d'autres ſentimens, d'autres idées, d'autres opinions euſſent produit des ouvrages abſolument différens. Ainſi nous ſerions privés de tous ces chefs-d'œuvres qui feront à jamais la gloire de notre littérature & de notre nation. Il n'y a guères de réflexions qui puiſſent inſpirer davantage le dégoût de la philoſophie (11). Enfin lorſqu'on prétend que ces grands hommes du ſiècle dernier n'avoient aucune connoiſſance de nos opinions philoſophiques, eſt-on bien aſſuré de ce fait? Songeons que les littérateurs de ce tems étoient infiniment plus inſtruits que les nôtres. L'étude des langues ſavantes paroiſſoit alors indiſpenſable; on ſavoit par cœur tous les auteurs grecs & latins; on connoiſſoit parfaitement tous les ſyſtêmes des anciens philoſophes, c'étoit déjà connoître la plus grande partie des idées & des opinions des philoſophes modernes; quant à l'irréligion, ne connoiſſoit-on pas les principes du philoſophe *Hobbes*, né dans le ſeizième ſiècle; (*a*) nos eſprits forts n'ont fait que répéter tout ce qu'avoit écrit ce fameux athée contre la providence, contre la divinité, & ſur

(*a*) En 1588.

le bonheur, la vertu, &c. Ils ont encore renouvelé ces opinions : *que tous nos ſentimens & toutes nos idées viennent des ſens, que le vrai & le faux ne ſont que des expreſſions dont nous ne pouvons conſtater la réalité.... Qu'il n'y a aucune propriété légitime, ni rien de juſte ou d'injuſte par ſoi-même, &c.* Hobbes paſſa beaucoup de tems en France ; il avoit de grands talens, & ſes opinions n'y causèrent que de l'indignation ; tous les ſavans, tous les gens de lettres lurent ſes ouvrages, qui furent même traduits ; on trouva ſes principes déteſtables, & ſes raiſonnemens abſurdes ; la curioſité lui procura des lecteurs, mais il n'eut dans *ces tems d'ignorance* ni diſciples ni partiſans. Spinoſa vint enſuite, il attaqua la religion avec acharnement ; ingénieux autant que hardi, ce fut avec beaucoup d'art, d'eſprit & de ſubtilité, qu'il confondit & renverſa tous les principes de la morale, & qu'il forma ſon affreux ſyſtême d'athéiſme ; *ſon ſiècle n'étoit pas aſſez avancé pour lui*, il ne ſéduiſit perſonne ; on ſe récria ſur *ſon inconſéquence*, ſur ſa *mauvaiſe foi*, & ſes erreurs parurent également odieuſes & mépriſables. Cependant nous avons vu ces mêmes erreurs, après un long oubli, ſe renouveller & s'étendre ; on nous les a

données pour des raiſonnemens neufs & profonds, des lumières utiles au genre humain!..... Peu de tems après Spinoſa, & toujours dans le ſiècle dernier, parut ce fameux dictionnaire, ouvrage étonnant, non d'une ſociété nombreuſe, mais d'un ſeul homme. Fénélon, Boſſuet, Racine, Boileau, &c. exiſtoient lorſque Bayle publia ſon dictionnaire, (*a*) & tous ces grands hommes ne tombèrent point dans le ſcepticiſme philoſophique, devenu ſi commun de nos jours. Le ſcepticiſme de Bayle ne fut pas plus contagieux pour eux que ne l'avoit été celui de Montaigne, (12) dont les eſſais étoient entre les mains de tout le monde depuis plus de cent ans quand Bayle donna ſon ouvrage. (*a*) Les philoſophes modernes ont puiſé dans ce dictionnaire comme dans toutes les autres ſources de cette eſpèce; & il eſt exactement vrai qu'on ne trouve pas dans leurs écrits une ſeule opinion *hardie*, un ſeul trait contre la Religion, qui ne ſe trouve auſſi dans les ouvrages ou de Mon-

(*a*) Fénélon & Boileau ne moururent que près de vingt ans après la publication de cet ouvrage, dont on connoiſſoit d'ailleurs les morceaux les plus célèbres, longtems avant qu'il fût imprimé.

(*b*) Montaigne mourut en 1592.

taigne, d'Hobbes, de Spinosa, de Bayle, ou de Collins, de Tindal, de Shaffsbury, auteurs victorieusement réfutés dans les siècles précédens. Mais ce n'est pas tout; ces philosophes des XVI & XVII siècles, copiés par les nôtres, ne faisoient eux-mêmes que renouveller d'anciennes folies, de vieilles erreurs soutenues déjà par des héréſiarques fameux qui, en attaquant les dogmes de la foi, se mêloient aussi de moraliser, & de former des systêmes. Les pères de l'Eglise combattirent ces erreurs, & en montrèrent l'absurdité; Bossuet lui-même en a réfuté un très-grand nombre; on sait que cet illustre défenseur de la foi avoit la connoissance la plus approfondie, non-seulement des saintes écritures, mais de l'histoire de l'Eglise; il étoit instruit de tous les détails relatifs aux héréſies, qui se sont élevées depuis l'établissement du Christianisme. Les Pascal, les d'Arnaud, les Nicole, &c. hommes d'une profonde érudition, avoient les mêmes connoissances; ainsi ces grands génies n'ignorèrent aucuns des systêmes, aucuns des sophismes de la philosophie moderne, puisque la seule histoire des héréſies les contient tous; & c'est ce que je prouve inconteſtablement dans la note (13) à la

fin de ce volume. Il n'a donc tenu qu'aux ſavans & aux grands hommes du ſiècle dernier de devenir philoſophes ; mais ils avoient trop d'inſtruction & des idées trop juſtes pour ſe laiſſer ſéduire par des menſonges & des citations fauſſes, & pour ne pas mépriſer des raiſonnemens inconſéquens, des opinions abſurdes & des principes pernicieux. Ils ont conſervé une foi vive & pure, & ils ont connu tous les vains argumens qui la combattent.

Conſidérons à préſent, l'effet que *les lumières philoſophiques*, ont produit ſur les littérateurs, & les gens du monde de ce ſiècle. Nous ne parlerons qu'en général, j'admets beaucoup d'exceptions, & ce ſera avec un extrême plaiſir que j'en citerai pluſieurs.

L'habitude conſtante de ſoutenir de mauvaiſes opinions, rend l'eſprit ſubtil & faux, & gâte néceſſairement le goût. Quand on ne cherche jamais la vérité, on finit par la mépriſer, on n'eſtime plus que les beautés de convention, on ne ſent plus le charme des graces ingénues & touchantes ; on s'éloigne de la nature, on l'oublie, & n'ayant plus pour bien juger, ni règle certaine, ni le ſentiment qui peut ſuppléer aux connoiſſances, on décide en aveugle & ſouvent au haſard, ou

l'on n'eſt frappé que de ce qui paroît brillant, l'on n'admire que des lueurs trompeuſes & des productions bizarres. Auſſi preſque tous les écrits philoſophiques de ce ſiècle, remplis d'eſprit & de fineſſe, ſont-ils entièrement dépourvus de raiſon & de goût. On ne trouve ni génie dans les plans, ni vérité dans les peintures & dans les caractères. Le ſtyle emphatique & négligé, le ton impérieux & hautain des chefs de la philoſophie moderne, ont eu long-tems des admirateurs qui prenoient de l'enflure pour de l'élévation, & de l'inſolence pour de l'enthouſiaſme. Quand Fénélon, Bourdaloue, Boſſuet, Maſſillon, donnent aux Rois & aux peuples de ſublimes leçons, ils ont le ton du reſpect & de la modeſtie, & cette modeſtie eſt ſincère; ils ne ſont point les inventeurs de la morale qu'ils enſeignent, ils ne font qu'en développer les principes; mais quand l'Auteur des *penſées philoſophiques* & ſes adhérens, *inſtruiſent l'univers*, ils nous déclarent que leurs opinions ſont les ſeules raiſonnables, qu'ils ont enfin découvert *des vérités* inconnues avant eux; ils nous propoſent de mépriſer tout ce qui, juſqu'alors, nous avoit paru le plus digne de notre vénération & de notre amour, & chacun d'eux

s'écrie, voilà *mon ſyſtême*, voilà *mes idées*, voilà *mes déciſions*, & qui refuſe d'y croire, de les adopter & de s'y ſoumettre, montre autant de *ſtupidité* que de *préjugés & d'aveuglement*. Tel eſt le fonds de toutes leurs inſtructions *morales & philoſophiques*. Il n'eſt pas étonnant que des beaux eſprits qui ont cette confiance en leurs propres lumières, & qui regardent leur jugement comme ceux d'une ſuprême ſageſſe, parlent en maîtres, en légiſlateurs, & ſéviſſent rigoureuſement contre les réfractaires. Cet inconcevable délire a gagné tous les Diſciples; le plus obſcur, comme le plus célèbre, a joint à la prétention de *propager les lumières*, celle d'écrire *avec chaleur*, *avec énergie*; de-là, ces déclamations ſur les préjugés, ces pompeux éloges de la philoſophie, ces exclamations déplacées, ces apoſtrophes violentes aux ſouverains, aux peuples, aux nations; de-là, cet enthouſiaſme forcé, ce ton dogmatique & cette inſipide monotonie qu'on retrouve dans tous les écrits de ce genre. Il faut penſer *avec profondeur*, s'exprimer *avec force*, & *ſentir vivement*. Il faut encore montrer des *paſſions violentes*, un ardent déſir *de gloire*, & *le goût des arts*. Quant au ſtyle, on exige qu'il ſoit *piquant* & *brillant*.

Du reſte, on compte pour rien l'harmonie, la vérité, le naturel, la raiſon, & le mérite ſi rare de ſavoir combiner & tracer un bon plan. Autrefois on conſultoit ſon talent & ſes forces en écrivant, on choiſiſſoit un genre, on ſuivoit l'impulſion de ſon caractère & de ſon génie, aujourd'hui on ſe croit obligé de montrer toutes les qualités que je viens de détailler dans quelque genre d'ouvrage que ce puiſſe être; dans un poëme, dans une épître, dans une tragédie, dans un éloge, dans un voyage, dans un billet, il faut de la philoſophie, il faut *éclairer le genre humain.* Il en réſulte que tous les genres ſont confondus, que tous les ouvrages ſe reſſemblent, que toutes les convenances ſont négligées, que très-peu d'Auteurs ſont à la place qui leur convient, & ſavent profiter des talens réels qu'ils ont reçus de la nature. Cependant les Philoſophes nous répètent que leurs *ouvrages ſont dans les mains de tout le monde, & qu'ils ſont l'inſtruction & les délices de tous les peuples de l'Europe.*

Dans les mains de tout le monde, c'eſt beaucoup dire; il y a bien des gens encore, qui ſe feroient un ſcrupule de lire les plus *célèbres*, il y en a d'autres qui ſeroient bien affligés qu'ils tombaſſent

entre les mains de leurs enfans, & d'autres encore qui ne les ont lus que pour les réfuter. *Les délices de tous les peuples de l'Europe! Délices eſt énergique*, mais peut-être exagéré, quoi *Zapata, l'arbre, les colimaçons du frère l'Eſcarboutier, les homélies du paſteur Bourn, Jeannet & Nicodême, le Code de la nature, le prophète philoſophe, les mœurs, l'eſprit, les penſées philoſophiques, le Militaire Philoſophe, le Dictionnaire philoſophique, les lettres Juives, le ſyſtême ſocial*, & tant d'autres dont les noms ſouilleroient cet ouvrage, tous ces écrits philoſophiques ſont *les délices de tous les peuples de l'Europe*? Quand il ſeroit vrai qu'un très-grand nombre de perſonnes lût ces ouvrages, cela ne prouveroit nullement qu'ils ſoient réellement bons; tout écrit, hardi & licentieux, ſera lu; exciter la curioſité, n'eſt pas obtenir l'eſtime. Lorſque des ouvrages ſolides & purs, tels que Télémaque, les Odes du grand Rouſſeau, Clariſſe, le Paradis perdu, la Jéruſalem délivrée, le Spectateur Anglois, &c. *ſont entre les mains de tout le monde*, on peut croire que ces ouvrages ont un mérite ſupérieur; ils offrent une morale ſévère, on n'y trouve que des principes religieux, & cependant tout le monde les lit, juſqu'aux in-

crédules, les ſavent par cœur, ils diſent à la vérité *qu'ils y deſireroient plus de philoſophie*, mais ils ſont forcés de les admirer. Enfin, on nous aſſure que *les ouvrages philoſophiques, ſont l'inſtruction de tous les peuples*; on peut juger de cette inſtruction par l'abrégé fidèle que j'ai donné de leurs principes; je vois très-clairement le mal que les prétendus philoſophes on fait, pour le bien, de très-bonne foi je l'ignore. Je vois qu'en attaquant la Religion, ils ont détruit les mœurs, je vois que l'audace & la licence de leurs écrits ont fait perdre à leurs nombreux imitateurs, cette délicateſſe, ce ton de nobleſſe & de ſimplicité que donnent la raiſon, la ſageſſe, la modeſtie & la décence. (*a*) Je vois qu'ils ont

(*a*) Un homme d'eſprit qui montre un orgueil exceſſif, manque certainement de goût. Les grands Auteurs du ſiècle dernier parloient d'eux-mêmes & de leurs ouvrages avec nobleſſe & ſimplicité, parce qu'en général ils en parloient avec modeſtie; mais aujourd'hui on ne manque guères d'entretenir le public dans de longues préfaces, de ſa gloire & de ſes ſuccès. Je n'ai jamais conçu, qu'un Auteur eût le courage de dire: *On a traduit mes ouvrages; on en a fait pluſieurs éditions; des Rois, des ſavans en ont été charmés; j'ai reçu, à*

ébranlé le reſpect dû à l'autorité ſouveraine, & ſubſtitué le plus froid égoïſme à ces grands ſentimens de patriotiſme qui diſtinguoient particulièrement notre nation. Je vois le ſuicide, fruit de

---

ce ſujet des lettres remplies d'éloges, &c. Sous quel prétexte oſe-t-on dire de telles choſes au public ? Ce n'eſt certainement pas pour ſon inſtruction, encore moins pour ſon amuſement ; c'eſt donc uniquement pour ſe vanter. Un peu de goût pourroit préſerver de ce ridicule. Eh ! quel eſt l'Auteur, bon ou mauvais, qui ne reçoit pas des complimens, & des lettres pleines de louanges, des perſonnes auxquelles il envoie ſes ouvrages ? Que penſeroit-on, dans une ſociété particulière, d'un homme qui demanderoit l'attention de l'aſſemblée pour conter tout ce qu'on lui a dit d'agréable dans ſa vie, ſans oublier les flatteries les plus outrées ; qui ajouteroit à cette énumération la lecture de toutes les lettres de complimens qu'il a reçues depuis trente ans, & qui finiroit par diſtribuer des copies de ces billets ? On trouveroit peut-être un peu de fatuité dans ce procédé. Doit-on moins de reſpect au public ?

Les atteſtations de *mérite & de talens*, *les certificats en bonne forme*, ne ſont utiles qu'aux empiriques & aux charlatans. Avec un goût délicat, on rejette ces petits moyens ; avec de l'élévation d'ame, on devroit les mépriſer ; cependant on a vu des Auteurs eſtimables,

l'irréligion, plus commun parmi nous depuis vingt ans qu'il ne le fut jamais chez aucun peuple. Je vois une multitude de gens d'eſprit, des ſociétés entières, adopter & croire des folies dont on ſe ſeroit moqué dans des tems que nous appelons barbares; *la baguette divinatoire*, *les myſtères de la cabale* occupent de très-grands perſonnages. On entend parler familièrement de morts reſſuſcités, plus d'une perſonne à ſoupé ſouvent avec Socrate & Marc-Aurèle. On eſt environné de prodiges, on ſe trouve dans des cercles nombreux où l'on voit des valets & des ſervantes qui marchent en dormant & qui prédiſent l'avenir. On ſe promène dans des jardins magiques, dont les arbres enchantés, cauſent à ceux qui les touchent, des *convulſions* & des *criſes* ſalutaires; l'on rencontre des gens qui, par le pouvoir d'une admirable *harmonie*, liſent au fond des cœurs, en pénètrent les plus ſecrets replis, & ſont eux mêmes forcés invinciblement

---

par leurs ouvrages & par leur caractère, les employer continuellement. Mais cette mode paſſera; on finira par ſentir qu'un ton modeſte eſt le ſeul qui puiſſe plaire & qui ſoit de bon goût.

de répondre *à la penſée*, & d'obéir à *la volonté muette* des objets auxquels ils s'uniſſent. Enfin, on a vu le contraire de ce qui s'étoit juſqu'alors conſtamment pratiqué, la ruſticité villageoiſe ſe jouer impunément de la crédulité de l'habitant des villes, & des *médecins* dupés par la charlatanerie des *malades*. Tels ſont les réſultats *de ces lumières philoſophiques* ſi vantées; M. de Voltaire a voulu être *univerſel*, tous ſes diſciples avoient auſſi la prétention d'être à la fois *légiſlateurs*, *politiques*, *littérateurs*, *ſavans*, *amateurs des beaux arts & philoſophes*. Cette manie a gagné tout le monde, on veut parler des choſes qu'on entend le moins, & à l'aide de quelques mots ſcientifiques, retenus par haſard & toujours placés mal-à-propos, on croit démontrer les effets de la baguette divinatoire & du magnétiſme, par d'excellens raiſonnemens de *phyſique & de chimie*. Quand les ignorans ſont devenus vains & préſomptueux, qu'ils ſe croient des philoſophes profonds, ils ne peuvent être éclairés par les vrais ſavans. Toute déciſion contraire à leurs préjugés, les révolte, & l'amour-propre rend leur obſtination inſurmontable. Ainſi la philoſophie moderne, en ébranlant tous les principes,

en bouleverſant toutes les idées, a corrompu les mœurs & gâté les eſprits; les idées fauſſes en tout genre, ſont la ſuite néceſſaire des mauvais principes; la dépravation de l'ame entraîne toujours celle de l'eſprit & du goût. Chacun s'eſt fait une morale à ſon gré, une logique à ſa mode; le déſir de la célébrité à ſuccédé à l'amour de la véritable gloire; les opinions les plus extravagantes, ont été défendues, ſoutenues, adoptées; les ſophiſmes, les paradoxes ont été reçus comme d'excellens argumens, & l'on a dédaigné, mépriſé les ſeules choſes qui puiſſent aſſurer des ſuccès durables : *la raiſon & la vérité.*

Cependant ce ſiècle a produit beaucoup d'ouvrages de génie, mais leurs Auteurs n'ont écrit avec autant de ſupériorité, qu'en étudiant avec ſoin & reliſant ſans ceſſe les bons Auteurs du ſiècle précédent (*a*); on n'écrira jamais comme *Buffon*,

(*a*) M. de Buffon m'a dit ſouvent que, de tous les Ecrivains du ſiècle dernier, celui qu'il aimoit & qu'il admiroit le plus, étoit l'Auteur de *Télémaque* : il penſe que nul auteur n'a écrit avec plus de pureté, de nobleſſe, de ſentiment, de naturel, n'a montré plus *de goût*; il me ſemble que ce jugement du premier

Monteſquieu & Rouſſeau, en s'écartant des principes & des règles que Fénélon, Boſſuet & Paſcal ont ſuivies (14). Si Rouſſeau eſt le moins pur, le moins correct de ces grands écrivains, ſi l'on trouve dans ſes ouvrages tant de diſparates & d'inégalité, c'eſt qu'il imite ſouvent le ſtyle à la fois emphatique & trivial de l'auteur des *penſées philoſophiques*. M. de Voltaire n'a fait d'auſſi belles tragédies qu'en ſuivant les principes, non des *poëtiques* modernes, mais de la poëtique créée par le grand Corneille. Enfin Crébillon, Greſſet, J. B. Rouſſeau, Racine le fils, qui nous a donné le beau poëme de la Religion (*a*), l'Auteur de

---

Ecrivain de ce ſiècle, ſeroit fort bien placé dans *un eſſai ſur le goût*.

(*a*) Il eſt extraordinaire que le fils du grand Racine, auteur d'un très-beau poëme, & d'un poëme en faveur de la Religion, ſoit mort, en 1763, ſans avoir été de l'Académie Françoiſe ; d'autant plus que cet écrivain fut également diſtingué par ſes talens, ſes vertus, ſa piété, ſa conduite, ſes mœurs & ſa rare modeſtie ; on ſait qu'il ſe fit peindre tenant les œuvres de ſon Père, le doigt & les yeux fixés ſur ce vers de Phèdre :

» Et moi fils inconnu d'un ſi glorieux père ! . . .

Racine, outre ſon poëme de la Religion, a fait le Didon,

Didon, & des meilleures poëſies ſacrées que nous ayons après celles de Rouſſeau, l'Auteur de la métromanie, tous ces grands hommes, non-ſeulement, n'étoient point *philoſophes*, mais ils avoient un véritable mépris pour la prétendue philoſophie moderne. Vous ſavez, MONSEIGNEUR, qu'il exiſte encore beaucoup d'autres écrivains diſtingués, qui joignent aux talens littéraires, le mérite d'avoir défendu avec autant de ſuccès que de courage, les droits ſacrés de la Religion & de la vertu. Maintenant, MONSEIGNEUR, d'après cet expoſé fidèle de l'influence que les prétendus philoſophes ont eu ſur les mœurs, ſur les eſprits, & en général ſur ce ſiècle; d'après les citations tirées de leurs ouvrages, & qui vous ont fait connoître leur doctrine, leurs principes, leur logique, leurs caractères & leur but, jugez s'ils ont répandu des lumières utiles, & s'ils ſont en effet *les bienfaiteurs du genre humain.*

Poëme de la Grace, des odes, & des épîtres très-eſtimées, des réflexions *ſur la poëſie*, qui méritent d'être lues; des mémoires curieux & intéreſſans ſur la vie de Jean Racine, ſon père, & quelques autres ouvrages.

Racine le fils fut de l'Académie des Inſcriptions.

CHAPITRE XXIII.

Du respect que les Princes doivent à la Religion, & de la brièveté de la vie.

CHACUN doit au cercle plus ou moins étendu qui l'entoure l'exemple d'une conduite régulière & vertueuse. La Religion nous ordonne de cacher nos belles actions, mais en même tems elle nous prescrit d'édifier ceux qui nous connoissent & qui nous approchent. Les incrédules ont prétendu qu'il y a de la contradiction entre ces deux commandemens ; il ne faut cependant qu'un peu de réflexion pour comprendre combien ils sont sages. Parmi tant de définitions que je vous ai données, MONSEIGNEUR, il en est une surtout, qui vous a particulièrement frappé : celle qui explique les différences qui se trouvent entre une *bonne action* & *une belle action* (*a*) ; une bonne action n'est que l'accomplissement d'un devoir, une belle action est celle qui expose à un grand danger, ou qui coûte un grand sacrifice, & qu'on auroit pu ne pas faire sans se rendre mé-

(*a*) Dans *les Veillées du Château*.

priſable. Donner de ſon ſuperflu aux pauvres, eſt un devoir, montrer des ſentimens de Religion & d'humanité, ſecourir, lorſque nous le pouvons, l'infortuné qui nous implore, ſont encore des devoirs indiſpenſables; nous devons tous ces exemples à la ſociété, ne cherchons point à lui dérober, non-ſeulement ce qu'elle attend de nous, mais ce qu'elle a le droit d'en exiger; méritons ſon eſtime, c'eſt une des obligations d'un bon citoyen, mais n'aſpirons point à ſon admiration. On peut laiſſer connoître ſes bonnes actions, ſans s'enorgueillir; cet éloge, *il n'a fait que ſon devoir*, n'inſpira jamais de vanité. Un chrétien n'en deſire point d'autres. Il cache avec ſoin ſes *belles actions*, les louanges qu'il en recevroit, pourroient le corrompre, auſſi la Religion lui défend-elle de les publier, elle lui dit: fuyez les applaudiſſemens des hommes, & Dieu ſe chargera lui-même de vous récompenſer. Mais ſi vous recherchez de vains éloges, *vous aurez reçu votre récompenſe* aux yeux de Dieu; votre action n'eſt pas ſeulement anéantie, elle eſt corrompue, elle eſt devenue vicieuſe.

L'étendue de nos devoirs s'accroît en proportion de nos facultés, & ſuivant notre ſitua-

tion ; un homme riche doit donner davantage que celui qui n'a qu'une fortune médiocre ; on ne demande pas à un célibataire qui vit isolé autant de circonspection, de prudence, d'exactitude dans sa conduite, qu'on en exige d'un père de famille à la tête d'une grande maison remplie d'enfans & de domestiques. Ce qui seroit une faute légère pour une des personnes qui lui sont subordonnées, paroîtroit en lui un tort grave, inexcusable. Toute personne qui a des rapports étendus avec les autres, & qui peut avoir quelqu'influence sur les esprits d'un certain nombre d'hommes, soit par sa naissance, soit par sa fortune & ses places, est indispensablement obligé de montrer plus de régularité, de vertus, d'offrir de meilleurs exemples, que le particulier obscur, dont on ne daigne examiner ni les démarches ni la conduite. Jugez donc, MONSEIGNEUR, combien les obligations d'un Prince sont étendues à cet égard, puisqu'il réunit à l'élévation d'un si haut rang, les dignités, les richesses, tout ce qui éblouit les hommes, tout ce qui attire & fixe leurs regards, tout ce qui peut donner sur eux *une grande influence*.

« Quel malheur, (s'écrie Massillon en parlant

» des mauvais exemples donnés par les grands) » quel malheur quand les aſtres qui devoient mar- » quer nos routes ſont changés en des feux errans » qui nous égarent » !

Combien il eſt criminel lorſqu'on peut offrir des exemples utiles, d'en donner de corrupteurs qui autoriſent la licence & le vice ! De quel poids ne ſont pas les exemples d'un jeune Prince, inſtruit, ſpirituel, éclairé, non-ſeulement dans l'intérieur de ſon palais, mais dans la ſociété, ſur cette jeuneſſe légère & brillante qui ſe raſſemble autour de lui ? Ses rapports avec le peuple ſont encore plus intimes & plus étendus ; ce ſont les princes qui par leur exemple altèrent ou fortifient la vertu du peuple, & c'eſt le peuple ſeul qui fait la renommée des princes. Oui, MONSEIGNEUR, ce ne ſeront ni vos partiſans, ni vos amis, ni les ſavans, ni les gens de lettres qui aſſureront votre réputation, leur approbation ſera vaine & frivole, ſi le peuple vous refuſe la ſienne, & ſi à leurs applaudiſſemens il ne joint cet éloge : *Il eſt bon, il eſt charitable, il eſt vertueux.* Sans ce cri du peuple, eſt-il pour un prince, & ſur-tout pour les petits fils d'Henri IV, quelque gloire ſolide, quelque grandeur déſirable & réelle ? Vous voyez,

MONSEIGNEUR, combien vous devez attacher de prix à l'eſtime du peuple ; cette eſtime eſt d'autant plus flatteuſe qu'on ne ſauroit l'uſurper, & que pour l'obtenir il faut s'en rendre digne. Le peuple ne vous croira point vertueux, s'il peut vous ſoupçonner de manquer de religion. Il a pardonné ſouvent des foibleſſes paſſagères, lorſqu'il a cru qu'elles s'allioient avec un fonds de piété; mais il n'a jamais excuſé l'irréligion. Il veut que les princes du ſang de ſes maîtres, faits pour lui donner de grands exemples, rempliſſent avec exactitude tous les devoirs du chriſtianiſme. D'ailleurs, MONSEIGNEUR, vous ſerez, je l'eſpère, profondément pénétré toute votre vie de cette importante vérité : *que la Religion eſt la ſeule baſe du bonheur & de la vertu.* Ainſi vous penſerez toujours que le plus mauvais exemple que l'on puiſſe donner, eſt celui de l'irréligion. Le peuple vous verra dans nos temples, & c'eſt-là ſur-tout qu'il vous bénira ; vous ſaurez honorer les miniſtres de l'Egliſe, & reſpecter en eux le caractère ſacré dont ils ſont revêtus; votre conduite impoſera ſilence à l'impiété, ſon audace ne ſe manifeſtera jamais à vos yeux ; votre ſeule préſence réprimera la licence, & contiendra le

vice. C'eſt alors que vous ſerez véritablement grand, non de cette grandeur artificielle qui ne tient qu'à la place où le haſard élève, mais de cette grandeur réelle & ſolide que procurent la force du caractère & des principes invariables. Maſſillon dit *aux grands* : « Tant que vous n'aurez » que cette gloire où le monde aſpire, le monde » vous la diſputera ; ajoutez y la gloire de la » vertu, le monde la craint & la fuit, mais le » monde pourtant la reſpecte. »

Cette vertu, MONSEIGNEUR, une piété ſincère pourra ſeule vous la donner ; conſervez à jamais ce précieux ſentiment ; au milieu du tumulte & des illuſions du monde, que la raiſon vous rappelle toujours combien la vie eſt fragile, & combien ſa durée eſt incertaine : *Veillez, parce que le Fils de l'Homme viendra à l'heure où vous ne l'attendrez pas* (*a*). Profitons de cet avertiſſement ſalutaire ; ſoyons toujours prêts à paroître devant ce juge ſouverain qui connoît mieux que nous le fond de notre cœur, & dont rien ne ſauroit corrompre l'immuable équité.

« Pour engager les hommes à ſe préparer à la

(*a*) *Evangile de Saint Mathieu.*

» mort, il devroit ſuffire de leur dire que s'agiſ-
» ſant d'entrer dans un état éternel, nul tems qui
» nous eſt donné pour nous y préparer, ne nous
» doit paroître long. Il n'y a point de tems fini
» qui ait quelque proportion avec l'éternité qui
» eſt infinie. Un mois, un jour, une minute, ont
» quelque proportion avec des millions d'années,
» parce que ces millions d'années ne compren-
» nent qu'un certain nombre de mois, de jours,
» d'heures, de minutes ; mais les millions d'an-
» nées n'en ont point avec l'éternité, parce que
» quelque multiplication qu'on faſſe, ils n'en de-
» viendront jamais la meſure. Quand Dieu nous
» auroit donc obligés de penſer pluſieurs millions
» d'années à la mort, & d'accompagner cette
» penſée de toutes les auſtérités imaginables,
» ce ſeroit encore beaucoup moins que d'obliger
» des gens qui doivent entrer dans quelque charge
» importante, à y penſer & à s'y préparer une
» heure.....

» Dieu n'a pas ſeulement voulu que le tems
» qu'il donne aux hommes pour ſe préparer à la
» mort fût court ; mais il a encore voulu qu'il
» fût incertain, & que la mort pouvant les ſur-
prendre à tout moment, ils euſſent toujours

» ſujet de la craindre. Son deſſein par-là a été de » nous la rendre toujours préſente, & de nous » exciter à une vigilance continuelle (*a*).

Ne perdez jamais de vue, MONSEIGNEUR, ces grandes vérités; ſongez qu'au ſein même de la joie & des plaiſirs, la mort peut nous ſurprendre, nous frapper, ou par de plus ſenſibles coups, nous enlever ſans retour nos plus chères eſpérances!..... Le bonheur n'eſt qu'une illuſion; la vie n'eſt qu'un ſonge rapide & fugitif; la Religion ſeule peut donner à l'homme ſenſible & raiſonnable des principes aſſurés, des conſolations efficaces, une fermeté inébranlable, la paix de l'ame, & des lumières certaines ſur ſa deſtination & ſes devoirs.

(*a*) Nicole, *des quatre fins de l'Homme.*

CHAPITRE XXIV.

Récapitulation des Devoirs d'un Prince.

LE premier des devoirs pour tous les hommes, & particulièrement pour un prince, eſt d'honorer l'Être ſuprême, d'être fidèle à ſa loi, & de lui rendre les hommages qu'il a droit d'attendre des créatures qu'il a formées. Le pauvre, le laboureur accablé ſous le poids du travail, l'innocent opprimé, le cénobite renfermé dans un cloître, tous ces hommes privés des plaiſirs & des agrémens de la vie, béniſſent leur Créateur; la Religion leur preſcrit les vertus les plus difficiles à pratiquer, la perſévérance dans des travaux pénibles, la patience & la réſignation dans les maux. Mais dans le rang où vous êtes placé, MONSEIGNEUR, elle ne vous impoſe que des obligations faciles & douces à remplir pour une ame élevée, bienfaiſante & pure. Il n'y a pas un de ſes préceptes qui ne ſoit un ſentiment cher à votre cœur. Cependant la bonté de Dieu daigne nous tenir compte d'obéir à ſes commandemens, alors même que nos penchans nous portent

à les ſuivre ; n'êtes-vous pas heureux, MONSEIGNEUR, qu'il attache un mérite & des récompenſes à l'*amour filial* ? Quelle doit être la force de ce ſentiment ſacré, quand il ſe trouve réuni à la plus vive & à la plus juſte reconnoiſſance. La Religion exige encore de vous, MONSEIGNEUR, que vous ſoyez humain, charitable, bienfaiſant ; les grands exemples que vous recevez des objets qui vous ſont les plus chers, peuvent mieux que toutes mes leçons vous inſtruire de vos devoirs, & des obligations preſcrites à tous les princes de protéger les arts, les ſciences & les lettres, & ſur-tout de ſecourir les malheureux. Rappelez-vous ce paſſage ſublime d'un de nos plus grands orateurs ; c'eſt à vous qu'il s'adreſſe, MONSEIGNEUR, lorſqu'il dit en parlant des pauvres :

« Vous leur tenez ici bas la place de Dieu » même ; vous êtes, pour ainſi dire, *leur provi-* » *dence viſible*.....Eh ! qu'y a-t-il dans votre état de » plus digne d'envie que le pouvoir de faire des » heureux ? Si l'humanité envers le peuple eſt le » premier devoir des grands, n'eſt-elle pas auſſi » l'uſage le plus délicieux de la grandeur » (*a*).

(*a*) Petit Carême de Maſſillon, quatrième dimanche.

Vous le ſavez, MONSEIGNEUR, combien ce devoir ſi ſaint eſt ſatisfaiſant & doux à remplir.....Je n'oublierai dans aucun tems que la permiſſion d'aller chercher des infortunés, de les ſoigner, de les ſecourir, fut toujours la ſeule *récompenſe* que mes élèves m'aient demandée! Puiſſent-ils eux-mêmes ne perdre jamais le ſouvenir de ces pures jouiſſances! Seroit-il poſſible de devenir vicieux, dur, inſenſible, lorſqu'on a connu & goûté tous les charmes de la vertu? Lorſqu'on ſe rappelle un tems de ſa vie où l'on n'employoit

---

ſur l'humanité des grands envers le peuple; quel ouvrage de philoſophie a jamais exhorté à la bienfaiſance d'une manière auſſi touchante, auſſi ſublime? Quels ſont les philoſophes qui ont ſoutenu avec plus d'éloquence, de force & de courage, que Bourdaloue & Maſſillon, les droits du peuple & de l'humanité? Qu'on reliſe le petit Carême de Maſſillon & les ſermons de Bourdaloue, entr'autres ſon beau ſermon *ſur l'ambition*, tom. prem. du carême, & que l'on compare ces diſcours admirables aux déclamations philoſophiques; cependant ces Orateurs Chrétiens, ainſi que Fénélon, ont précédé nos philoſophes; & ils s'exprimoient avec cette noble liberté, non dans des écrits anonimes, mais au milieu d'une cour impoſante, en préſence de leur Souverain.

le myſtère, où l'on ne cachoit ſes démarches que pour faire des actions d'humanité, où des ſentimens vertueux pouvoient ſeuls inſpirer des émotions vives & délicieuſes, où l'on ne formoit que des projets bienfaiſans ; un tems enfin où les deſirs, les ſenſations & tous les mouvemens de l'ame s'accordoient ſi parfaitement avec les devoirs, les principes & les lumières naturelles de la raiſon ? admirable harmonie, produite par l'innocence unie à la vertu, & qui fixeroit le bonheur, ſi elle pouvoit durer toujours. Enfin la Religion nous preſcrit de remplir avec exactitude tous les devoirs de l'état dans lequel la providence nous a placés ; ainſi, MONSEIGNEUR, c'eſt elle encore, qui, fortifiant les penchans de votre ame, ajoutera ſans doute à votre bonté, à votre condeſcendance pour ceux qui dépendront de vous ; c'eſt elle ſeule qui pourra donner à vos réſolutions une ſolidité inébranlable, & vous faire remplir dans toute leur étendue les obligations ſacrées de ſujet fidèle, de citoyen zélé, d'ami tendre & généreux. Tout citoyen doit aimer ſon Roi & la Patrie ; mais il ſemble juſte & naturel que cette affection ſoit plus vive encore dans le cœur d'un prince du ſang, qui doit comprendre que ces nobles ſenti-

mens fondés sur des rapports & des liens également sacrés & glorieux pour lui, ennobliſſent sa dépendance, augmentent sa conſidération perſonnelle & l'éclat de sa dignité. Vous connoîtrez auſſi, MONSEIGNEUR, tous les devoirs de l'amitié; vous avez lu dans les ſaintes écritures qu'il ne faut *pas dire à ſon ami, revenez demain*, lorſqu'on peut l'obliger ſur le champ. Vous ſaurez choiſir des amis vertueux; vous ſaurez apprécier le bonheur de pouvoir leur être utile; vous ne vous contenterez pas d'en ſaiſir les moyens, vous les chercherez, & vous ſentirez combien il eſt plus doux de *prévenir* que *d'accorder*. Enfin vous conſerverez au milieu du grand monde & de la diſſipation, des principes religieux, un eſprit juſte, un cœur droit, ſenſible & compatiſſant, le goût de l'occupation des arts & de la lecture, le reſpect des bienſéances, le mépris du vice, & l'amour de la vertu. Telles ſont les douces eſpérances que je conçois; ſi vous ne les juſtifiez pas, MONSEIGNEUR, vous ſerez jugé avec ſévérité; vous n'aurez pour excuſe ni le malheur d'avoir reçu une éducation négligée, ni le manque d'inſtruction & de lumières. Mais vous remplirez, MONSEIGNEUR, tous les vœux que ma ten-

dreſſe peut former pour votre bonheur & votre gloire ; j'oſerai dire que cette récompenſe eſt due aux ſoins ſi purs que je vous ai conſacrés ; c'eſt la ſeule que je deſire & qui puiſſe me ſatisfaire. Au fond de la retraite où j'irai finir mes jours, je ne goûterai pas la douceur d'être témoin de vos ſuccès ; mais la renommée m'en inſtruira ; & alors avec le doux ſentiment de l'Apôtre qui parloit de ſes Diſciples vertueux, je pourrai dire auſſi : *Je n'ai point de plus grande joie que d'apprendre que mes enfans marchent dans la vérité* (*a*).

(*a*) *Troiſième Epître de St. Jean.*

FIN.

NOTES.

(1) « Le mouvement n'étant pas essentiel à la » matière, & la matière n'ayant pu se le donner » à elle-même, il s'ensuit qu'il y a quelqu'autre » substance que la matière & que cette substance » n'est pas un corps. . . . . Le mouvement n'étant » pas de l'essence de la matière, il faut nécessai- » rement qu'elle l'ait reçu d'ailleurs. Elle ne peut » l'avoir reçu du néant, car le néant ne peut » agir. Il y a donc une autre cause qui a imprimé » le mouvement à la matière, qui ne peut être » ni matière, ni corps; c'est ce que nous appe- » lons *esprit*. . . . . Si le monde s'étoit formé par » le seul mouvement de la matière, pourquoi se » seroit-elle si épuisée dans ses commencemens » qu'elle ne puisse plus & n'ait pu depuis plu- » sieurs siècles former des astres nouveaux ? Pour- » quoi ne produiroit-elle pas tous les jours des » animaux & des hommes par d'autres voies que » par celles de la génération, si elle en a produit » autrefois ? Il faut donc croire qu'une cause in- » telligente & toute puissante a formé, dès le com- » mencement, cet Univers en cet état de perfec- » tion où nous le voyons aujourd'hui. On fait » voir aussi qu'il y a du dessein dans la cause qui

» a produit l'Univers ; c'eſt la dernière des abſur-
» dités de croire & de dire que l'œil n'a pas été
» fait pour voir, ni l'oreille pour entendre. Il faut
» dans ce malheureux ſyſtême réformer le lan-
» gage le plus raiſonnable & le mieux établi, afin
» de ne pas admettre de connoiſſance & d'intel-
» ligence dans le premier Auteur du monde & des
» créatures. Il n'eſt pas moins abſurde de croire
» que ſi les premiers hommes ſont ſortis de la
» terre, ils aient reçus par-tout la même figure
» de corps & les mêmes traits, ſans que l'un ait
» eu une partie plus que l'autre, ou dans une
» autre ſituation. Mais c'eſt parler conformément
» à la raiſon & à l'expérience de dire que le
» genre humain ſoit ſorti d'un même moule, &
» qu'il a été fait d'un même ſang (*a*).

» L'on a dit : *L'ame a un ſommeil ſemblable à*
» *celui où ſe livre le corps.* On conviendra ſi on
» veut, qu'elle ceſſe quelques heures ſes opérations,
» par ſon rapport avec les organes du corps ;
» mais lorſqu'on ajoute : *donc elle peut, ainſi que*
» *le corps, trouver un jour une mort éternelle, puiſ-*
» *qu'elle eſt ſujette à une mort momentanée.* Rien
» de ſi inconſéquent & de ſi faux. 1°. Le ſom-
» meil n'eſt point une mort momentanée ni dans
» le corps, ni dans l'ame ; l'un & l'autre exiſtent.

(*a*) Encyclopédie, mot *Athéiſme.*

» Que leurs facultés, leurs organes ſoient différemment affectées, d'accord : en conclure *la mort*, c'eſt dire, qu'un corps mu, lorſque ſon mouvement fait place au repos, entre dans le néant ; d'ailleurs le ſommeil n'eſt *qu'une image* de la mort : mais d'une image déduire la réalité, & d'une mort ſymbolique une mort éternelle, c'eſt aller contre toutes les règles du raiſonnement..... Il eſt faux encore que le corps trouve une mort éternelle dans le ſens de celle qu'on attribue à l'ame ; quoique les liens de la vie animale ſoient briſés, le corps ſubſiſte dans ſes parties élémentaires, & de tous les corps dévorés par la pouſſière, pas une particule n'a été anéantie. *La mort éternelle* de l'ame ſeroit un anéantiſſement total. C'eſt donc par une équivoque énorme que ſous le terme de *mort*, également adaptée à l'ame & au corps, on entend deux choſes ſi différentes : ici un ſimple changement de parties, & là le néant..... Sans ceſſe certains impies inférent de la mort du corps, l'extinction totale de l'ame. Ce n'eſt pas ſeulement raiſonner contre tous les principes de la Religion & de la morale, mais contre ceux de la Philoſophie : elle nous apprend que rien n'eſt annéanti à la mort. Qu'on briſe une machine artificielle, une pendule ; plus de roues, de pivots, de balanciers, mais le cuivre & l'or reſtent tels. Il en eſt de même des corps ; la

» mort ne fait que changer le mouvement & la » configuration ; ils ne ſont pas indeſtructibles, » mais ils ſont en quelque ſorte *immortels*, c'eſt- » à-dire, durables ; d'eux-mêmes ils ne peuvent » rentrer dans le néant. Rien ne varie dans l'Uni- » vers que les mixtions, les mouvemens des corps ; » tout y change, tout y meurt, & rien ne périt. » Sur ces principes jugeons de l'ame (*a*). Dès- » lors que c'eſt une ſubſtance réelle & ſpirituelle, » le changement de configuration d'un corps orga- » niſé ne peut la détruire, puiſqu'il ne détruit pas » même une particule corporelle. Donc cette » ſubſtance, très-diſtincte du corps, ſubſiſte après » la diſſolution du corps : donc, n'ayant point de » parties, non-ſeulement elle ne peut être dé- » truite, mais elle ne peut être diviſée (ainſi que

---

(*a*) D'où nous vient du néant cette crainte bizarre ?
Tout en ſort, rien n'y rentre, & la nature avare
Dans tous ces changemens ne perd jamais ſon bien.
Ton art ni tes fourneaux n'anéantiront rien ;
Toi qui riche en fumée, ô ſublime Alchimiſte,
Dans ton laboratoire invoque Triſmégiſte.
Tu peux filtrer, diſſoudre, évaporer ce ſel ;
Mais celui qui l'a fait veut qu'il ſoit immortel.
Prétendras-tu toujours à l'honneur de produire,
Tandis que tu n'a pas le pouvoir de détruire.
Si du ſel ou du ſable un grain ne peut périr,
L'Etre qui penſe en moi craindroit-il de mourir ? &c.

RACINE, fils, Poëme de *la Religion*, Chant 2.

» les corps pulvériſés) : donc ſi elle ſubſiſte l'inſ-
» tant après, elle ſubſiſte tous les inſtans ſucceſ-
« ſifs, & cela éternellement..... L'ame étant
» une ſubſtance intelligente, n'eſt ſujette à aucune
» des altérations du corps ; par conſéquent elle
» ſurvit à la deſtruction de la machine qu'elle
» animoit : ayant reçu une nature & une exiſ-
» tence telle, elle eſt durable, elle eſt éternelle,
» &c. (*a*) ».

Ceci n'eſt qu'une très-petite partie des raiſonnemens métaphyſiques qui prouvent l'immortalité de l'ame. J'ai tranſcrit ces paſſages parce qu'ils n'ont rien d'abſtrait, & qu'il n'y a point de jeune perſonne qui ne les puiſſe entendre avec un peu d'attention. Mais il y a ſur cet objet d'excellens ouvrages qui répondent de la manière la plus ſolide & la plus convaincante à tous les ſophiſmes produits par la mauvaiſe foi & l'impiété.

(2) Pendant les trois premiers ſiècles de l'Egliſe, les Chrétiens perſécutés furent obligés de faire pour leur juſtification pluſieurs écrits apologétiques.

« C'étoit aſſez pour les rendre odieux au peu-
» ple (dit M. de Fleuri), que la profeſſion qu'ils
» faiſoient de rejetter toutes les religions établies;
» ils avoient beau dire qu'ils adoroient en eſprit

(*a*) Gauchat, tome VIII.

» le Dieu créateur du ciel & de la terre ; le peuple » idolâtre n'entendoit point ce langage, & les » appeloit Athées, parce qu'ils n'adoroient » aucun des Dieux que l'on voyoit dans les tem- » ples : qu'ils n'avoient point d'autels allumés, ni » de ſacrifices ſanglans. Les Sacrificateurs des ido- » les, les Augures, les Aruſpices, les Devins, en » un mot, tous ceux dont les profeſſions étoient » fondées ſur le paganiſme, ne manquoient pas » de fomenter & d'exciter cette haine du peuple » & d'employer à cet effet les malheurs qui arri- » voient, comme les ſtérilités, les mortalités, » les guerres ; les Chrétiens, diſoient-ils, atti- » roient la colère des dieux ſur tous ceux qui les » laiſſoient vivre. Par ces préventions on empoi- » ſonnoit juſqu'à leurs vertus ; la charité qu'ils » avoient les uns pour les autres étoit une con- » juration odieuſe ; leurs aumônes paſſoient pour » des moyens de ſéduction ; leurs miracles étoient » attribués à la magie..... Les perſécutions » mêmes étoient un ſujet de haine contre les » Chrétiens. On ſuppoſoit qu'ils étoient criminels, » puiſqu'ils étoient partout traités en criminels ; » & on jugeoit de la grandeur de leurs crimes » par la rigueur des ſupplices. Voilà ce qui ren- » doit les Chrétiens ſi odieux au peuple & aux » ignorans (*a*). »

(*a*) *Mœurs des premiers Chrétiens.* Voyez dans cet ou-

Les plus fameuſes apologies des Chrétiens ſont : celles de Quadrat & d'Ariſtide ; les deux Apologies de S. Juſtin, martyr ; celle d'Athenagore, l'Apologétique de Tertulien & le Dialogue de Minutius Félix, intitulé, *Octavius*. Quadrat, évêque d'Athênes, compoſa ſon Apologie pour les Chrétiens vers l'an 124 de J. C., & la préſenta à l'empereur Adrien qui parcouroit alors la Grèce. Eusèbe nous en a conſervé quelques fragmens. Il ne nous reſte rien de celle d'Ariſtide, athénien & philoſophe Chrétien, qui écrivit peu après Quadrat. Des deux Apologies de S. Juſtin, la première eſt de l'an de J. C. 150 ; il écrivit l'autre ſeize ans après. On croit que l'Apologie d'Athénagore eſt auſſi de l'an 166, & qu'il s'adreſſa à Marc Auréle & Lucius Verus. L'Apologie de Tertulien paſſe pour être un chef-d'œuvre ; on croit qu'il l'adreſſa à l'empereur Sévère. L'Octavius de Minutius Félix, orateur romain, parut dans le troiſième ſiècle.

Tertulien naquit à Carthage ; il étoit payen ; &, ſur la lecture des ſaintes Ecritures, il ſe fit chrétien, & défendit la foi avec beaucoup de courage. Il embraſſa enſuite les erreurs de Montan & devint Montaniſte ; il mourut dans une

---

vrage le détail des horribles perſécutions que les Chrétiens ont ſouffertes, ainſi que le détail ſurprenant de tous les obſtacles en apparence inſurmontables, qui s'oppoſoient à l'établiſſement du Chriſtianiſme.

extrême vieilleſſe vers l'an 216. Les ouvrages qu'il compoſa, étant dans l'Egliſe Catholique, ſont : les livres de *la Prière*, *du Baptême* & de l'*Oraiſon*, l'*Apologie*, les Traités *de la Patience*, *l'Exhortation au martyre*, le livre *à Scapula*, & celui *du Témoignage de l'ame*, les Traités *des Spectacles* & *de l'Idolâtrie ;* & ſelon le ſentiment le plus probable, l'excellent *livre des Preſcriptions*. Il a fait beaucoup d'autres ouvrages depuis ſon héréſie.

Montan, fameux héréſiarque du deuxième ſiècle, ſe prétendit inſpiré & prophete ; il étoit de la Myſie. Deux femmes de Phrygie, nommées Priſcille & Maximille, ſe joignirent à lui & ſe donnèrent auſſi pour prophéteſſes. Montan refuſoit la communion à tous ceux qui étoient tombés dans quelques erreurs, ſoutenant que les prêtres & évêques n'avoient pas le droit de les abſoudre. Il condamnoit les ſecondes nôces comme les adultères, & enſeignoit d'autres erreurs. Il eut un grand nombre de diſciples. Apollinaire de Céſarée fut leur principal adverſaire. *Encyclopédie.*

(3) Le père Malebranche naquit à Paris le 6 Août 1638, d'une famille honnête ; il fut le dernier de dix enfans ; il entra dans la Congrégation de l'Oratoire à Paris en 1660 : un jour qu'il paſſoit dans la rue Saint-Jacques, un libraire lui préſenta le *Traité de l'homme*, de Deſcartes, qui venoit de paroître. Mallebranche avoit alors

vingt-ſix ans : il ſe mit à feuilleter ce livre qui lui fit la plus grande impreſſion ; il le liſoit avec un tel tranſport, qu'il lui en prenoit des battemens de cœur qui l'obligeoient ſouvent à interrompre ſa lecture. Il abandonna toute autre étude pour ſe livrer à la philoſophie de Deſcartes ; & au bout de dix années de cartéſianiſme, il avoit compoſé le livre fameux de la *Recherche de la vérité*. Voyez *Eloges de Fontenelle*.

(4) J. J. R. a dit : « Le devoir de ſuivre & » d'aimer la religion de ſon pays ne s'étend pas » juſqu'aux dogmes contraires à la bonne morale, » tel que celui de l'intolérance ; c'eſt ce dogme » horrible qui arme les hommes les uns contre » les autres & les rend tous ennemis du genre » humain. La diſtinction entre la tolérance civile » & la tolérance théologique eſt puérile & vaine ; » ces deux tolérances ſont inſéparables, & l'on » ne peut admettre l'une ſans l'autre. Des anges » mêmes ne vivroient pas en paix avec des hommes » qu'ils regarderoient comme les ennemis de » Dieu..... A Dieu ne plaiſe que jamais je prê- » che aux hommes le dogme cruel de l'intolé- » rance, que jamais je les porte à déteſter le » prochain, à dire à d'autres hommes, *vous ſerez* » *damnés*. »

Il y a dans ce paragraphe autant d'erreurs que de mots.

Si l'on aime *la religion de ſon pays*, ſi l'on penſe que *c'eſt un devoir de la ſuivre*, on la croit vraie, reſpectable, utile; il eſt impoſſible alors de rejetter un des points de croyance qu'elle preſcrit. Si comme Rouſſeau, on juge l'Evangile *un livre divin*, un livre qui *ne peut être l'ouvrage des hommes*, il faut croire néceſſairement tout ce qu'il contient; alors croyant les vérités qu'il enſeigne, on croit fermement auſſi que toutes les ſectes qui s'en écartent ſont dans l'erreur; & comme cette erreur, dans le ſyſtême de la foi, expoſe le ſalut éternel de ceux qui s'y livrent, on doit ne rien négliger pour les ramener dans la route de la vérité. Ainſi *l'intolérance chrétienne* n'eſt point *horrible*, n'eſt point *cruelle*; elle eſt au contraire humaine & bienfaiſante; elle *n'arme point les hommes les uns contre les autres*, & ne *les rend point tous ennemis du genre humain* (*a*). Ces excès, on l'a déjà dit, (la haine & les perſécutions) fruits d'un fanatiſme imbécille, d'une ignorance profonde des principes de l'Evangile, ſont expreſſément réprouvés par la religion. L'*intolérance chrétienne*, en condamnant les erreurs, aime & plaint *les errans*; elle ne ſonge qu'à leur rendre la vérité & le bonheur. Si elle diſoit à l'athée, *vous ſerez damné*, elle ajouteroit, *ſi vous*

(*a*) Quelle phraſe! c'eſt comme ſi on diſoit que *tous les hommes*, ſont ennemis *de tous les hommes*.

mourez dans cet état, ce qui rend la phraſe très-différente ; puiſqu'au lieu de faire une cruelle prédiction, elle donne un avertiſſement charitable & ſalutaire. Sans doute on dit à un incrédule : « Vous êtes dans la voie de la mort, comme on » le dit à l'homme injuſte, à l'adultère ; mais » ſavons-nous les deſſeins de Dieu & ſon jugement » éternel ? Savons-nous ſi l'un ouvrira les yeux » à la vérité, & l'autre à la vertu ? Miſtère im- » pénétrable ! Nous ne pourrions ſans témérité » juger avant le Seigneur, & la réprobation ne » ſera conſommée qu'après la mort, quoique » (ſuivant les voies ordinaires) on meure dans » l'erreur ou le crime où l'on a vécu. L'intolé- » rance au reſte ne conſiſte que dans le ſuffrage » de l'eſprit qui nous dit, que la vérité étant » une, étant néceſſaire au ſalut, ceux qui ſont » hors de la vérité, ſont hors de la voie du ſalut ; » elle n'altère ni les devoirs des citoyens, ni les » ſentimens & les œuvres de la charité. Point de » rapports entre la croyance, les mœurs des in- » fortunés & le ſoulagement que la charité preſ- » crit. Un vrai dévot ne laiſſe jamais périr de » misère ceux qu'il peut aider, quels qu'ils puiſſent » être, infidèles, incrédules ou chrétiens. (*a*) » A l'égard de la diſtinction entre la tolérance civile & théologique, elle eſt réelle & frappante.

(*a*) Gauchat, vol. 19.

« L'intolérance civile eſt celle d'un gouver-» nement qui proſcrit tel culte ; ſur cet objet tous » les paſteurs enſemble n'ont aucune autorité. » L'intolérance théologique eſt un jugement de » l'Egliſe qui déclare, que telle ſecte n'étant pas » dans la vérité, n'eſt plus dans ſon ſein. L'Egliſe » ſeule peut prononcer ſur la vérité ou l'erreur, » chaſſer de ſon ſein les ſectaires ; le Gouverne-» ment ſeul peut les chaſſer de la patrie. Ces deux » intolérances ſont non-ſeulement ſéparables, » mais réellement ſéparées. Telles qu'en Pologne, » en Allemagne, &c. » (*a*) Telle eſt la véritable *intolérance chrétienne ;* elle s'allie, comme on voit, avec la douceur, la charité active & tendre ; elle eſt fondée ſur l'humanité même, ainſi que ſur la raiſon. Celle que nous dépeignent les préjugés ou la mauvaiſe foi des Philoſophes, n'eſt qu'une chimère & qu'un excès monſtrueux, qui outrageroit également la nature & la religion. Il y a eu même des Philoſophes qui ont penſé qu'on devoit punir ceux qui affichent l'athéiſme, ou qui écrivent contre la religion. On a tiré des papiers de M. Formey, ſecrétaire de l'académie royale de Pruſſe, un article dont on a enrichi l'Encyclopédie : il ſeroit à deſirer que tous les articles de ce dictionnaire offriſſent des principes auſſi raiſonnables en général que celui-ci.

(*a*) Gauchat, vol. 19.

« L'Athéiſme publiquement profeſſé eſt puniſ-
» ſable, ſuivant le droit naturel..... L'homme
» le plus tolérant ne diſconviendra pas que le
» Magiſtrat n'ait droit de réprimer ceux qui oſent
» profeſſer l'athéiſme, & de les faire périr même
» s'il ne peut autrement en délivrer la ſociété (*a*).
» Perſonne ne révoque en doute, que le Magiſ-
» trat ne ſoit pleinement autoriſé à punir ce qui
» eſt mauvais & vicieux, & à récompenſer ce
» qui eſt bon & vertueux. S'il peut punir ceux
» qui font du tort à une ſeule perſonne, il a
» ſans doute autant de droit de punir ceux qui
» en font à toute une ſociété, en niant qu'il y
» ait un Dieu, ou qu'il ſe mêle de la conduite du
» genre humain, pour récompenſer ceux qui tra-
» vaillent au bien commun, & pour châtier ceux
» qui l'attaquent. On peut regarder un homme
» de cette ſorte comme l'ennemi de tous les autres,
» puiſqu'il renverſe tous les fondemens ſur leſquels

(*a*) Le véritable eſprit de l'Evangile empêchera toujours de *les faire périr*. Ce Philoſophe parle en politique & non en chrétien. D'ailleurs, je crois même que la meilleur politique ſeroit de ne punir ceux qui attaquent la religion qu'en les excluant des places & des honneurs qu'ils ambitionnent. Qu'on ne les puniſſe point, mais qu'on leur refuſe & les *penſions*, & des marques d'eſtime ; qu'on ne leur donne & qu'on ne leur ôte rien, & l'on accordera parfaitement les devoirs de la religion, de la juſtice & de la politique.

» leur conſervation & leur félicité ſont principa-
» lement établies. Un tel homme pourroit être
» puni par chacun dans le droit de nature ; par
» conſéquent le Magiſtrat doit avoir le droit de
» punir, non-ſeulement ceux qui nient l'exiſtence
» d'une Divinité, mais encore ceux qui rendent
» cette exiſtence inutile, en niant ſa providence,
» ou en prêchant contre ſon culte, ou qui ſont
» coupables de blaſphêmes formels, de profana-
» tions, de parjures ou de juremens prononcés
» légèrement. La religion eſt ſi néceſſaire pour le
» ſoutien de la ſociété humaine, qu'il eſt impoſ-
» ſible, comme les Payens l'ont reconnu auſſi-
» bien que les Chrétiens, que la ſociété ſubſiſte
» ſi l'on n'admet une puiſſance inviſible qui gou-
» verne les affaires du genre humain. Voyez-en
» la preuve à l'article des *Athées*. La crainte &
» le reſpect que l'on a pour cet être, produit plus
» d'effet dans les hommes, pour leur faire obſer-
» ver les devoirs dans leſquels leur félicité con-
» ſiſte ſur la terre, que tous les ſupplices dont
» les Magiſtrats puiſſent les menacer. Les *Athées*
» mêmes n'oſent le nier ; & c'eſt pourquoi ils
» ſuppoſent que la religion eſt une invention des
» politiques, pour tenir plus facilement la ſociété
» en règle. Mais quand cela ſeroit, les politiques
» ont le droit de maintenir leurs établiſſemens
» & de traiter en ennemis ceux qui voudroient
» les détruire. Il n'y a point de politiques moins

» ſenſés que ceux qui prêtent l'oreille aux inſinua-
» tions de l'*athéiſme*, & qui ont l'imprudence de
» faire profeſſion ouverte d'irréligion. Les *Athées*,
» en flattant les Souverains & en les prévenant
» contre toute religion, leur font autant de tort
» qu'à la religion même, puiſqu'ils leur ôtent
» tout droit, excepté la force, & qu'ils dégagent
» leurs ſujets de toute obligation & du ſerment
» de fidélité qu'ils leur ont fait. Un droit qui n'eſt
» établi d'une part que ſur la force, & de l'autre
» que ſur la crainte, tôt ou tard ſe détruit & ſe
» renverſe. Si les Souverains pouvoient détruire
» toute conſcience & toute religion dans les eſ-
» prits de tous les hommes, dans la penſée d'agir
» enſuite avec une entière liberté, ils ſe verroient
» bientôt enſevelis eux-mêmes ſous les ruines de
» la religion. La conſcience & la religion enga-
» gent tous les ſujets, 1°. à exécuter les ordres
» légitimes de leurs Souverains, ou de la puiſ-
» ſance légiſlative à laquelle ils ſont ſoumis, lors
» même qu'ils ſont oppoſés à leurs intérêts par-
» ticuliers. 2°. A ne pas réſiſter à cette puiſſance
» par la force, comme S. Paul l'ordonne. La
» religion eſt encore plus le ſoutien des Rois que
» le glaive qui leur a été remis. »

(5) Bolingbroke, né en 1672, a attaqué la religion; & par une inconſéquence commune à tous les Philoſophes irréligieux, il a cependant

parlé de l'Evangile comme du *ſyſtême de religion naturelle le plus ſimple, le plus clair, le plus parfait*, & comme *de la doctrine la plus propre à éteindre les principes d'avarice, d'injuſtice & de violence.* Au reſte, ce Philoſophe irréligieux eut les mœurs les plus dépravées. Lord Sheſterfield diſoit : *que ſes débauches de table pouvoient être comparées à la frénéſie des bacchanales.*

Collyns, né près de Londres en 1676, attaqua ouvertement la religion, & a été ſupérieurement réfuté, particulièrement par Clarke & Crouzas. Il étoit riche, il avoit une bibliothèque conſidérable, & il étoit ſi peu attaché à ſes opinions, qu'il prêtoit volontiers des livres à ceux qui travailloient à le réfuter. Au reſte, il parut ſe repentir en mourant d'avoir écrit contre la religion.

« On doit (diſent les Auteurs du nouveau » Dictionnaire hiſtorique), on doit ſavoir gré » à Collyns d'avoir du moins évité dans ſes écrits, » l'obſcénité, reſſource vile des impies qui ſe font » des armes de tout. »

Tyndal naquit en Angleterre l'an 1656; il a écrit beaucoup d'impiétés, & ſes ouvrages ſont auſſi mal raiſonnés que mal écrits. Tyndal s'attira le mépris public par ſes principes & ſa conduite : on le vit tour-à-tour catholique & proteſtant, changer de religion ſuivant ſes intérêts; partiſan zélé de Jacques ſur le trône, & ſon plus ardent détracteur lorſqu'il eut perdu le ſceptre.

Shaftsbury,

Shaftsbury, comme je l'ai dit, n'attaqua la religion que par des plaiſanteries & des ſarcaſmes. M. de Voltaire n'a été que le copiſte de ces trois écrivains; il eſt vrai qu'il a infiniment ſurpaſſé leur audace, leur licence & leur impiété, mais il les a continuellement pillés & traduits ſans le dire; & il ne les a preſque jamais cités que d'une manière fauſſe, imputant ſans ceſſe à ces auteurs des idées & des ſentimens qu'ils n'eurent jamais.

(6) Rouſſeau n'eſt pas le premier philoſophe qui ſe ſoit piqué de montrer de la ſincérité aux dépens même de ſa réputation & de ſon honneur. La vie de Cardan, écrite par lui-même, eſt une *confeſſion* plus étrange encore que celle de Rouſſeau. Cardan avoue qu'il étoit vindicatif, envieux, traître, débauché, calomniateur, ſorcier, &c. D'un autre côté, il ſe louoit avec *la même candeur:* je ſuis né, diſoit-il, pour délivrer le monde d'une infinité d'erreurs; il ajoute que ſes ouvrages *ſont parfaits.*

Montaigne eut auſſi la prétention de donner l'exemple de cette eſpèce de ſincérité (*a*); &

(*a*) D'une manière cependant beaucoup moins choquante; il ſe contente de nous apprendre qu'il avoit quelques défauts & quelques foibleſſes, mais il ne fait aucun aveu qui puiſſe flétrir ſa mémoire.

depuis lui, une femme (philoſophe, ſans doute,) parut animée d'un ſentiment ſemblable : ce fut la célèbre Hortenſe Mancini, ducheſſe de Mazarin ; dans ſes Mémoires elle attribue tous ſes malheurs à la noire ingratitude qu'elle eut pour le Cardinal, ſon oncle & ſon bienfaiteur. « A la première nou-» velle que nous eûmes de ſa mort (dit-elle), mon » frère & ma ſœur, pour tout regrèt, ſe dirent » l'un à l'autre : *Dieu merci il eſt crevé !* A dire » vrai je n'en étois guères plus affligée. »

On doit eſtimer l'aveu d'une faute deshonorante, lorſqu'il répare une injuſtice. Mais celui qui ſe deshonore de ſang-ftoid, de gaieté de cœur, celui qui ſans néceſſité dévoile ſes égaremens, n'eſt qu'un cynique effronté qui, dépouillé de tout ſentiment de pudeur & de reſpect humain, ſe vante orgueilleuſement de ſes vices, & croit qu'il y a beaucoup *de force & de grandeur d'ame* à ne plus rougir de rien.

(7) Hobbes naquit à Malmesbury en 1588 ; il mourut âgé de quatre-vingt-douze ans, & montra dans ſes derniers momens autant de crainte de la mort & de puſillanimité, qu'il avoit montré d'impiété durant ſa vie. On lui a reproché des mœurs fort licentieuſes.

Baruch de Spinoſa, né à Amſterdam en 1632 ;

étoit fils d'un marchand juif Portugais; il embraſſa le chriſtianiſme après avoir été chaſſé de ſa ſynagogue, & écrivit beaucoup d'impiétés ſur la légiſlation Moſaïque; il attaqua tous les dogmes de l'Evangile & renverſa tous les principes de la morale. Cependant il aſſiſtoit ſouvent aux ſermons, il exhortoit à être aſſidu aux temples, & il parloit avec reſpect de l'Etre ſuprême, quoique ſa doctrine conduiſit au matérialiſme. Spinoſa mourut à quarante-cinq ans d'une maladie de langueur.

Ce fut dans une petite ville du comté de Foix que naquit Bayle, en 1647; il fut élevé dans le calviniſme, qu'il abjura à vingt ans, ſur la lecture de quelques livres de controverſe, & auquel il retourna par légéreté au bout de dix-ſept mois. Sa conduite avec le miniſtre Jurieu fit peu d'honneur à ſon caractère; Jurieu avoit été ſon ami & ſon bienfaiteur; Bayle fut accuſé d'avoir corrompu ſa femme, & fut convaincu d'avoir abuſé de ſa confiance & de la communication de lettres & de papiers que Jurieu lui avoit fait voir dans le tems de leur intimité. Ce Philoſophe a laiſſé pluſieurs ouvrages, le plus célèbre eſt ſon Dictionnaire, auquel on a reproché la plus abominable licence en tout genre, une foule d'anecdotes haſardées, de citations fauſſes, de jugemens bizarres, de paradoxes extravagans, & de ſophiſmes.

« Bayle traite le *pour* & le *contre* de toutes les » opinions ; il expoſe les raiſons qui les ſoutien- » nent & celles qui les détruiſent ; mais il appuie » plus ſur les raiſonnemens qui peuvent accréditer » une erreur, que ſur ceux dont on étaye une vé- » rité. Un Ecrivain célèbre, grand admirateur de » Bayle, a dit : *qu'il étoit l'avocat général des* » *philoſophes, mais qu'il ne donne point ſes con-* » *cluſions.* Il les donne quelquefois. Cet avocat » général eſt ſouvent juge & partie ; & lorſqu'il » conclut, c'eſt ordinairement pour la mauvaiſe » cauſe. *Nouveau Dictionnaire hiſtorique, par* » *une ſociété de gens de Lettres.* »

(8) Voici le jugement de l'auteur de l'*Eſprit des Philoſophes irréligieux*, ſur J. J. Rouſſeau.

« Rouſſeau n'a qu'une paſſion, c'eſt d'être ori- » ginal, & de faire une grande ſenſation. Né avec » le génie le plus élevé & le plus fécond, l'imagi- » nation la plus riche & la plus brillante, l'eſprit » le plus pénétrant, le plus adroit & le plus ſouple, » il a craint de ne paroître qu'un homme ordinaire » s'il ne s'exerçoit que ſur des objets familiers & » uſés. Delà l'idée ſingulière d'attaquer également » la Philoſophie & l'Evangile. Ayant vu que des » deux côtés toutes les places d'honneur étoient » priſes, il a voulu ſe poſer, pour ainſi dire, ſur

» la ligne de ſéparation pour les combattre tour-à-
» tour ; & il a trouvé par-là le ſecret de tout dire
» d'une manière ſupérieure & ſéduiſante, & de
» publier tout ce que la fécondité d'une intelli-
» gence inépuiſable & ambidextre, lui avoit fourni
» d'idées pour & contre la vérité. Peut-être la re-
» ligion l'eût-elle compté parmi ſes plus illuſtres
» défenſeurs, s'il eût trouvé poſſible d'effacer l'élé-
» vation, la force & la magnificence des écrits
» d'un Boſſuet. Il eſt impoſſible qu'une ame telle
» que celle de Rouſſeau n'ait pas été frappée de la
» dignité & de la richeſſe du grand tableau de la
» foi ; & ſans doute ce ſublime morceau qui eſt ſi
» connu : *la majeſté des écritures m'étonne, &c.*
» doit être regardé comme un hommage échappé
» à la conviction intime qu'il avoit de l'excellence
» & de la beauté de la religion. Il ne lui eſt jamais
» venu de ſemblable retour ſur le compte de la
» Philoſophie. »

Ce n'eſt pas ſeulement dans un ſeul morceau que Rouſſeau a rendu cet hommage à la Religion, j'ai cité de lui une infinité de paſſages du même genre ; ces éternelles vérités étoient au fond de ſon cœur, on le ſent à la manière forte & touchante dont il les exprime. Mais pourquoi d'un autre côté les a-t-il ſi formellement démenties & combattues, pourquoi ſoutient-il ſi ſouvent le *pour* & le *contre* ? Il

fut égaré par un orgueil exceſſif, il méconnut auſſi la véritable gloire, il voulut ne reſſembler à perſonne ; il ſacrifia la raiſon, la vérité & ſa propre conviction au deſir d'obtenir promptement une célébrité brillante ; trop fier & trop grand pour ſe plier aux ſoupleſſes & au manège de l'intrigue, trop avide de ſuccès pour ſe livrer franchement à la bonne cauſe, & pour rejetter tous les artifices qui peuvent acquérir des partiſans ; trop ſenſible, enfin, pour adopter entièrement tout le ſyſtême philoſophique, il prit des partis mitoyens ; il parut flotter entre l'erreur & la vérité, diſpoſition qui naturellement plaît à notre foibleſſe ; des traits d'une morale admirable lui gagnèrent tous les gens de bien ; quelques ſoient ſes égaremens, qui pourroit mépriſer ou haïr celui qui a parlé tant de fois de la vertu d'une manière ſi perſuaſive, ſi attrayante & ſi ſublime ! des peintures licentieuſes, des principes dangereux mais cependant voilés avec art, montrés avec une adreſſe ſéduiſante, devoient plaire généralement, & ne pouvoient produire dans l'eſprit des perſonnes les plus ſévères, ce dégout & cette vive indignation qu'ont excité les contes de Voltaire, de Diderot, &c. Les eccléſiaſtiques & les dévots lui ont tous pardonné au fond de l'ame ce qu'il a écrit contre la religion, en faveur des hommages ſi répétés qu'il a rendu à l'Evangile ; les

femmes, comme je l'ai remarqué ailleurs (a), lui ont auſſi pardonné d'avoir parlé d'elles avec mépris parce qu'il en parle toujours *avec le ton de la paſſion*. En un mot, il a ſu ménager tout le monde en ſe conſervant le privilége de tout dire, & préciſément parce qu'il n'avoit point d'opinion fixe & de principes invariables; car il ſe contredit tellement, que depuis les *athées* juſqu'aux *ſaints*, chacun peut trouver dans ſes ouvrages des idées & des principes analogues à ſa croyance & à ſes ſentimens. Mais, dira-t-on peut-être, il n'a pas ménagé les philoſophes, avec quel mépris ne les a-t-il pas traités dans ſes ouvrages! Oui, mais il a écrit auſſi contre la révélation, contre les *peines éternelles*; & c'étoit rentrer dans le ſyſtême général des philoſophes; d'ailleurs, il a ménagé *la ſecte* d'une manière plus marquée encore dans ſa nouvelle Héloïſe, en peignant un *athée* comme le modèle accompli de la ſageſſe & de la vertu. Ce caractère eſt ſi peu dans la nature, il eſt ſi chimérique, qu'il auroit ſuffi ſeul pour gâter l'ouvrage le mieux conçu. Auſſi les partiſans les plus enthouſiaſtes de Rouſſeau ont-ils également blâmé, & l'idée (dont les réſultats ſont ſi pernicieux) & le perſonnage ſi froid, ſi inſipide & ſi peu naturel.

(a) Dans *Adèle & Théodore*.

Rouſſeau ne croyoit certainement pas qu'un athée pût être le plus pur, le plus honnête, le plus ſage & le plus heureux de tous les hommes; mais il n'ignoroit pas combien les philoſophes lui ſauroient gré de cette ſuppoſition, & que cette *condeſcendance* les engageroit tous infailliblement à rendre juſtice aux beautés de détail que l'impartialité trouvera toujours dans ce dangereux roman (*a*). Rouſſeau avoit autant d'adreſſe que de génie, ſon eſprit étoit auſſi fin qu'élevé, il connut mille fois mieux les hommes & le monde que les autres philoſophes qui ne voyoient en lui qu'un ſauvage & un miſanthrope; il eut l'air de dédaigner l'art & les ménagemens; il répète toujours qu'il n'écrit point pour ſe faire des partiſans, qu'il ſait bien que ſes ouvrages *déplairont*, &c. Mais il avoit profondément calculé les moyens d'obtenir des applaudiſſemens univerſels & une réputation brillante; il rejetta ceux qui peuvent avilir, mais il employa tous les autres. Tout le monde ſe récrie ſur l'excès de ſon inconſéquence, qui ſeroit en effet abſolu-

(*a*) Auſſi M. de Voltaire fut-il ſeul injuſte pour Rouſſeau; mais cette injuſtice ne venoit point de la différence des opinions, on ſait quel en fut le motif; avec l'adreſſe qu'avoit Rouſſeau, avec le ſcepticiſme dont il fit profeſſion, il ne pouvoit s'expoſer à la haine qu'en excitant l'envie par ſon génie, ſes talens & ſes ſuccès.

ment inconcevable ſi elle eût été involontaire ; mais peut-on penſer qu'un homme né avec tant de raiſon, d'eſprit, de lumières & de génie, ait continuellement ſoutenu le pour & le contre ſans s'en appercevoir ? Dans ſon ſyſtême de ménagemens adroits, avec cette fureur de ſe diſtinguer, de briller, de plaire à tout le monde, Rouſſeau pouvoit-il être conſéquent ? il ſentit bien, qu'en voulant exercer ſon éloquence ſur toutes ſortes de ſujets, il ſeroit néceſſairement le plus inconſéquent de tous les hommes ; il s'y décida, certain de paroître du moins le plus brillant & le plus *original* (*a*). Quand Rouſſeau prétend qu'on ne doit élever les enfans dans aucune religion, mais ſimplement « les mettre en état de choiſir celle où » le meilleur uſage de la raiſon doit les con» duire ; » & que dans le même volume il dit : « que c'eſt une inexcuſable préſomption de profeſſer » une autre religion que celle où l'on eſt né (*b*) » ; lorſqu'il reconnoît expreſſément l'idée du bien & du mal, qu'il ajoute : « Jettez les yeux ſur toutes les

(*a*) *Original.* Quoiqu'il ſe ſoit approprié ſans ſcrupule les idées des autres, particulièrement du ſage Locke, qu'il eut l'injuſtice de critiquer avec mépris, de Sénèque, de Montaigne, de Richardſon, & de bien d'autres qu'il ne cite jamais.

(*b*) Emile, tome II.

» nations du monde ..... par-tout vous trou-
» verez les mêmes idées de juſtice & d'honnêteté,
» par-tout les mêmes notions du bien & du mal » ;
& que, dans le même volume encore, il dit : « Toute
» la moralité de nos actions eſt dans le jugement que
» nous en portons nous-mêmes (*a*) » ; lorſqu'il
dit : « Tant qu'il reſte quelque bonne croyance
» parmi les hommes, il ne faut point troubler les
» ames paiſibles, ni allarmer la foi des ſimples par des
» difficultés qu'ils ne peuvent réſoudre, & qui les
» inquiètent ſans les éclairer..... Ces dogmes,
» (la loi, l'immortalité, les récompenſes, les châ-
» timens du ſiècle futur) ſont ceux qu'il importe
» d'enſeigner à la jeuneſſe, & de perſuader à tous
» les citoyens : quiconque les combat, mérite
» châtiment ſans doute ; il eſt le perturbateur de
» l'ordre & l'ennemi de la ſociété (*b*) ». Et quand
il attaque la révélation, qu'il nie le péché originel,
la loi naturelle, &c. ; lorſqu'enfin il s'explique ainſi :
« Comment peut-on être ſceptique par principes ?
» & de bonne foi, je ne ſaurois le comprendre.
» Ces philoſophes, ou n'exiſtent pas, ou ſont les
» plus malheureux des hommes, &c. » ; & lorſ-
qu'il aſſure toujours dans le même ouvrage que

(*a*) Emile, tome III, Page 92 & 99.
(*b*) Emile.

« *ſon ſcepticiſme n'eſt nullement pénible* ». Lorſque Rouſſeau ſe permet des contradictions ſi frappantes, ſi groſſières, & qu'on en trouve de ſemblables preſque à chaque page de ſes Ouvrages, peut-on croire qu'il n'ait pas remarqué lui-même ces étranges inconſéquences ? Il eſt certain qu'on ne ſauroit être parfaitement conſéquent, que lorſque l'on ſuit avec fidélité les principes invariables & ſacrés que nos grands Moraliſtes ont puiſés dans l'Evangile. Mais l'excès de l'inconſéquence de Rouſſeau, dans un homme qui avoit autant d'art, autant de pénétration & de lumières, ne pouvoit être qu'un défaut réfléchi, qu'un abandon volontaire de la raiſon. Il ne cherche jamais à pallier ſon inconſéquence, on voit clairement qu'il a pris ſon parti à cet égard ; il a répondu à pluſieurs critiques de ſes ouvrages, en paſſant toujours ſous ſilence les reproches de contradictions, & ne les corrigeant ou ne les déguiſant dans aucune des éditions qu'il a faites depuis ces critiques.

Un auteur qui ſacrifie tout au deſir d'étonner, de plaire & de ſéduire, quelques ſoient ſes talens, ne peut faire des ouvrages véritablement utiles : auſſi ceux de Rouſſeau ont-ils produit les plus grands déſordres ; il n'exiſte certainement pas de roman plus dangereux que celui *de la nouvelle Héloïſe*. L'*héroïne* qu'on veut nous y repréſenter comme une

perſonne qui joint à de grands principes une raiſon ſupérieure, une ame noble, élevée, & les ſentimens les plus vertueux ; cette héroïne, manquant à ce qu'elle doit à ſon père, à ſa famille, à l'opinion publique, ſe livre à la plus violente paſſion pour un aventurier : enfin elle ſe déshonore, & acheve de s'avilir, en ne renonçant à ſon amant, que pour en épouſer un autre. *Le héros* eſt un vil ſéducteur, qui, profitant de la confiance d'une famille reſpectable, viole les droits les plus ſacrés de l'hoſpitalité, trahit tous les devoirs de la reconnoiſſance, & corrompt une jeune perſonne innocente qu'il ne pouvoit avoir l'eſpoir d'épouſer, puiſque l'inégalité de naiſſance & de fortune mettoient entr'eux des barrières inſurmontables ; & on nous peint ce perſonnage ſous les traits d'un jeune homme rempli de droiture, de délicateſſe & de vertus. Enfin, *le ſage*, l'homme parfait qu'on nous y repréſente comme un mortel accompli, eſt un *athée*. Voilà les égaremens & les vices que l'auteur s'efforce de parer de tous les charmes de la vertu : voilà les perſonnages qu'il veut rendre intéreſſans & ſublimes (*a*). Combien ce livre n'a-t-il

(*a*) Ce projet de rendre le vice *intéreſſant & ſublime* eſt encore plus marqué & plus révoltant dans les confeſſions de J. J. Rouſſeau ; le héros s'y accuſe d'avoir *calomnié*, *volé*, manqué à la reconnoiſſance, changé de religion par des vues d'intérêt, &c. *L'héroïne* eſt la plus vile, la plus

pas du pervertir de jeunes gens de l'état de Saint-Preux ! Combien n'en eſt-il pas qui ont dû perdre, par la ſeule lecture de cet ouvrage, l'horreur & le mépris qu'inſpirent naturellement l'infamie & l'extravagante dépravation d'un inſtituteur, ou d'un maître qui cherche à corrompre une écolière d'un rang au-deſſus du ſien ! Quels ravages ne doivent pas produire des ouvrages agréables, brillans, qui renverſent ainſi tous les principes reçus, toutes les idées morales que le ſeul bon ſens & la raiſon inſpirent à tous les hommes.

Emile, le plus bel ouvrage de Rouſſeau, eſt auſſi le plus eſtimable aux yeux de la raiſon. L'auteur s'eſt approprié beaucoup d'idées qui ne lui appartenoient pas ; il répète tout ce que Locke a dit de mieux ; il ne prononce le nom de cet écrivain que pour le critiquer d'une manière auſſi mépriſante qu'injuſte ; mais, en traduiſant Locke, il l'embellit. Qui pouvoit mieux, que Rouſſeau, donner des charmes à la raiſon ! d'ailleurs on trouve dans Emile une infinité d'idées & d'obſervations véritablement neuves ; ce livre contient des principes dangereux, des erreurs condamnables, des inconſéquences étranges, des conſeils impraticables ; mais il ren-

---

abjecte de toutes les femmes, & on lui prodigue les épithètes de *créature angélique*, d'*ame pure*, d'*ame céleſte*, &c.

ferme auſſi des réflexions ſi profondes, ſi juſtes, ſi raiſonnables, des remarques ſi fines, des idées ſi lumineuſes, qu'il ſera toujours néceſſaire à tous ceux qui voudront élever des enfans. Cet ouvrage, malgré ſes imperfections, & ce qu'il offre de répréhenſible, aſſure à ſon auteur de juſtes droits à la reconnoiſſance publique ; on lui doit, (& l'on ne doit qu'à lui) cette opinion générale aujourd'hui : que l'obligation la plus importante, la plus douce & la plus ſacrée qu'on puiſſe remplir, eſt de bien élever ſes enfans. La manière pleine de charme dont il parle des enfans prouve qu'il les avoit étudié & qu'il les aimoit ; & c'eſt encore un ſentiment qu'il a ſu inſpirer par des détails & des tableaux auſſi vrais, auſſi ingénieux que touchans. Enfin on lui doit une foule de préceptes relatifs à l'éducation, & par des peintures délicieuſes de la vie champêtre il a contribué a rapprocher les gens du monde de la nature (*a*). Au reſte, Emile n'a pas été auſſi utile qu'il pouvoit l'être

(*a*) Il y a dans les eſprits une diſpoſition générale qui fait préférer la *campagne*, ou ce qui la repréſente, aux plus beaux palais *de la ville*. On ne porte plus de diamans, on n'aime plus *les bals parés*, on ne donne plus de fêtes, on préfère la ſimplicité à la magnificence, on eſt moins loin de la nature & chacun ſent le beſoin, ou veut montrer le deſir de s'en rapprocher. Nous devons à Rouſſeau, &

relativement à l'éducation, parce que beaucoup de gens ſe ſont égarés, comme ſon auteur, en adoptant tous ſes principes, & que d'autres, faute de le comprendre, ont fait tout le contraire de ce qu'il conſeille. Par exemple, j'ai vu des enfans entièrement livrés à eux-mêmes, n'apprenant rien, ne ſachant pas lire à douze ans, n'ayant d'idée de rien, & montrant d'ailleurs une groſſièreté ruſtique, une indocilité & une ineptie qui me cauſoient un véritable étonnement, & ce qui ne m'en cauſoit pas moins, étoit d'entendre dire qu'on les élevoit *d'après les principes de Rouſſeau.* Il eſt vrai que Rouſſeau a dit qu'il étoit ridicule d'apprendre aux enfans le latin & la géométrie, & je crois qu'en général il a eu raiſon ; il ajoute qu'il ne faut point leur donner de maîtres, il proſcrit toute eſpèce de leçon & d'occupations réglées ; je ſuis très-éloignée d'adopter cette idée ; mais ſi Rouſſeau accorde à ſon élève autant d'indépendance, il ne prétend pas pour cela que l'inſtituteur ſoit oiſif, & laiſſe l'enfant à lui-même ; au contraire, il veut que l'inſtituteur l'inſtruiſe dans tous les momens & par l'exemple & par la converſation, & ſurtout qu'il ne le perde jamais un ſeul inſtant

---

ſur-tout à M. de Buffon, cette révolution qui ne peut être que très-favorable aux mœurs.

de vue. Voilà ce qu'en général on n'a pas compris, parce qu'il étoit plus commode de ſimplifier ce ſyſtême, & de le réduire à ceci : *Ne point payer de maîtres, ne point enſeigner de catéchiſme, ne point contrarier les enfans, ne point s'occuper d'eux, voilà tous les principes de J. J. Rouſſeau, & la meilleure éducation qu'on puiſſe donner.* Il a réſulté de cet *extrait d'Emile* des éducations qui ne doivent pas encourager à ſuivre cette méthode, mais qu'on auroit grand tort d'attribuer entièrement aux principes de Rouſſeau.

(9) Iſaac Newton naquit, en 1642, d'une famille noble dans la province de Lincoln. On aſſure qu'à vingt-quatre ans il avoit fait ſes grandes découvertes dans la géométrie. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Leibnitz, contemporain de Newton, naquit à Leipſick en 1646. Il cultiva avec un égal ſuccès les lettres & les ſciences. Il eut de grandes diſcuſſions avec Newton, qui troublèrent ſon repos & avancèrent, dit-on, le terme de ſa vie. A quoi peut ſervir la philoſophie ſi elle ne ſait pas préſerver de cette ridicule & vaine ſenſibilité ? Leibnitz mourut en 1716 ; il écrivit beaucoup ſur *la tolérance.* On trouve dans ſes ouvrages des principes très-repréhenſibles, cependant il ne parloit des livres

livres ſacrés qu'avec reſpect : *ils ſont remplis*, diſoit-il, *d'une morale néceſſaire aux hommes.* Il diſoit encore : que nous devions juger des ouvrages de Dieu auſſi ſagement que Socrate jugeoit de ceux d'Héraclite, en diſant : *ce que j'en ai entendu me plaît, je crois que le reſte ne me plairoit pas moins ſi je l'entendois.*

Le dix-ſeptième ſiècle a produit auſſi un naturaliſte d'un mérite bien diſtingué, Tournefort, né en 1656. On lui doit le plus beau ſyſtême de botanique qu'on ait imaginé juſqu'ici ; on eſt aujourd'hui partagé entre ce ſyſtême & celui de Linnéus, mais il eſt à croire qu'on reviendra entièrement à Tournefort ; ſa méthode eſt beaucoup plus ſimple & plus claire, & les caractères qu'il indique ſont infiniment plus frappans & plus faciles à retenir.

(10) J'ai oſé dire que les chefs du parti encyclopédique, les éditeurs de l'Encyclopédie, MM. d'Alembert & Diderot, étoient de mauvais écrivains. Ce ſont eux qui me fourniront mes preuves ; celles-là ſeules me paroiſſent ſans réplique : je ne critiquerai point, je citerai, le lecteur jugera.

Voici un morceau de M. Diderot, tiré de ſes penſées ſur l'interprétation de la nature.

» La veritable manière de philoſopher ſeroit » d'appliquer l'entendement à l'entendement, l'en-

» tendement & l'expérience aux ſens, les ſens à » la nature, la nature à l'inveſtigation des inſtru- » mens, les inſtrumens à la recherche & à la per- » fection des arts qu'on jetteroit au peuple pour » lui apprendre à reſpecter la philoſophie ».

Je ne ſais pas ſi cela peut s'appeler *la véritable manière de philoſopher*, mais ce n'eſt certainement pas *la véritable manière* de raiſonner juſte & avec clarté.

Voici un autre paſſage tiré du même livre :

» L'animal eſt un ſyſtême de molécules organi- » ques, qui par l'impulſion d'une ſenſation ſem- » blable à un toucher obtus & ſourd, que celui » qui a créé la machine leur a communiquée, ſe » ſont combinées juſqu'à ce que chacune ait ren- » contré la place la plus convenable à ſon repos ».

Un auteur [qui n'eſt pas *philoſophe* (*a*)] remarque, en citant ce même paſſage que cela s'appelle : » définir une choſe obſcure par une choſe » plus obſcure encore, & que c'eſt ce que Boileau » nommoit très-heureuſement *du galimathias* » *double* ».

Mais voyons comment M. Diderot explique ce qui n'a rien d'abſtrait & d'obſcur, & qui eſt à la

(*a*) M. Paliſſot.

portée de tout le monde. En parlant de l'illuſion théâtrale, il dit :

« Cette illuſion dépend des circonſtances; ce » ſont les circonſtances qui la rendent plus ou » moins difficile à produire. Me permettra-t-on » de parler un moment la langue des géomètres ? » On ſait ce qu'ils appellent une équation. L'illu- » ſion eſt ſeule d'un côté. C'eſt une quantité » conſtante qui eſt égale à une ſomme de termes, » les uns poſitifs, les autres négatifs, dont le » nombre & la combinaiſon peuvent varier ſans » fin, mais dont la valeur totale eſt toujours la » même; les termes poſitifs repréſentent les cir- » conſtances communes, & les négatifs, les cir- » conſtances extraordinaires; il faut qu'elles ſe » rachettent lesunes par les autres ».

Cette ingénieuſe manière d'appliquer à la littérature, des termes, des expreſſions & des comparaiſons tirées de la géométrie, eût paru fort ridicule aux bons auteurs du ſiècle de Louis XIV; leurs écrits ne nous offrent aucune trace de ce mauvais goût, que les Philoſophes modernes ont introduit parmi nous, juſques dans la ſociété. Je me ſouviens qu'étant fort jeune, & ne connoiſſant point ce langage, je fus très-ſurpriſe d'entendre dire à un homme qui vouloit faire l'éloge d'une femme : *Elle a toutes les données qui me plaiſent.*

Mais j'ai eu depuis bien d'autres ſujets d'étonnement : au reſte, cette introduction bizarre de mots ſcientifiques, dans la converſation & dans les ouvrages de littérature, n'eſt qu'une mode renouvelée ; elle fut proſcrite dans le ſiècle du bon goût, mais elle exiſtoit & elle étoit admirée dans ceux qui l'ont précédé. En 1406, au ſujet du ſchiſme de deux Papes, Benoît & Innocent ; un Orateur très-célèbre alors, parla ainſi :

« Hélas ! le ſciſme préſent n'a-t-il pas bien » fourme d'un cercle où l'on ne trouve ne fin ne » iſſue ? Pluſieurs ont été autres ſciſmes, mais ce » ne furent que demis cercles, ce n'étoient que » lignes droites où on trouvoit tantôt le bout & » le mettoit-on en leur affin !..... Si les parties de » la circonférence touchoient au point du milieu, » le cercle ſeroit deſpécié. Ainſi ſemble-t-il des deux » Seigneurs deſquels dépend cette beſogne, &c. ». *Hiſtoire Eccléſiaſtique, par l'Abbé de Fleuri, tome 22.*

On trouva ce diſcours *ſublime*, & nous n'avons pas le droit de nous moquer d'un tel ſiècle. Le *cercle* de cet Orateur vaut bien *l'équation* de notre Philoſophe. Il me paroît qu'en goût & en éloquence ces deux Ecrivains ont des *données ſemblables.*

Veut-on encore quelques exemples du ſtyle de M. Diderot ? écoutons avec quel naturel il parle de la vertu.

« Malheur à celui qui ne lui a pas assez sacrifié » pour la préférer à tout, ne vivre que pour elle, » *s'enivrer de sa douce vapeur*, & trouver la fin » de ses jours dans cette *ivresse* » ! *Le Fils naturel.*

C'est encore lui qui, dans le même ouvrage, dit :

« On a une idée juste de la chose ; elle est pré- » sente à la mémoire ; cherche-t-on l'expression, » on ne la trouve pas. On combine les mots de » grave & d'aigu, de prompt & de lent, de doux » & de fort, mais le réseau toujours trop lâche » ne retient rien..... Un Musicien saisira le cri de » la Nature, lorsqu'il se produit violent & inar- » ticulé, il en fera la base de sa mélodie, c'est » *sur les cordes de cette mélodie* qu'il fera gronder » la foudre, &c. &c. &c. ».

Des passages de ce genre sont réellement curieux, on en trouve une infinité d'autres, aussi ridicules & du même Auteur, dans les deux ouvrages qui ont pour titre : *Mémoires pour servir à l'Histoire de notre Littérature*, & *Petites lettres sur les grands Philosophes, par M. Palissot.*

Maintenant, voyons quelques échantillons du style de M. d'Alembert ; je vais copier d'abord un grand morceau, un morceau à prétention ; ne jugeons point légérement sur des petites phrases isolées, ne jugeons que sur de longues tirades bien

travaillées, bien méditées ; ſur un *important paralelle.* « Ne ſeroit-il pas facile de comparer enſemble nos trois plus grands maîtres en poéſie, » Deſpréaux, Racine & M. de Voltaire (*a*) ? Ne » pourroit-on pas dire, pour exprimer les diffé» rences qui les caractériſent, que Deſpréaux frappe » & fabrique très-heureuſement ſes vers ; que Ra» cine jette les ſiens dans une eſpèce de moule » parfait, qui décèle la main de l'artiſte ſans en » conſerver l'empreinte ; & que M. de Voltaire » laiſſant comme échapper des vers qui coulent de » ſource, ſemble parler, ſans art & ſans étude, ſa » langue naturelle ? Ne pourroit-on pas obſerver, » qu'en liſant Deſpréaux, on conclut & on ſent » le travail ; que dans Racine, on le conclut ſans » le ſentir, parce que ſi d'un côté la facilité con-

(*a*) L'Auteur obſerve dans une note, que M. de Voltaire vivoit quand ce diſcours fut prononcé. *Ne pourroit-on pas obſerver* encore qu'il eſt ſingulier de ne pas placer au rang de *nos plus grands maîtres en Poéſie*, J. Baptiſte Rouſſeau ? Eſt-ce parce qu'il n'avoit point fait de tragédies ? Mais Deſpréaux n'étoit pas un auteur dramatique. On dit qu'on peut faire des tragédies brillantes ſans être un grand poëte, & qu'il faut au contraire être *né poëte* pour faire de belles odes ; & M. de Voltaire n'a jamais pu faire une bonne ode, & celles de Rouſſeau ſont ſublimes. Enfin *comme poëte*, le nom de Rouſſeau eſt un des premiers qui ſe préſente à la mémoire, mais M. de Voltaire vivoit encore . . . . .

» tinue en écarte l'apparence, de l'autre la per-
» fection continue en rappelle ſans ceſſe l'idée au
» lecteur ; qu'enfin, dans M. de Voltaire le travail
» ne peut ni ſe ſentir ni ſe conclure, parce que
» les vers moins ſoignés qui lui échappent par
» intervalles, laiſſent croire que les beaux vers qui
» précèdent & qui ſuivent, n'ont pas coûté davan-
» tage au Poëte ? Enfin ne pourroit-on pas ajou-
» ter, en cherchant dans les chef-d'œuvres des
» beaux-arts, un objet ſenſible de comparaiſon
» entre ces trois grands écrivains ; que la manière
» de Deſpréaux, correcte, ferme & nerveuſe, eſt
» aſſez bien repréſentée par la belle ſtatue du Gla-
» diateur (*a*) ; celle de Racine, auſſi correcte,
» mais plus moëlleuſe & plus arrondie, par la
» Vénus de Médicis ; & celle de M. de Voltaire,
» aiſée, ſvelte & toujours noble, par l'Apollon
» du Belvedère (*b*) » ?

(*a*) Eſt-ce le *gladiateur mourant* ou le *gladiateur combattant ?* Ces deux ſtatues ſont également *belles*. L'Auteur n'auroit pas dû nous laiſſer dans cette incertitude ; mais il n'avoit jamais été à Rome, & peut-être n'avoit-il entendu parler que d'un gladiateur.

(*b*) De toutes les ſtatues antiques l'*Apollon du Belvédère* eſt la ſeule dont on n'ait jamais fait une belle copie. L'auteur n'avoit vu que des copies de ces ſtatues ; ainſi, en ſuppoſant qu'il eût du goût, il eſt clair qu'il place ici

A-t-on jamais écrit un galimathias plus singuliérement diffus, plus ennuyeusement pesant, avec des expressions plus bizarres & dans un langage plus dissonant ? Despréaux, qui *frappe & fabrique*, représente à l'oreille ce que ce poëte a voulu peindre en se moquant de Chapelain ; & *cette espèce de moule parfait* de Racine, & cette étrange définition, que l'on *conclut & on sent* le travail de l'un, que l'on *conclut sans le sentir* le travail de l'autre, & qu'*on ne peut ni conclure ni sentir* le travail du troisième ; tout cela est d'un tel ridicule qu'il n'est véritablement pas concevable qu'avec de l'esprit ou seulement du bon sens on puisse écrire ainsi.

Le même Auteur dit que *le sentiment* étoit *une espèce de sens qui* manquoit à Despréaux. Il ajoute :

« Car si le Poëte doit avoir le tact sur le goût » sévère pour connoître ce qu'il doit saisir ou re- » jeter, si l'imagination qui est pour lui comme » le *sens de la vue*, doit lui représenter vivement » les objets & les revêtir de ce coloris brillant » dont il anime ses tableaux ; *la sensibilité, espèce*

M. de Voltaire au-dessous de Racine. Au reste, il est agréable de savoir que la manière d'écrire de Racine est *arrondie*, & que la *manière* d'écrire de M. de Voltaire est *svelte*.

» *d'odorat* d'une fineſſe exquiſe (*a*), va chercher » profondément dans la ſubſtance de tout ce qui » s'offre à elle, ces émotions fugitives, mais dé- » licieuſes, dont la douce impreſſion ne ſe fait » ſentir qu'aux ſeules ames dignes de l'éprou- » ver (*b*) ».

L'imagination, qui eſt comme *le ſens de la vue*; la ſenſibilité, qui eſt *une eſpèce d'odorat*, qui *va chercher profondément dans la ſubſtance de tout*, *des émotions fugitives*, ne paroiſſent pas des comparaiſons fort heureuſes; celle-ci moins abſtraite n'eſt pas de meilleur goût.

» Deſpréaux, qui ne vouloit pas *qu'on fût tiède* » pour les anciens, ne vit dans l'ami de Perrault » que leur ennemi déclaré : il le traita comme le » voyageur traite la cigale qu'il rencontre parmi » des ſauterelles, & qu'il écraſe avec elles impi- » toyablement, par la ſeule raiſon qu'elle a le » malheur de ſe trouver dans une compagnie qui » lui déplaît (*c*) ».

(*a*) On diroit que l'Auteur définit *la ſenſibilité du chien*, qui s'attache & qui reconnoît par l'odorat; ce qui fait qu'on pourroit dire, en parlant de cet animal, *ſa ſenſibilité, eſpèce d'odorat d'une fineſſe exquiſe*, &c.

(*b*) Eloge de Deſpréaux.

(*c*) Eloge de Deſpréaux.

J'ai beaucoup voyagé, & j'ai lu beaucoup de relations de voyages, & je n'ai jamais entendu parler de cette mortelle antipathie des *voyageurs* pour les ſauterelles. Je crois bien qu'en marchant on peut écraſer des ſauterelles & des cigales, mais ſans les pourſuivre *impitoyablement*, & comme on écraſe des fourmis, des araignées & d'autres inſectes. D'ailleurs, cet ami de Perrault, qui étoit Fontenelle, ne fut nullement *écraſé* par Deſpréaux. Les ſatires de ce dernier n'ont fait tort ni à la fortune, ni à la réputation de Fontenelle. Enfin, Deſpréaux ne haïſſoit pas Fontenelle, *par la ſeule raiſon qu'il avoit le malheur de ſe trouver dans une compagnie qui lui déplaiſoit;* mais il le haïſſoit, parce qu'il n'admiroit pas les anciens, comme l'auteur l'explique lui-même, lorſqu'il dit dans le même éloge, que Fontenelle qui étoit perſuadé « que la littérature devoit, *comme la philoſophie*, » *ſecouer le joug de l'autorité*, & ne ſouſcrire » que par conviction à l'admiration même de vingt » ſiècles, s'étoit déclaré contre l'adoration aveugle » de Pindare & d'Homère avec une franchiſe & » une liberté qui lui aliéna Deſpréaux. »

Ainſi cette comparaiſon eſt, dans toutes ſes parties, auſſi fauſſe qu'elle eſt inſipide & puérile. Voici encore une comparaiſon encore plus ridicule, au ſujet de la pièce de Pyrrhus de Crébillon, qui fut bien reçue du public.

« Mais l'accueil fut paſſager, & l'ouvrage a » diſparu *de deſſus* la ſcène, comme un collatéral » éloigné, intrus dans une ſucceſſion qui ne lui » appartient pas, eſt obligé de renoncer au par- » tage qu'il prétendoit faire avec les héritiers » légitimes (*a*) ».

Quel goût ! quel ſtyle ! Quelles idées à la fois triviales, fauſſes & baroques !... Mais voici un jugement plus ſurprenant que tout cela.

« Un de nos plus célèbres confrères ..... » a remarqué avec grande raiſon, quoiqu'en *ait* » *dit le bas peuple des critiques*, que les deux » illuſtres fondateurs de la tragédie, parmi nous, » ſembloient s'être plus attachés à peindre les » hommes que les nations; que Racine n'en avoit » peint *qu'une ſeule, les Juifs*; & Corneille » que deux, les Romains & les Eſpagnols; que » M. de Voltaire ſeul avoit peint tous les peuples, » Grecs, Romains, François, Eſpagnols, Amé- » ricains, Chinois & Arabes (*b*) ».

Croit-on de bonne foi que les auteurs tragiques s'attachent à nous peindre *les nations?* Croit-on que l'*Orphelin de la Chine* nous donne une juſte idée de la nation Chinoiſe? que *Zaïre* nous *dé-*

(*a*) Eloge de Crébillon.
(*b*) Même éloge.

peigne les mœurs des Turcs & les uſages du Sérail? Cette pièce au contraire préſente d'un bout à l'autre des mœurs, des uſages, des ſentimens dont l'hiſtoire de ce peuple n'offre pas un exemple. Croit-on que ces Américains, que l'hiſtoire nous repréſente ſi doux, ſi faciles à épouvanter, à ſubjuguer, ſoient fidèlement retracés dans ces beaux caractères pleins de grandeur & d'énergie de Zamora & d'Alzire? Mais, en admettant que M. de Voltaire ait en effet *peint tous ces peuples*, comment oſe-t-on dire *que Racine n'a peint qu'une ſeule nation, les Juifs?* Oui, il a peint les Juifs, & avec une admirable vérité, parce qu'il avoit fait une étude particulière des Ecritures; mais n'a-t-il fait qu'Eſther & Athalie? N'a-t-il pas auſſi peint les Turcs? *Bajazet* donne certainement mieux que Zaïre l'idée de leurs mœurs & de leur caractère. M. de Voltaire a *peint les Grecs & les Romains*; & Racine n'eſt-il pas l'auteur de Phèdre, d'Iphigénie, d'Andromaque, de Britannicus, de Mitridate, de Bérénice, &c.? Quand *tous les confrères* de l'auteur des éloges ſe réuniroient pour nous ſoutenir que Racine *n'a peint qu'une ſeule nation, les Juifs*; nous ſerions forcés de nous joindre au *bas peuple des critiques*, & de répondre avec reſpect, mais par des faits poſitifs, tels que ceux que je viens de citer.

Si l'on veut appeler *peindre des nations*, faire paroître ſur la ſcène des perſonnages auxquels on donne différens noms, nous dirons auſſi que Corneille a peint les peuples de l'Egypte (dans la mort de Pompée), les Parthes (dans Rodogune), les Eſpagnols & beaucoup d'autres nations. Et ſi nous parlons raiſonnablement, nous dirons qu'il n'a peint que les Romains dans le tems de leur grandeur & de leur gloire, mais que *lui ſeul* a ſu les peindre.

Dans l'éloge de Deſtouches, M. d'Alembert dit que telle pièce qui a du ſuccès à Paris eſt peu goûtée en province, « parce que l'auteur y a peint » les mœurs de Paris plus que celles de la nation ; » celles du moment plus que celles de l'*année*, & » le *jargon du jour* plutôt que *celui du lende-* » *main* ». Voilà une plaiſante critique. A moins d'une révélation, on ne peut peindre que ce qui exiſte ; & ſi les mœurs doivent changer le *lendemain*, il faut être prophète pour pouvoir *peindre* cette révolution. Ces petits écarts, ce manque total de ſens commun, ſe retrouvent continuellement dans ces éloges ; l'auteur également dépourvu d'imagination, de goût & de ſentiment, n'eſt jamais que ſervile & foible imitateur, tantôt de Fontenelle, tantôt de M. de Voltaire ; il a prodigué comme ce dernier les citations de bons

mots & de petites anecdotes ; citations toujours fatigantes & puériles, quand elles ſont multipliées, & qui ne ſont pas ſupportables dans les ouvrages d'un genre noble ou ſérieux ; ſur-tout lorſqu'on n'eſt pas extrêmement difficile ſur le choix de ces petits ornemens, & qu'on entaſſe ſans diſcernement dans un diſcours académique tous les lieux communs de cette eſpèce dont on a pu charger ſa mémoire.

Écoutons encore l'auteur lorſqu'il veut montrer *de la ſenſibilité.*

« Un ſentiment profond & plein de vie, privé » d'un objet chéri qu'il ne retrouvoit plus, & ne » pouvant ſupporter l'idée accablante d'être anéanti » pour jamais (*a*), a inſpiré, éclairé, intéreſſé la » raiſon pour lui faire embraſſer avec tranſport » cette attente précieuſe d'une exiſtence immor- » telle, dont le premier déſir n'a pas dû naître » *dans une tête froide & philoſophe*, mais dans un » cœur qui avoit aimé (*b*).

Je crois avoir ſuffiſamment prouvé que MM. Di-

(*a*) Qu'eſt-ce qu'*un ſentiment plein de vie privé d'un objet & qui ne peut ſupporter une idée*, &c. Quel inconcevable galimathias.

(*b*) *Eloge de M. de Sacy.* La négation *n'a pas* dû naître, &c. fait une faute de langage dans la phraſe : *mais dans un cœur qui avoit aimé.*

derot & d'Alembert ſont de *mauvais écrivains*. J'aurois pu multiplier les citations ; mais celles qu'on vient de lire doivent paroître ſuffiſantes. On peut trouver dans les ouvrages d'un grand écrivain des morceaux foibles, des négligences de ſtyle, & même quelques expreſſions vicieuſes (*a*), mais on n'y trouvera jamais de longues tirades ridicules, des phraſes vuides de ſens, & des pages entières d'amphigouris & de galimathias abſolument inintelligibles. J. J. Rouſſeau, le moins correct & le plus inégal de nos grands écrivains, n'offre jamais rien de ſemblable ; il n'eſt pas toujours brillant ou ſublime, il eſt ſouvent négligé, diffus & languiſſant ; il a même quelquefois un peu d'emphaſe, mais ce n'eſt que rarement & avec une certaine meſure qui le met à l'abri, ſinon de la critique, du moins du ridicule ; & c'eſt ainſi que dans ſes écarts mêmes, un écrivain ſupérieur n'abandonne jamais entièrement le bon goût & la raiſon.

Je ne ſerois point entrée dans ce détail, s'il n'eût été important & utile de prouver aux jeunes perſonnes qui liront cet ouvrage, que ces prétendus philoſophes qui ont affecté tant d'irréligion, qui ont été les créateurs & les éditeurs d'un diction-

(*a*) Comme lorſque Rouſſeau répète dans Emile : *comme que tout aille* peu lui importe, &c.

naire qui outrage ſi ſouvent la religion, n'avoient nullement cette ſupériorité d'eſprit & de talens que leurs partiſans leur ont attribuée.

J'ai dit que l'Encyclopédie contenoit une multitude d'articles contre la religion & les mœurs, & j'en ai indiqué un, le mot *population*. Mais dira-t-on peut-être, des éditeurs, ſans doute, doivent être reſponſables de l'ouvrage qu'ils publient; cependant cet ouvrage eſt ſi conſidérable qu'il ſeroit poſſible que les articles de ce genre euſſent échappé à leur inſpection. A cela je répondrai : 1°. Que par les ouvrages particuliers qu'ils ont donnés, il eſt prouvé que ces articles s'accordoient avec leurs principes. 2°. Que ces articles ſont trop multipliés dans ce dictionnaire pour qu'ils aient pu y être inſérés à leur inſçu; & 3°. qu'ils avoient le projet formel d'attaquer & de détruire la religion dans cet ouvrage; que c'étoit là leur but principal, & qu'on n'en peut douter, puiſque l'un d'eux le déclare très-clairement dans un des articles de l'ouvrage : au mot *Encyclopédie*. Ecoutons M. Diderot lui-même nous dévoiler toutes *ſes petites ruſes philoſophiques* ſur cet objet; il parle de l'ordre & de la manière qu'on a ſuivie en compoſant ce dictionnaire. « Je diſtingue, dit-il, deux » ſortes de renvois, les uns de choſes & les autres » de mots; les renvois de choſes éclairciſſent » l'objet

» l'objet, indiquent ſes liaiſons éloignées avec
» d'autres qu'on en croiroit iſolées, &c.....
» Mais quand il le faudra ils produiront auſſi (*ces*
» *renvois*) un effet tout contraire; ils oppoſeront
» les notions; ils feront contraſter les principes;
» ils attaqueront, ébranleront, renverſeront
» ſecrétement quelques opinions ridicules qu'on
» n'oſeroit inſulter ouvertement. Si l'auteur eſt
» impartial, ils auront toujours la double fonction
» de confirmer & de réfuter, de troubler & de
» concilier.

» Il y auroit un grand art & un avantage in-
» fini dans ces derniers renvois. L'ouvrage entier
» en recevroit une force interne & une utilité
» ſecrète, dont les effets ſourds ſeroient néceſ-
» ſairement ſenſibles avec le tems. Toutes les
» fois, par exemple, qu'un préjugé national mé-
» riteroit du reſpect; il faudroit à ſon article par-
» ticulier l'expoſer reſpectueuſement, & avec tout
» ſon cortége de vraiſemblance & de ſéduction;
» mais renverſer l'édifice de fange, diſſiper un
» vain amas de pouſſière, en renvoyant aux ar-
» ticles où des principes ſolides ſervent de baſe
» aux vérités oppoſées. Cette manière de détrom-
» per les hommes opère très-promptement ſur
» les bons eſprits, & elle opère infailliblement &
» ſans aucune fâcheuſe conſéquence, ſecrètement

» & ſans éclat, ſur tous les eſprits. C'eſt l'art de » déduire tacitement les conſéquences les plus » fortes. Si ces renvois de confirmation & de » réfutation ſont prévus de loin & préparés avec » adreſſe, ils donneront à une *Encyclopédie* le » caractère que doit avoir un bon dictionnaire ; » ce caractère eſt de *changer la façon commune* » *de penſer*. L'ouvrage qui produira ce grand » effet général, aura des défauts d'exécution ; j'y » conſens, mais le plan & le fonds en ſeront excel- » lens. L'ouvrage qui n'opérera rien de pareil ſera » mauvais ; quelque bien qu'on en puiſſe dire d'ail- » leurs, l'éloge paſſera & l'ouvrage tombera dans » l'oubli (*a*)..... Enfin une dernière ſorte de

---

(*a*) Voilà *le grand ſecret* de la ſecte & de toute ſecte ; il s'agit de faire du bruit, de bouleverſer, d'opérer une révolution, c'eſt ainſi qu'on ſe rend célèbre à peu de frais, c'eſt-à-dire, ſans talens. *Le caractère d'un bon dictionnaire eſt de changer la façon commune de penſer* ; & ſi cette façon de penſer eſt utile & raiſonnable ? Il n'eſt pas queſtion de cela, il faut faire un ouvrage aſſez hardi pour qu'il ne puiſſe *jamais tomber dans l'oubli*. Le dictionnaire qui ne ſera que ſavant & ſage *ſera mauvais*, on le conſultera toujours, mais qu'importe on n'en parlera point, & ce n'eſt pas là le compte des philoſophes. Si les Editeurs de l'Encyclopédie n'avoient pas les talens de Bayle, du moins ils avoient le même but & les mêmes idées ſur la manière qu'on doit employer pour compoſer un *bon dictionnaire*. Bayle auroit bien

» renvoi qui peut être ou de mot ou de choſe,
» ce ſont ceux que j'appellerois volontiers ſatiri-
» ques ou épigrammatiques : tel eſt, par exemple,
» celui qui ſe trouve dans un de nos articles, où
» à la ſuite d'un éloge pompeux on lit, *voyez Ca-*
» *puchon*. Le mot burleſque *Capuchon*, & ce qu'on
» trouve à l'article *Capuchon*, pourroit faire ſoup-
» çonner que l'éloge pompeux n'eſt qu'une ironie,
» & qu'il faut lire l'article avec précaution, & en
» peſer exactement tous les termes.

« Je ne voudrois pas ſupprimer entièrement ces
» renvois, parce qu'ils ont quelquefois leur utilité.
» On peut les diriger ſecèrtement contre certains
» ridicules, comme *les renvois philoſophiques contre*
» *certains préjugés*. C'eſt quelquefois un moyen
» délicat & léger de repouſſer une injure ſans preſ-
» que ſe mettre ſur la défenſive, & d'arracher le
» maſque à de grands perſonnages. *Voyez dans*
» *l'Encyclopédie le mot Encyclopédie* ».

Conçoit-on que des Auteurs puiſſent ouvertement montrer de telles intentions, & ſe dévoiler avec autant d'imprudence ? Ce qui rend cet article auſſi ridicule qu'il eſt révoltant, c'eſt que l'auteur s'y

---

pu nous donner lui-même cette définition, mais il avoit trop d'art & d'eſprit pour ſe démaſquer avec cette ſurpre-nante maladreſſe.

vante de ſon adreſſe, de ſes ménagemens, & s'y glorifie de n'employer que des *moyens délicats & légers*. A quoi ſervent toutes ces précautions, toutes ces fineſſes ſi bien conçues, ſi ſubtilement imaginées, lorſqu'on en donne une ſi poſitive & ſi longue explication ?

Après les preuves ſans réplique que j'ai produites, pourroit-on m'accuſer d'avoir critiqué avec trop d'amertume de tels ouvrages ? Comme mère & comme inſtitutrice, n'ai-je pas dû dévoiler autant que je le puis, des deſſeins & des principes ſi pernicieux ? N'ai-je pas dû chercher à préſerver la jeuneſſe d'une admiration dangereuſe & peu fondée pour des hommes qui ont voulu détruire tout ce qu'il y a de plus utile & de plus ſacré ? Des opinions & des ſentimens inſpirés par la conſcience, & fondés ſur la vérité, doivent être invariables ; auſſi trouve-t-on dans mes premiers ouvrages, & dans tous ceux que j'ai faits, les mêmes idées que je développe ici ſur les prétendus Philoſophes, ſur la philoſophie moderne, & ſur la Religion (*a*). Mes critiques ſont, je l'oſe dire, auſſi impartiales que mes intentions ſont pures. Suppoſeroit-on que cette multitude de libelles qu'on a fait (m'a-t-on dit) contre ma perſonne, & tant d'extraits ſatiriques

(*a*) Entr'autres dans *Adèle & Théodore*.

& même infidèles de mes ouvrages, m'eussent inspiré quelques ressentimens secrets ? En donnant *Adèle & Théodore*, je m'étois attendue à tout cela ; je l'avois prévu sans avoir la foiblesse de le craindre, & sans avoir la vanité de le désirer ; car ce n'est pas la célébrité que j'ambitionne.. Mais avant que mes *lettres sur l'éducation* eussent paru, je n'avois point d'ennemis (*a*) ; on n'avoit jamais rien écrit contre moi ; j'avois reçu, au contraire, des témoignages universels d'une indulgence excessive. Dans cette situation, je me décidai cependant à publier *les lettres* dans lesquelles j'exprimois, avec toute la force dont je suis capable, les sentimens, les principes & les opinions qu'on retrouve dans cet ouvrage. Voilà donc une preuve indubitable que ce n'est pas le *ressentiment* qui m'inspire aujourd'hui. Et d'ailleurs, d'où viendroit ce ressentiment ; quel mal m'a-t-on fait ? quel mal peut-on me faire ? Socrate disoit à son esclave : *je te battrois si je n'étois pas en colère ;* pour moi je puis, sinon *battre*, du moins attaquer ; car j'ai conservé tout mon sang froid. Enfin je ne sais point haïr ; c'est une *faculté philosophique* qui me manque absolument.

(11) L'auteur de l'*esprit des Philosophes irréli-*

(*a*) Je n'avois fait alors que *le Théâtre d'éducation.*

gieux soutient, avec raison, que les sentimens religieux donnent aux ouvrages de génie un intérêt & une grandeur qui en augmentent le charme; & c'est ce qu'il prouve par un parallèle, qu'on lira sûrement avec plaisir.

« Quelle majesté! quelles images, quel prodige » d'éloquence dans le discours de Bossuet sur l'his- » toire universelle! *On fut étonné* (dit M. de Vol- » taire) *de cette force majestueuse, dont il a décrit* » *les mœurs, le gouvernement, l'accroissement &* » *la chûte des grands empires, & de ces traits* » *rapides d'une vérité énergique, dont il peint &* » *dont il juge les nations..... Ce discours n'a eu* » *ni modèles, ni imitateurs : son style n'a trouvé* » *que des admirateurs* (*a*).

« C'est, en effet, un phénomène bien sur- » prenant, de voir paroître, pour la première » fois, depuis tant de siècles écoulés, sans que per- » sonne eût osé aspirer à partager la gloire des » Cicéron & des Démosthènes, un écrivain qui

(*a*) Remarquons en passant que, *de cette force dont il décrit les mœurs*, n'est pas françois. *On décrit avec force*, & on ne dit point, *la force dont on décrit le Gouvernement*, &c. La dernière phrase de ce passage, qui est si désagréable à l'oreille, manque aussi d'exactitude. On dit bien qu'un écrivain n'a *point eu d'imitateurs*, mais on ne dit point qu'un discours *n'a eu ni imitateurs ni modèles.*

» franchit tout d'un coup ce grand intervalle, ſe
» place au niveau de ces génies extraordinaires,
» & s'élève même au-deſſus des plus grands orateurs
» de la Grèce & de Rome. Ne ſeroit-ce là que le
» triomphe de l'éloquence humaine ? Et Boſſuet
» ne devroit-il qu'à la fécondité de ſa brillante
» imagination, cette vigueur, cette pompe, &
» ſur-tout ce caractère auguſte d'une dignité &
« d'une ſageſſe où nous croyons voir reluire tous
» les rayons de la Divinité même ? Diſons une
» vérité qui ne peut échapper qu'à ceux qui ne veu-
» lent rien voir, c'eſt que les hautes penſées de la foi
» ont une force étonnante pour donner aux grands
» talens l'éclat du prodige, & pour porter le vrai
» génie à un degré extraordinaire d'élévation. C'eſt
» que Boſſuet a contemplé dans la grande lumière de
» la religion, c'eſt-à-dire, de la hauteur même de l'in-
» telligence infinie, le grand théâtre du monde, &
» toute la ſuite des grandes révolutions des empires ;
» & que nous montrant le deſſein d'une ſageſſe éter-
» nelle & profonde, au milieu des viciſſitudes qui agi-
» tent & qui changent la face de l'univers, il nous fait
» admirer dans le tableau de tous les royaumes de
» la terre, & de tous les événemens humains réunis
» en un ſeul ſpectacle, une économie, où tout ſe
» meut, ſe choque, ſe renverſe & ſe relève par des
» reſſorts divins, & où toutes les hiſtoires du tems

» ne ſont que les préparatifs de l'hiſtoire de l'éter-
» nité & de l'empire indeſtructible, *établi ſur le*
» *fondement des Apôtres & des Prophètes*.....
» Monteſquieu, lorſqu'on veut l'étudier & le ſuivre
» dans le travail de ſes combinaiſons profondes, vous
» préſente, pour le fonds, la même ame & le même
» caractère d'eſprit, que le célèbre Evêque de
» Meaux; c'eſt-à-dire, que dans l'un & dans l'autre,
» on eſt frappé de cette capacité prodigieuſe d'une
» raiſon qui embraſſe tout, & de cette ſupériorité
» d'intelligence qui ſait raſſembler & réduire à un
» réſultat ſimple & intéreſſant pour tous les âges,
» la variété infinie des révolutions diſperſées dans
» l'immenſité des tems. Mais Monteſquieu s'eſt ren-
» fermé dans le période des choſes humaines, &
» ſon deſſein ne s'étendoit pas au-delà. Boſſuet
» avoit réglé ſes méditations ſur un plan bien plus
» vaſte; il a voulu lier, ſi on peut le dire, toute
» l'économie du monde préſent, au ſyſtême éternel
» de la ſageſſe ſuprême. L'un nous tient circonſcrits
» dans le cercle des loix, des mœurs & des paſſions
» des hommes, pour nous dévoiler les reſſorts des
» grands événemens, & nous expliquer la forma-
» tion, l'agrandiſſement, le déclin, & la ruine des
» empires. L'autre nous fait contempler, au milieu
» de tout le mouvement des intérêts humains, &
» de ce grand fracas des empires & des trônes qui

» s'élèvent, ſe heurtent, & tombent les uns ſur les
» autres, une puiſſance inviſible & éternelle qui
» conduit en ſilence à travers toutes ces agitations
» & toutes ces ruines, un deſſein d'un ordre ſupé-
» rieur, & qui, par des ménagemens profonds, fait
» ſervir toutes les viciſſitudes & toutes les ſcènes
» des royaumes & des générations qui paſſent, à
» l'accroiſſement & à la gloire de l'empire qui de-
» meurera éternellement. Le premier ne ſort pas
» de l'hiſtoire des gouvernemens, pour nous indi-
» quer les principes des grandes ſecouſſes qui ont
» tant de fois changé la deſtinée du genre humain,
» & nous laiſſe au milieu de ce vaſte univers, où
» tout chancelle & ſe ſuccède, ſans nous éclairer
» ſur le dernier dénouement de tant de ſpectacles
» divers. Le ſecond fait tout revoler dans ſa ſource
» éternelle, & nous préſente au-delà des tems la
» raviſſante perſpective d'un monde ſtable & incor-
» ruptible, qui s'élèvera ſur les énormes débris de
» ce globe que nous habitons, & où tout ſera tranſ-
» formé dans la ſplendeur & l'immutabilité de l'être
» infini. Ainſi, ces deux génies, dont le ſiècle
» d'Auguſte ſeroit énorgueilli, ſe ſont reſſemblés
» ſans s'égaler; & l'éloquence a laiſſé la palme dans
» la main de Boſſuet. O que la Religion donne de
» fécondité & d'ampleur à tout eſprit qui ſait l'en-
» viſager dans le vrai jour de ſa magnificence & de

» ſa grandeur ! Non, il n'y a qu'elle qui puiſſe » former les intelligences extraordinaires, élever le » génie au-deſſus de lui-même, & le faire s'élancer » hors des limites preſcrites à tout ce qui eſt humain. » C'eſt elle qui agrandit toutes les ſphères. Seule, » elle a le don de tout vivifier; elle enfante les pro- » diges par-tout où les hommes laiſſent luire ſon » flambeau; elle imprime à tous les talens, auſſi » bien qu'à toutes les vertus, le ſceau du ſurnaturel » & du divin, & produit les grands hommes, » comme elle fait les grands ſaints ».

Ajoutons encore que les autres auteurs du ſiècle dernier ont dû, ſur-tout à la foi & à l'étude des écritures, cette élévation de ſentimens, cette ſublimité de penſées qu'on admire dans Télémaque, dans les Penſées de Paſcal, dans Polieucte, dans Athalie, &c. Celui qui ne croit ni à l'exiſtence de Dieu, ni à l'immortalité de l'ame, eſt privé de tout ce qui peut véritablement exalter la ſenſibilité & l'imagination. Enfin l'étude des écritures, ſi négligée aujourd'hui, a fourni à Fénélon, à Boſſuet, à Racine, à Jean-Baptiſte Rouſſeau, les plus beaux traits de leurs ouvrages. Sans parler d'Eſther & d'Athalie, Racine a placé dans ſes autres pièces beaucoup de traits tirés des écritures; par exemple, dans Phèdre, on trouve pluſieurs idées ſublimes, qui ne ſont point dans Euripide, & qui ſe retrouvent dans le pſeaume 138.

« Où irois-je, Seigneur, pour me dérober à votre » esprit ? Où fuirois-je pour n'être plus en votre » préſence ? Si je monte au ciel, vous y habitez, » ſi je deſcends dans les enfers, vous y êtes pré- » ſent, &c. ».

(12) Michel Montaigne naquit au château de ce nom dans le Périgord en 1533. Il fut maire de la ville de Bordeaux. Ses eſſais contiennent beaucoup de mauvais principes & de détails licentieux ; mais on y trouve auſſi des traits d'une excellente morale, d'une ſenſibilité touchante, & même un grand fonds de religion. Montaigne avoit une probité irréprochable, le caractère le plus aimable & le plus doux. Il aimoit à étudier l'homme, ſur-tout dans *des ames neuves*, comme dans celles des enfans & des gens de la campagne. Il montra dans ſa dernière maladie les plus grands ſentimens de piété ; il mourut en 1592, à l'âge de ſoixante ans.

(13) J'ai prouvé dans le chapitre vingt-deux de cet ouvrage, que les détracteurs modernes de la Religion, ne l'ont attaquée qu'avec des ſophiſmes puiſés dans les écrits de Spinoſa, de Montaigne, d'Hobbes, de Bayle, de Collyns, de Shafftsbury, &c. que par conſéquent nos prétendus philoſophes n'ont été que les échos, que les copiſtes des incrédules des ſiècles

paſſés; que ces argumens qu'ils nous ont donnés comme des *idées neuves*, comme *des lumières nouvelles*, avoient été mépriſés, refutés, & enfin oubliés; & j'ai ajouté de plus que ces incrédules, Spinoſa, Hobbes, Montaigne, Bayle, & les autres, ne firent eux-mêmes que répéter ce que l'ignorance, l'impiété, la mauvaiſe foi, le deſir *de faire du bruit*, inſpirèrent dans des tems plus éloignés, à des ſectaires ambitieux, confondus par les Pères de l'Egliſe, & depuis encore par les ſavans écrits de Boſſuet, de Bourdaloue, & d'autres grands hommes du ſiècle dernier. Voilà ce qui me reſte à prouver. Le dictionnaire des Héréſies va me fournir ces preuves, & le tableau fidèle de *tous les ſyſtémes & de toutes les opinions philoſophiques*, qui ont paru à tant de gens d'une nouveauté ſi piquante (*a*).

(*a*) Je ne puis préſenter dans une note que le fonds des opinions; mais ces opinions furent ſoutenues avec beaucoup d'art & de ſubtilité, comme on peut s'en convaincre en liſant l'ouvrage que j'indique & l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de M. de Fleuri. En retranchant ſeulement de l'Hiſtoire des Héréſies tous les *ſyſtémes de religion*, (car ces chefs de parti vouloient conſerver une religion) & ne ſupprimant d'ailleurs ni les détails, ni les raiſonnemens, on formeroit une longue ſuite de volumes qui n'offriroient qu'une répétition exacte & fidèle de tout ce que nos livres philoſophiques contiennent. Si l'on ajoutoit à cela pluſieurs paſſages tirés des Philoſophes Payens, & quelques morceaux choiſis tirés

Les *Adamiſtes*, dont la ſecte ſe forma vers l'an 746, enſeignoient que l'ame humaine eſt une émanation de l'intelligence ſuprême; & qu'étant une portion de la divinité, toutes les actions de l'ame unie au corps, ne devoient être regardées que comme des mouvemens indifférens en eux-mêmes, & qui ne portoient aucune atteinte à la dignité naturelle de l'homme. Cette ſecte rejettoit la prière & le culte : ſes principes l'entraînèrent dans les excès les plus horribles en tout genre (*a*).

Les Albanois, ſecte du huitième ſiècle, nioient le péché originel & le libre arbitre. Ils croyoient le monde éternel. Ils condamnoient le mariage (*b*).

Amauri, ſectaire du douzième ſiècle, enſei-

---

de Montaigne, d'Hobbes, de Spinoſa & de Bayle, nos prétendus philoſophes modernes ſe trouveroient abſolument & entièrement *dépouillés*. Cet ouvrage ſeroit certainement très-*piquant* & très-utile.

(*a*) *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Egaremens de l'Eſprit humain, ou Dictionnaire des Héréſies*, par M. Pluquet, tome I, page 30. Je n'indiquerai plus la page; je ſuis l'ordre du Dictionnaire : ſi l'on veut vérifier l'exactitude des citations, on pourra chercher dans le Dictionnaire le nom de la ſecte ou des ſectaires : quand je romprai cet ordre, j'indiquerai la page.

(*b*) On retrouve ce dernier ſentiment dans le livre intitulé, *les mœurs ;* j'en ai parlé dans le cours de cet ouvrage.

gnoit que Dieu n'étoit point différent de la matière première.

Hutter & Gabriel enſeignoient que tous les biens doivent être en commun ; qu'on doit regarder comme impies les ſociétés où cette égalité ne ſe trouve pas ; que le culte doit être dans le cœur ſeulement (*a*).

Les *Anabaptiſtes* ont formé diverſes ſectes fameuſes par leur folie & leurs déréglemens. Les unes ſoutenoient que toute eſpèce de ſervitude eſt aviliſſante. Les autres, que la joie & la bonne chère étoient l'hommage le plus parfait qu'on pût rendre à l'auteur de la nature. D'autres encore prétendoient qu'on peut indifféremment choiſir la religion qui convient, & qu'on aime le mieux (*b*).

Arabes ou Arabiens ; c'eſt le nom qu'on donne à une ſecte, qui, dans le troiſième ſiècle, attaqua l'immortalité de l'ame. Il ſe tint ſur ce ſujet en Arabie une grande aſſemblée à laquelle Origène aſſiſta ; il y parla avec tant de ſolidité & de modération, que ceux qui étoient tombés dans l'erreur des Arabiens, l'abandonnèrent entièrement.

(*a*) Page 70. On trouve dans ce paragraphe le ſyſtême *d'egalité* des philoſophes ; beaucoup d'autres ſectaires ont ſoutenu cette opinion.

(*b*) Page 8-.

Les *Arminiens* ſoutenoient qu'on ne devoit croire que ce qu'on peut comprendre, & qu'on ne devoit pas chercher à ramener les autres à ſa croyance.

Arnaud de Breſſe, & beaucoup d'autres ſectaires, ſe rendirent célèbres par leurs déclamations contre le clergé ; ils prétendoient que les Prêtres, les Evêques, ne devoient point poſſéder de biens fonds, &c.

Arnaud de Villeneuve, autre ſectaire, prétendoit que Dieu n'a point menacé de la damnation éternelle ceux qui pèchent.

Les *Athociens*, Herétiques du treizième ſiècle, enſeignoient que l'ame mouroit avec le corps.

Les *Beguards* ſoutenoient qu'on ne devoit rien refuſer à la nature, & que tout ce qu'elle demande, & tout ce qu'elle inſpire, ne ſauroit être criminel. Les excès de cette ſecte furent abominables.

Les *Neſtoriens*, de Syrie, nioient les peines éternelles. Leurs mœurs ſervirent à prouver l'utilité de la croyance contraire.

Conſciencieux eſt le nom que l'on donna à d'anciens Hérétiques, qui ne connoiſſoient pour règle & pour légiſlateur que la *conſcience* ; cette erreur fut renouvellée dans le dix-ſeptième ſiècle par un Allemand, nommé Mathias Knutzer, qui, de cette erreur, paſſa à l'athéiſme.

La Famille, ou *la maiſon d'Amour*, étoit une ſecte qui faiſoit conſiſter toute la perfection dans

l'exercice de la bienfaiſance. Elle prétendoit être au-deſſus des loix, & elle avoit ſur la *tolérance illimitée* toutes les idées des philoſophes modernes (*a*). Les premiers Hérétiques prirent le nom de *Gnoſtiques*; ce mot ſignifie *homme ſavant & célèbre*; & en effet, ces hérétiques ſe vantoient d'avoir des connoiſſances & des lumières extraordinaires. Ils s'attachèrent à prouver qu'il y a dans le monde une infinité de déſordres, d'irrégularités, de contradictions. Ils ne cherchoient, diſoient-ils, qu'à éclairer les hommes. Selon eux, le crime & l'aviliſſement de l'homme ne conſiſtoient point à ſatisfaire ſes paſſions, mais à les regarder comme la ſource du bonheur, & comme la fin de l'homme. Voici comment un Evêque Gnoſtique juſtifioit ſa ſecte, convaincue de la plus honteuſe dépravation :

« Un Gnoſtique, un Savant, doit connoître » tout..... Le mérite ne conſiſte pas à s'abſtenir » des plaiſirs, mais à en uſer en maître; à tenir la » volupté ſous ſon empire, lorſqu'elle nous tient « entre ſes bras. Pour moi, c'eſt ainſi que j'en « uſe, & je ne l'embraſſe que pour l'étouffer ».

Enfin il y eut des Gnoſtiques qui crurent que les hommes n'étoient, en effet, que des animaux; que cette ſpiritualité dont ils s'étoient énorgueillis, étoit

(*a*) Tome II, page 56.

une

une chimère, & qu'ils ne différoient des reptiles, des volatiles, & des quadrupèdes, que par la configuration de leurs organes. Telle fut cette branche des Gnoſtiques, que l'on nomme *Borborites*.

Hermias, chef des Hérétiques nommés Hermiotites, adopta l'erreur d'Hermogène ſur l'éternité du monde. Il enſeignoit que le monde étoit le ſeul enfer qui exiſtât.

Pélage nia le péché originel; il flatta l'orgueil humain; il étoit éloquent; il eut une multitude de ſectateurs.

« Ce n'eſt point ſur la corruption de la nature, » diſoit-il, qu'il faut rejetter nos imperfections. » La nature humaine eſt ſortie pure des mains du » Créateur. Nous prenons pour une corruption attachée à la nature les habitudes vicieuſes que nous » contractons, & nous tombons dans une injuſtice » que les Payens ont évitée, &c. (*a*) ».

Vigilance, fameux Hérétique du cinquième ſiècle, attaqua, avec emportement, le Célibat & les Vœux.

Wiclef ſoutint que *tout arrive néceſſairement*. Il remonta juſqu'aux idées primitives du droit des hommes ſur la terre, & prétendit prouver que les

(*a*) Voilà tout le début d'Emile, dont on a trouvé les idées ſi neuves.

droits établis de propriété & de puiſſance, ſont injuſtes & chimériques.

Zwingle prétendit que l'on peut aſſurer affirmativement, que tous les Payens qui ont montré des vertus, ſont ſauvés, tels que *Théſée*, *Hercule*, *Socrate*, *Antigone*, &c. (*a*).

Voici encore quelques opinions d'hérétiques que j'ai trouvées dans l'Encyclopédie :

Bazilide, qui mourut vers l'an 130 de Jeſus-Chriſt, enſeignoit que l'ame étoit punie en cette vie. Il enſeignoit encore que loin de combattre ſes paſſions, il falloit leur obéir & leur céder.

Bayus, qui vivoit ſous Charles V, ſoutenoit que toute bonne œuvre *eſt de ſa nature méritoire*

(*a*) Voyez aux noms des Sectaires tous ces articles dans le Dictionnaire des Héréſies, en deux gros volumes, de M. Pluquet. Il n'eſt pas inutile de dire que l'Auteur n'a nullement eu le projet de faire le rapprochement que je fais ici, & que même on lui a généralement reproché de montrer dans cet ouvrage trop de penchant pour la philoſophie moderne ; reproche très-injuſte, ſelon moi & ſelon tous ceux qui connoiſſent aſſez les principes de la religion, pour être bien perſuadés qu'on ne peut mieux entrer dans ſon eſprit, qu'en montrant du mépris & de la haine pour les perſécutions. Du reſte, M. Pluquet établit avec autant de clarté que de ſolidité les preuves de la vérité de la religion ; & je regrette de n'avoir pu inſérer dans cet ouvrage pluſieurs morceaux du ſien qui ſont d'une très-grande force.

du ciel, indépendamment des mérites de Jeſus-Chriſt.

Robert Brown, chef de la ſecte des Browniſtes, étoit Anglois. Il mourut en 1630. Il condamnoit *la célébration religieuſe des Mariages*. Il rejettoit toute forme de prières.

Les Caïniſtes nioient la réſurrection ; ils exhortoient les hommes à ſe livrer à tous leurs penchans.

Voilà certainement tous les principes, toutes les idées, toutes les opinions renouvelées & ſoutenues par les prétendus philoſophes modernes (*a*). Ces erreurs, qui flattent & favoriſent les paſſions humaines, ſe renouvelleront dans tous les ſiècles ; il ſe trouvera toujours des hommes ambitieux, qui, pour plaire à la multitude, adopteront ces ſyſtêmes, & chercheront à les établir. Ils ſéduiront dans les ſiècles d'ignorance ou de frivolité ; ils ſeront mépriſés

(*a*) A l'exception de l'*Apologie du Suicide*, on trouve toutes les idées philoſophiques dans l'Hiſtoire des Héréſies. J'aurois pu étendre ces citations, & les détails euſſent rendu plus frappans les rapports que j'indique : mais dans un ſeul volume je ne puis traiter aucun objet d'une manière complette, & il ne m'a pas été poſſible d'y placer la moitié des extraits que j'ai faits depuis cinq ans pour compoſer cet ouvrage. J'ai penſé qu'on liroit peut-être un volume ; mais j'étois bien sûre qu'on n'en liroit pas deux ſur un tel ſujet.

dans les temps où la raiſon, la ſaine morale, & l'amour de l'humanité, formeront la baſe de la philoſophie.

Ces hommes orgueilleux ont été les mêmes dans tous les ſiècles, ce qu'il eſt facile de prouver par les portraits que leurs hiſtoriens nous en ont tracés. En voici deux que je copie littéralement, & qui ne paroîtront pas nouveaux :

« Donat fut bientôt l'oracle & le tyran des Do-
» natiſtes ; ils devinrent entre ſes mains des eſpèces
» d'automates, auxquels il donnoit la direction &
» le mouvement qu'il vouloit. Donat avoit la plus
» haute idée de ſa perſonne, & le plus profond
» mépris pour les hommes, pour les magiſtrats,
» & pour l'empereur même. Ses ſectateurs prirent
» tous ſes ſentimens ; les Donatiſtes ne voyoient
» que Donat au-deſſus d'eux, & ſe croyoient nés
» pour dominer ſur tous les eſprits, & pour com-
» mander au genre humain. Les Donatiſtes, animés
» par cette eſpèce de fanatiſme d'amour propre,
» qui ne ſe montroit que ſous l'apparence du zèle...
» ſéduiſoient beaucoup de monde (*a*). »

L'hérétique *Vigilance*, dont j'ai déjà parlé, vivoit ſur la fin du quatrième ſiècle.

(*a*) Dictionnaire des Héréſies de M. Pluquet, tome II, page 8.

« *Vigilance* affectoit le bel esprit, c'étoit un » homme qui aiguisoit un trait & qui ne raison- » noit pas, il préféroit un bon mot à une bonne » raison: il visoit à la célébrité, il voulut écrire; » il attaqua tous les objets dans lesquels il remar- » qua des faces qui fourniſſoient à la plaisan- » terie (*a*) ».

Tous ces sectaires, en renversant tous les principes de la morale, produisirent des désordres & des maux infinis; cependant leur projet n'étoit pas de détruire la religion, ils se contentèrent d'en attaquer quelques dogmes, ils en conservèrent le fonds. S'ils eussent eu le dessein insensé de l'anéantir, l'empire qu'ils avoient usurpé sur les esprits eût été mille fois plus funeste encore & leurs sectes infiniment plus dépravées.

On n'a point trouvé dans ces extraits cette opinion: *que l'amour-propre est le seul principe de nos actions*, c'est-à-dire, que nous ne faisons que ce qui nous satisfait, & que nous sommes invinciblement contraints de faire les actions auxquelles nous paroissons nous déterminer avec peine, avec effort; que par conséquent nulle de nos actions n'est méritoire, &c; toutes ces subtilités ne sont au fonds que le système de la *fatalité*, que tant de philosophes &

(*b*) Dictionnaire des Héréſies, tome II, page 621.

d'hérétiques ont ſi ſouvent ſoutenu & renouvelé. La manière même dont l'auteur de l'*Eſprit* a préſenté cette idée, n'eſt nullement nouvelle ; on la trouve dans Montaigne & dans beaucoup d'autres auteurs anciens ; on la trouve encore très-développée dans une ode de Lamothe, adreſſée à M. de Brulart, évêque de Soiſſons ; je n'en citerai qu'une ſtrophe :

« Que nos amis, que nos maîtreſſes,
» Objets apparens de nos vœux,
» Ne penſent pas que nos tendreſſes
» Ni que nos vrais ſoins ſoient pour eux ;
» Nos plaiſirs ſont notre conſtance ;
» Pourquoi de leur reconnoiſſance
» Exigeons-nous l'injuſte honneur.
» Que doivent-ils à notre ivreſſe ?
» Leur bonheur ne nous intéreſſe
» Qu'autant qu'il eſt notre bonheur.

Ces mauvais vers offrent certainement toutes les idées & tout le ſyſtême dont on a tant vanté la nouveauté dans le livre intitulé *de l'Eſprit*.

Je terminerai cet article par un trait d'hiſtoire qui me paroît un des meilleurs argumens que l'on puiſſe employer pour prouver combien les perſécutions ſont odieuſes & nuiſibles.

« L'hérétique Manés (*a*) enſeigna ſa doctrine

(*a*) Manés naquit en Perſe en 240 ; étant encore dans

» à Caſcar & à Diodoride ; Archélaüs le combattit
» avec les armes de la raiſon & de la religion, il
» diſſipa ſes ſophiſmes & fit voir la vérité du Chriſ-
» tianiſme dans ſon jour. Manés fut regardé dans
» toute la province comme un impoſteur ; per-
» ſonne ne fut ni ébranlé par ſes raiſons, ni échauffé
» par ſon fanatiſme. Manés, déſeſpéré, paſſe en
» Perſe ; Sapor le fait mourir, & les diſciples de
» Manés font des proſélites. Dioclétien eſt informé
» qu'il y a dans l'Empire des diſciples de Manés ;
» il condamna au feu les chefs de cette ſecte & les
» Manichéens ſe multiplient. Pendant plus de ſix
» cents ans les exils, les ſupplices ſont employés
» inutilement contre cette ſecte....., & du ſang
» de ces malheureux on vit ſortir une puiſſance
» ennemie de la Religion & de l'Empire qui fut
» long-tems funeſte à l'un & à l'autre, & qui hâta
» les conquêtes des Sarraſins, l'agrandiſſement du

---

l'enfance, il fut acheté par une femme de Cteſiphonte, qui l'éleva avec ſoin & lui laiſſa tous ſes biens en mourant. Manés trouva dans les livres de ſa bienfaitrice les livres d'un nommé Scythien, qui ſuppoſoit que le monde eſt l'ouvrage de deux principes oppoſés, dont l'un eſt eſſentiellement bon, & l'autre eſſentiellement mauvais, &c. Manés adopta les idées de Scythien, traduiſit ſes livres, y fit quelques changemens & donna le ſyſtême de Scythien comme ſon ouvrage.

» Mahométiſme & la ruine de l'Epire ». *Dictionnaire des Héréſies, tome II, page 276 & ſuiv.*

(14) Blaiſe Paſcal naquit en Auvergne l'an 1623 d'un préſident à la cour des aides, nommé à l'intendance de Rouen en 1640. Ses dix-huit lettres provinciales (diſent les auteurs du dictionnaire hiſtorique) « ſont un mélange de plaiſanteries fines, » de ſatire violente & de ſublime. Les meilleures » comédies de Molière n'ont pas plus de ſel; & » Boſſuet n'a rien de plus éloquent. Boileau les re- » gardoit, avec raiſon, comme le plus parfait ouvrage en proſe qui fût en notre langue, &c. (*a*) ».

M. de Marmontel, qui vient tout à l'heure de publier un *eſſai ſur le goût*, adopte entièrement ce jugement des auteurs du dictionnaire hiſtorique. *Les premières des provinciales* (dit-il) *furent des leçons pour Molière; les dernières pour Boſſuet.* M. de Marmontel ajoute que Paſcal étoit l'*Apôtre du goût*; *qu'il ſembloit fait pour être le ſymbole, l'image vivante du goût.* M. de Marmontel dit encore : *ce fut de lui que ſon ſiècle apprit à cribler, ſi j'oſe le dire, & à purger la langue écrite des impuretés de la langue uſuelle, & à trier non-ſeule-*

(*a*) Diction. hiſt. *par une Société de Gens de Lettres, article Paſcal.*

ment ce qui convenoit au langage de la ſatire & de la comédie, mais au langage de la haute éloquence, mais au ſtyle plus tempéré de la ſaine philoſophie. Ce paragraphe ſe trouve dans l'ouvrage intitulé : *Eſſai ſur le Goût*, pag. 402. Le même auteur, dans le même eſſai, nous invite à *reconnoître* que Port Royal & Paſcal *ont grandement contribués à former le goût du public.* Rien n'eſt plus vrai, ſans doute, & c'eſt pourquoi le public eſt en état de ſentir à quel point certains ouvrages ſont ridiculement écrits, & dépourvus de goût.

On conviendra, ſans peine, que Paſcal fut *l'apôtre du goût, le ſymbole, l'image vivante du goût*; *qu'il apprit à ſon ſiècle à cribler, à trier, à purger la langue de ſes impuretés*, &c. Mais tout le monde ne croira pas *qu'il eſt auſſi vraiſemblable que ſans Montaigne on n'eût pas eu Paſchal, qu'il l'eſt que ſans Corneille on n'eût pas eu Racine.* M. de Marmontel dit auſſi que les Penſées de Paſcal *ont appris aux Philoſophes qui l'ont ſuivi qu'elle devoit être la pureté & la dignité de leur langue.*

Tout le monde ſait que les Penſées de Paſcal ne ſont que la première ébauche d'un grand ouvrage qu'il avoit le projet de faire. En attendant que ſa ſanté lui permît de le commencer, il s'occupoit du ſoin de ſe former des matériaux ; il méditoit profondément, & il écrivoit avec rapidité ; & ſeule-

ment pour ne point perdre ſes idées, il ne s'attachoit qu'à rendre nettement le fonds des choſes, réſervant pour un autre tems les détails, les développemens, & la correction. Il étoit mourant; il pouvoit combiner, réfléchir, & il n'étoit pas en état de s'aſſujettir à un travail long & aſſidu. On n'écrit ſupérieurement qu'en paſſant des heures entières & de ſuite à ſon bureau; ſon génie produiſoit, ſans effort, des idées ſublimes; méditer n'étoit pas un travail pénible pour lui; mais ſes douleurs & ſa foibleſſe ne lui permettoient pas d'écrire long-tems, & avec ſoin. Auſſi ne prenoit-il pas la peine de compoſer ſur des cahiers, ou ſeulement ſur des feuilles entières; il écrivoit ſur des petits morceaux de papiers de grandeurs inégales, & déchirés en lanières; quelquefois il y marquoit des renvois, & plus ſouvent il oublioit de les indiquer (*a*). Quel étonnement, quelle admiration n'éprouve-t-on pas en ſongeant que ce travail d'un homme mourant,

(*a*) J'ai vu à la Bibliothèque de l'Abbaye de Saint Germain des Prés ce précieux manuſcrit, on a collé ſur du parchemin toutes ces lanières de papier afin de les conſerver; le plus large de ces petits morceaux de papier n'a pas plus de quatre ou cinq doigts; j'ai feuilleté ce livre, l'écriture en eſt difficile à lire, il y a beaucoup de ratures & quelques mots obmis que les éditeurs ont rétablis en faiſant imprimer l'ouvrage.

ces notes, écrites avec tant de désordre & de négligence, ont cependant produit un des plus beaux ouvrages que nous ayons en notre langue! Mais il n'est certainement pas écrit aussi parfaitement que Pascal pouvoit écrire; il est inconcevable que le style en soit aussi noble, aussi agréable en général; cependant on y trouve quelques incorrections, & il me semble que ce n'est pas dans ce livre, mais que ce seroit dans les *lettres Provinciales*, & dans *Télémaque*, que *les Philosophes* pourroient apprendre *quelle doit être la pureté de leur langue.*

Pascal mourut à Paris le 19 Août 1662, à l'âge de trente-neuf ans. Ses *Pensées* n'ont été recueillies & données au public que depuis sa mort.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit, intitulé : *La Religion considérée comme l'unique base du bonheur & de la véritable philosophie*, &c. par Madame la Marquise de Sillery, ci-devant Comtesse de Genlis. Je n'ai rien trouvé dans cet Ouvrage qui ne m'ait paru devoir ajouter à la réputation très-distinguée dont a jouit l'intéressant Auteur d'Adèle & Théodore, des Veillees du Château, &c.. A Paris, ce 11 Mars 1787.

L'Abbé ROY, Censeur Royal, Secrétaire ordinaire de Monseigneur Comte d'Artois.

Le privilége des Œuvres de Madame la Marquise de Sillery, se trouve à la fin de ses Ouvrages, imprimées chez M. Lambert.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.er *Plan de l'Ouvrage.* Pages 1

CHAPITRE II. *De l'exiſtence de Dieu & de l'immortalité de l'ame.* 4

CHAP. III. *Des punitions & des récompenſes éternelles.* 28

CHAP. IV. *De la converſion des grands ſcélérats.* 55

CHAP. V. *De la grâce & de l'aveuglement ſpirituel.* 61

CHAP. VI. *Du péché originel.* 77

CHAP. VII. *Des Myſtères.* 88

CHAP. VIII. *Réflexions ſur la création & ſur la Providence.* 94

CHAP. IX. *Suite du précédent.* 114

CHAP. X. *De la néceſſité d'un Culte, de la Révélation & des Prophéties.* 126

CHAP. XI. *Des Apôtres & de l'Evangile.* 138

CHAP. XII. *Du ſtyle des Saintes Ecritures, conſidéré comme preuve de la Religion. De la Morale & des Lois de Moyſe.* 146

CHAP. XIII. *Préceptes philoſophiques, comparés aux préceptes contenus dans les livres de l'Ancien Teſtament, & à la morale Evangélique.* Pages 175

CHAP. XIV. *Du Fanatiſme religieux & du Fanatiſme philoſophique.* 215

CHAP. XV. *De la Tolérance* 234

CHAP. XVI. *Menſonges, Contradictions, Mauvaiſe foi, Inconſéquence, &c. Des Détracteurs de la Religion.* 254

CHAP. XVII. *De l'Orgueil philoſophique.* 290

CHAP. XVIII. *Réponſe à quelques Objections des Philoſophes contre la Religion en général.* 300

CHAP. XIX. *Des Vertus Chrétiennes.* 314

CHAP. XX. *Si l'on a une idée préciſe de ce que c'eſt qu'un Philoſophe.* 328

CHAP. XXI. *Des Préjugés philoſophiques.* 359

CHAP. XXII. *S'il eſt vrai que ce ſiècle doive beaucoup de lumières à la Philoſophie moderne.* 373

CHAP. XXIII. *Du reſpect que les Princes doivent à la Religion, & de la brièveté de la vie.* 402

CHAP. XXIV. *Récapitulation des devoirs d'un Prince.* 410

FIN.

ŒUVRES de Madame la Marquiſe DE SILLERY, *ci-devant Comteſſe* DE GENLIS.

THÉATRE des jeunes perſonnes, *7 vol. in-8.*
Le même, *7 vol. in-12.*

Adèle & Théodore, *3 vol. in-8.*

Le même, *3 vol. in-12.*

Annales de la Vertu, *2 vol. in-8.*

Les mêmes, *2 vol. in-12.*

Veillées du Château, *3 vol. in-8.*

Les mêmes, *3 vol. in-12.*

La Religion, conſidérée comme l'unique baſe du bonheur & de la véritable philoſophie, *1 vol. in-8.* Le même, *in-12, ſous preſſe.*

SOUS PRESSE:

Correſpondance d'une jeune Princeſſe, *2 vol.*